Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lalgendesyriaq00alex

LA
LÉGENDE SYRIAQUE
DE
SAINT ALEXIS

Chartres. — Imp. Durand, rue Fulbert.

LA LÉGENDE SYRIAQUE DE SAINT ALEXIS L'HOMME DE DIEU

PAR

ARTHUR AMIAUD
Directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
ÉMILE BOUILLON, Succr
67, RUE DE RICHELIEU, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
—
1889

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
OCT 27 1953
LIBRARY
17955

A MON MAÎTRE

MONSIEUR AUGUSTE CARRIÈRE

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

AVANT-PROPOS

Bien que la rédaction de ce mémoire n'ait été terminée qu'en juillet 1887, cependant la plus grande partie — le texte, la traduction et les 48 premières pages de l'introduction — était déjà tirée en 1882. C'est donc, en somme, l'œuvre d'un débutant. Le lecteur voudra peut-être trouver dans ce fait quelque raison d'indulgence pour des défauts qui n'échappent point à l'auteur.

J'adresse ici mes tardifs remerciements aux savants anglais et français qui m'ont aidé de leurs livres et de leurs conseils, ou dont la bienveillance a facilité ma tâche. Je remercie surtout mon maître, M. Auguste Carrière, qui m'a donné le sujet de mon travail et qui a bien voulu en guider l'exécution et y apporter son secours précieux.

Paris, 3 mars 1889.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME FASCICULE

LA LÉGENDE SYRIAQUE DE SAINT ALEXIS, L'HOMME DE DIEU,

PAR ARTHUR AMIAUD

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
EMILE BOUILLON, Succr
67, RUE DE RICHELIEU, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

1889

INTRODUCTION

I. — Les manuscrits

La légende syriaque de Saint Alexis, dont la publication fait l'objet principal de ce mémoire, nous a été conservée par huit manuscrits dont six appartiennent au British Museum et deux à la Bibliothèque nationale de Paris. Les manuscrits de Londres, un seul excepté, sont les plus anciens. Trois d'entre eux, dont l'exécution remonte jusqu'au VIe siècle, sont surtout précieux, tant par leur date, assez proche du temps où la légende fait vivre son héros, que par ce fait, en rapport étroit avec leur ancienneté, qu'ils donnent seulement ce que j'appellerai la première vie d'Alexis et terminent leur récit aux circonstances de sa mort à Edesse. A la suite de cette première vie, dont la fin laisse en effet supposer la résurrection du saint, les cinq autres manuscrits en ajoutent séparément une seconde, racontant sa fuite d'Edesse, son retour providentiel à Rome, et les faits de son séjour et de sa mort dans cette ville. Cette division de la légende en deux parties et l'absence de la seconde dans les textes les plus anciens sont d'une grande importance. Il suffit de dire ici, sans entrer dans les détails d'une étude qui a sa place dans la seconde moitié de cette introduction, que la première partie de la légende, ou, comme quelques manuscrits l'appellent avec raison, la *première histoire* de l'Homme de Dieu, est sans doute l'histoire véritable, originale et par elle-même complète, du saint auquel on a donné le nom d'*Alexis;* la *seconde histoire,* d'origine étrangère au dire du traducteur syriaque lui-

même, n'a été ajoutée que plus tard au premier récit et provient peut-être d'une confusion entre deux saints différents.

L'un des deux plus anciens de nos huit manuscrits, et celui qui certainement a le mieux gardé le texte primitif de la légende, se trouve à Londres, au Musée Britannique, où il est coté add. 17177. C'est un in-4° sur vélin, écrit en un bel estranghelo, et qui paraît remonter au VIe siècle [1], plutôt à la première moitié. Il est tout entier composé d'histoires de saints. La vie d'Alexis y occupe 7 feuillets, du f° 119 r° au f° 125 r°. Mais il manque au moins un feuillet entre les f°s 118 et 119, et avec lui sont perdues environ les dix premières lignes de notre légende. Ce texte a été fidèlement et soigneusement copié; la comparaison des manuscrits y révèle à peine quelques fautes. L'emploi d'un petit nombre de formes rares et quelques particularités d'orthographe le distinguent des textes plus modernes. Les points diacritiques y sont très-peu et très-inégalement répandus. Le point unique est le seul signe employé dans l'interponctuation. Je désigne ce manuscrit par la lettre A.

— C'est aussi à la première moitié du VIe siècle que je voudrais rapporter la copie d'un manuscrit in-8° écrit en caractères estranghelo sur vélin, classé dans la collection du Musée Britannique sous le n° add. 14644. M. Wright dit de ce manuscrit : « it is written in a fine, regular, Edessene hand of the Vth or VIth century [2]. » Quel que soit son âge précis, et fût-il en effet plus vieux que A, on verra qu'il est doublement inférieur à celui-ci : la classification des manuscrits le place à un degré plus éloigné de l'auteur commun, et la comparaison des textes montre qu'il reproduit l'original avec beaucoup moins d'exactitude. Parmi les fautes qu'on y relève, il en est qui ont peu d'importance ou qui existaient déjà dans le manuscrit suivi par le copiste; ce sont des mots ajoutés ou retranchés, quelques expressions changées, parfois le sens d'un passage modifié. Mais il y en a de plus considérables, et qu'on doit certainement imputer au copiste. Elles consistent la plupart dans l'omission de courtes phrases, qu'il semble n'avoir pas toujours bien comprises ou

1. W. Wright, *Catalogue of syriac manuscripts in the British Museum* (London, 1870—73), n° DCCCCXXV.

2. *Op. cit.,* n° DCCCCXXXVI.

qu'il a jugées inutiles au récit. Ce texte est d'ailleurs d'une exécution soignée. Il présente lui aussi quelques formes devenues rares, et l'orthographe et les ponctuations y sont les mêmes que dans A. L'histoire d'Alexis va du f° 87 v° au f° 92 v° du manuscrit. J'appellerai B cet exemplaire.

A la dernière page du manuscrit (f° 93 r°), une note à demi effacée mais encore intelligible, et qu'il est d'ailleurs aisé de restituer exactement puisque beaucoup de manuscrits du British Museum la reproduisent, nous apprend qu'*il fut acquis, en même temps que deux cent cinquante autres, par Moïse surnommé le Nisibite, abbé du monastère syrien de la Mère de Dieu au désert de Sceté, pendant le voyage qu'il fit à Bagdad pour les intérêts de ce saint monastère et de ses moines, en l'année 1243 de l'ère des Grecs* (de J.-Chr. 932). Voici cette note : ܐܬܩܢܝ ܗܢܐ ܘܡܐܬܝܢ ܘܚܡܫܝܢ ܐܚܪ̈ܢܐ ܗܕܐ ܩܢ̄ ܕܝܠܗ ܡܪܝ ܡܘܫܐ ܠܕܝܪܐ ܕܒܝܬ ܝܠܕܬ ܐܠܗܐ ܕܣܘܪ̈ܝܝܐ ܕܒܕܒܪܐ ܕܐܣܩܝܛܝ. ܐܫܬܕܠ ܘܐܝܬܝ ܡܠܟܐ ܗܢܐ ܟܕ ܐܙܠ ܠܒܓܕܕ ܡܕܝܢܬܐ ܥܠ ܨܒܘܬܐ ܕܕܝܪܐ ܘܕܐܚ̈ܐ ܕܝܠܗ. ܘܐܝܬܝ ܐܢܘܢ ܥܡܗ ܠܗܢܐ ܕܝܪܐ ܩܕܝܫܐ. ܡܢ ܐܝܠܝܢ ܕܐܫܬܟܚܘ ܠܗ ܒܫܢ̈ܝܐ. ܡܢ ܕܝܢ ܐܚ̈ܪܢܐ ܗܘܐ ܩ̄ܢ ܕܝܠܗ ܒܕܡܝ̈ܐ ܕܝܠܗ. ܘܗܘ ܕܝܠܗ ܡܫܬܘܕܥ ܠܡܦܩܘܣܬܗ[1] ܡܛܠ ܐܣܩܝܛܝ ܘܐܢܫ̈ܝܢ ܕܥܡܗ ܗܘܘ. ܠܝܢ̈ܫܐ ܠܗ ܘܡܟܠܠܝ̈[2]. ܘܡܟܠ ܕܐܬܬܢܝܚ ܗܘܘ. ܘܠܐ ܢܫܬܒܩ ܠܐܝܢܐ ܡܢܗܘܢ ܕܢܐܡܪ ܕܝܠܗ ܠܗ ܡܢ ܥܠܝܗܘܢ. ܥܠܝܗ ܡܢ ܐܠܗܐ. ܘܠܐ ܕܢܥܒܕ ܠܗ ܒܗܕܐ ܐܘ ܠܡܩܒܠ ܐܘ ܠܡܙܒܢܘ ܐܘ ܠܡܦܣܩ ܠܐܢܫܝܢ. ܘܟܠܗܘܢ ܐܠܗ. ܥܠ ܕܗܢܐ ܗܘܐ. ܘܗܘܐ ܕܫܢܬܐ ܕܐܠܦ ܘܡܪܝܡܐ ܐܣܡܓ̄. ܐܡܝܢ. ܒܫܢ̈ܝ ܡܠܟܘܬܗ ܕܡܩܬܕܪ ܕܡܬܩܪܐ ܡܢ ܟܠ̈ܗܘܢ ܥܠ ܟܠܗ ܐܠܗܐ ܘܐܦܐܣܩܘܦܐ ܘܐܬܘܬ ܕܝܠܗ ܕܐܚ̈ܘܗܝ[3].

— Le troisième manuscrit, que je désignerai par C, appartient aussi au British Museum, où il porte le n° add. 12160. C'est un grand in-8° survélin, écrit en un bel et régulier estranghelo, et qui d'après le caractère de l'écriture doit dater de la dernière moitié du VIe siècle[4]. Notre légende part du f° 128 v° et finit au f° 134 v° du manuscrit. Le texte y est traité généralement avec plus de liberté qu'en aucun autre exemplaire. Le

1. Lisez ܠܡܦܩܘܣܬܗ.

2. Lisez ܘܡܟܠܠܝ̈ܗܘܢ.

3. Différentes rédactions de cette même note, dont quelques-unes presque identiques à celle de notre manuscrit, ont été publiées et traduites par les Assemani : *Bibliotheca Orientalis,* t. II, p. 118, — et *Bibliothecæ apostolicæ Vaticanæ codicum manuscriptorum Catalogus*, (Romæ, 1756—1759), Ire partie, t. III, pp. 31, 39, 80, etc.

4. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCXLII.

scribe a sans scrupule interverti l'ordre des mots, remplacé des locutions par leurs équivalents, changé des tournures, modifié des leçons, et il n'est pas rare que ses variantes affectent le sens même de la phrase. Déjà le texte qu'il avait sous les yeux ne valait pas celui suivi par le copiste de B. Sa copie est donc moins fidèle encore que celle de ce dernier. Pourtant elle offre des avantages. Elle a très-peu d'omissions, et elle prête au critique un secours précieux en quelques endroits où seule avec A elle a gardé la bonne leçon. A la fin de l'histoire, immédiatement avant l'explicit, le scribe a inséré quelques lignes sans importance où il appelle sur lui, sur le lecteur et les auditeurs de la légende le secours des prières du saint et de tous les saints ses compagnons .. etc. Je reproduis ces lignes aux *Variantes des manuscrits.*

Cet exemplaire a été très-soigneusement exécuté. Surtout l'interponctuation y est plus riche et plus étudiée qu'en aucun des autres, à l'exception peut-être de D. Le scribe ne s'est pas borné, comme les précédents, à séparer également par des *posuqe* les phrases et leurs diverses propositions. L'emploi du *taḥtoyo,* du *'eloyo,* des *šewayo* ne lui a même pas suffi et il a encore voulu marquer les intonations moindres par ces sortes de *'eloyo* et de *taḥtoyo* mineurs que Barhebræus appelle ܐܘܚܐ, ܦܩܘܕܐ et ܡܫܚܠܦ ܦܩܘܕܐ [1]. Enfin le récit a été coupé au moyen du signe ⁘ en longs paragraphes. Les points diacritiques, surtout auprès des verbes, sont plus fréquents dans ce texte que dans les deux premiers.

Comme l'a remarqué M. Wright[2], ce manuscrit (au moins dans sa première partie, car l'écriture change et devient plus moderne après le f° 153,) est le même que celui du monastère de Scété où Assemani lut l'histoire d'Alexis, le « *vetustissimus codex scriptus a Thoma diacono Edesseno in monasterio Gubæ Baraiæ, die XXIX Julii, anno Græcorum 895, Christi 584, quem nullo pretio extrahere licuit* »[3]. On ne peut douter de cette identité. Outre que la table des matières du manuscrit de Scété, donnée par Assemani dans un autre passage de sa *Bibliotheca Orientalis*[4],

1. Voir la IVe partie, ch. 6, sect. 4 du *Ktovo d'ṣemḥe* (*edid.* abbé Martin, Paris, 1872), p. 258.

2. *Op. cit.,* p. 1090, b, en note.

3. Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, t. I, p. 401, note 4.

4. T. III, part. I, p. 19, en note.

concorde absolument avec celle de notre manuscrit C[1], on retrouve encore au recto du f° 107 de ce manuscrit la note même que releva l'illustre orientaliste pendant sa mission de 1715, et où il lut le nom du scribe et la date de son travail. Cette note est ainsi conçue :

÷ ܨܠܘ ܥܠ ܬܐܘܡܐ ܡܫܡܫܢܐ ܐܘܪܗܝܐ ܕܟܬܒ ܦܚܡܐ ܗܢܐ ܕܐܠܗܐ ܠܫܘܒܚܗ
ܒܫܢܬ ܕܡܠܐ ܐܠܦ ܘܫܬܝܢ ܒܝܪܚܐ . ܡܠܟܐ ܕܡܫܝܚܐ ܢܬܠ ܠܗ ܦܘܪܥܢܐ ܘܠܡܫܡܫܢܐ
ܘܠܡܬܚܫܒܢܘܗܝ، ܡܢܘܚ. ܐܡܝܢ ܘܐܡܝܢ ÷

. . : . . ܕܡܫܠܡ ܕܝܢܐ   ܥܡܗ ܡܩܕܫܐ . . : . .

÷ ܐܫܬܠܡܬ ܦܠܚܘܬܐ ܗܕܐ ܒܐܝܕܝ ܚܛܝܐ ܡܣܟܢܐ ܘܚܛܝܐ ܗܘ ܕܡܠܐ ܚܛܗ̈ܐ
ܘܫܠܡܐ ܘܫܢܝܐ ܕܟܠܗܘܢ ܬܪܥܝܬܐ ܕܠܒܐ ܘܩܠܝܠܐ . ܐܢܫܐ ܕܝܢ ܕܩܪܐ ܡܠܘܐܐ
ܗܢܐ ܦܫܝܩܐ܆ ܡܟܬܒܢܐ ܘܡܬܥܢܝܢܐ ܕܐܝܟ ܗܢܐ ܕܩܕܝܫ̈ܐ. ܡܩܪܝܢܐ ܘܦܫܘܛ
ܐܠܗܐ . ܘܐܝܟ ܐܢܫܐ ܡܪܚܡܢܐ ܚܢܘܗܝ . ܠܐܘܪܚܐ ܦܣܘܩܝܐ ܕܡܫܘܬܦܐ . ܒܫܘ
ܡܢܐ ܕܡܚܝܠܐ ܘܡܬܚܫܒܢܐ ܘܐܚܪܢܐ ܥܠܘܗܝ ܕܡܠܘܗܝ . ܗܠܝܢ ܕܒܪ̈ܢܫܐ ܢܗܘܘܢ
ܕܡܢܚܡܐ: ܘܡܟܬ̈ܒܐ ܡܫܠܡܢܐ ܕܐܝܟ : ܗܟܢܐ ܐܦ ܡܪܚܡܢܘܬܗ . ܘܐܬܚܢܢ :. ܘܐܚܘܢ
ܘܟܢܫܐ ܠܡܫܡܫܐ ܘܡܠܘܐ ܡܢ ܐܠܗܐ ܗܘ ܡܫܡܫܢܐ . ܕܐܠܗܐ ܚܢ ܕܡܬܚܝܠܐ ܡܫܡܫܢܘܬܗ:
ܘܡܚܝܠܘ. ܦܠܚܘܬܗ ܡܢܗܘܢ ܚܛܝܐ . ܠܟܠ̈ ܦܘܪܥܢܐ ܢܬܠ ܠܚܛܝ̈ܬܗ . ܘܠܡܫܐ
ܐܠܐ . ܕܠܡܫܝܚܐ . ܗܘ ܡܢ ܟܠܐ ܐܢܫܐ ܕܐܟܬܒ݂: ܕܢܘ ܡܫܡܫܢܘܗܝ ܕܐܟܢ ܐܢܬܘ
ܡܫܡܫܢܐ ܗܘ ܕܡܫܡܫܢܐ ܗܘܐ ܠܟܘ. ܡܢ ܡܪܝܐ ܠܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܡܫܡܫܢܐ[2]. ܡܠܟܐ
ܡܫܝܚܐ ܢܬܠ ܡܚܝܠܐ ÷ ܐܡܝܢ ܘܐܡܝܢ ÷

÷ ÷ ÷ ÷ ÷

ܟܠ ܕܢܣܒ ܕܢܩܪܐ ܒܡܫܡܫܢܘܬܐ ܗܢܐ ܕܝܠܢܐ ܐܘ ܕܠܡܫܬ ܐܘ ܕܠܡܘܢܝܘܢ ܡܠܬܗ
ܘܐܢܫ ܠܟܬܒܗ ܐܘ ܦܫܘܩ ܡܠܬܗ ܡܢܝܢ: ܗܘܐ ܡܢ ܕܡܪܬ ܥܡܗ ܕܡܫܡܫܢܐ ܕܐܠܗܐ
ܡܢܗ ܦܠܚܘܬܐ ܐܡܝܢ ܡܫܡܫܢ ܥܡܗ ܡܢܝܢܐ ÷

« Priez pour le diacre Thomas, d'Edesse, qui a écrit cet exem-

1. Voir W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCXLII.
2. *Matth.*, XXV, 34.

plaire. Que Dieu lui fasse miséricorde au jour du jugement comme au larron sur la croix, par le secours des prières de toute sa sainte église et par vos prières, mes frères[1]! Amen et Amen.

Mémoire soit faite du vivant qui a écrit cet exemplaire, lorsqu'il sera parmi les morts! Amen.[2]

Cet exemplaire a été fini d'écrire au mois de tamouz, le vingtneuvième jour, en l'année 895, dans le saint monastère de Guba Baraia. Le scribe s'est appliqué à composer ce trésor spirituel pour la lecture et dans l'intérêt de toute la communauté des fidèles : du prieur de ce monastère, l'éminent et pieux Thomas, moine par amour du Seigneur, ainsi que des autres prêtres et diacres et de tous les frères qui sont avec lui; de ceux qui pour l'amour du Christ et pour obéir à son précepte ont quitté leurs parents et leurs frères, et ont aimé les jeûnes prolongés et les veilles, et toutes les fatigues du corps. Que Dieu, quand il apparaîtra dans sa gloire, entouré de tous ses saints anges, leur accorde une bonne récompense de leurs œuvres et les juge dignes d'entendre cette délicieuse parole qui dira : «Venez, les bien-aimés de mon père! Entrez en possession de ce royaume qui vous a été préparé dès avant la création du monde!» Par le secours des prières de toute la sainte église. Amen et Amen.

Quiconque demandera cet exemplaire pour le lire, ou le collationner ou le copier, et se l'appropriera ou en déchirera rien, qu'il sache que devant le tribunal terrible de Dieu il en rendra compte comme d'un vol sacrilège.»

Nous avons fini avec les manuscrits qui connurent seulement la première partie de la légende. Un intervalle de près de trois siècles les sépare des cinq autres qui restent à décrire.

— Le premier de ceux-ci est le ms. add. 14649 du Musée Britannique. C'est un grand in-8° sur vélin, qui paraît avoir été exécuté au IXe siècle[3]. Il est écrit encore en un bon et régulier estranghelo, mais où la transition s'accuse par la forme de quelques lettres. Les ܐ sont plus relevés; les ܟ sont fermés,

1. Littéralement : messieurs.

2. Je ne sais si j'ai bien rendu le sens de cette petite phrase. La concision apprêtée du texte et sa disposition bizarre, en forme de croix, empêchent d'en donner une traduction précise.

3. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCL.

les ܘ fermés et ronds; le ܕ et le ܪ sont arrondis; le ܗ est presque moderne. Le texte de ce manuscrit est soigné et généralement assez exact, malgré de nombreuses variantes inévitables dans une copie aussi éloignée de l'original. Ce qui le caractérise, c'est, surtout pour la première partie de l'histoire, une certaine surcharge d'épithètes et de détails que nous retrouverons bientôt dans un autre texte et qui est le fait d'un scribe antérieur. On distingue dans la seconde partie un petit nombre de corrections sans importance et d'une main plus récente. Le système d'interponctuation appliqué dans C se retrouve ici presque le même. Les points diacritiques se font plus nombreux. Mentionnons une singulière orthographe, plusieurs fois répétée, les futurs singuliers avec suffixe : ܢܩܒܠܘܗܝ, ܢܫܕܪܘܗܝ, ܐܫܕܪܘܗܝ, ܢܠܒܫܘܗܝ et même ܐܝܬܘܗܝ. Mais on rencontre aussi l'orthographe habituelle. L'histoire d'Alexis occupe les folios 25 v° à 33 r° du manuscrit. Une table des matières, inscrite au verso du premier feuillet, l'annonce sous les titres suivants : ܟ̄ ܬܫ̈ܥܝܬܐ ܕܓܒܪܐ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܢ ܪ̈ܗܘܡܐ ܕܐܬܩܪܝ ܡܪܝ ܐܠܟܣܝܣ ܒܡܕܝܢܬܐ ܘܥܒܕ ܡܛܠ ܫܡܗ ܫܠܝܚܘܬܗ. ܕ̄ ܕܐܘܪܗܝ: ܫܡܥܘܢ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ: ܡܢ ܠܫܢܐ ܝܘܢܝܐ ܕܐܠܗܐ: ܘܡܢ ܠܗܘܢ ܐܬܦܫܩܬ ܠܣܘܪܝܝܐ. Je désigne ce manuscrit par la lettre D.

— Au cinquième rang se place par sa date un petit manuscrit de format in-16 sur vélin, conservé au British Museum sous le n° add. 14655. Son écriture, du caractère appelé jacobite, est du XIe siècle environ [1]. Il doit avoir été copié rapidement et sans beaucoup de soin, comme en témoignent des mots omis et d'autres altérés ou mutilés et qui n'offrent plus aucun sens. Cependant malgré ses fautes et ses variantes, je n'hésite pas à placer cet exemplaire immédiatement après A pour la première partie de la légende. Pour la seconde partie, les changements qu'on est en droit d'y présumer, quelques paraphrases et quelques interpolations qu'on y devine, surtout les altérations graves qui se rencontrent dans l'introduction et la rendraient incompréhensible en partie sans le secours des autres textes, empêchent de le présenter dans son ensemble comme la copie exacte de l'original. Mais il mérite encore, par la fidélité avec laquelle il a seul conservé certaines leçons, dont quelques-unes des plus importantes, d'être regardé comme le représentant le plus autorisé

1. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCLVII.

de la rédaction primitive. Il est d'autant plus regrettable qu'il ne nous soit pas parvenu absolument complet. Des 25 feuillets que remplissait l'histoire du saint (f° 54 v° à f° 77 v°) deux sont perdus : l'un après le f° 65 vers la fin de la première vie, et l'autre après le f° 70 dans le milieu de la seconde. Le scribe a réparti fort inégalement les points diacritiques, et n'a guère employé pour l'interponctuation que le *posuqo*. J'appellerai E ce manuscrit.

— Les sixième et septième manuscrits font tous deux partie du fonds syriaque de la Bibliothèque nationale de Paris, et portent au catalogue les n° 234 et 235. Ce sont des recueils d'Histoires pieuses et de Vies des Saints. De format in-8° sur papier, l'un et l'autre ont été écrits en bons caractères jacobites, le second par un scribe plus habile. Le ms. 234 est daté : « Les deux parties de ce manuscrit, destinées primitivement à former deux volumes séparés, sont de la main d'un seul et même copiste, nommé Constantin, fils de Jacques, qui a terminé la première partie à Antioche, au mois d'iloul de l'an 1503 d'Alexandre[1]. » Du manuscrit 235 l'on sait seulement qu'il a été exécuté par un scribe nommé David[2]. La note qui nous apprend ce nom se tait sur la date de l'exécution du manuscrit, mais l'opinion de M. Zotenberg est qu'il doit remonter aussi à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle. Ces deux textes ont été copiés avec soin et on les trouvera encore passablement conservés, si l'on a égard au grand nombre d'intermédiaires qui les séparent de l'original. Le meilleur est le ms. 235, que je désignerai par G. A coté de passages altérés il garde de très-bonnes leçons et peut aider parfois utilement à la restitution de la seconde vie. Quant à 234, qui sera désigné par F, il n'est sans doute qu'une copie nouvelle d'un texte perdu, dont D nous donnait déjà la reproduction, et il est moins fidèle que D. — Les signes d'interponctuation sont assez variés dans ces manuscrits, et les points diacritiques y sont fréquents. La fin de la seconde vie manque dans 235, dont quelques feuillets sont perdus entre les f°s 18 et 19.

— Nous arrivons enfin au huitième et dernier exemplaire de

1. H. Zotenberg, *Catalogue des mss. syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), n° 234.

2. *Ibid.* n° 235.

notre légende, au ms. add. 14728 du Musée Britannique. Ce petit manuscrit de format in-12 sur papier a été copié au XIIIe siècle [1], en jacobite courant et d'une main rapide. Ses fautes les plus ordinaires sont des omissions et des mots estropiés, surtout parmi ceux de provenance grecque. Mais on les corrige toutes aisément par la comparaison des manuscrits et je ne veux faire remarquer dès lors que la conservation générale de son texte, qui le place en première ligne, concurremment avec E, pour la seconde vie. Les ponctuations sont peu soignées et parfois fautives; le scribe n'a employé que le *posuqo*. L'histoire d'Alexis va du f° 55 v° au f° 71 v° de ce manuscrit, que j'appellerai H.

Il n'est besoin que de parcourir les différents textes de notre légende dans ces huit manuscrits pour reconnaître, à travers les fautes et les variantes multiples qui donnent à chacun sa physionomie propre, une seule et même rédaction, parvenue jusqu'à nous dans tous sans modification importante. Nous n'avons pas affaire, comme il arrive pour les légendes latine et grecque de notre saint, à des compositions personnelles dans le genre de ces μεταφράσεις, d'où le *logothète* Siméon a tiré en même temps son nom et sa renommée [2]. Si l'on entreprenait de publier une famille de telles œuvres, où chaque auteur respectant seulement les grandes lignes de la légende l'a traitée pour tout le reste avec une liberté presque absolue, aussi peu soucieux des omissions et des transpositions que prodigue d'interpolations et de développements, tout ce qu'on pourrait faire serait de donner chacune entièrement et séparément. Mais ici où nous n'avons, je le répète, que des copies plus ou moins exactes mais toujours sincères d'un même texte, le devoir de l'éditeur est de chercher à retrouver l'original ou à le restituer au moins dans la mesure du possible, et c'est là le but que nous allons poursuivre maintenant au moyen de la comparaison et de la classification de nos manuscrits.

Toutefois, dans le cas présent, la question est complexe et notre tâche sera doublée. J'ai dit déjà, et il me faudra revenir encore sur ce fait, que la légende qui nous occupe se com-

1. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCXLII.

2. Siméon Métaphraste, qui vécut à Constantinople au Xe siècle selon les uns, au XIIe selon les autres. Je reviendrai plus loin sur cet écrivain.

pose de deux parties d'origine bien distincte et dont l'une doit être antérieure à l'autre de plusieurs siècles. Cette dernière est inconnue des trois plus anciens manuscrits. En réalité, nous nous trouvons donc en face de deux travaux séparés : la première vie du saint, représentée par huit exemplaires, et la seconde vie, reproduite par cinq seulement. Mais faut-il séparer aussi l'étude de ces deux questions : Dans quel rapport sont entre eux les huit exemplaires de la première vie? — Dans quel rapport sont entre eux les cinq exemplaires de la seconde? On pourrait croire tout d'abord qu'il suffira de résoudre celle-là pour obtenir en même temps la solution de celle-ci. Il est possible en effet que le rapport soit le même pour les deux vies entre les cinq derniers manuscrits, auquel cas tout travail de comparaison des textes de la seconde vie serait superflu, et ne servirait tout au plus qu'à faire la preuve du résultat obtenu par la comparaison de ceux de la première vie. Mais il peut arriver aussi, et, nous le verrons plus loin, c'est justement notre cas, que ce rapport soit différent. Alors deux examens séparés seront nécessaires et nous amèneront à deux classifications distinctes, qu'il restera enfin à raccorder dans une classification générale.

Commençons donc par chercher dans quelles relations de parenté sont les huit exemplaires de la première vie.

Je ne suivrai pas dans l'exposé de mes recherches la même marche par laquelle je suis arrivé à établir ces relations. Il était impossible de remettre sous les yeux du lecteur toute la minutieuse comparaison des variantes et de reprendre avec lui la suite des tâtonnements et des hypothèses au moyen desquels a été atteint le résultat. Je procèderai plutôt en sens inverse et, partant de ce résultat comme d'un fait acquis, je me bornerai à en exposer les preuves, à noter les variantes qui le justifient et à rendre raison de celles qui semblent le contredire. Je donnerai d'ailleurs à la suite du texte de la légende une liste complète des *Variantes des manuscrits* qui mettra le lecteur à même de refaire au besoin mon travail et de vérifier mes conclusions [1].

1. Les principes de la critique des textes ont été exposés par M. Gaston Paris, dans sa préface de la *Vie de Saint Alexis, poème du XIe Siècle* (Paris, 1872), p. 7 et suivv. Mon travail doit beaucoup à cette excellente exposition.

Et d'abord il est constant que nous ne possédons pas l'original de la légende. Le seul de nos textes qui pourrait prétendre à ce titre et qui mérite qu'on le discute est celui du ms. A. Or on y relève deux fautes corrigées par C: l'omission des mots ܡܫܡܫ ܗܘܐ à la p. ܗ, l. 10, et à la ligne précédente la leçon ܕܢܬܒܣܡܝܢ pour ܕܢܬܒܣܒܣܡܝܢ. Mais ce texte est du moins la meilleure copie et la plus rapprochée de l'original perdu, que j'appellerai O.

Si nous passons maintenant à la comparaison rigoureuse des variantes, le premier fait qu'il faut constater est l'accord assez fréquent des mss. A B D E F G que je réunirai sous la désignation générale *a*, en opposition avec l'accord de C et H, que je comprendrai sous l'appellation *c*. Notons par exemple :

p. ܕ, l. 5, *a* ܡܫܬܘܕܝܢ ܡܫܡܫܢܘܬܗ, *c* ܡܫܬܘܕܐ ܡܫܡܫܢܘܬܗ; — p. ܕ, l. 23, *a* ܐܠܘܗܝܐ ܕܝܢ ܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ ܒܝܬ ܠܡܫܬܗ, *c* omet; — p. ܗ, l. 8, *a* ܡܢ ܠܡܫܬܥܠܝܘܬܗ, *c* ܠܡܫܬܥܠܝܘܬܗ ܗܘ ܘܡܢ[1]; — p. ܘ, l. 12, *a* ܠܡܫܡܫܘ ܠܟܠ, *c* ܗܡܘܢ ܠܟܠ; — p. ܛ, l. 9, *a* ܡܫܡܫܢܐ ܘܠܐ, *c* ܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢܐ ܘܠܐ; — p. ܛ, l. 17, *a* ܘܡܢ ܕܡܫܝܚܐ ܥܕܬܐ, *c* ܘܒܬܪܟܢ ܕܡܫܝܚܐ ܥܕܬܐ; — p. ܛ, l. 19, *a* ܗܪܐ ܟܠܝܫܐ ܘܫܡܐ, *c* ܘܟܠ ܒܝܫܐ ܘܫܡܐ; — p. ܝ, l. 6, *a* ܡܢ ܠܥܠܡ ܡܢ ܡܢܝܐ, *c* ܡܫܬܥܠܝܐ ܡܢ ܠܥܠܡ ܡܢ[2]. On peut ajouter encore les variantes suivantes, auxquelles la fidélité générale de nos copies donne de l'importance, bien qu'elles ne consistent que dans l'omission de simples particules : p. ܕ, l. 11, *a* ܡܢ ܗܪܟܐ ܡܢ, *c* omet ܡܢ; — p. ܕ, l. 14, *a* ܐܦ ܗܫܐ, *c* omet ܐܦ; — p. ܗ, l. 19, *a* ܐܦ ܐܢܫܝܢ ܒܢܝ, *c* ܐܦ ܐܢܫܝܢ ܘܒܢܝ; — p. ܚ, l. 12, *a* ܐܬܬܥܝܪܘ, *c* ܘܐܬܬܥܝܪܘ; — p. ܚ, l. 17, *a* ܗܘ ܗܢܐ ܡܢ ܩܕܝܡ, *c* ܗܘ ܕܝܢ ܗܢܐ ܡܢ ܩܕܝܡ; — p. ܛ, l. 11, *a* ܠܐ ܐܠܐ ܢܦܫ, *c* ܘܐܠܐ ܢܦܫ; — p. ܟ, l. 24, *a* ܘܐܬܬܢܝܚ, *c* ܗܘܬ ܢܦܫܗ ܢܬܢܝܚ.

Mais avant de chercher à tirer aucune conclusion de ce classement de nos manuscrits en deux groupes A B D E F G et C H, je crois préférable de présenter une nouvelle liste de variantes qui, tout en maintenant encore l'opposition de C H, d'un

1. Cette variante est plus importante qu'elle ne le paraît au premier abord, car elle entraîne un changement de sens. Dans *c*, ܘܡܢ ܗܘ ܠܡܫܬܥܠܝܘܬܗ commence la phrase qui suit; dans *a*, ܡܢ ܠܡܫܬܥܠܝܘܬܗ achève la phrase qui précède.

2. Je ne donne pas ici les cas où l'accord n'est pas complet entre tous les mss. du groupe *a*. On devra pourtant reconnaître qu'ils sont encore très-probants, venant après les premiers. Deux entre autres : p. ܟ, l. 3, *a* ܐܬܪܥܝܢܘܗܝ (B E ܐܬܪܥܝܢܘܗܝ, G omet), *c* ܒܪܥܝܢܘܗܝ; p. ܟ, l. 5, *a* ܡܢ ܒܬܪ ܗܠܝܢ (F seul ܡܢ ܒܬܪ ܗܠܝܢ), *c* ܡܢ ܒܬܪ ܗܠܝܢ.

coté, avec B D E F G, de l'autre, va cette fois réunir A aux deux premiers et le séparer des derniers. Dans cette liste je désignerai par *a'* le nouveau groupe composé de B D E F G, et par *o* celui composé de A C H. Ainsi :

p. ܗ, l. 9, *o* donne ܡܪܟܒܬܐ, *a'* ܫܟܒܬܐ[1]; — p. ܘ, l. 11, *o* ܡܢ ܩܕܡ ܕܝܘܡ ܗܘܐ ܐܨܠܐ, *a'* ܡܢ ܩܕܡ ܕܝܘܡ ܕܕܨܐ; — p. ܛ, l. 11, *o* ܐܬܘܪܝܐ, *a'* ܡܬܩܢܢܘܬܐ; — p. ܛ, l. 21, *o* ܡܢ ܢܦܫ, *a'* omet; — p. ܝ, l. 1, *o* ܘܡܬܚܫܚܝܢ ܠܗ ܗܘܐ, *a'* ܠܗ ܘܡܬܚܫܚܝܢ ܗܘܐ ܠܗ; — p. ܝ, l. 5, *o* ܠܡܠܟܘܬܗ ܕܡܢ ܡܫܝܚܐ, *a'* ܠܡܠܟܘܬܗ ܕܡܢ ܡܫܝܚܐ; — p. ܝܐ, l. 3, *o* ܡܢ ܩܕܡ ܟܠܗ ܘܟܠܗ, *a'* ܡܢ ܩܕܡ ܟܠܗ ܘܟܠܗ[2]; — p. ܝܐ, l. 15, *o* ܕܢܦܫܗ, *a'* ܕܢܦܫܗ; p. ܝܒ, l. 3, *o* ܘܩܒܠ ܢܦܫܗ (ou ܢܦܫܗ) ܐܬܦܪܫ, *a'* (ou ܐܬܦܪܫ) ܢܦܫܗ; — p. ܝܒ, l. 18, *o* ܕܢܦܫܗ, *a'* ܘܐܬܦܪܫ; — p. ܝܓ, l. 14, *o* ܡܢ ܡܠܟܘܬܗ, *a'* ܡܢ ܗܘ ܡܠܟܘܬܗ; — p. ܝܕ, l. 3, *o* ܘܗܢܘܢ, *a'* omet; — p. ܝܒ, l. 7, *o* ܐܡܪ ܠܗ ܡܫܝܚܐ, *a'* ܐܡܪ ܠܗܘܢ ܡܫܝܚܐ.

En résumé, il ressort de ces deux listes de variantes : 1° que les groupes de mss. B D E F G et C H sont toujours opposés l'un à l'autre; 2° que A est tantôt d'accord avec le premier groupe contre le second, tantôt d'accord avec le second contre le premier.

Rien que ce dernier fait permettrait déjà de présumer l'existence d'un auteur commun pour chacun des deux groupes B D E F G et C H. Car étant donné, ainsi que nous l'avons avancé plus haut, que le ms. A est un représentant très-proche et très-fidèle de l'original perdu et que l'on peut à priori considérer ses leçons comme les vraies leçons, chaque fois que ce manuscrit sera d'accord avec l'un des groupes, il y aura beaucoup de chances pour que la variante offerte par le groupe opposé soit une faute, et une faute commune ne peut guère dériver que d'une source commune. Il est aisé d'ailleurs de vérifier cette présomption. Reprenons quelques-uns des passages où nous avons trouvé C H contre A B D E F G. La leçon de C H ܡܫܝܚܐ ܡܠܟܘܬܗ est moins bonne que ܡܫܝܚܐ ܡܠܟܘܬܗ; l'omission par ces deux manuscrits des mots ܡܢ ܐܠܗܘܬܗ ܕܝܢ ܘܐܬܦܪܫ

1. Le ms. H, du groupe *o*, donne pourtant ici ܫܟܒܬܐ, d'accord avec les mss. du groupe *a'*. Mais nous verrons plus loin (p. XVII) comment doit s'expliquer ce fait, qui ne peut rien prouver dès lors contre mon raisonnement.

2. Dans ce cas encore H est d'accord avec les mss. du groupe *a'*. Voir la note précédente.

ܒܥܡܠܗܘܢ، est sans aucun doute une faute: la leçon ܩܘܡܠܐ ܕܡܫܝܚܐ ܘܡܕܒܪܢܐ pour ܩܘܡܠܐ ܕܡܫܝܚܐ ܘܡܪܝ est une erreur causée par le ressouvenir d'une phrase antérieure de la légende, où se retrouve cette expression ܕܡܫܝܚܐ ܘܡܕܒܪܢܐ; cette autre ܗܘܐ ܒܪܘܡܢܝܐ ܝܘܡܐ ne vaut pas ܗܘܐ ܒܫܝܢܐ ܗܘ. On ne peut donc douter de l'existence d'un ms. *c*, auteur de C et de H. — Qu'on examine à présent les leçons données par B D E F G contre A C H : ܗܝܡܢܐ pour ܡܗܝܡܢܐ est certainement fautif; la modification ܩܢܝܢ ܩܠܐ ܕܡܢ ܕܢܦܠ pour ܩܢܝܢ ܩܠܐ ܕܡܢ ܕܗܘܐ ܐܟܠܐ s'explique plus naturellement que la correction inverse; la suppression des mots ܘܡܢ ܢܦܫ et le changement de construction qu'elle entraîne n'altèrent pas il est vrai le sens de la phrase, mais du moins son allure est plus régulière avec ces mots; enfin les insertions ܩܢܝܐ̈, ܕܡܬܡܢܥ, ܡܢ peuvent à bon droit passer pour des surcharges. Il faut donc admettre que B D E F G proviennent à leur tour d'un même texte perdu *a'*.

Cela posé, combien d'hypothèses sont possibles? A peut-il avoir été l'intermédiaire entre l'original et les manuscrits *a'* et *c*? — Ou bien A, *a'* et *c* proviennent-ils chacun indépendamment de l'original, et avons-nous trois familles de manuscrits? — Ou n'avons-nous enfin que deux familles et, dans ce cas, auquel des groupes *a'* ou *c* doit-on adjoindre le manuscrit A?

A n'est pas l'auteur de *a'* et *c*. — Il n'est pas l'auteur de *c*, car nous savons que C et H comblent tous deux la lacune de A, ܩܢܝܢ ܗܘܘ (p. ܗ, l. 10), et en corrigent la faute ܕܐܬܟܠܡܣܘܣ (p. ܗ, l. 9) par la bonne leçon ܕܐܢܛܠܩܠܡܣܘܣ. Il ne l'est pas non plus de *a'*, puisqu'un des membres du groupe auquel *a'* a donné naissance, B, est peut-être plus ancien que A, et que d'ailleurs tous, d'accord en cela avec les manuscrits C et H, corrigent de légères fautes de A, comme l'omission de ܝܨܦ (p. ܗ, l. 8), comme ܪܘܚܐ pour ܐܬܐ (p. ܕ, l. 17), ܡܬܡܛܐ pour ܡܬܡܛܝܢ (p. ܘ, l. 20), etc.

A, *a'* et *c* constituent-ils trois familles dérivées indépendamment de l'original? Il faut pour cela que dans tous les cas où deux de ces familles se trouveront d'accord entre elles, cet accord nous donne la bonne leçon. Une seule exception suffirait pour improuver notre hypothèse, et pourrait même présenter assez d'importance pour rendre au contraire certain un classement de nos manuscrits en deux familles seulement. Cette exception, on la chercherait en vain dans les deux listes de variantes fournies plus haut. Je crois pourtant l'avoir rencon-

trée, sinon dans une faute commune, au moins dans un système de fautes offertes par le ms. A et les représentants du ms. *a'*, qui s'expliquent toutes aisément par la faute antérieure d'un auteur commun et ne peuvent s'expliquer autrement. Que l'on se reporte à la phrase suivante, p. ܗ, l. 8 de notre texte : ܡܢ ܠܒܪ ܩܫܝܬܐ ܩܠܝܠ ܩܠܝܠܗܘܢ ܐܝܟ ܕܢܬܟܬܫܘܢ ܥܡܗ ܕܡܫܟܚܬܐ ܥܝܩܬܐ ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ. Le seul exemplaire qui la donne entièrement ainsi et d'après lequel je l'ai restituée, car il n'y a aucun doute que ce soit là la vraie leçon, est le ms. C. Voici pour cette phrase les variantes des autres manuscrits, excepté H, dont nous n'avons pas à nous occuper présentement et sur lequel je reviendrai plus loin :

A ܕܢܬܟܬܫܘܢ pour ܕܢܬܟܬܫܘܢ et omet ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ ; — D F ܗܟܬܐ pour ܡܫܟܚܬܐ et ܕܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ ܠܗ pour ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ ; — E G ܕܢܬܟܬܘܫܘܢ pour ܕܢܬܟܬܫܘܢ, ܗܟܬܐ pour ܡܫܟܚܬܐ ; — E omet les mots ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ, G les remplace par ܡܣܬܦܩܝܢ ܗܘܘ ; — enfin B change toute la phrase et écrit : ܡܢ ܠܒܪ ܩܫܝܬܐ ܩܠܝܠ ܩܠܝܠܗܘܢ ܡܬܟܬܫܝܢ ܗܘܘ ܡܢܗܘܢ.

On ne peut se rendre autrement compte des leçons diverses de ces manuscrits qu'en admettant qu'ils dérivent d'une source commune, *a*, où la phrase était déjà fautive et privée de son verbe ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ. Ils n'ont plus alors compris cette phrase et chacun d'eux l'a arrangée à sa façon. A et *a'*, directement sortis de *a*, ont maintenu l'omission de ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ en y ajoutant l'un et l'autre une faute nouvelle. A, qui lisait peut-être ܕܢܬܟܬܫܘܢ, a remplacé ce verbe par son synonyme ܕܢܬܟܬܫܘܢ, tandis que *a'* a écrit ܗܟܬܐ pour ܡܫܟܚܬܐ, sans doute par suite d'une erreur de lecture très-explicable dans l'estranghelo. A leur tour, les manuscrits qui proviennent de *a'* et que nous connaissons déjà, B D E F G, placés en face d'une phrase doublement défectueuse, l'ont traitée chacun à sa manière. B l'a complètement modifiée, tout en gardant dans son verbe le sens de ܗܟܬܐ ; — D et F se sont bornés à combler la lacune résultant de la perte de ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ par l'insertion des mots ܕܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ; — E et G ont remplacé tous deux l'expression ܕܢܬܟܬܫܘܢ par ܕܢܬܟܬܘܫܘܢ ; mais le premier a laissé la phrase incomplète par la chute de ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ, tandis que le second l'a complétée par l'addition de ܡܣܬܦܩܝܢ ܗܘܘ.

En un mot, l'omission du verbe ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ dans A et dans E, la substitution de différents verbes à sa place dans les autres

manuscrits dérivés de *a'* peuvent être à bon droit considérées comme une faute commune. Cette faute commune, une fois constatée, renverse l'hypothèse d'un classement des manuscrits en trois familles, confirme celle de leur division en deux familles seulement, et, tranchant du même coup la question subsidiaire : à laquelle des deux familles faut-il adjoindre le ms. A? — nous permet enfin d'établir cette division comme il suit : famille *c*, composée des mss. C et H, famille *a*, composée de tous les autres manuscrits.

Passons à l'étude de la famille *a*.

Nous possédons déjà dans les recherches qui précèdent la preuve complète qu'il faut subdiviser cette famille en deux branches, l'une représentée seulement par A, l'autre comprenant les cinq manuscrits B D E F G, qui proviennent du texte perdu *a'*. En effet, je le répète, ces cinq manuscrits ne peuvent ensemble ni séparément venir en ligne directe de A, puisqu'ils corrigent tous, d'accord avec C et H, quelques négligences de ce manuscrit. Il n'est pas possible non plus de les séparer en deux ou plusieurs branches remontant chacune d'une façon indépendante et concurremment avec A au ms. *a*, car toutes les leçons relatées plus haut, où nous les trouvons d'accord entre eux contre A et C H réunis, sont des fautes communes qui exigent un auteur commun, et cet auteur ne peut être *a*. Il peut seulement venir de *a* et c'est *a'*.

Dans quels rapports maintenant sont entre eux les cinq textes qui constituent la branche *a'*? La comparaison de leurs variantes nous les montre se groupant en deux rameaux : l'un *b*, composé des mss. B D F, l'autre *e*, composé des mss. E G.

Voici la liste des variantes les plus décisives :

p. ܠ, l. 15, *b* ܡܫܬܩܠܢܘܬܐ, *e* ܡܫܬܒܩܢܘܬܐ; — p. ܗ, l. 23, *b* ܗܘ ܐܢܫܐܝܬ ܕܐܝܟ, *e* omet ܗܘ; — p. ܣ, l. 5, *b* ܠܐ ܡܫܪܐ ܗܘܐ, *e* ܠܐ ܡܫܪܐ ܠܐ ܡܬܚܫܒ ܗܘܐ ܠܐ ܗܘܐ; — p. ܣ, l. 9, *b* ܕܠܐ ܡܬܚܫܚܠܘܬܗܘܢ, *e* ܕܠܐ ܡܬܚܫܚܘܬܗܘܢ; — p. ܣ, l. 18, *b* ܘܡܦܩ ܡܢܗܘܢ, *e* ܘܡܦܩ ܐܦܩܘܗܝ ܡܢܗܘܢ; — p. ܥ, l. 11, *b* ܡܢ ܩܕܡ ܐܪܥܐ ܕܐܬܐ, *e* ܡܢ ܩܕܡ ܕܐܬܐ ܠܗ ܕܐܪܥܐ; — p. ܐ l. 14, *b* ܗܘ ܐܠܐ ܢܦܫܗ, *e* ajoute ܐܝܟ ܡܫܝܚܐ; — p. ܝ, l. 13, *b* ܕܡܫܝܚ ܟܠܗܘܢ ܥܡܐ, *e* omet ܟܠܗܘܢ ܥܡܐ; — p. ܝ, l. 15, *b* ܘܟܠ ܕܡܬܪܚܡ ܡܢ ܥܠܡܐ, *e* ܘܟܠ ܕܡܬܪܚܡܘܢ ܡܢ ܥܠܡܐ; — p. ܕ, l. 20, *b* ܡܬܪܚܡܢܐ, *e* ܘܡܬܪܚܡܢܘܬܗܘܢ plus une variante de sens; — p. ܟ, l. 9, *b* omet ܕܡܘܬܐ; — p. ܟܒ l. 2, *b* ܡܛܐ, *e* ܚܙܐ; — p. ܟܒ, l. 11, *b* ܘܡܘܬܐ, *e* ܡܘܬ.

L'existence des deux intermédiaires *e* et *b* n'est pas douteuse, puisque les bonnes leçons, — que nous avons un moyen certain de reconnaître : leur accord avec les leçons des mss. A et C H, — nous sont offertes tantôt par un groupe tantôt par l'autre. Chaque groupe s'accorde donc à son tour sur une leçon défectueuse, comme par exemple E G p. ܗ, ll. 9, 18; p. ܙ, l. 14; p. ܕ, ll. 13, 15; p. ܘ l. 20; — comme B D F p. ܠ, l. 15; p. ܗ, l. 5; p. ܟܐ, l. 9; p. ܒܕ, l. 2.

Il nous reste à étudier, pour en finir avec la famille *a*, l'arrangement intérieur des rameaux *b* et *e*.

Le rameau *b* comprend, nous l'avons vu, les trois mss. B, D et F. L'âge de B ne permet même pas au critique de se demander si ce texte a été copié sur D ou sur F. Ceux-ci de leur côté ne peuvent venir de B, dont ils comblent les lacunes assez nombreuses. On ne doit pas non plus admettre que les trois manuscrits soient autant de copies indépendantes du texte *b*, car les variantes et les fautes communes à D et F sont si fréquentes que je me dispenserai d'en relater aucune, me contentant de renvoyer le lecteur aux *Variantes des manuscrits*. Mais c'est ici une question assez délicate de décider si D et F sont deux copies d'un même intermédiaire perdu *b'*, ou si F n'est pas plutôt une simple copie de D. Les fautes de D que l'on ne retrouve pas dans F sont si rares et de si faible importance qu'il est permis d'hésiter. Quelquefois c'est l'auxiliaire ܗܘܐ omis ou ajouté par D, contrairement à la leçon générale des textes. Ou bien ce sont des négligences comme les leçons ܐܘܪܚ (p. ܕ, l. 15), ܡܫܡܫܢܐ ܗܘܘ (p. ܠܕ, l. 11), au lieu desquelles F a rétabli avec raison ܐܘܪܚ̈, ܡܫܡܫܢ ܗܘܐ, et qui étaient faciles à corriger. La seule faute un peu importante est à la p. ܕ, l. 21, où D altère en ܡܫܡܪܐ la leçon ܡܫܡܫܐ que F a restituée d'accord avec tous les autres manuscrits. L'examen du texte de la seconde vie, pour laquelle D et F sont dans le même rapport que pour la première, nous fournit aussi bien peu de données qui puissent faciliter la solution du problème[1].

1. Voici ce que j'ai relevé : p. ܡܕ, l. 2, E H G F ܟܠܗ ܘܫܪܝܪ, D omet ܟܠܗ; — *ibid.*, l. 6, E H G F ܕܡܗܡܢ, D ܕܕܡܗܡܢ; — p. ܡܚ, l. 9, E H G F ܕܡܫ, D ܕܡܫܡܫ; — p. ܟܐ, l. 12, H G F ܕܠܒܝܬ, D ܠܒܝܬ; — p. ܠܒ, l. 8, E H G F ܡܡܫܢܐ ܗܘܐ, D omet ܗܘܐ; — p. ܒܓ, l. 13, E H G F ܐܣܝܪ ܟܐܡܝܪܗ, D ܐܣܝܪ ܗܘܐ ܟܐܡܝܪܗ; — p. ܒܗ, l. 10, H G F ܡܢ ܡܫܡܫܐ ܦܩܘܕܐ, D ܦܩܘܕܐ ܡܫܡܫܐ; — p. ܒܘ, l. 19, E H F ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܩܕܝܫܐ ܗܘܝܘ, D omet ܕܩܕܝܫܐ; — enfin

D'ailleurs cette solution présente un minime intérêt, puisque D et F sont placés tout à fait au dernier degré de l'échelle des manuscrits. Le plus sûr est de les regarder comme deux copies indépendantes d'un intermédiaire *b'*.

Quant au rameau *e*, sa bifurcation en E et G est absolument certaine, car le plus récent de ces manuscrits, G, a des phrases qui manquent dans le premier.

Enfin, nous n'avons fait plus haut que constater l'existence de la famille *c*, composée des mss. C et H, sans nous demander si ces textes sont entre eux dans un rapport de filiation ou, si l'on me permet ce mot, de collatéralité. C pourrait seul par son âge être la source de H; mais il a commis des omissions qui ne se retrouvent pas dans H. Telles sont : p. ܝ, l. 7, ܟܠ; p. ܗ, l. 7, ܐܘ ܡܪܝ ܢܦܫܗܘܢ; p. ܛ, l. 6, ܦܘܩܕܢܗ، ܡ ܡܫܝܚ; etc. Nous avons donc dans C et H les représentants de deux branches distinctes.

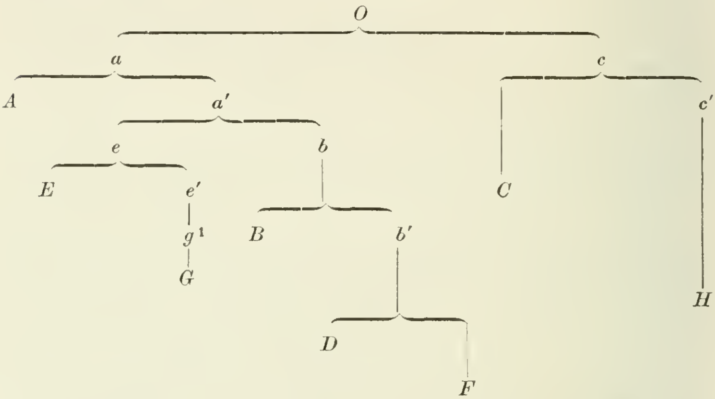
Mais un fait curieux s'est produit pour H. Sans aucun doute ce manuscrit appartient à la famille *c;* cela ressort de la comparaison de tout son texte avec le texte de C, en particulier des variantes communes à ces deux manuscrits contre l'ensemble des autres et dont j'ai eu à fournir la liste plus haut. Et pourtant, à côté de telles variantes, on relève dans H des leçons qui le rapprochent incontestablement de E et de G. Il suffit de citer: ܝ̈ܠܛܘܢܝܩܘܣ pour ܝ̈ܠܝܩܘܢܝܩܘܣ (p. ܣ, l. 9); ܐܚܕܐ pour ܡܚܕܐ (même ligne); l'insertion du mot ܐܢܫܘܣ (p. ܣ, l. 18) et l'addition du verbe ܡܢ (p. ܟ, l. 3) et des mots ܐܡܪ ܡܩܘܪܡ (p. ܝ, l. 14). Il est impossible d'expliquer ce fait autrement que par des corrections. Mais comme le ms. H ne porte aucune trace de retouches, nous sommes forcés de supposer entre lui et *c* un intermédiaire *c'*, où un scribe a introduit ces corrections, d'ailleurs erronées, d'après un manuscrit de la famille *e* qui lui était tombé sous la main[1]. On verra plus loin que dans la classification des exem-

D altère invariablement le nom d'Euphémianus en ܐܘܦܡܝܢܘܣ; deux fois seulement il a écrit ce nom ܐܘܦܝܡܢܘܣ et ܐܘܦܝܡܝܐܢܘܣ. F donne partout ܐܘܦܝܡܝܐܢܘܣ comme les autres manuscrits.

1. La collation des manuscrits devait être d'un usage assez commun chez les scribes et les lecteurs syriens. Beaucoup de textes montrent des corrections postérieures qui ne peuvent s'expliquer que par là. Voyez d'ailleurs la note du ms. C, que j'ai donnée plus haut (p. V—VI) et où il est dit : «quiconque empruntera cet exemplaire pour le lire, *ou le collationner,* ou le copier . . . . .»

plaires de la seconde vie le ms. H vient se rattacher à un ms. *e′*, dérivé de *e* concurremment avec E. C'est donc du ms. *e′* que le scribe a tiré ces corrections, en même temps sans doute qu'il lui emprunta le texte de la seconde vie pour l'ajouter à la suite de la première vie que *c′* donnait seule auparavant.

J'ai figuré les résultats obtenus dans le tableau suivant. Les manuscrits y sont échelonnés non d'après leur âge, mais d'après leur valeur relative, qui se mesure à leur éloignement plus ou moins grand de l'original.



Mais on me reprocherait à bon droit de dissimuler les objections possibles contre mon argumentation, si je gardais le silence sur un certain nombre de passages où les variantes semblent établir entre les manuscrits des relations contraires à celles résumées dans le tableau précédent. Il me reste donc, avant de quitter les textes de la première vie, à relever ce nouvel ordre de variantes et à montrer comment les coïncidences qu'elles attestent n'ont pas nécessairement leur cause dans un auteur commun, mais peuvent s'expliquer soit par une même habitude de style chez divers copistes, soit par des erreurs ou des corrections identiques qui sont naturellement sorties du contexte. Les seules de ces coïncidences qui méritent attention rapprochent ou bien les mss. B et G réunis, ou bien le ms. B seulement de la famille *c*, et contredisent ainsi doublement notre

1. L'existence des manuscrits intermédiaires *e′* et *g* sera démontrée par la classification des textes de la seconde vie.

répartition des textes. Elles valent d'ailleurs plus par le nombre des leçons que par leur importance. Parcourons ces leçons :

p. ܠ, l. 12, B G C (H omet) ܡܪܘܬܐ ou ܡܪܬܐ, contre D E F (A manque) ܡܪܘܬܗ; — p. ܠ, l. 17, B G C (H omet) ܘܗܘܐ ܠܢܘܗܪܐ, contre A D E F ܗܘܐ ܠܢܘܗܪܐ; — p. ܠ, l. 12, B G C ܐܠܗܐ ܒܗ . ܘܠܥܠܡܐ, contre A D E F H ܒܗ ܠܥܠܡܐ ܐܠܗܐ; — p. ܠ, l. 18, B G C H ܗܘܐ ܢܦܫ, contre A D E F ܢܦܫ; — p. ܠܓ, l. 21, B G C ܒܟܠܗܘܢ ܥܡ, contre A D E F H ܒܟܠܗܘܢ; — p. ܢܕ, l. 13, B G C omettent ܡܫܡܫܢܐ, A D E F H le donnent; — p. ܢܘ, l. 8, B G C (H omet) ܒܗ ܒܟܘܡܪܐ ܕܟܗܢܐ, contre A D E F ܒܗ ܒܟܘܡܪܐ ܡܢܗܘܢ ܕܟܗܢܐ; — p. ܗ, l. 2, B C (H omet) ܡܫܡܠܝܢܐ ܗܘܝܢ, contre A D E F G ܡܫܡܠܝܢܐ ܗܘܝܢ; — p. ܗ, l. 6, B C H ܒܡܫܡܫܢܘܬܗ ܘܠܗ, contre A D E F G ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܝܠܗ; — p. ܗ, l. 11, B C H ܐܦܢܐ ܠܗ, contre A D E F G ܐܦܢܐ; — p. ܡ, l. 5, B C H ܡܗܠܟܝܢ ou ܠܡܗܠܟܝܢ, contre A D E F G ܡܗܠܟܝܢ ܡܗܘܝܢ ou ܠܡܗܠܟܝܢ ܠܡܗܘܝܢ; — p. ܡ, l. 6, B C H ܐܝܟ ܕܠܡܫܡܫܘܬܐ, contre A D E F G ܐܝܟ ܐܦ ܕܠܡܫܡܫܘܬܐ; — p. ܐ, l. 15, B C ܕܐܝܟ ܗܘܬ ܠܡܫܡܫܢܐ, contre A D E F G H ܗܘܬ ܐܝܟ ܕܠܡܫܡܫܢܐ; — p. ܢ, l. 10, B C ܡܠܟܐ ܕܝܢ ou ܡܠܟܐ ܐܝܟ, contre A D E F G H ܐܝܟ ܐܠܗܐ ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ ܠܡܠܟܐ; — p. ܘ, l. 18, B C ܗܘܐ ܠܡܫܡܫܢܐ ܐܢܫܐ ܠܐ ܡܢ ܘ, contre A D E F G H qui omettent ܠܗ; — p. ܟܐ, l. 1, B C ܗܘ ܐܢܫܗ (H ܗܝܐ), contre A D E F G qui omettent ܗܘ. Chacune de ces coïncidences prise à part est sans valeur. Mais en voici quelques-unes plus remarquables :

p. ܗ, l. 2, B G C (H omet) ܢܘܡܐ, contre A D E F ܢܘܡܘܣܐ. C'est là le point le plus délicat. Pourtant, si l'on admet qu'il y eût dans la leçon primitive ܐܝܟ ܕܥܠܡܘܢܝܐ ܕܝܢܐ ܠܡܩܪܐ ܗܘܬ quelque chose qui pût choquer les copistes des mss. B G et C, on comprend alors que tous trois aient séparément pensé à la correction ܢܘܡܐ. Ce mot est assez semblable à ܢܘܡܘܣܐ par l'écriture et la prononciation; il complète aussi très-naturellement pour le sens la figure commencée avec le verbe ܠܡܩܪܐ ܗܘܬ[1]. — p. ܟܐ, l. 17, B G C ܠܐ ܐܝܟ ܘܠܡܫܡܫܗ, contre A D E F H ܠܡܫܡܫܢܘܬܗ ܐܝܟ ܠܐ. L'emploi de l'une ou l'autre tournure était indifférent, et le contexte prouve d'ailleurs que la rencontre des trois copistes s'est produite d'une façon indépendante. — p. ܠ, l. 17, B C (H omet) ܐܝܟܢܐ, contre A D E F

1. On s'explique surtout clairement l'erreur commune des trois copistes par l'hypothèse qu'ils auraient écrit sous la dictée d'un tiers. Et ce n'est pas ici le seul passage des manuscrits où les fautes font supposer entre l'original et la copie l'intermédiaire de l'oreille plutôt que de l'œil.

G ܙܗܝܐ. Je crois que ces deux expressions ont ici le même sens de « circonspect ». Mais la bonne leçon ܙܗܝܐ était d'un usage plus rare dans cette acception. Deux des copistes ont donc pu la remplacer par ܙܗܝܪܐ, d'autant plus facilement que ces mots sont très-proches par l'écriture. — Enfin p. ܟܐ, l. 6, B C ܘܐܙܕܗܪ ܕܙܗܝܪܘܬܗ, G ܘܐܙܕܗܪ ܗܘܐ ܥܠ ܙܗܝܪܘܬܗ, H ܘܐܙܕܗܪ ܒܙܗܝܪܘܬܗ, D F ܘܐܙܕܗܪ ܕܢܦܫܗ, A E ܘܐܙܕܗܪ ܡܢ ܙܗܝܪܘܬܗ. La leçon primitive me semble être ici, comme toujours, celle de A E; car l'ethpa'al du verbe ܙܗܪ est rare dans les textes, tandis que les formes ܙܗܪ ܕ, ܙܗܪ ܥܠ, ܙܗܪ ܡܢ, ܙܗܪ ܕܢܦܫܗ, sont d'un emploi commun. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que plusieurs copistes aient adopté concurremment l'une ou l'autre de ces formes dans leur correction de l'original. — Je n'ajouterai que pour mémoire la coïncidence suivante : p. ܗ, l. 17, B H ܢܡܘܣܐ ܡܫܡܫܢܐ (H donne par erreur ܢܡܘܣܐ), contre A C D E F G ܢܡܘܣܐ.

La classification des textes de la seconde vie, auxquels je passe maintenant, nous retiendra moins longtemps et sera aussi plus aisée. En effet, nous n'aurons affaire désormais qu'à cinq manuscrits au lieu de huit, et le nombre et l'importance des variantes sur lesquelles nous pourrons appuyer nos raisonnements seront d'autre part plus grands.

Rappelons que les cinq textes de la seconde vie sont les mss. D, E, F, G et H.

En premier lieu, c'est chose facile d'établir que nous n'avons pas parmi ces manuscrits l'original syriaque de la seconde vie, et qu'aucun d'eux non plus n'est une copie de l'un des autres [1]. Il n'en est point qui n'ait des lacunes comblées par les autres. Telles sont les omissions du plus ancien, D, p. ܝܕ, l. 13; p. ܟܐ, l. 5 et l. 8; — de E, p. ܟܛ, l. 3; p. ܟܒ, ll. 13 et 14; — de G, p. ܝܗ, l. 16 et p. ܝܘ, l. 1; p. ܟܙ, l. 7; — de H, p. ܝ, ll. 19 et 20; p. ܝܛ, l. 2; p. ܟܙ, l. 3 et l. 6; p. ܟܒ, ll. 1 et 2. Tous aussi offrent de mauvaises leçons pour lesquelles ils se corrigent mutuellement. Le lecteur devant en retrouver la plupart dans les différentes listes de variantes que j'aurai à produire par la suite, il serait superflu d'y insister ici.

1. Sauf le ms. F, où l'on pourrait être tenté de voir une copie de D. Mais c'est là une question sans importance et qui a déjà été examinée à la page XVI; je n'y reviendrai pas.

Il n'y a donc de parenté directe entre aucuns de nos manuscrits. Mais en combien de familles se divisent-ils? Pour cette recherche, la comparaison avec les légendes grecque et latine nous fournit un point de départ excellent. J'ai fait observer que, d'après le témoignage même de son rédacteur, la seconde partie de la légende syriaque, en d'autres termes la seconde vie, est d'origine étrangère, et j'espère prouver plus loin qu'elle est la traduction suivie, peut-être littérale, d'une vie grecque perdue dont les vies grecques et latines que l'on possède sont aussi les représentants plus ou moins fidèles. Or, de nos cinq textes syriaques, il en est un plus rapproché de l'ensemble ou, selon les passages, de la majeure partie de ces vies, et par conséquent de l'auteur commun grec et de l'original syriaque (O'). C'est le ms. E. La confrontation des leçons suivantes en fait foi:

Tous ceux des textes grecs ou latins qui donnent un nom au *chartularius* chargé de lire l'écrit qu'on peut appeler le testament d'Alexis, le nomment Ἀετίος, *Aetius, Ethius.* De même le ms. E le nomme ܐܝܬܝܘܣ, altération évidente d'une leçon ܐܛܝܘܣ, d'où G H ont fait ܐܛܝܩܘܣ (Ἀττικός), écourté plus tard par D F en ܛܝܩܘܣ.

— Les objets remis par Alexis à sa femme au moment de son départ sont, d'après tous les textes grecs et latins qui en font mention, son anneau et sa ceinture. Vie Romaine[1] : *Annulum suum aureum et rendam, id est caput baltei quo cingebatur;* — Surius[2] : *annulum aureum et caput baltei;* — ms. de Munich[3] : τὴν δόσιν τῆς ζώνης τε καὶ τοῦ δακτυλίου; — Agapius[4] : τὴν ζώνην αὐτοῦ καὶ τὸ δακτυλίδιον. Le ms. E dit à peu près de même : ܟܕ ܝܗܒ ܠܗ ܥܙܩܬܐ ܘܦܪܝܡܐ «quand il lui donna son anneau et son pallium», tandis que les quatre autres manuscrits ont la leçon ܥܙܩܬܐ ܘܡܫܩܠܐ «son anneau et ses bijoux».

— Après ces passages les plus importants, on peut remarquer encore que seul des textes syriaques le ms. E a conservé la phrase

1. Je nomme ainsi la vie latine donnée par les Bollandistes, juillet, t. IV, p. 251.

2. L. Surius, *De probatis Sanctorum vitis* (Coloniæ, 1618), t. III, p. 208.

3. Cette vie grecque a été publiée par H. F. Massmann, *Sanct Alexius' Leben* (Quedlinburg und Leipzig, 1843), p. 201.

4. Ἐκλόγιον ἤτοι οἱ ὡραιότεροι Βίοι τῶν Ἁγίων ἐκ τοῦ Μεταφραστοῦ Συμεῶνος εἰς κοινὴν μεταφρασθέντες διάλεκτον παρὰ Ἀγαπίου μοναχοῦ τοῦ Κρητός (Ἐνετίησι 1755), p. 255.

ܥܡ ܩܥܝܢ ܡܪܝܐ ܚܘܣ ܥܠܝܢ (p. ܟܚ, l. 14), donnée par tous les textes grecs et latins. Vie romaine : *clamantes Kyrie eleison;* — Surius : *clamantes miserere nostri Domine;* — Vie dite de Métaphraste[1] : καὶ μηδὲν ἕτερον μετὰ δακρύων βοᾶν, εἰ μὴ τὸ, κύριε ἐλέησον; — ms. de Munich : ἔλεγον τὸ, κύριε ἐλέησον; — Agapius : ἐβόων τὸ κύριε ἐλέησον.

— Enfin d'autres leçons du ms. E, qui seraient insuffisantes par elles-mêmes, sont pourtant bonnes à relever après celles qui précèdent, à cause du rapport plus étroit qu'elles présentent avec les leçons correspondantes des vies grecques ou latines. Par exemple : p. ܝܛ, l. 18, E ܘܐܠܐ ܐܡܬܝ ܕܐܡܬ ܗܘܐ ܡܢ ܟܠܗ ܘܐܬܟܣܝܘܗܝ ܡܢܗ (cf. Surius, Métaphraste, Agapius), contre D F G H ܘܡܢ ܗܘܐ ܟܠܗ ܡܢܗ ܐܬܟܣܝܘܗܝ ܕܢܫܬܘ، ܡܢܗ ܐܠܗܐ; — p. ܟܚ, l. 3, E ܒܣܘܕܪܐ (cf. vie Romaine : *in sudario,* et Surius : *in velo*), D F G H omettent; — p. ܗܡ, l. 19, E fait mention de la fiancée, ܘܡܟܝܪܬܗ, à côté du père et de la mère (cf. Surius, Agapius), D F G H omettent, etc.

De cet accord constaté du ms. E avec les textes grecs et latins sur des leçons qui sont forcément les bonnes, et de l'accord opposé des quatre autres manuscrits syriaques, il ressort déjà une première division de nos manuscrits en deux familles, l'une représentée seulement par le ms. E, l'autre composée de D, F, G et H, dérivant d'un auteur commun perdu *e'*. Mais s'il était nécessaire, les passages suivants, où la comparaison des variantes va nous montrer encore les textes D F G H s'accordant contre E, et celui-ci donnant sûrement en plusieurs cas la bonne leçon, fourniraient une preuve nouvelle de cette division. Ainsi : p. ܗܘ, l. 16, E ܐܬܬܪܝ ܩܘܡ ܕܗܘܘ ܡܫܬܥܝܢ ܐܟܘܬܗ, contre *e'* (c'est-à-dire D F G H réunis) ܗܘ ܩܘܡ ܕܗܘܐ ܡܫܬܥܝܢ ܐܟܘܬܗ (les mots ܘܗܘܐ ܡܫܬܥܝܢ ܐܝܟ, gardés dans la phrase suivante, p. ܗܘ, l. 3, par tous les manuscrits, prouvent manifestement que la leçon primitive était celle de E; *e'*, après avoir remplacé dans la première phrase le pluriel par un singulier, a négligé de faire le même changement dans la seconde); — p. ܗ, l. 11, E ܕܢܚܠܡ ܠܐ ܡܦܪܫܐ ܐܢܬܘܢ ܠܐܝܩܪܗ, *e'* ܕܢܚܠܡ ܠܐ ܡܦܪܫ ܠܗ ܐܝܩܪܗ, et p. ܣܗ, l. 3, E ܒܢ ܒܢܝܢ ܕܡܠܟ ܫܡܝܐ ܒܢܝܢ, *e'* ܒܢ ܒܢܝܢ ܫܡܝܐ ܕܐܢܬܘܢ (ces deux variantes ont peu d'importance; cependant la comparaison des vies grecques et de Surius semble prouver en faveur des leçons de E); — p. ܝܛ,

1. Publiée par Massmann (*op. cit.*, p. 192), d'après un manuscrit de Vienne.

l. 16, E ܘܡܫܡܗܐ ܘܡܚܝܢܘܬܐ ܡܢ ܟܠܗ ܘܐܫܬܡܥ ܠܘܩܒܠܗ ܗܘ ܘܠܐ, D F ܟܠܗ ܐܫܬܡܥ ܘܡܢ, G H omettent (la bonne leçon est celle de E; le copiste de *e′* a omis la phrase, trompé par la répétition des mots ܘܡܫܡܗܐ ܘܡܚܝܢܘܬܐ qui précédaient immédiatement : D F ont comblé plus tard la lacune par une leçon nouvelle); — p. ܝܛ, l. 1, E ܗܝܡܢ ܡܢ ܦܘܠܛܐ ܗܘܐ, *e′* ܡܢ ܡܦܠܛ (ce cas est douteux); — p. ܝܛ, l. 5, E ܡܢ ܐܢܬܬܐ ܕܐܬܩܪܝܬ ܠܢܦܫܗ ܚܫܟܘ. *e′* ܡܢ ܐܢܬܬܐ ܡܫܬܟܚܝܢ ܠܢܦܫܗ (la leçon de E doit être la vraie); — p. ܟܐ, l. 11, E ܡܫܬܒܚܝܢ ܗܘܘ ܒܢܘܗܪܐ ܡܩܕܫܐ, *e′* ܘܡܫܬܒܚܝܢ ܗܘܘ ܘܫܒܚܝܢ ܡܢ ܟܠܗ (autre cas douteux); — p. ܟܐ, l. 13, E ܘܡܬܒܟܝܢ ܗܘܘ ܒܬܪܥܝܬܗ ܕܫܡܝܐ ܕܩܕܝܫܐ ܕܡܟܝܢ (je crois la leçon de E préférable); — p. ܟܓ, l. 4, E omet les mots ܘܐܬܢܣܒ ܠܗܘܢ ܡܫܝܚܐ, que donnent les quatre autres manuscrits (le contexte et les vies grecques et latines justifient E); — p. ܟܓ, l. 4, E donne seul les mots ܒܪܝܫܝܬ ܕܥܠܡܐ ܠܡܠܐ ܠܚܕܐ (douteux); — p. ܟܓ, l. 5, E ܘܚܠܡܗ ܕܚܝܐ ܗܘܐ ܘܐܬܒܪܝ, *e′* ܡܢ ܚܕܐ ܕܢܘܗܪܐ ܗܘܐ ܡܢ ܥܠܡܐ (douteux); — p. ܟܕ, l. 10, E ܕܥܢܝܢ ܗܘܘ, *e′* ܗܘܐ ܕܥܢܝܢ (douteux); — p. ܟܕ, l. 24, E omet ܘܫܡܫ ܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ donné par les autres manuscrits (douteux); — p. ܟܗ, l. 11, E ܘܡܬܚܫܒ ܗܘܐ ܘܐܡܪ ܠܐ ܐܝܟ ܕܣܘܥܪܢܐ ܐܢܬܬܐ ܡܢܗ, *e′* ܘܡܬܚܫܒ ܠܐ ܐܢܬܬܐ ܡܢܗ (je donne la préférence à la leçon de E); — p. ܟܘ, l. 9, E ܕܡܬܬܢܝܐ, *e′* ܕܡܬܢܝܐ (la bonne leçon est celle de E); — p. ܟܙ, l. 2, E ܗܘ ܕܡܫܬܘܕܥ ܠܗ ܡܫܟܚܐ, *e′* ܗܘ ܡܫܬܘܕܥ ܠܗ ܡܫܟܚܐ (la vraie leçon est incontestablement celle de E); — p. ܟܙ, l. 2; E ܐܡܝܢܐ, *e′* ܐܡܝܢ (la leçon de E me paraît encore la meilleure).

Il est inutile de noter un assez grand nombre d'autres passages où la même opposition se manifeste entre les textes, mais qui n'offrent que des variantes insignifiantes, ou bien qui assignent la bonne leçon aux mss. D F G H et ne prouvent ni pour ni contre l'existence du ms. *e′*. On peut donc considérer l'existence de ce manuscrit comme démontrée, et la division de nos textes en deux familles comme un fait acquis.

A son tour, la famille *e′* se divise en deux branches : d'un côté le seul ms. H, de l'autre les trois mss. D, F et G. La preuve de ce classement résulte des variantes dont voici la liste :

p. ܝ, l. 20, E H ܘܐܢܬ ܫܡܥܬ ܐܬܢܝܚܘܗܝ, D F G ܘܐܢܬ ܫܡܥ ܐܬܢܝܚܘܗܝ; — p. ܝܕ. l. 17, E H ܡܢ ܡܘܬܐ, D F G ܕܡܢ ܡܘܬܐ; — p. ܝܛ, l. 8, E H ܡܢ ܐܡܬܝ ܗܘܐ, D F G ܡܢ ܐܡܬܝ; — p. ܟܓ, l. 8, E H ܡܫܬܡܫܢܘܬܐ, D F G ܡܫܬܡܫܢܘܬ; — p. ܟܓ, l. 16, E H ܡܢܗ ܡܫܬܒܚܬܐ, D F G ܪܘܡܐ ܫܡܫܬܐ; — p. ܟܓ, l. 17, E H ܢܦܩ ܗܘܐ, D F G ܢܦܩ; —

p. ܟܒ, l. 20, E H ܕܢܠܟܘܬܗܘܢ ܠܗܘܢ, D F G ܕܢܠܐ ܠܗܘܢ; — p. ܟܒ, l. 22, E H ܘܪ̈ܗܛܗ, D F G ܪ̈ܗܛܗ ܠܡܐ; — p. ܟܓ, l. 3, E H ܠܠܡܕܐ, D F G ܠܠܡܕܐ ܡܢܗܘܢ; — p. ܟܗ, l. 14, E H ܣܡܘ ܢܩܒܐ ܘܣܡܣܛܗ ܕܐܣܘܪ, D F G ܣܡܘ ܢܩܒܐ ܕܐܣܘܪ; — p. ܟܗ, l. 21, E H ܘܡ ܠܡ ܡܢܗܐ, D F G ܘܡ ܡܢܗܐ; — p. ܟܘ, l. 3, E H ܐܘ ܠܦܢܝ, D F G ܐܘ ܠܦܢܝܗ; — p. ܟܘ, l. 5, E H ܠܦܢܐ ܗܘ ܦܪܝܫܐ, D F G ܠܗܘ ܦܪܝܫܐ. Dans les trois passages suivants, la concordance de E et H n'est plus absolue, mais leurs leçons sont très-rapprochées : p. ܟܙ, l. 12, E ܘܥܡ ܒܠܐ ܠܗܘ ܕܡܢ ܠܐܠܦܐ, H ܘܥܡ ܒܠܐ ܠܗܘ ܕܢܠܘܢ ܣܠܩܐ, D F G ܘܥܡ ܒܠܐ ܠܗ ܘܡܠܘܢ ܣܠܩܐ; — p. ܟܛ, l. 14, E ܘܕܢܠܡܬܩ̈ܝܡܗ ܕܨܝܡܬܐ, H ܘܕܠܡܬܩ̈ܝܡܗ ܕܨܝܡܬܐ, D F G ܘܕܡܩ̈ܝܡܐ ܕܨܝܡܬܐ; — p. ܟܛ, l. 22, E ܐܝܟ ܕܣܡܝܬ, H ܐܝܟ ܗܘܐ ܕܣܡܝܬ, D F G ܐܝܟ ܕܠܝ ܕܣܡܝܬ; — p. ܠ, l. 6, E ܘܡܫܟܢ ܡܫܟܢܝ ܡܫܘ ܘܣܡܡܢܬܐ ܗܘ ܕܢܠܟܘܬܗ ܘܐܬܐ, H ܘܡܫܟܢ ܡܫܟܢܝܐ ܘܣܡܡܢܬܐ ܗܘ ܕܢܠܟܘܬܐ, D F G seulement ܘܡܫܟܢ.

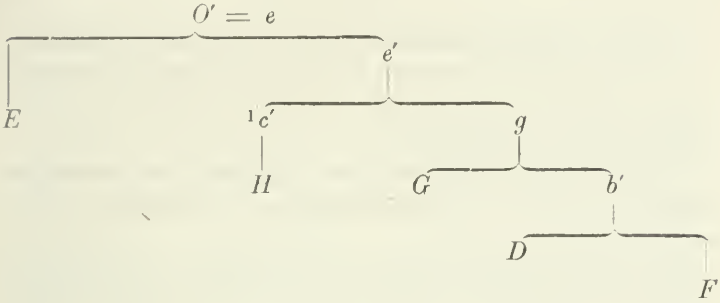
Il est évident que, dans tous ces cas, la bonne leçon ne peut se trouver ailleurs que dans les mss. E et H, ou dans l'un des deux, puisque la raison de l'accord ou du rapprochement de ces textes, à moins qu'on admette autant de coïncidences fortuites, est dans le texte original lui-même. Les variantes communes à D F G tirent donc leur origine d'un intermédiaire perdu *g*, dérivé comme H de *e'*, ce que je voulais établir.

Dans quelle relation enfin sont entre eux D, F et G? On pressent, après tout ce qui précède, que la branche *g* va se bifurquer elle-même en deux rameaux, l'un G, du nom du seul manuscrit qui le constitue, l'autre *b'*, du nom de l'intermédiaire perdu, source de D et de F. Des nombreux passages où s'affirme cette séparation je ne veux citer que les plus probants :

p. ܠܒ, l. 1, E H G ܘܐܢܐ ܠܟܠܗ ܐܣ̈ܘܬܗܘܢ ܘܦܓܪܐ ܕܐܣܘܬܗܘܢ, D F ܘܐܢܐ ܠܟܠ ܐܣܘܬܗܘܢ ܘܦܓܪܐ ܗܘ; — p. ܠܒ, l. 6, E H G ܘܠܗܘܐ ܡܪܝܡܐ, D F ܠܗܘܐ ܡܫܠܡܢܐ; — p. ܠܒ, l. 12, E H G ܗܘ ܩܢܝ ܡܠܟܘ ܕܪܘܚܐ, D F ܗܘ ܕܪܘܚܐ; — p. ܠܒ, l. 13, E H G ܡܛ ܗܘ ܡܢܗܘܢ ܠܗܘܐ, D F omettent; — p. ܠܓ, l. 4, E H G ܢܦ̈ܩܝ ܗܘ̈ܬ ܠܗ ܠܗ, D F ܢܦܩܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܠܗ; — p. ܠܓ, l. 10, E H G ܒܥܡ ܕܡܢ ܗܘܢܐ, D F ܒܥܢܝ ܕܡܢ; — p. ܠܓ, l. 13, E H G ܥܡ ܕܡܢ ܡܢܗܘܢ, D F ܘܥܡ ܡܢ ܕܥܢܘܗܝ; — p. ܠܗ, l. 1, E H G ܕܐܢܫܝܢ ܡܢܗ ܠܟܢ ܥܠܝܬܐ, D F ܕܐܢܫܝܢ ܠܥܢܗ ܡܢܝ ܠܟܢ ܥܠܝܬܐ; — p. ܠܗ, l. 11, E H G ܥܠܡܗ ܠܐܢܫܐ, D F ܥܠܡܗ ܠܐܢܫܐ ܘܡܢܗܘܢ; — p. ܠܗ, l. 16, H G (E manque) ܠܝܗ ܚܘܫܒܬܐ, D F ܠܝܗܘܢ ܚܘܫܒܬܐ; — p. ܠܘ, l. 11, E H G ܢܦܫܬܗ ܘܩܦܠܐܘܢ, D F ܢܦܫܝ ܦܩܠܐܘܢ; — p. ܠܙ, l. 14, E H G ܡܢܝ ܥܠܝ ܕܢܦܫ ܐܘ̈ܪܚܐ, D F ܡܢܝ ܥܠܝ ܠܢܦܫܬܐ ܕܐܘ̈ܪܚܐ; — p. ܠܛ,

l. 23, E H G ܕܐܦܣ ܡܫܡܫܢ̈ܐ, D F ܕܐܦܣ ܥܠܝ ܕܡܫܡܫܢ̈ܐ ; — p. ܡܗ, l. 3, E ܐܠܗܘܬܗ, H G ܐܠܗܘܬܗܘܢ, D F ܠܗܘܬܗܘܢ ; — p. ܡܘ, l. 12, E H (G manque) ܕܗܘ̈ܝܐ ܘܬܫܡܫܬܐ, D F omettent ܘܬܫܡܫܬܐ.

Le tableau suivant donnera une idée sensible de la généalogie des manuscrits de la seconde vie.



On ne relève dans les textes qu'un petit nombre de coïncidences qui semblent à première vue attaquer ce classement. Je dois l'explication de celles qui ne sont pas tout à fait insignifiantes.

p. ܢ, l. 18, E D F ܘܡܢ ܠܥܠ, G H ܘܡܢ ܩܕܡ (la bonne leçon est celle de G H, ܩܕܡ, que E et *b′* ont remplacée par l'expression plus habituelle ܠܥܠ); — p. ܢܐ, l. 16, E ܘܐܠܐ ܗܘ ܠܟܠܗܝܢ ܘܐܡܝܢ ܥܠ ܗܢܐ ܥܗܕܢܘܬܐ ܘܡܕܡܝܢܘܬܐ, D F ܘܡܢ ܐܡܝܢ ܥܠ ܗܢܐ, G H omettent (j'ai eu occasion déjà, p. XXIII, d'expliquer la production des variantes de ce passage et de montrer que l'accord, imparfait d'ailleurs, de E et de D F n'est que fortuit); — p. ܢܐ, l. 10, E G ܡܢܗܝܪܬܐ, H D ܡܢܗܪܬܐ, F ܡܢܗܪܐ (la vraie leçon me paraît avoir été celle de H D, ܡܢܗܪܬܐ, mot qui marquait une nuance moins vulgaire et que les copistes des trois autres textes ont remplacé par des mots voisins pour le sens et pour le son ; deux se sont rencontrés sur ܡܢܗܝܪܬܐ); — p. ܢܒ, l. 1, E G ܘܡܬܪ̈ܝܫܝ ܟܗ̈ܢܐ, D F ܘܡܬܪ̈ܝܫܝ ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ ܘܡܬܪ̈ܝܫܝ ܟܗ̈ܢܐ, H ܘܡܬܪ̈ܝܫܝ ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ (le texte primitif avait la leçon gardée par E G ; H, par l'effet de l'habitude, a écrit ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ pour ܟܗ̈ܢܐ ; *b′* n'a pas compris que l'expression de ܪ̈ܝܫܝ ܟܗ̈ܢܐ «les princes des prêtres» était ici une dénomination générale, comprenant aussi bien les patriarches que les évêques, et il a ajouté inutilement les mots ܘܡܬܪ̈ܝܫܝ ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ); — p. ܢܓ, l. 19, D F ܡܬܐܠܨܐ

1. L'existence de cet intermédiaire est assurée. Voir la page XVII.

ܡܫܐܠܢܘܬܐ ܚܠܝܨܘܬܐ ܘܡܐܘܟܡܢܘܬܐ H ܘܡܫܐܠܢܘܬܐ EG omettent ,ܘܡܬܚܣܢܘܬܐ ܐܘܡܢܘܬܐ (la bonne leçon est la leçon de D F, dont la variante de H n'est qu'une modification; c'est peut-être la répétition de ܡܫܐܠܢܘܬܐ à la fin de la même phrase qui a choqué les copistes de E et G, et leur a fait retrancher ces mots).

Si l'on veut maintenant se rendre compte de la classification d'ensemble des textes des deux vies, il suffira de se reporter au tableau où a été résumée la classification des textes de la première vie, en remarquant

1° que l'original de la seconde vie ne peut s'être trouvé que dans le ms. perdu *e* ou dans un manuscrit intermédiaire entre *e* et *a′*;

2° qu'il faut admettre entre *e* et G l'existence des deux manuscrits intermédiaires *e′* et *g*, le premier d'où *c′*, source de H, a tiré le texte de la seconde vie, le second auquel *b′*, auteur commun de D et de F, a emprunté ce même texte.

Une fois la classification des manuscrits arrêtée, il était relativement aisé d'établir le texte de nos deux vies. Pour la première, il n'y avait qu'à suivre le plus ancien et le meilleur des manuscrits, celui que j'ai désigné par A, sauf corrections à y apporter qui pouvaient être de deux sortes : des corrections certaines et obligées, toutes les fois que *a′* et *c* se trouvaient d'accord contre A, puisque la leçon de *a′* et de *c* était alors nécessairement la bonne; — des corrections seulement probables et arbitraires, en quelques-uns des cas où A était d'accord avec *a′* contre *c*, ou bien quand chacun des trois, A, *a′* et *c*, était en désaccord avec les deux autres. Dans ces cas, heureusement fort rares, il fallait choisir entre les diverses leçons et se décider par toutes autres raisons que celles à tirer de la classification des textes. Pour la seconde vie, je devais prendre pour base le manuscrit E, qui est généralement le meilleur. Mais il ne pouvait plus être question de corrections obligées et certaines. Le manuscrit E restant seul pour représenter une famille de textes, il n'existait aucun moyen de faire la part, dans ses leçons, des fautes qui ne remontaient pas à ses auteurs et qui lui étaient propres, ni de les corriger, — comme j'avais pu le faire pour le manuscrit A, — par l'accord d'un ou de plusieurs textes appar-

tenant à la même famille que E avec les textes de la famille *e'*. Ma tâche devait donc se borner à choisir entre les leçons de E et de *e'*, dans les cas nombreux où ils se montraient en désaccord. Elle n'en devenait pas plus facile, pour être simplifiée; car cette nécessité de se prononcer à l'occasion entre des variantes également autorisées passe à bon droit pour la partie la plus délicate de la critique des textes. Aurai-je toujours su, dans mes choix, éviter l'erreur? Je n'oserais m'en flatter, au moins pour la seconde vie.

A part les corrections, dont j'ai toujours averti par des notes au bas des pages, j'ai tenu à reproduire le texte des manuscrits — A pour la première vie et E pour la seconde — aussi exactement que possible. J'ai gardé leurs particularités d'orthographe, quand elles n'étaient pas insoutenables, et j'ai respecté jusque dans leurs fautes assurées les ponctuations diacritiques. Au contraire, je n'ai pas cru devoir m'asservir, à l'exemple de quelques auteurs récents, à l'interponctuation des manuscrits. Celle de A était tout à fait grossière. Le scribe, qui n'a employé que des points uniques, les a semés d'une main toujours avare et souvent maladroite. Des pages entières ne présentaient pas un seul point, même à la fin des phrases; ailleurs un point inattendu séparait deux mots unis par un lien étroit. J'en ai supprimé quelques-uns et ajouté beaucoup d'autres, en me fondant sur le sens du texte et la ponctuation générale des manuscrits. En cinq endroits, le scribe avait tracé une suite de petits cercles, en nombre variable, mais autant, semble-t-il, pour remplir une fin de ligne que pour indiquer une pause plus longue. Je les ai laissés de côté. J'ai seulement reproduit aux dernières lignes du texte une suite de quatre points qui marquent dans le manuscrit la fin de la légende et le commencement de l'explicit. L'interponctuation de E était d'ordinaire assez bien comprise et je n'y ai fait que très-peu de changements.

II. — La légende

Il n'y a peut-être pas de saint dont l'histoire ait été plus populaire par tous les pays que l'a été celle de Saint Alexis, l'*Homme de Dieu.* Du syriaque qui a servi à sa rédaction originale, elle est passée par le grec et le latin dans toutes les littératures de l'Europe chrétienne[1]. Il est fort probable qu'elle a été traduite aussi en arménien ; un savant français[2] en a publié une traduction, ou, pour mieux dire, une rédaction très-remaniée en langue géorgienne ; enfin on en possède plusieurs versions éthiopiennes et arabes. Tour à tour simple récit, homélie, hymne ou poëme, elle a revêtu toutes les formes : le moyen âge y a pris le sujet de mystères et de miracles ; et encore aujourd'hui, dans une grande partie de l'Europe, surtout en Russie où le saint fut toujours l'objet d'une vénération particulière, l'imagerie continue de la vulgariser avec le secours du cantique ou de la complainte.

Il était inévitable que dans sa large diffusion l'histoire de Saint Alexis subît des modifications diverses et successives. S'il est vrai de dire qu'un fait historique livré à l'imagination du peuple devient infailliblement légendaire, cela sans doute est particulièrement vrai des vies des saints. Pour la vie d'Alexis, cette transition de l'histoire à la légende dut s'opérer de fort

1. Outre les vies françaises, provençales, italiennes, espagnoles, allemandes, anglaises, russes, qui sont nombreuses et connues, mentionnons une vie de Saint Alexis en vieux-norrain, publiée, sous le titre de *Fabella Alexii confessoris*, par Konr. Gislason dans ses *Pröver af oldnordisk Sprog og Literatur* (Kiöbenhavn, 1860), p. 438.

2. Brosset jeune, *Éléments de la langue géorgienne* (Paris, 1837), en appendice.

bonne heure. La vie syriaque, probablement authentique [1], et qui ne raconte que des événements vraisemblables jusqu'au moment de la mort du saint, offre déjà une première apparition du merveilleux dans le récit de la visite du tombeau, quand l'évêque constate que le corps du saint a disparu et qu'on ne retrouve plus que les haillons qui l'enveloppaient. Mais ce fut sans doute lors du passage de la légende en Europe que le surnaturel dut l'envahir décidément. En tout cas, le plus vieux texte grec que nous en ayons, l'hymne de Josèphe, nous montre le travail de pénétration déjà entièrement accompli, et le merveilleux en pleine possession de la part qu'il gardera désormais et qui lui revient de droit dans toute légende.

D'autres atteintes devaient être portées au texte primitif de l'histoire d'Alexis. Avant tout, ce fut le remaniement considérable qui doubla la légende et la transforma peu de temps encore après qu'elle eut passé l'Hellespont : remaniement en partie inconscient et provenu peut-être d'une confusion entre deux saints, Alexis et Jean Calybite, qui amena la fusion de leurs deux vies. Il y eut ensuite les renouvellements partiels. Les rédacteurs nouveaux, en respectant toujours la trame des faits principaux qui constituaient dès lors le fond de la légende, en varièrent souvent la forme et les détails, les modifièrent selon les exigences des mœurs nationales ou des croyances locales, conformèrent leur œuvre à l'esprit et au goût du jour. Tandis qu'on développait certains traits, qu'on en ajoutait même que les textes anciens n'avaient pas connus, d'autres au contraire étaient atténués, d'autres complètement effacés. On peut dire qu'aux derniers temps du moyen-âge la vie d'Alexis, dans ses grandes lignes, en vint à n'être plus en quelque sorte qu'un thème pieux, traité par les auteurs avec plus ou moins de talent, mais toujours d'une manière personnelle et qu'ils jugeaient la plus propre à plaire au lecteur, à frapper les auditeurs ou à édifier les fidèles.

Faut-il déplorer ces variations qu'on retrouve dans l'histoire de toutes les légendes? Ce serait au moins inutile et contraire d'ailleurs aux intérêts de l'esprit humain. S'il est presque toujours permis au rêveur, en face de ces inégales métamorphoses, de regretter les traditions primitives et le récit simple et tou-

1. Je n'entends parler évidemment que de la première vie syriaque, la seconde étant d'origine étrangère et entièrement fabuleuse.

chant de la vie de ces hommes que leur force, ou, qui sait? leur faiblesse, a jetés hors dés voies communes de la positive humanité, le savant au contraire y trouve une source fructueuse d'études. Elles ont souvent une grande valeur pour l'histoire des langues ou des littératures; quelques-unes sont même des monuments précieux. Et si l'on remonte aux sources, et que, partant de la tradition originale, on suive chacune de ses diverses transformations, elles peuvent fournir de curieux témoignages sur les mœurs, les idées, l'état général des sociétés et des temps où elles se sont produites. On en trouverait peu qui ne renferment pour l'historien de profitables enseignements. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'article très-intéressant, bien qu'il soit parfois inexact, qu'un écrivain russe, M. Dachkof, a consacré à l'étude des formes diverses de la légende d'Alexis [1]. Je ne pouvais songer à reprendre ici dans toutes ses parties une semblable étude. Je dois borner mon travail à rechercher quels éléments nouveaux la vie syriaque, inédite jusqu'aujourd'hui, fournit pour la solution de ces questions, que je n'ose plus dire pendantes : Quelle est la source de la légende de Saint Alexis, et dans quels rapports sont entre elles les vies syriaques, grecques et latines? — Quelle est la valeur historique de cette légende?

Toutes celles des vies européennes d'Alexis que, d'une manière relative et en songeant aux langues dans lesquelles elles sont écrites, j'appellerai modernes, proviennent soit d'une rédaction grecque, soit d'une rédaction latine. Ainsi la légende byzantine a donné naissance au groupe slave [2], la légende romaine aux groupes germanique et roman. C'est là un fait que la séparation religieuse à laquelle aboutit le schisme grec eût permis de présumer, et qui pourrait presque se passer de preuve. Mais la preuve en ressort du reste par la publication d'un grand nombre des versions modernes, ainsi que par les études dont on les a accompagnées [3]. Je ne m'arrêterai pas à ce point qui est indis-

1. Dans les *Bésiédy v Obchtchestvié lioubitéléï Rossiiskoï Slovesnosti pri Impératorskom Moskovskom Ouniversitétié. Vypousk vtoroï. Moskva, 1868.*

2. Moins le rameau occidental : polonais, tchèque, etc.

3. Voir H. F. Massmann, *Sanct Alexius' Leben,* Quedlinburg und Leipzig, 1843; — P. Bezsonof, *Kaliéki pérékhojie,* Moskva, 1861—64; — Dachkof, *op. cit.;* — Gaston Paris, *La vie de Saint Alexis,* Paris, 1872; cf. un article

cutable. Il était pourtant utile de l'établir, afin de restreindre et de préciser les limites où devront se mouvoir nos recherches. C'est seulement à la comparaison des vies syriaques, grecques et latines que nous demanderons de nous révéler le secret de l'origine et des premières vicissitudes de notre légende.

On connaît quatre vies grecques de Saint Alexis, si l'on peut compter comme une vie le canon attribué à Josèphe l'hymnographe [1]. Ce document, le plus ancien des textes grecs et latins consacrés à la mémoire du saint que nous possédions, est de la seconde moitié du IXe siècle. Une traduction en a été donnée par les Bollandistes [2]. C'est une sorte d'hymne, composée d'une série d'odes, la plupart de quatre strophes dont trois racontent les mérites d'Alexis, la dernière strophe, dite *Mariale*, étant toujours réservée à la louange de la vierge Marie. Il est évident qu'on ne doit pas attendre d'une œuvre semblable, destinée uniquement aux chants de l'église le jour de la fête du saint, un récit complet et suivi des événements de sa vie. Tout ce qu'elle peut nous donner, ce sont des indications sur le degré de développement qu'avait atteint la légende à l'époque de Josèphe.

Les autres rédactions grecques sont:

— Une vie attribuée à Siméon Métaphraste, et publiée par Massmann [3] d'après le ms. 153 de la Bibliothèque de Vienne. Elle est fort maltraitée dans l'ouvrage des Bollandistes [4], qui en avaient une copie et l'ont jugée indigne de l'impression;

— une vie sans nom d'auteur, conservée par un manuscrit grec de Munich (n° 3). Elle était inconnue avant Massmann, à qui l'on en doit aussi la publication [5];

du même auteur dans le tome VIII de la *Romania* (Paris, 1879); — Carl Horstmann, dans le *Herrig's Archiv*, vol. LI, pp. 101—110 et vol. LVI, pp. 393—401; — J. Schipper, *Englische Alexiuslegenden*, Strassburg und London, 1877; — etc.

1. Sur les deux Josèphe qui se disputent dans l'opinion des auteurs la paternité des hymnes dont fait partie ce canon, voir les *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 247.

2. *Ibid.* Le texte se trouve dans les *Menologia seu Menœa Græcorum per totum annum, edita cura et studio Theophylacti Hieromonachi Tzanphurnari* (Venetiis, 1639), au 17 mars.

3. *Op. cit.*, pp. 192 et 34.

4. Juillet, t. IV, p. 251.

5. *Op. cit.*, pp. 201 et 36.

— enfin la version qu'a donnée le moine Agapius dans son *Recueil des plus remarquables Vies des Saints, traduites en dialecte vulgaire d'après Siméon Métaphraste* [1]. Cette vie diffère pourtant notablement de celle dite de Métaphraste. Les Bollandistes faisaient aussi peu de cas de l'une que de l'autre. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur de ces différents textes.

Il serait superflu de rentrer après les Bollandistes dans le détail des nombreuses vies latines manuscrites de Saint Alexis. Nous laisserons aussi de côté et ne noterons que pour mémoire quelques rédactions en vers [2], dont les auteurs ont dû nécessairement faire plus d'un sacrifice aux exigences du mètre. Trois vies latines seulement doivent retenir notre attention.

— L'une est la version généralement dite de Surius [3], bien que cet auteur n'ait fait que l'emprunter, avec beaucoup d'autres vies de son ouvrage, au grand recueil de l'évêque Lipomanus [4]. Elle mériterait peut-être d'être rangée parmi les textes grecs de la légende, s'il faut s'en rapporter au dire de Lipomanus qui présente les trois derniers volumes de ses Vies des Saints comme des traductions de Métaphraste. En tout cas, elle s'éloigne beaucoup de la rédaction grecque du manuscrit de Vienne.

— La seconde est celle qu'on peut appeler la vie Romaine, et qui a été publiée par les Bollandistes [5]. Ils en ont constitué le texte en prenant pour base celui d'entre plusieurs manuscrits qu'ils ont jugé le meilleur et en le corrigeant seulement en quelques endroits par la comparaison des autres. Le texte ainsi obtenu est généralement bon sans doute. Il serait néanmoins à désirer qu'on reprît l'étude des divers manuscrits de cette vie pour en donner une édition vraiment critique.

1. Déjà cité : Ἐκλόγιον ἤτοι οἱ ὡραιότεροι βίοι τῶν Ἁγίων, κτλ. (Ἑνετίῃσι, 1755), p. 255. — Une traduction fidèle de cette vie, en langue arabe, a été publiée dans un petit recueil intitulé : سير ابائنا الابرار يوحنا الكوخى واكسينفون وابنيه يوحنا واركاديوس والكسيوس رجل الله ، فى اورشليم سنة ١٨٦٨ ،

2. Deux entre autres ont été publiées : l'une par les Bollandistes (*Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 254); l'autre par Massmann (*op. cit.*, p. 176).

3. L. Surius, *De probatis Sanctorum vitis* (Coloniæ, 1618), Juillet, p. 208. — Cette vie a été reproduite par Massmann, *op. cit.*, p. 172.

4. Aloysius Lipomanus, *Vitæ Sanctorum priscorum Patrum* (Venetiis, 1551—58), t. VII, p. 23, au 17 mars.

5. Juillet, t. IV, p. 251. Elle a été donnée aussi par Massmann, *op. cit.*, p. 167.

— En dernier lieu vient une vie fournie par deux manuscrits de Munich, et que Massmann eut encore le mérite de découvrir et de publier pour la première fois [1]. Mais son tort fut d'attacher à cette rédaction, d'ailleurs très-curieuse [2], une importance de premier ordre, et M. Gaston Paris a parfaitement dit qu'elle était « un remaniement assez récent et, sans doute, spécialement italien ». Aussi la désignerai-je du nom de Vie Italienne.

Voici maintenant, résumée dans ses traits principaux et telle qu'elle ressort de l'ensemble des vies grecques et latines, la légende de Saint Alexis :

Il y avait à Rome un homme noble, riche et puissant, maître de trois mille esclaves et le premier à la cour de l'empereur. Euphémianus, c'était son nom, était très-pieux et extrêmement charitable. Sa femme Aglaïs était très-pieuse comme lui. Mais elle était stérile, et ils étaient tristes parce qu'ils n'avaient pas d'enfants. A force de prier, il leur vint un fils qu'ils baptisèrent sous le nom d'Alexis. Dans la suite, ils lui firent donner une instruction large et brillante dont l'enfant profita vite, grâce aux dons de Dieu, et il devint un jeune homme très-savant et très-sage. Alors, malgré son éloignement des choses de ce monde et sa résolution de se consacrer tout à Dieu, ses parents le fiancèrent à une jeune fille accomplie et du sang royal, et l'on célébra le mariage dans l'église de Saint-Boniface.

Le soir des noces venu, le père conduisit son fils à la chambre nuptiale. Mais Alexis, seul avec sa fiancée, commença à l'entretenir et à la conseiller sagement ; puis, enveloppant dans un voile de soie pourpre son anneau et sa ceinture et les remettant à la jeune femme, il lui dit : « Prends ceci et conserve-le tant qu'il plaira au Seigneur. Et que le Seigneur soit entre nous ! » Là-dessus il rentre en sa chambre, prend de l'argent, descend au port, s'embarque sur un vaisseau qui le conduit à Laodicée de Syrie, et de là gagne la ville d'Edesse où l'on gardait une image miraculeuse du Christ [3], envoyée par Jésus même au roi Abgar. Il distribue aux pauvres de la ville tout ce qu'il posséde-

1. *Op. cit.*, p. 157 et 29.

2. Elle est, en effet, la source de quelques-unes des vies allemandes. — Voir Massmann.

3. τὴν ἀχειροποίητον εἰκόνα τοῦ Δεσπότου Χριστοῦ (Agapius).

dait encore, revêt des haillons et, pendant dix-sept ans, demeure assidûment au milieu des pauvres dans le vestibule du temple de la Mère de Dieu, ignoré de tous, priant, jeûnant, veillant, vivant d'aumônes et faisant lui-même la charité.

Sa mère et sa fiancée désolées ont pris le deuil et vivront dans la retraite, sous le sac et sur la cendre, jusqu'à ce qu'elles aient appris le sort de l'absent. Son père a dépêché partout des esclaves à sa recherche. Quelques-uns sont venus à Edesse, l'ont rencontré sans le reconnaître, lui ont même fait l'aumône et s'en sont retournés. Alexis, qui de son côté les a reconnus, rend grâces au Seigneur.

Or, un jour, une voix partie de l'image même de la Mère de Dieu se fait entendre au gardien du temple et lui ordonne d'introduire l'Homme de Dieu. Alexis, découvert sur les indications de la voix, est introduit dans le temple, et bientôt sa vertu devient célèbre et le fait vénérer de tous. Alors, pour échapper à la gloire terrestre, il prend le parti d'aller à Tarse de Cilicie au temple de Saint-Paul, où il pourra demeurer inconnu. Il quitte Edesse, puis s'embarque. Mais voilà qu'une tempête emporte le vaisseau et l'amène à Rome.

Alexis remercie de cet évènement la Providence divine. Il ne sera plus à charge aux étrangers et vivra chez ses parents, car eux-mêmes ne pourraient plus le reconnaître. Il se rend donc chez son père et justement le rencontre en chemin. « Serviteur de Dieu », lui dit-il, « je suis pauvre et étranger ; retire-moi par grâce dans ta maison. Dieu te bénira et avec toi ceux des tiens qui sont à l'étranger. » Euphémianus, touché de ces derniers mots qui le font ressouvenir de son fils, emmène l'inconnu, lui fait dresser un lit dans le vestibule de son palais et promet la liberté et la richesse à l'esclave qui voudra le servir. Alexis passe encore dix-sept années dans la maison de ses parents, sans cesse occupé de prières et de mortifications, en butte aux coups et aux outrages de ses propres esclaves, qu'il supporte avec patience et d'un cœur joyeux. Enfin, averti que le moment de sa mort est venu, il demande à l'esclave chargé de le servir du papier et de l'encre ; puis il écrit l'histoire de toute sa vie, les secrets connus seulement de son père et de sa mère et de lui, son entretien la nuit des noces avec sa fiancée, le don qu'il lui fit de son anneau et de sa ceinture, sa fuite, son retour et tout

ce qui pouvait convaincre ses parents que c'était bien lui leur fils regretté.

Or, un dimanche que l'archevêque de Rome venait d'offrir lui-même le sacrifice de la messe en présence des empereurs, une voix s'éleva qui sortait de l'autel et disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et qui portez de lourds fardeaux, et je vous soulagerai. » A cette voix, les assistants remplis de terreur tombèrent prosternés en s'écriant : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Et la voix reprit : « Cherchez l'Homme de Dieu, qu'il prie pour Rome ! Car vendredi au matin il quittera ce monde ! » Le jeudi soir, les empereurs, l'archevêque et tout le peuple se réunirent au temple des saints apôtres Pierre et Paul[1], et demandèrent à Dieu de leur révéler où ils trouveraient le saint. Alors pour la troisième fois une voix se fit entendre : « Cherchez l'Homme de Dieu dans la maison d'Euphémianus. » Les empereurs appelant aussitôt Euphémianus : « Quoi », lui dirent-ils, « tu possédais un si précieux trésor et tu ne nous l'as pas révélé ! » Celui-ci jura qu'il ne savait rien. Les empereurs décidèrent donc d'aller à la maison d'Euphémianus pour chercher l'Homme de Dieu, et tout le monde s'y rendit précédé par Euphémianus qui fit préparer aux princes et à l'archevêque une réception digne d'eux.

Alors l'esclave attaché au service du saint s'approcha d'Euphémianus et raconta tout ce qu'il avait remarqué des mérites de l'étranger et de ses œuvres merveilleuses : son entière abstinence rompue seulement le dimanche après qu'il avait communié, ses veilles, ses prières et sa résignation aux injures. N'était-il pas l'homme qu'on cherchait ? A ces paroles, Euphémianus court au lit de l'étranger ; mais il trouve qu'il est mort : son visage est brillant comme la face d'un ange, et il tient dans sa main un papier. Euphémianus veut prendre ce papier, mais le mort refuse de le laisser prendre. Stupéfait, il revient vers les empereurs : « Nous avons trouvé celui que vous cherchiez », leur dit-il, et il les instruit de ce qu'il a vu. Les empereurs ordonnent d'apporter un riche brancard et y font déposer le corps du saint. Puis s'avançant avec l'archevêque : « Tout pécheurs que nous soyons, Homme de Dieu, nous sommes les rois, et

1. Dans quelques vies : au temple de Saint-Pierre.

voilà le prince des évêques. Donne-nous le papier qui est dans ta main, que nous voyions ce qui y est écrit. » Et aussitôt le saint leur donna ce papier, et ils le remirent au greffier de l'église, Aetius, pour qu'il en fît lecture.

A peine Euphémianus l'a-t-il entendu qu'il reconnaît son fils, et, déchirant ses vêtements, s'arrachant les cheveux et la barbe, il se jette sur le corps du saint. A ses cris, la mère se précipite comme une lionne qui sort de sa cage, et vient tomber sanglotante sur la poitrine de son enfant. Sa fiancée aussi accourt désolée ; et tous trois exhalent leur douleur dans les tendres reproches qu'ils lui font de son abandon.

Tous les assistants pleuraient avec eux. Les empereurs et l'archevêque ordonnèrent alors de porter au milieu de la ville le brancard où reposaient les restes du saint, et l'on fut témoin de nombreux miracles. Les malades s'en approchèrent et furent guéris; des muets parlèrent, des aveugles virent, des lépreux furent purifiés. Puis les empereurs et l'archevêque voulurent porter eux-mêmes le corps du saint pour se sanctifier. Mais la foule se pressait en si grand nombre qu'ils ne pouvaient avancer. En vain ils firent jeter par les rues de l'or et de l'argent pour détourner le peuple : tout le monde n'avait plus qu'un désir, qui était d'arriver à toucher le saint. Ils n'atteignirent qu'à grand' peine le temple de Saint-Pierre [1]; et là on célébra des fêtes en l'honneur d'Alexis pendant sept jours, en présence de ses parents et de sa fiancée. Enfin les restes précieux de l'Homme de Dieu furent placés dans une châsse brillante d'or et de pierreries, et aussitôt il en découla un chrême parfumé qui guérissait de tous les maux.

C'est au jésuite Jean Pien *(Joannes Pinius)* [2] qu'est due la première étude critique et la plus considérable qui ait été faite de la légende de Saint Alexis. Elle parut en 1725, dans le IVe volume de juillet du recueil des Bollandistes. S'il n'est pas exact de dire que Pien ait présenté le canon de Josèphe comme la source de la légende, cependant il n'a voulu rien voir ni rien chercher au-

1. Dans la vie romaine et la vie dite de Métaphraste : l'église de Saint-Boniface.

2. Voir les *Acta Sanctorum*, septembre, t. III, page 1 : *Elogium Rev. Patris Joannis Pinii,* auctore J. Periero.

delà de ce canon. Faute surprenante, car la forme seule de cette hymne, les allusions et les sous-entendus dont elle est remplie et qui sautent à l'esprit du lecteur, attestent l'existence d'une tradition antérieure fixée déjà et différant assez peu sans doute des vies grecques et latines que nous connaissons. Faute incompréhensible, si l'on observe que Pien, à défaut de la primitive légende syriaque, avait en son pouvoir les moyens de la reconstituer dans ses traits et avec ses différences caractéristiques, — moyens qu'il a pris soin d'indiquer, — et que même, par un témoignage d'une autorité irrécusable, il avait la preuve que cette légende existait déjà au VIe siècle, trois cents ans avant le canon de Josèphe.

En effet, en appendice à son étude sur les Actes grecs et latins et sur le Culte du saint, et sous le titre de *Acta arabica,* Pien a donné la traduction d'une vie d'Alexis écrite en carschouni, contenue dans le ms. 55 de la Bibliothèque du Vatican, et l'a accompagnée d'un commentaire. Il y établit que cette vie est vraiment une vie d'Alexis, bien que le saint n'y soit jamais appelé de ce nom, mais toujours *Mar Riscia* (ܡܪܝ ܪܝܫܐ)[1], et qu'elle est la traduction d'un texte syriaque[2] dont l'auteur vivait au temps de l'évêque d'Edesse Raboula, c'est-à-dire au commencement du Ve siècle[3]. Il cite le témoignage d'Assemani, qui avait eu occasion de voir une vie syriaque d'Alexis dans un manuscrit du monastère de Sceté, manuscrit qu'il affirmait, d'après une note du scribe, avoir été exécuté en l'année du Christ 584. A de plus précises informations qu'il fit prendre auprès du célèbre Maronite, celui-ci répondait qu'il avait lu toute entière cette vie

1. C'est-à-dire : *Monsieur le prince.* Ce nom, disent les Bollandistes, fut sans doute inventé par les habitants d'Edesse, qui avaient appris que le saint était un patricien romain, fils d'un illustre sénateur. Ils le comparent très justement au nom de *Mar Scialitha* (ܡܪܝ ܫܠܝܛܐ), que les Syriens donnèrent à Saint Artémius parce qu'il avait été préfet d'Égypte, et encore à celui de *Sainte Doula* (δούλη).

2. Nous verrons que peut-être c'est d'un texte grec qu'a été directement traduite la vie carschouni. Mais l'erreur est ici sans importance. Que le premier rédacteur de cette vie ait été un grec ou un syrien, il est constant qu'il n'a fait qu'interpoler la légende syriaque, dont il a reproduit autant que possible le fond et parfois la forme même.

3. Raboula, d'après la chronique d'Edesse, fut élevé à l'épiscopat en l'an 723 des Grecs (412 ap. J.-Ch.) et mourut en l'an 746 (435). Voir Assemani, *Bibl. Orient.*, t. Ier, p. 197; cf. p. 401 et 403.

syriaque, qu'à la différence de la vie carschouni elle ne racontait ni la résurrection du saint, ni son retour à Rome, ni sa vie inconnue et misérable chez ses parents, et se terminait après sa mort à Edesse; il ajoutait même, par un défaut de mémoire bien excusable et par une erreur qui ne pouvait contribuer d'ailleurs qu'à prévenir davantage Pien en faveur de l'authenticité et de la priorité de la légende syriaque, qu'elle ne faisait aucune mention de la disparition du corps du tombeau; il constatait enfin qu'elle présentait en substance l'histoire du saint telle qu'elle était reproduite dans la première moitié de la vie en carschouni et que, comme celle-ci encore, elle indiquait expressément le *paramonarius* de l'église d'Edesse comme l'auteur premier de l'histoire.

Pien avait donc par la version carschouni d'une part, de l'autre par les renseignements d'Assemani, toutes les données que nous avons aujourd'hui par la possession du texte syriaque lui-même. Il semble pourtant n'en avoir pas su tirer parti ou ne l'avoir pas osé. S'il a été frappé de l'importance que présentait en faveur de la légende syriaque la grande priorité de sa date, il n'a pas remarqué quelle valeur elle tirait en outre de ce fait que, débarrassée de la seconde partie de la vie, elle ne faisait plus au merveilleux qu'une place minime et presque nulle [1]. Cette seconde constatation, jointe à la première, aurait dû suffire pour faire entrevoir la vérité. Il n'y avait de là qu'un pas à reconnaître la vie syriaque pour l'originale et véritable légende d'Alexis, et à réduire les vies grecques et latines au rang de contrefaçons, si l'on permet ce mot injuste à certains égards. Mais loin d'arriver à cette conclusion et de dénoncer comme une fable toute la seconde partie de l'histoire du saint, Pien s'est borné à condamner la version carschouni. Ce qui dans cette version lui paraît surtout choquant, et à juste titre, il faut en convenir, c'est la résurrection d'Alexis après sa mort à Edesse; c'est là qu'il voit « une fable absurde à reléguer au rang des contes de vieilles femmes », le moyen misérable imaginé par un compilateur pour réunir les légendes gréco-latine et syriaque, et se tirer de la difficulté

1. Si l'on excepte la disparition du corps du tombeau, le merveilleux est même totalement absent de la première vie syriaque. Mais dans le renouvellement carschouni, seul connu des Bollandistes, il intervient une fois, par suite d'un emprunt à la légende byzantine. La sainteté d'Alexis est révélée au *paramonarius* de l'église d'Edesse par une voix d'en haut.

que présentait leur contradiction. On trouvera peut-être qu'il a accordé plus d'attention qu'elle n'en méritait à cette résurrection du saint, qui n'est racontée expressément par aucun des textes, qui ressort seulement de leur juxtaposition et n'est, comme lui-même l'a vu, qu'une hypothèse personnelle du compilateur. On trouvera, au contraire, qu'il a traité bien vite d'« inepties » les curieuses phrases qui servent de transition entre la première et la seconde vie du renouvellement carschouni, et dans lesquelles le rédacteur a pris soin de constater l'origine distincte des légendes qu'il a voulu raccorder: « *Ceterum quæ de magno sancto Viro Dei hactenus retulimus, ea ex venerabilis Pirmunaræ testimonio accepimus : qui S. Risciæ familiaris fuit atque ab eodem sanctissimo Viro totius anteactæ vitæ seriem intellexit, ejusdemque historiam conscripsit . . . . . Cetera, quæ sequuntur, ex ejusdem sancti servi Dei historia Romæ conscripta subtexemus* [1]. » On pourra trouver aussi qu'il s'est montré bien sévère pour ce rédacteur, quelque simple clerc, j'imagine, qui le premier se trouvant en présence de deux versions autorisées et cependant contradictoires de la vie d'un même saint, et ne sachant douter ni de l'une ni de l'autre, a cherché dans sa foi un moyen de les mettre d'accord, et adopté naturellement celui que la version syriaque, par l'incident de la disparition du corps du tombeau, semblait lui avoir d'avance préparé.

Pien n'a guère montré lui-même plus de décision, puisqu'en reconnaissant qu'il y avait « d'habiles et de remarquables preuves » à présenter en faveur de la légende édessienne, il a craint de se prononcer entre elle et la légende gréco-latine et « laissé au jugement des érudits la solution d'une question si grave et si pénible ». Est-il possible qu'il ait pensé là-dessus plus qu'il n'a dit? Il avait certes quelques motifs de prudence et devait se souvenir des accusations qu'avait values naguère à Papebroeck de la part de Sébastien de Saint-Paul la seule hypothèse qu'Alexis pouvait être mort à Constantinople et non à Rome [2]. En tout cas,

1. *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 264.

2. Voy. *Ephemerides græco-moscæ*, dans les *Acta Sanctorum*, mai, t. Ier, p. XVIII; — Sébastien de Saint-Paul, *Exhibitio errorum quos Papebrochius in notis ad Acta Sanctorum commisit* (Coloniæ Agrippinæ, 1693), p. 222; — Papebrochius, *Responsiones ad exhibitionem errorum* (Antverpiæ, 1696—1699), t. Ier, p. 263.

Le passage suivant donnera un exemple des sévérités de Sébastien de Saint-Paul : « *Hoc præmissis addo, quod Theophilus Reynaudus, præclaris-*

s'il n'a pas vu la vérité, il a parfaitement reconnu la voie qui devait y mener, et il l'a enseignée dans une phrase qui termine son étude et que j'ai le plaisir à rappeler ici comme la preuve peut-être de sa perspicacité, au moins de sa bonne foi, en même temps comme la raison et la justification du présent travail : « *Postremum est, ut horter quanta possum contentione curiosos omnes antiquorum monumentorum eruderatores, ut eo saltem titulo pretiosissimum atque æstimatissimum primigeniæ Vitæ Syriacæ thesaurum, quia a Latinis hactenus non visum, ac jam orbi litterario detectum, e tenebris tandem eruant, et in publicam lucem proferant; ad cujus fidem quidquid in Vita Arabica interpolatum est, quidquid depravatum, quidquid corruptum, tamquam ad puros atque illimes primævi fontis latices reduci debet : quos lutosis historiæ vulgaris sordibus auctos infectosque postea increvisse, atque ad nos manasse putamus* [1] ! »

Plus d'un siècle après les Bollandistes, MM. Massmann en Allemagne, Dachkof en Russie[2], ont repris l'étude de la légende de Saint Alexis, mais sans avancer d'un pas vers la découverte de la source. Il semble qu'ils n'ont même pas soupçonné ce que Pien avait aperçu, malgré ses critiques, l'intérêt offert par la version carschouni, unique représentant d'un texte syriaque qu'on pouvait espérer de démêler à travers elle. A peine s'ils en mentionnent l'existence. M. Dachkof penche à admettre que la vie d'Alexis a été écrite pour la première fois à Constantinople, et place le canon de Josèphe à la tête de toute la littérature sur l'Homme de Dieu. Quant à Massmann, il ne s'est pas prononcé sur l'âge ni l'origine première de la légende. Je me hâte d'ajouter, pour n'être pas injuste, que l'examen de ces deux savants n'a porté qu'accessoirement sur cette question de la source. Le but de Massmann a été d'abord d'étudier les rapports des vies allemandes avec les vies latines du saint, et seulement ensuite de réunir le plus de textes possible pour servir,

simus societatis scriptor, lib. de Scapul. Parthen. Carm. p. 2. q. 1. afferat, eum, 'qui vitam S. Alexii esse figmentum effutiret, non sibilo sane, sed fuste esse excipiendum'. An autem Papebrochius, negans S. Alexium mortuum Romæ, dignus censendus sit tali censura aut alia, judicandum iterum relinquo Sanctæ Sedi. » *Op. et loc. citt.*

1. *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 265.

2. *Opp. citt.*

comme il le dit dans la préface de son livre, à une histoire complète de la légende. M. Dachkof s'est intéressé surtout aux formes diverses qu'elle a traversées, et, par l'analyse successive de chacune des rédactions, s'est appliqué à nous montrer ici l'influence d'un temps, là l'empreinte d'une église ou d'une nationalité, là encore le cachet personnel d'un auteur. Rien qu'un exemple. Dans les vies grecques, les empereurs ont le pas sur l'archevêque de Rome et reçoivent le testament du saint; dans la vie romaine, l'archevêque de Rome est devenu le Pape et c'est à lui que le testament est remis; il est remis à la fiancée dans la vie italienne, comme dans les vies en vieil-allemand qui en sont dérivées; il est remis au père dans les vies russes [1].

M. Gaston Paris le premier, à l'aide de la traduction donnée par les Bollandistes, est arrivé à la solution du problème. Il a résumé en une page, dans un récent article de la *Romania* [2], les résultats de ses recherches, et, sauf quelques points secondaires, mieux éclairés par les textes syriaques que par la version carschouni, nous ne voudrions rien changer à cet historique de la légende. M. Gaston Paris a parfaitement reconnu l'origine syrienne des actes d'Alexis et le caractère authentique d'une vie d'où le merveilleux était dans le principe totalement absent et qui se terminait naturellement par la mort du saint à Edesse. Il indique comment cette vie, portée à Constantinople, y reçut des embellissements, et comment un nouveau rédacteur, supprimant la mort à Edesse, supposa le retour du saint dans sa ville natale, chez ses parents, et toute la seconde partie de la légende, telle que la racontent les versions grecques et latines.

1. M. Dachkof a raison en somme et son observation est juste. Il se trompe seulement quand il veut voir la tradition primitive dans celle qui donne la primauté aux empereurs et leur fait remettre le papier de préférence à l'archevêque de Rome (vie dite de Métaphraste). Ce n'est là, à mon avis, que la tradition byzantine. La tradition primitive est au contraire celle qu'il regarde comme une transaction entre la tradition byzantine et la tradition romaine, comme «un pont aux ânes» de l'invention de Surius; il n'y est pas distingué entre les empereurs et l'archevêque, qui s'avancent *ensemble* pour prier le saint de leur donner le papier : *et confestim chartam ipsis tradidit.* Ce n'est pas Surius seulement qui parle ainsi. C'est aussi le ms. grec de Munich : καὶ εὐθέως προὔτεινεν αὐτοῖς οἱάπερ ζῶν τὴν χεῖρα ὁ ἅγιος· καὶ λαβόντες . . .; c'est encore, et ce point est décisif, la seconde vie syriaque (voy. la traduction, p. 15).

2. T. VIII (Paris, 1879), p. 163.

Il montre enfin la légende revenant sous sa nouvelle forme en Syrie où l'on raccorda tant bien que mal la seconde partie au récit primitif, tandis que d'autre part elle passait de Constantinople à Rome et de là pénétrait dans tout l'Occident. Ce sont là, nous le verrons, autant de faits incontestables et dont ma tâche est à présent d'exposer les preuves.

La légende syriaque de Saint Alexis, que nous connaissons aujourd'hui par huit manuscrits, se présente à nous sous deux formes. Dans les trois plus anciens textes (VIe et peut-être Ve siècles), on la croirait au premier coup d'œil incomplète ou mutilée. Il n'y est pas question du retour à Rome et de la vie du saint dans la maison de ses parents; il meurt et est enseveli à Edesse; et même le récit des évènements qui remplissent sa vie diffère en bien des détails de ce que racontent dans leur première moitié les légendes grecque et latine. C'est là pourtant la vraie et primitive légende d'Alexis. On n'aurait pour établir ce fait ni les trois précieux manuscrits dont je viens de noter la date éloquente, ni même les renseignements communiqués à Pien par Assemani, qu'on pourrait encore le déduire du plus rapide examen des cinq autres textes syriaques (du IXe siècle au XIIIe). Si ces textes, en cela plus conformes à la légende gréco-latine, complètent le récit de la vie du saint à Edesse par celui de son retour et de sa mort à Rome, ils n'en gardent pas moins entre les deux parties de l'histoire, ou, selon le titre qu'elles portent quelquefois, entre la première et la seconde histoire, une entière distinction. Elles n'ont pas été fondues ensemble, mais rapprochées seulement bout à bout, et comme soudées par quelques phrases de transition où le compilateur nous a avertis franchement de la provenance diverse des deux récits, déclarant le premier d'origine édessienne, le second d'importation romaine [1]. Il prenait là d'ailleurs un soin superflu. Comme, dans un louable sentiment de respect pour les textes, il a reproduit, sans y rien changer, le vieux récit syriaque aussi bien que la seconde moitié de la légende gréco-latine, la simple lecture de cette composition hybride accuse un défaut complet d'unité. A l'étonnement du lecteur, le saint meurt deux fois, à Edesse, puis à Rome, ce qui a obligé le compilateur à supposer dans sa transition que

1. Voy. la traduction, p. 10 et 11.

sans doute il était ressuscité la première fois. On n'est pas moins surpris lorsqu'on voit la seconde vie syriaque faire allusion à des faits entièrement inconnus de la première vie, mais racontés dans la première partie de la légende gréco-latine. Tel est le passage où le saint rappelle dans son testament toute la scène de la chambre nuptiale, son entretien avec sa fiancée, le don qu'il lui fit avant son départ de son anneau et de son pallium, passage inexplicable pour un lecteur qui ne connaîtrait la légende d'Alexis que par les textes syriaques, puisque la première vie ne fait mention de rien de semblable ; le saint au contraire quitte la maison paternelle au moment de la *deductio,* au moment où va entrer la fiancée, et il s'enfuit sans l'avoir vue. Nulle part dans la première vie ne se lit le nom d'Euphémianus, donné par la seconde au père d'Alexis. La plus choquante contradiction éclate aussi entre les données historiques de chacune des vies. La première place la mort du saint à Edesse sous l'épiscopat de Mar Raboula, c'est-à-dire entre 412 et 435. Dans la seconde vie, l'empereur ou les empereurs, car il y a le pluriel, ne sont pas nommés, et le nom du Pape est altéré ; mais s'il faut restituer, comme cela est probable et comme j'ai pu le faire par le plus simple changement, le nom d'Innocent, lequel occupa le siège pontifical de 402 à 417, on s'étonnera qu'Alexis, fût-il mort à Edesse en la première année du sacerdoce de Mar Raboula, ait pu après sa résurrection vivre dix-sept ans à Rome et y mourir à temps pour être enseveli par Innocent. Que signaler de plus après une pareille incohérence ? Il y a intérêt pourtant à remarquer que leur style encore différencie les deux vies syriaques. La première est un bon texte araméen ; les seuls hellénismes qu'on y relève sont ceux qui, naturalisés par l'autorité de la *Peschito,* figurent dans les meilleurs écrits de la bonne époque. Au contraire, l'influence d'une source grecque est souvent sensible dans la seconde ; et, pour noter en passant un fait curieux que je me garderais bien d'ailleurs de présenter comme concluant à lui seul, dans un passage où elle avait à reproduire une idée exprimée déjà par la première vie, elle a, de préférence au mot sémitique qu'employait celle-ci, gardé l'expression grecque offerte par le texte qu'elle traduisait [1].

1. Cf. p. ܝܗ, l. 5 : ܐܝܟ ܡܠܐܟ̈ܐ ܕܒܫܡܝܐ, et p. ܩܠ, l. 15 : ܐܝܟ ܐܢܓܠܘ̈ܣ ܕܒܫܡܝܐ.

Ainsi, des deux vies syriaques, la seconde n'est qu'un complément postérieur, la première seule est la véritable légende syriaque d'Alexis. Elle est plus encore, elle est la légende originale du saint. C'est dans cette vie, telle que la donnent seule les trois plus anciens manuscrits et telle qu'on peut la lire dans la première moitié de ma traduction, c'est dans ce récit sans apprêt d'évènements naturels, qui va de la naissance du saint à Rome jusqu'à sa mort à Edesse, dont les données historiques sont vraies ou vraisemblables, et qui se présente à nous signé d'un témoin oculaire et même d'un ami du saint [1], c'est là sans aucun doute qu'il faut voir la forme primordiale de toute la légende d'Alexis.

Les manuscrits qui nous ont conservé cette vie syriaque sont du VIe siècle; un d'entre eux paraît même remonter jusqu'à la fin du Ve. Or nous savons que le plus ancien des textes grecs et latins de notre légende, le canon de Josèphe, ne peut être en aucun cas antérieur au IXe siècle. Mais la preuve qui ressort du rapprochement de ces dates n'est pas absolue, et de ce qu'on ne connaît pas de texte grec antérieur aux manuscrits syriaques, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'un semblable texte n'ait pu exister. Il nous faut chercher d'autres preuves qui heureusement ne font pas défaut. Etant donné que toutes les versions sont d'accord pour placer à Edesse la partie incontestée de l'histoire, il y a déjà en faveur de la priorité de la légende édessienne une présomption, que viennent fortement accroître le style tout araméen et, par endroits, la couleur orientale du récit. La comparaison de cette légende édessienne avec la légende gréco-latine changera notre présomption en certitude. Que le fond d'une légende soit ou non authentique, la marche régulière de son développement n'est jamais du merveilleux au naturel, de la recherche à la simplicité; elle tend à s'amplifier plutôt qu'à se restreindre. Cette loi va nous fournir un sûr criterium. D'après les versions grecques et latines Alexis quitte Edesse fuyant la célébrité et revient à Rome,

1. Non pas que j'admette que le *paramonarius* soit réellement l'auteur de notre légende. Elle est l'œuvre d'un écrivain plus habile et plus instruit que pouvait l'être un frère portier. Mais elle a dû, je le montrerai, être rédigée peu de temps après les évènements qu'elle raconte, et je crois très-possible qu'elle l'ait été en effet sur les indications et le témoignage du *paramonarius*; toutefois, après sa mort.

où il vit et meurt inconnu dans la maison de ses parents. « *Meri-*
» *tum te sancta conversatione laudes Christus, vir gloriose, iterum* » *reddit patriæ tametsi nolles ac temporalem honorem fugeres. Tu* » *nulli prorsus cognitus, vir sancte, perseverasti ad portas tuorum* » *parentum sedens . . .* » (Josèphe, odes 6 et 7 du Canon). Si c'eût été là la tradition primitive, croit-on qu'il en fût jamais sorti une histoire du saint le faisant mourir à Edesse et sacrifiant ainsi sans motif toute une méritoire moitié de sa vie? Quand la légende gréco latine raconte que c'est une voix partie de l'image même de la Mère de Dieu, qui révéla au gardien du temple d'Edesse l'existence du saint et lui ordonna de l'amener devant elle (« *Te latentem. . . . Virgo nuptias non experta, Christique* » *tabernaculum, manifestat et gloriosum reddit latere volentem* » Josèphe, ode 6), est-il possible qu'on voie là le trait primitif? Et le passage correspondant de la légende syriaque, où le saint qui passait toutes ses nuits sous le vestibule du temple, « de-« bout près d'une colonne, les bras en croix et priant », est accidentellement découvert par le gardien, sorti à une heure inaccoutumée de la nuit pour voir si c'était le temps de l'office, — expliquera-t-on ce passage comme une correction de quelque auteur fanatique de la vraisemblance? Je ne parlerai pas des faits miraculeux où semble se complaire la seconde moitié de la vie gréco-latine, puisqu'elle était inconnue de la vraie légende syriaque. Il suffira de parcourir rapidement la première partie, de montrer comme elle vise à l'effet dans chacun de ses détails, et de lui opposer la simplicité, je dirais presque la vulgarité du récit édessien. Chez le biographe syrien, qui ne connaît même pas le nom du saint, l'Homme de Dieu [1] est tout bonnement le fils unique et longtemps désiré de nobles et riches Romains.

1. Telle est la plus ancienne et d'abord l'unique appellation d'Alexis. Le nom de *Riscia,* qu'on trouve dans de très-anciens calendriers syriens, ne fut adopté que plus tard. Celui d'*Alexis* est encore plus récent et date seulement de l'introduction de la légende en Europe. L'appellation d'*Homme de Dieu* ne cessa d'ailleurs jamais d'être en usage. Nos vies syriaques, même les dernières, n'en connaissent pas d'autre, et dans les vies européennes elle accompagne habituellement le nom du saint : *Alexis, l'Homme de Dieu.* — Que l'expression ܕܐܠܗܐ ou ܐܢܫܐ ܕܐܠܗܐ pût occasionnellement s'appliquer à n'importe quel saint, j'ai à peine besoin de dire que de nombreux exemples l'attestent. Mais prise absolument, dans la littérature hagiographique et surtout dans le titre d'une légende, elle désigne toujours Saint Alexis.

Le légendaire grec sait le nom d'Alexis, celui de son père et celui de sa mère, et le contraste ne lui semblerait pas suffisant entre la vocation du fils et la condition des parents, si le père n'était sénateur et le premier à la cour du prince, s'il n'avait trois mille esclaves en vêtements de soie avec des ceintures dorées. Il fait d'Alexis un jeune homme d'une prompte et haute intelligence, instruit en toutes sciences; pour l'auteur syriaque c'est un bon élève, tranquille, appliqué et si modeste que ses parents le croient simple et s'ingénient pour le dégourdir. Ils le marient enfin; mais le jour des noces, au moment où la fiancée va venir, Alexis prie un de ses paranymphes de l'accompagner jusqu'au port pour une promenade. Celui-ci s'étonne et d'abord résiste à ce qui lui paraît une étrange fantaisie. Il cède pourtant et Alexis s'embarque. Reprenons dans la légende gréco-latine le récit des derniers faits. C'est une fille de roi que les parents d'Alexis lui donnent en mariage après une longue insistance. Et il ne la quitte pas avant la cérémonie : où serait alors le merveilleux et le touchant du sacrifice? Il faut que le mariage soit célébré, que la nuit de noces soit venue, et qu'Alexis, conduit par son père à la chambre nuptiale, entretienne sa jeune femme de l'époux céleste et lui fasse partager le mérite de la séparation. Je m'arrête dans ces rapprochements, que le lecteur pourra poursuivre aisément lui-même. Plus on comparera les deux légendes, plus on remarquera l'allure égale et franche du récit syriaque, le caractère naïf et vrai des relations du saint avec le portier, le cours et l'issue logiques de sa vie, de sa maladie et de sa mort. L'intervention de l'évêque Raboula n'a rien que de vraisemblable, et les traits sous lesquels il est présenté semblent bien d'accord avec ce que l'histoire savait déjà de lui. C'était, d'après la vie d'Alexis, un grand bâtisseur. Or le goût des monuments paraît avoir été commun à presque tous les évêques ses prédécesseurs et ses successeurs, à en croire la Chronique d'Edesse qui nous apprend de Raboula lui-même « qu'il édifia le temple de Mar Stephanos, qui était auparavant » la synagogue des Juifs [1] ». On pourra se refuser à croire que la cause de sa remarquable charité ait été réellement la mort de notre saint; mais cette charité du moins devra rester hors de

1. Assemani, *Bibl. orient.* t. I, p. 401.

doute. Enfin un dernier détail concernant l'évêque ne porte-t-il pas avec lui la marque d'une tradition précise et toute récente encore? En ce temps-là, dit notre texte[1], «l'évêque »Raboula gardait encore intacte la clairvoyance des yeux du »corps». Il n'y a absolument qu'un point dans toute la vie syriaque où l'on se sente en présence d'une légende. Dieu a pris sous sa protection l'humilité de l'Homme de Dieu, et, par un hasard providentiel, le portier son ami n'a pu l'assister à l'heure de sa mort. On le porte en hâte à la sépulture commune. Et quand l'évêque, averti par le portier, fait rouvrir son tombeau pour lui rendre les justes honneurs, le corps du saint a disparu et l'on ne trouve plus que les haillons qui l'enveloppaient. De cette fin miraculeuse, évidemment imitée de la résurrection du Christ et racontée même par les manuscrits qui ne connaissent pas la seconde vie, je ne saurais donner d'autre explication que sa nécessité. Elle était indispensable pour faire une histoire populaire de la vie de l'humble ascète inconnu qui fut plus tard Saint Alexis. Sans cette fin, l'histoire d'ailleurs véridique de l'Homme de Dieu serait sans doute restée voilée sous la poussière des manuscrits, à peine lue de quelque savant ou de quelque curieux, et n'aurait jamais eu l'immense vogue qui en a fait pendant mille ans un des sujets les plus répandus et les plus goûtés.

On peut fixer avec une satisfaisante précision l'époque de la composition de la vie syriaque. Rappelons-nous que la plus vieille copie que nous en possédions (dans le ms. add. 14644 du British Museum) est du VIe *ou peut-être du Ve siècle*[2]. Si nous remarquons après cela qu'il y avait eu déjà trois intermédiaires au moins entre cette copie et le texte original, nous ne nous tromperons guère en admettant que ce dernier n'a pas été écrit passé l'an 475. D'autre part, les termes dans lesquels notre vie parle de l'évêque Raboula[3] ne permettent pas de douter qu'il fût mort, et même depuis un certain nombre d'années, quand on la rédigea. Cet évêque mourut en 435. C'est donc de 450 à 475 que notre légende doit avoir été composée. J'ose presque dire qu'elle l'a été plutôt vers 475; car il est croyable que le *paramonarius*

1. Voyez la traduction, p. 8.

2. Voir plus haut, p. II.

3. Il est qualifié dans tous nos textes le ܛܘܒܢܐ et de ܩܕܝܫܐ.

ne vivait plus au moment de sa composition. L'épisode de la disparition du corps du tombeau n'a pu prendre naissance et crédit qu'après la mort des principaux témoins de l'histoire du saint.[1] Enfin tout porte à croire que la légende a été écrite à Edesse ou dans un des couvents qui entouraient cette ville.

Que la cause en soit dans la disparition mystérieuse qui plaçait comme une pierre d'attente à la fin de la vie syriaque, ou qu'il faille la chercher plutôt dans la coïncidence fortuite de deux légendes sur laquelle je reviendrai, on imagina plus tard que le saint, ramené à Rome, y avait vécu longtemps encore ignoré et misérable dans la maison de ses parents et par suite qu'il n'était pas mort à Edesse. En même temps, on remania dans beaucoup de ses parties le premier récit. On s'étendit davantage sur les parents du saint, sur leur fortune et leur charité; on laissa de côté, au contraire, d'intéressants détails concernant son éducation, comme l'épisode des esclaves chargés par son père de l'accoutumer à la hardiesse, celui des jeunes filles réunies par sa mère pour le servir; on modifia les circonstances de son mariage et de sa fuite, celles de sa découverte à Edesse; enfin la suppression de sa mort dans cette ville entraîna celle de sa maladie, et il ne fut plus question de l'évêque Raboula.

Où a pris naissance cette nouvelle forme de la légende? En Syrie, à Constantinople, ou à Rome? Et à quelle époque s'est-elle produite? Si nous interrogeons l'âge des textes, le canon de Josèphe atteste qu'elle existait déjà en Europe au IXe siècle. Elle existait aussi dès cette époque en Syrie, car un des cinq manuscrits syriaques qui donnent la seconde vie du saint est du même siècle que le canon. Mais le défaut d'unité, que nous avons relevé plus haut dans la composition particulière reproduite par ces manuscrits, écarte toute idée d'une origine syrienne pour la forme nouvelle de la légende. Cette forme, à en juger par les textes que nous avons, ne fut même jamais adoptée en bloc par les Syriens. Ils gardèrent toujours pour la première

1. J'ajoute que les éloges donnés au *paramonarius* en quelques endroits de la légende (voyez la traduction, p. 6, l. 16, et p. 7, l. 13) me paraissent peu convenir, dans la forme où ils sont conçus, à une personne encore vivante. Au moins défendent-ils absolument d'accepter le *paramonarius* pour l'auteur de notre texte.

moitié de la légende le vieux récit syriaque avec la mort du saint à Edesse, et se bornèrent à le faire suivre de la seconde partie de la vie nouvelle, qu'ils y raccordèrent tant bien que mal. L'auteur même de cette compilation sans artifice a constaté, on l'a vu, la provenance diverse des deux parties qu'il rapprochait. D'ailleurs une étourderie incontestable, qui s'est glissée dans la seconde vie syriaque et que tous les manuscrits ont laissée passer[1], nous est un sûr garant de l'origine étrangère de cette vie. Dans les versions grecques et latines, la voix surnaturelle qui ordonne de chercher le saint se fait entendre deux fois le dimanche aux fidèles, et c'est seulement le jeudi soir qu'elle parle une troisième fois au peuple assemblé dans le temple et lui révèle la retraite du saint dans la maison d'Euphémianus. Selon la version syriaque, les trois allocutions de la voix se produisent ensemble dès le dimanche, et néanmoins le peuple se réunit de nouveau le jeudi soir pour implorer une révélation inutile, puisque la voix ne fait que répéter ce qu'elle a dit déjà : «Cherchez l'Homme de Dieu chez Euphémianus!»

On peut l'affirmer hardiment, la seconde vie n'est point de source syrienne. Vient-elle donc de Rome, comme l'a cru le compilateur syrien? «Longtemps après, dit-il, il nous parvint une autre histoire de cet homme admirable, histoire écrite à Rome, dans la patrie du saint . . . .» et plus loin : «Voici comment les Romains ont écrit l'histoire de ce qui arriva après sa sortie du tombeau à Edesse et son arrivée chez eux[2].» Certes, la légende romaine, telle que nous l'a conservée la vie latine des Bollandistes, est une des versions avec lesquelles la seconde vie syriaque montre les plus grandes ressemblances. Mais on sait maintenant que «le culte de Saint Alexis était inconnu à l'Occident jusqu'à la fin du Xe siècle». Ce fut «l'archevêque

1. Je dis tous les manuscrits, quoique le passage où je relève cette étourderie manque aujourd'hui dans le manuscrit E, dont un feuillet est perdu. On pourrait se demander si ce manuscrit, resté seul d'une famille à part, et qui justement nous a conservé le meilleur texte de la seconde vie, ne différait pas ici des quatre autres. Mais, en calculant le nombre de lignes que comporte une page de E et le nombre moyen de mots que comporte une ligne, on s'assure aisément que le contenu des deux pages du feuillet absent avait la même longueur et devait offrir essentiellement la même leçon que le passage correspondant des autres manuscrits.

2. Voyez la traduction, p. 10 et 11.

de Damas, Serge, réfugié à Rome à cette époque, qui, surpris de ne trouver dans cette ville aucune connaissance d'un saint que la Syrie considérait comme romain, y répandit sa merveilleuse histoire, en la rattachant à l'église de Saint-Boniface, que lui avait donnée le pape Benoît». Ces faits ont été établis «par M. l'abbé Duchesne dans une monographie qui, il faut l'espérer, verra bientôt le jour, avec une compétence et une sûreté de critique telles qu'il n'y a pas lieu de revenir sur ce sujet[1]». Ainsi tombe l'hypothèse d'une provenance romaine de la seconde vie, puisqu'un des manuscrits syriaques qui la donnent remonte, on l'a dit, au IXe siècle. L'opinion du compilateur syrien n'avait sans doute pas d'autre base que le raisonnement suivant : la seconde vie d'Alexis s'est passée à Rome, par conséquent elle a été écrite à Rome[2].

C'est donc à Constantinople, à sa première étape sur la route de l'Occident, que l'histoire de l'Homme de Dieu reçut ses embellissements merveilleux. Et, en effet, la légende nouvelle porte en plusieurs passages le cachet grec. Tous les noms des personnages, noms qui apparaissent alors pour la première fois, sont grecs; ceux du saint et de ses parents : *Alexios, Euphemianos, Aglaïs*[3]; celui du greffier de l'église : *Aetios*[4]. Parmi les traits qu'on eut aussi l'idée d'ajouter à l'ancien récit, il en est deux relatifs au culte des saintes images. Si Alexis se rend de préférence à Edesse, c'est qu'on y garde l'image miraculeuse du Christ envoyée par Jésus lui-même au roi Abgar; et la voix qui révèle le saint au gardien du temple sort d'une image de la Mère de Dieu. N'est-ce pas là une trace évidente de l'icono-

1. Gaston Paris, dans la *Romania*, t. VIII (Paris, 1879), p. 163 et 164.

2. On appréciera plus loin les raisons qui m'empêchent de croire que le compilateur ait entendu désigner par Rome Constantinople.

3. La vie carschouni du Vatican nomme la mère d'Alexis *Aglamades*. Cette forme étrange paraît être simplement une corruption du génitif grec Ἀγλαΐδος. Une vie carschouni de la Bibliothèque nationale de Paris porte en effet la leçon suivante : ܘܟܐܢܬ ܠܗ [ܐܦܘܡܝܐܢܘܣ] ܐܡܪܐܗ ܡܣܡܐܗ ܐܣܡܗܐ ܠܗ ܐܓܠܐܘܣܕܝܣ. Si l'on remarque que les caractères jacobites ܣܘ, réunis par une négligence d'écriture, donnent un ܡ, il paraîtra évident que la transition d'Ἀγλαΐδος à *Aglamades* s'est faite par l'intermédiaire de cette leçon carschouni ܐܓܠܐܘܣܕܝܣ.

4. La légende romaine connaît un nom de plus, celui de la fiancée, *Adriatica*. Naturellement, cette fois, c'est un nom latin.

lâtrie en faveur chez les Byzantins et qui s'est transmise aux Russes?

J'incline à voir encore un indice de l'origine grecque de notre seconde vie dans la leçon qui fait mourir Alexis un vendredi saint[1]. La date à laquelle les versions grecques et latines placent soit la mort du bienheureux, soit plus généralement sa mise au tombeau, qui eut lieu, racontent-elles, sept jours après sa mort, — cette date se trouve être toujours la même que celle de sa fête. Évidemment l'une des deux a été la raison de l'autre. Ou bien l'église a adopté, pour y instituer la fête du saint, la date que la tradition donnait comme celle de ses funérailles, ou bien plutôt la légende a utilisé, dans le récit des funérailles, la date à laquelle l'église fêtait la mémoire du saint. Cela posé, ce n'est que dans l'église grecque, où la fête d'Alexis est célébrée le 17 mars, qu'on a pu le faire mourir le vendredi saint, sans se mettre trop manifestement en contradiction avec les lois de la chronologie. La contradiction existe toutefois. Car Pâques ne peut pas être plutôt que le 22 mars; si donc on voulait placer la mort d'Alexis le vendredi saint, il n'eût pas fallu fixer la date de cette mort avant le 20, ni celle de la sépulture avant le 27. Mais l'écart entre ces dates et celle du 17 mars est minime, si grave qu'il soit toujours au point de vue chronologique, et l'inconséquence qu'il accuse a pu échapper à un hagiographe irréfléchi, comme elle est passée sans doute inaperçue de maints lecteurs ignorants ou légers[2]. Au contraire, l'inconséquence devient tout à fait choquante dans la légende romaine. Ses auteurs ont cru devoir abandonner la date du 17 mars, pour faire ensevelir le saint le 17 juillet, jour de sa fête chez les Latins. De là entre les données de cette légende un désaccord que les

1. On ne saurait entendre d'un vendredi ordinaire les mots κατὰ τὴν παρασκευήν et *die parasceve* des vies grecques et latines. Dans la seconde vie syriaque c'est *le dimanche de la semaine sainte,* notre dimanche des Rameaux, que se produisent les révélations qui annoncent pour le vendredi suivant la mort d'Alexis.

2. Je suis peut-être injuste ici envers l'hagiographe byzantin, si, dans son esprit, la date du 17 mars était celle de la mort du saint et non de sa sépulture. Car je raisonne d'après les règles de notre calendrier grégorien. Mais sous l'empire du calendrier julien, et à l'époque où a dû être composée la légende grecque, le vendredi saint pouvait très-bien tomber au 17 mars, ou même quelques jours plus tôt.

Bollandistes n'ont pas manqué de relever. «*At si illucescente die parasceve obiit, prout dicitur, quomodo fuit sepultus XVII Julii? Etenim res ista tota narrari videtur peracta intra septem dies post mortem*[1].» Le désaccord est plus grand encore dans la légende syriaque. Il y est à la vérité moins apparent, parce que la seconde vie ne précise l'époque ni de la sépulture, ni de la mort du saint. Mais il est très-vraisemblable qu'une tradition primitive fixait sa mort au 3 novembre. Divers calendriers, anciens et récents, nous apprennent que l'Homme de Dieu était honoré le 3 novembre par les Syriens, ceux du rite melkite exceptés, qui avaient naturellement reçu de l'église grecque la date du 17 adar (17 mars). En résumé, le légendaire grec a pu choisir pour la mort de son héros le jour anniversaire de celle du Christ, sans commettre plus qu'une légère étourderie. Mais si l'on devait faire remonter la responsabilité de ce choix au légendaire romain ou au second légendaire syrien, l'un ou l'autre aurait été vraiment plus distrait qu'il n'est permis. Il faut donc reconnaître que tous deux ont simplement fait œuvre de seconde main et aggravé, par inattention, la faute du premier auteur.

La légende byzantine, — nous pouvons maintenant lui donner ce nom, — et la primitive légende syriaque sont en réalité deux œuvres distinctes. Ces étonnantes différences qu'on remarque entre elles, l'apparition de la seconde moitié de la vie dans la légende byzantine, et, plus encore peut-être, les changements faits au vieux récit dans la première moitié, me portent à conjecturer que l'histoire de l'Homme de Dieu passa de Syrie à Constantinople par la simple tradition orale. Transplantée dans un nouveau terrain, la légende se modifia, s'accrut et se fixa enfin sous sa forme nouvelle à une époque que je ne saurais préciser. Ce n'a pas été, en tout cas, avant les dernières années du VIe siècle; car elle fait demeurer le saint à Edesse dans le vestibule du temple de la Mère de Dieu[2]. Or ce temple ne fut bâti que vers l'année 505, selon le témoignage de Josué le Stylite[3]; et il dut s'écouler encore un assez long espace de temps

1. Juillet, t. IV, p. 254, note *p*.

2. *Sic* dans le canon de Josèphe, — dans la vie carschouni de Paris, — dans la vie romaine, — dans Surius, — dans le manuscrit de Munich.

3. Voyez la *Chronique de Josué le Stylite*, à l'année 816 des Grecs (édition de l'abbé Martin, § 88) : «L'empereur donna à l'évêque vingt livres,

avant qu'il devînt célèbre à l'étranger. D'autre part, on ne peut douter qu'il ait existé une rédaction grecque de la nouvelle légende avant le canon de Josèphe, avant le IXe siècle. On s'en convainc rien qu'en lisant le canon. Il saute aux yeux que ce n'est pas là un récit de la vie de notre saint, mais seulement un éloge poétique, dont l'auteur, s'inspirant d'une histoire déjà familière à tous, s'est contenté de faire de brèves allusions aux plus marquants des événements qu'elle racontait. L'hymne de Josèphe est à la légende byzantine d'Alexis à peu près ce que l'*Adeste fideles* et l'*O filii* sont aux récits de la nativité et de la résurrection du Christ. C'est par une rédaction grecque antérieure au canon que la légende d'Alexis revint en Syrie, où elle marqua dans la seconde vie syriaque les traces de son retour. Car il faut se rappeler qu'une des cinq copies que nous possédons de cette seconde vie syriaque paraît remonter, par son type d'écriture, au IXe siècle, et être déjà aussi ancienne que le canon. Or la classification des manuscrits nous a appris qu'il y avait eu au moins quatre intermédiaires entre cette copie et le texte original étranger dont elle reproduit la traduction. C'est aussi de cette rédaction grecque antérieure au canon que dériva plus tard la légende romaine. En effet, la seconde vie syriaque et la seconde moitié de la vie romaine présentent souvent, et entre des phrases entières, une telle similitude, qu'il est impossible de n'en pas chercher l'explication dans un auteur commun. A qui la chercherait ailleurs, — soit qu'il voulût voir la source de la seconde vie syriaque dans la vie romaine, soit que, prévenu par l'origine syrienne de l'archevêque Serge, qui

pour frais de réparations faites au rempart, et l'eunuque Urbicus, dix livres, pour la construction d'un *martyrium* en l'honneur de la bienheureuse Marie.» Un passage de la lettre de Siméon de Beit-Arsam sur les Nestoriens prouve que Josué n'a point voulu parler d'une reconstruction, mais bien d'une fondation de ce *martyrium* : «*Defuncto autem Iba, omnes Persæ una cum reliquis Edessenis scriptoribus, qui ejusdem persuasionis erant, excedere Edessa jussi sunt : Item schola, ubi Persæ literas Edessæ edocebantur, opera ac studio beati Mar Cyri Edesseni episcopi, jussuque Zenonis Romanorum imperatoris funditus eversa est, cujus loco templum nomini S. Mariæ Dei genitricis excitatum*» (Assemani, *Bibl. Orient.*, t. I, p. 353 et 204). Il faut donc rejeter comme fabuleuse la donnée de la vie de Saint Ephrem (Assemani, *op. laud.*, t. I, p. 52), d'après laquelle l'empereur Jovien aurait été averti, par une vision miraculeuse dans le temple de la Mère de Dieu à Edesse, de la mort de son prédécesseur Julien l'Apostat (363 de J. Chr.).

introduisit à Rome le culte de Saint Alexis, il préférât supposer de même à la légende romaine une origine syrienne immédiate, — il a été d'avance répondu plus haut. Je crois l'avoir bien prouvé, c'est à Constantinople qu'on doit placer le point de départ de la légende nouvelle, le centre d'où rayonna tout ce qui n'est pas dans la légende d'Alexis l'antique récit édessien. Le canon de Josèphe, les vies grecques, les vies latines, la seconde vie syriaque, tous les textes que nous possédons, proviennent à des degrés différents de la rédaction grecque antérieure au IXe siècle, dont il faut admettre l'existence, et c'est par la comparaison méthodique de ces textes que nous essaierons tout à l'heure de retrouver les lignes les plus intéressantes de cette rédaction perdue.

Mais, auparavant, il convient de parler d'un curieux remaniement de la légende, qui ne peut être classé ni parmi les versions gréco-latines, ni avec les versions syriaques : c'est la vie carschouni du Vatican[1], dont la première partie et la plus importante pour nous a été traduite et donnée par les Bollandistes. Cette vie dut son existence à la même raison qui détermina la formation de la légende syriaque composite. Celle-ci était née, nous le savons, du désir de diminuer l'énorme écart qui séparait la légende byzantine de la vieille légende édessienne. Le but que se proposa, à son tour, l'auteur de la vie carschouni, fut d'atténuer les différences qui étaient demeurées entières entre la première moitié de la légende byzantine et la première vie de la légende syriaque composite, et, par suite, le désaccord qui existait souvent entre les deux vies de cette dernière. Pour cela faire, il a assez habilement amalgamé les légendes byzantine et édessienne. Il a d'ailleurs pris pour base de son travail la légende syriaque et l'a suivie pas à pas, conservant sa division en deux parties, et reproduisant la transition qui les réunit. Autant que possible, il a tout gardé des légendes qu'il fondait ensemble, la nuit de noces à côté de l'épisode du paranymphe, la maladie et la mort à Edesse à côté de la révélation miraculeuse

1. Dans le manuscrit n° LV, à la page 53. Ce manuscrit a été exécuté par un moine nommé Abraham, du couvent de Saded, aux environs de Damas, l'année 1856 de l'ère des Grecs (1545 de J. Chr.). La vie d'Alexis y porte le titre suivant : *Acta Sancti Viri Dei, qui et Mar Riscia, filii Euphemiani, ex urbe Roma.*

qui tire le saint de son obscurité. En quelle langue a été d'abord écrit ce remaniement? Peut-être en syriaque, comme l'ont pensé les Bollandistes; peut-être directement en arabe [1]. La vie carschouni du Vatican n'a plus pour nous, sans doute, la même valeur qu'elle avait autrefois, tant que les vies syriaques furent inconnues. Mais elle peut encore nous aider utilement à ressaisir les traits primitifs de la première moitié de la légende byzantine.

Présentons en même temps au lecteur une autre vie carschouni, inédite, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris [2]. Nous verrons que ce texte a, pour notre étude, un prix spécial. Non qu'il soit, plus que d'autres, exempt de fautes et d'altérations; mais il est le seul représentant de la légende byzantine qui n'ait pas subi d'influence étrangère. Son auteur n'a rien connu de la vie romaine et, ce qui surprend davantage, semble n'avoir pas utilisé les vies syriaques.

S'il a été nécessaire plus haut de procéder d'abord à la classification des manuscrits, avant d'établir sur cette base une édition critique du texte de la légende syriaque, ici encore nous ne saurions rechercher avec certitude les données originales de la légende byzantine, sans commencer par opérer le classement des versions qui en sont directement dérivées, vies grecques et latines, seconde vie syriaque et vies en arabe-carschouni. Certaines de ces versions sont malheureusement restées hors de ma portée. Il y aurait eu sans doute profit à consulter les vies arabes

1. Je crois devoir abandonner l'opinion que j'ai avancée plus haut (p. XXXVII, note 2). Il n'y a qu'en Syrie qu'on ait pu éprouver le besoin de corriger par des emprunts faits à la légende byzantine les discordances des deux vies syriaques. C'est donc dans ce pays, sans doute à une époque assez tardive, que notre remaniement a été composé; et l'on ne saurait soutenir dès lors qu'il a été écrit en grec. La présence dans la version carschouni du Vatican de quelques hellénismes m'avait amené à ma première opinion. Mais ces hellénismes peuvent être aussi bien un legs du texte byzantin, dont l'auteur de la version carschouni s'est inspiré pour son travail.

2. Voir H. Zotenberg, *Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), n° 197, 3°, j : ܣܝܪܬ ܡܪܝ ܐܠܩܕܝܣ ܐܠܟܣܝܣ ܐܒܢ ܐܠܓܢܝ ܐܘܦܝܡܝܢܘܣ ܡܢ ܪܘܡܝܗ.

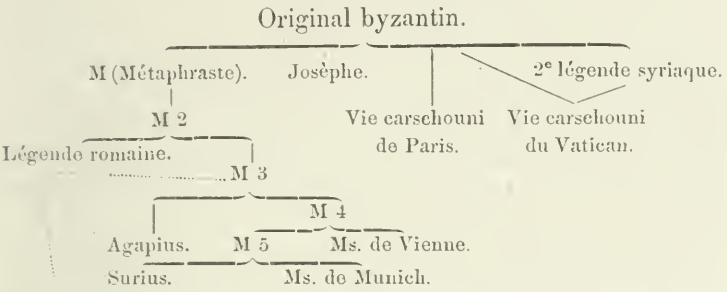
qui existent à la Bodléienne, à la Vaticane et dans quelques autres bibliothèques. Je regrette encore plus de n'avoir pu me procurer la copie d'une vie grecque attribuée à Siméon Métaphraste et faisant partie d'un manuscrit conservé autrefois dans la Bibliothèque des Missions urbaines de Gènes[1]. Enfin j'aurais aimé pouvoir faire une étude directe de la vie en slavon ecclésiastique, que je ne connais que par les renseignements de M. Dachkof. Néanmoins, les secours que nous eussent apportés ces nouveaux éléments de comparaison ne sont pas absolument indispensables. Les versions dont nous pouvons interroger le texte, et que j'ai fait connaître, sont déjà assez nombreuses, elles remontent à des âges et proviennent de pays assez divers, pour qu'il y ait chance de déterminer, par l'examen de leurs divergences, le rang de chacune et sa valeur relative, et d'établir l'échelle de filiation nécessaire pour arriver à leur auteur commun. Autant que j'ai pu m'en convaincre par un dépouillement minutieux de leur contenu, ces versions doivent se relier entre elles comme le montre le tableau ci-contre[2].

Prenons un à un, pour les justifier, les différents énoncés de ce tableau. C'est le meilleur moyen de refaire rapidement, en compagnie du lecteur, l'analyse des variantes les plus intéressantes de nos versions.

1. Voyez Edouard de Muralt, *Essai de chronographie byzantine* (Saint-Pétersbourg, 1855), p. XVI. — Il n'est guère probable que cette vie soit seulement un double de celle, attribuée aussi à Métaphraste, que reproduit le manuscrit de Vienne. La date du *17 juillet,* qu'elle assigne à la célébration de la fête d'Alexis, ferait présumer plutôt qu'elle s'écarte de tous les textes grecs connus et même du texte latin de Surius, pour se rapprocher de la légende romaine. Cette date peut n'être cependant qu'un emprunt isolé fait à cette dernière légende.

2. Je n'ai pas jugé utile de faire figurer dans ce tableau la vie latine italienne, non plus que les vies des *Gesta Romanorum* (1473?), de Jacobus de Voragine (*Legenda aurea Sanctorum*, XIIIe siècle), de Petrus de Natalibus (*Catalogus Sanctorum*, 1493), de Boninus Mombritius (*Sanctuarium,* vers 1479), de Vincentius Bellovacensis (*Speculum historiale,* XIIIe siècle). La première n'est, comme il a été dit, qu'un remaniement de la légende romaine; les cinq autres ne sont que des abrégés plus ou moins succincts de cette légende. De toutes, on ne tire à peu près aucun renseignement que la vie romaine des Bollandistes ne fournisse avec plus d'autorité. Il suffira de les citer, dans les cas très-rares où elles nous auront gardé la leçon d'un manuscrit différent de celui suivi par les Bollandistes.

1° La seconde vie syriaque et la légende romaine (représentée par la vie latine des Bollandistes) proviennent toutes deux de la rédaction grecque primitive à laquelle doit être spécialement réservé le nom de légende byzantine, et elles n'en proviennent pas l'une par l'autre. — C'est là un fait acquis déjà. Il a été établi, quand on a recherché la source de la seconde vie syriaque et démontré l'existence d'une légende byzantine originale.



Nota. Je marque par —— les rapports directs, par les influences indirectes.

2° L'hymne de Josèphe provient aussi indépendamment de la légende byzantine, et aucune des autres versions ne provient d'elle. — Cela a à peine besoin d'être prouvé. Voir dans cette hymne, comme on l'a voulu, la source de toutes les vies d'Alexis, ou seulement de quelques-unes, est une erreur insoutenable. Sa date la fait sûrement postérieure à deux d'entre elles, à la seconde vie syriaque et par conséquent à la légende byzantine. Et d'ailleurs, sa nature même et sa forme devaient la rendre stérile. Elle ne peut non plus procéder d'un autre texte que la légende byzantine. Il n'y avait, en dehors de celle-ci, que la seconde légende syriaque qui existât déjà du temps de Josèphe. Or il est peu probable qu'il l'ait connue, et il serait tout à fait invraisemblable que, la connaissant, il l'eût choisie pour s'en inspirer, de préférence à la légende byzantine ou aux copies grecques de cette légende qu'il devait avoir sous la main.

3° La vie carschouni du Vatican procède à la fois de la seconde légende syriaque et de la légende byzantine ou d'une copie perdue de cette légende. — Je ne retiendrai pas longtemps le lecteur sur ce point, qui a été éclairci plus haut. Il me reste seulement à montrer que c'est bien une copie perdue de la lé-

gende byzantine, et non quelqu'une des versions qui nous en sont parvenues, que la vie carschouni du Vatican a utilisée. Toutes ces versions, en effet, sauf la vie carschouni de Paris, placent dans l'église de Saint-Boniface la cérémonie du mariage d'Alexis. C'est au contraire dans l'église de Saint-Pierre que notre vie fait couronner le saint, en langage moderne, qu'elle fait célébrer son mariage. Cette dernière leçon est évidemment la vraie et la plus ancienne; l'autre n'a pu prendre naissance qu'après l'introduction du culte d'Alexis à Rome et son instauration dans l'église Saint-Boniface. D'ailleurs, on songerait en vain à expliquer la leçon de notre vie carschouni par une préférence donnée ici à la leçon du texte syriaque sur la leçon de l'autre source, quelle qu'elle fût; car, dans la première vie syriaque, aucune mention n'est faite d'une célébration religieuse du mariage et aucune église n'est par conséquent indiquée[1].

4° La vie carschouni de Paris tire elle aussi son origine d'une copie perdue de la légende byzantine. En effet, elle ne connaît pas, non plus que la vie carschouni du Vatican, l'église de Saint-Boniface et fait célébrer le mariage du saint dans l'église de Saint-Pierre. Mais elle se sépare nettement de la vie du Vatican et de la seconde légende syriaque en ce qu'elle n'est pas divisée comme celles-ci en deux parties, qu'elle supprime la mort du saint à Edesse et ne dit absolument rien de l'évêque Raboula. Une autre curieuse leçon nous la montre encore en opposition avec ces deux textes et d'accord avec les versions grecques et latines. D'après la première vie syriaque et d'après la vie du Vatican, l'Homme de Dieu, parti de Rome, débarque à Séleucie, pour se rendre de là à Edesse. D'après toutes les autres vies, il débarque à Laodicée. Si mon classement des textes est le bon, l'accord de la vie carschouni de Paris et des versions grecques et latines nous assure la leçon de la rédaction byzantine originale, et c'est celle-ci qui a dû changer Sé-

1. La première vie syriaque ne parle que d'une *deductio* de la fiancée dans la maison de l'Homme de Dieu. Preuve de plus en faveur de son exactitude. Car il suffisait alors, selon le droit romain, pour la formation du mariage, qu'il y eût consentement des parties et que la femme fût mise à la disposition du mari. S'il pouvait suivre une cérémonie religieuse, celle-ci avait un caractère purement privé. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du IXe siècle, où Léon le Philosophe, par la novelle 89, exigea une célébration religieuse pour la validité du mariage.

leucie en Laodicée. Ce changement s'explique parfaitement. Séleucie, dont le port fut longtemps le plus fréquenté de la Syrie septentrionale, était entièrement déchue au VIe siècle de l'ère chrétienne. Un texte composé avant l'an 500, comme la primitive légende édessienne, a bien pu encore faire atterrir un vaisseau romain dans cette ville; mais il est tout naturel qu'à Constantinople, quelques centaines d'années plus tard, on ait renouvelé ce détail et remplacé Séleucie par sa rivale plus heureuse, Laodicée.

Un passage, où notre vie se range au contraire du côté de la légende syriaque et de la vie carschouni du Vatican, m'avait fait croire d'abord qu'elle avait dû avoir connaissance de l'une ou de l'autre. Elle reproduit en effet, tout en le modifiant et l'abrégeant, l'épisode du paranymphe, inconnu de nos versions grecques et latines. Au sortir de la chambre nuptiale, le saint rencontre un de ses amis et se fait accompagner par lui jusqu'au port. Il me paraît décidément plus vraisemblable de rapporter cette leçon, comme les précédentes, à l'original byzantin, qui la tenait lui-même naturellement de la primitive légende édessienne. C'est donc par un canal pur de tout affluent que la vie carschouni de Paris dérive de la légende byzantine.

5° La légende romaine, les vies grecques du manuscrit de Vienne, du manuscrit de Munich et d'Agapius, et la vie latine de Surius proviennent de la légende byzantine par un intermédiaire commun. — On doit admettre cela comme certain, si réellement la légende byzantine faisait une place dans le récit à la scène du paranymphe. La suppression de cette scène, également absente de nos cinq versions, remonterait alors à cet intermédiaire commun. Ce serait encore lui qui, à la seule donnée historique offerte par la légende byzantine, la mention d'Innocent comme archevêque de Rome dans le temps de la mort du saint, aurait ajouté dans l'explicit de son récit une indication nouvelle, inconnue, cela va sans dire, de la seconde vie syriaque et de nos deux vies carschouni, lesquelles sont issues par d'autres branches de la légende byzantine. Cette indication a été diversement modifiée par deux des trois versions au bas desquelles nous la retrouvons[1]; mais on est sans doute autorisé à

1. Surius : *in eaque [arca] corpus sanctissimum posuit [imperator] XVI. Calendas Aprilis, Archadio et Honorio imperatoribus, Innocentio autem primo*

en rétablir comme il suit la teneur primitive : « . . . . . et dans cette châsse on déposa le corps précieux du saint le dix-septième jour du mois de mars, sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes, et sous l'épiscopat d'Innocent. »

Ainsi conçue, cette seconde donnée historique n'a rien que de plausible. Tout ce que l'on savait de l'époque d'Alexis se bornait à ceci, que sa mort était arrivée au temps d'Innocent; nulle raison ne s'opposait donc à ce qu'on plaçât aussi cette mort au temps d'Honorius et d'Arcadius, ces trois personnages ayant tenu simultanément le pouvoir pendant six ans environ, de 402 à 408. Mais il n'en va pas de même pour un troisième renseignement que prétendent nous apporter quatre de nos versions. Elles débutent par une phrase qui trahit la plus naïve inconséquence, dès qu'il est certain que la légende byzantine faisait assister Innocent aux funérailles du saint : « Il y avait à Rome, au temps des empereurs Arcadius et Honorius, un homme du nom d'Euphémianus . . . . .[1] » Remarquons que c'est Euphémianus, qui est donné comme le contemporain des deux empereurs. Sa femme est d'abord stérile, et Alexis naît assez longtemps après leur mariage. Or il ne s'est écoulé entre l'avènement des fils de Théodose et la mort d'Innocent que vingt-deux années, laps de temps tout à fait insuffisant pour les événements de notre histoire. Évidemment ce ne doit pas être le même auteur, qui a ajouté

pontifice; — Manuscrit de Munich : Τὸ τίμιον Ἀλεξίου σκῆνος . . . . . τῇ σορῷ δίδοται · ἐν τῷ τοῦ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου ναῷ τιμίως κατατεθὲν. Ἐπὶ Ἀρκαδίου καὶ Ὀνωρίου τῶν βασιλέων Ῥώμης ἑκατέρας · καὶ Μαρκιανοῦ ἐπισκόπου · ἑπτακαιδεκάτην τηνικαῦτα τοῦ μαρτίου μηνὸς ἄγοντος. — Agapius : Ἐκοιμήθη δὲ ὁ Ὅσιος τῇ ιζ′ Μαρτίου μηνὸς, ἔτει ἀπὸ Χριστοῦ τετρακοσιοστῷ, καὶ δεκάτῳ, ἐν τοῖς χρόνοις Ὀνωρίου βασιλέως Ῥώμης καὶ Μαρκιανοῦ ἀρχιεπισκόπου, καθὼς τινες γράφουσι, ἕτεροι δὲ Ἰννοκεντίου. Ἐν δὲ Κωνσταντινουπόλει βασιλεύοντος Θεοδοσίου υἱοῦ Ἀρκαδίου.

1. *Sic* dans Surius et Agapius. Le manuscrit de Munich dit seulement : « au temps de l'empereur Honorius ». Pour la légende romaine, le manuscrit suivi par les Bollandistes omet la phrase, mais elle existait dans d'autres manuscrits; voyez les *Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 250, B. Nous sommes de même fondés à croire que, si elle manque dans le manuscrit de Vienne, c'est par suite d'un oubli ou d'une suppression. Certaines variantes, qu'on trouvera discutées en leur lieu, sont là pour nous assurer que le texte de ce manuscrit a la même source immédiate que ceux de Surius et du manuscrit de Munich.

au texte de la légende byzantine ces données contradictoires du commencement et de la fin. La meilleure, et je suis tenté de dire la seule manière d'expliquer leur réunion dans quelques-unes de nos versions est de supposer entre celles-ci et l'original byzantin deux intermédiaires au lieu d'un seul. Au rédacteur du premier, — Siméon Métaphraste, si je ne me trompe, — remonterait l'addition finale, soit qu'il ait mis à profit des traditions répandues de son temps, soit qu'il ait seulement avancé des hypothèses personnelles, basées sur la fixation au 17 mars de la fête du saint et sur la coïncidence partielle du pontificat d'Innocent avec les règnes d'Arcadius et d'Honorius. Ce serait l'auteur du second intermédiaire, habitué sans doute à associer au souvenir d'Alexis les noms de ces princes, qui les aurait inscrits au début même de la légende, comme une date s'appliquant dans son esprit à l'ensemble de l'histoire du saint, plutôt qu'au fait spécial de la faveur et de la puissance d'Euphémianus.

6° Ce second intermédiaire, M 2, a donné naissance à deux versions au moins. D'une part à la légende romaine, marquée par les modifications suivantes : mariage et funérailles célébrés dans l'église Saint-Boniface, non plus dans l'église de Saint-Pierre; — date des funérailles reportée du 17 mars au 17 juillet[1]; — Innocent, jusqu'alors qualifié d'archevêque de Rome et présenté sur la même ligne que les empereurs, prenant maintenant la préséance et décoré du titre de *pontifex maximus;* — Honorius et Arcadius nommés dans le cours du récit et figurant ensemble, en dépit de l'histoire, à la mort du saint. Il a donné naissance, d'autre part, à une version grecque, M 3, d'où sont dérivés, à des degrés différents, nos quatre derniers textes : Surius, Agapius, les manuscrits de Vienne et de Munich. Cela nous est assuré par deux variantes. D'après la seconde vie syriaque et la légende romaine, dont l'accord a sa cause dans l'original byzantin lui-même, Alexis, fuyant d'Edesse, se rend à Laodicée, où il s'embarque pour Tarse. D'après ces deux textes encore, Euphémianus, à qui les empereurs reprochent de leur

1. Pour quelles raisons la fête de Saint Alexis, célébrée d'abord le 3 novembre chez les Syriens (*Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 263, C et D), a-t-elle été fixée au 17 mars par l'église grecque et plus tard au 17 juillet par l'église latine? Les Bollandistes l'ignorent, et je ne suis pas plus qu'eux en mesure de l'expliquer.

avoir caché la présence du saint dans sa maison, fait venir le chef de ses esclaves pour l'interroger; et seulement après la réponse de celui-ci, qu'il ne sait rien, on décide d'aller faire des recherches dans la maison d'Euphémianus. Agapius, Surius, les manuscrits de Vienne et de Munich ne font aucune mention du chef des esclaves; ils ne nomment pas Laodicée et disent seulement que le saint se rendit au bord de la mer, où il prit place sur un vaisseau qui allait à Tarse. Omissions communes, donc auteur commun. A cet auteur je fais aussi remonter la responsabilité d'une faute plus grave, qui a persisté dans deux versions et laissé sa trace dans une troisième. Il avait, dans le cours du récit et dans les indications historiques de la fin de la vie, remplacé le nom d'Innocent par celui de Marcien : par une erreur surprenante, car un archevêque de ce nom n'a existé ni à Rome, ni à Constantinople. Le manuscrit de Vienne a retranché les indications finales, mais gardé le nom de Marcien dans le récit. Au contraire, le manuscrit de Munich a supprimé ce nom dans le récit et l'a conservé dans la formule finale : «sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes, et sous l'épiscopat de Marcien.» Agapius et Surius, qui semblent bien avoir connu la légende romaine et s'en être inspirés parfois pour modifier le texte grec qu'ils suivaient, ont corrigé la faute en question. Le premier a rétabli le nom d'Innocent au lieu de celui de Marcien dans le cours de la légende; mais, comme il lui restait peut-être quelques scrupules, il a rédigé ainsi l'explicit : «Le saint mourut le 17 du mois de mars, l'année du Christ 410 [1], au temps d'Honorius, empereur de Rome,

1. Les *Menæa magna Græcorum* nomment dans l'éloge d'Alexis l'empereur Honorius. Le ménologe slavo-russe dit que le saint vécut en l'an 400, sous les empereurs Honorius et Arcadius. Mais, hors Agapius, on ne trouve indiquée l'époque précise de la mort du saint que dans les vies qui se rattachent à la légende romaine. Jacques de Voragine et Mombrizio disent : vers 398; — Pierre des Natalles : vers 388; — les *Gesta Romanorum* et la vie italienne : vers 328 *(sic)*; — Vincent de Beauvais : *anno Archadii et Honorii VIII, Romæ Alexis vita mirabilis declarata est.*

Il me paraît très-vraisemblable qu'Agapius, qui connaissait la légende romaine, a connu aussi et utilisé l'inscription de la chapelle fondée par la famille Savelli, dans l'église de Saint-Alexis, à Rome : «*Sub gradu isto in paterna domo B. Alexius, Romanorum nobilissimus, non ut filius, sed tamquam pauper advena receptus, asperam egenamque vitam duxit annis XVII; ibique purissimam animam creatori suo feliciter reddidit anno CCCCXIV,*

et de l'archevêque Marcien, selon les uns, Innocent, selon les autres; et sous le règne de Théodose, fils d'Arcadius, à Constantinople.» Surius, plus résolu, a rejeté décidément le nom de Marcien. Il a tu, dans le récit, le nom de l'archevêque et. dans l'explicit, il est revenu, par une correction qui s'imposait, aux données primitives : «*Archadio et Honorio imperatoribus, Innocentio autem primo pontifice.*»

On a noté tout à l'heure, comme une des innovations de la légende romaine, la substitution de l'église Saint-Boniface à l'église Saint-Pierre, dans les deux circonstances du mariage et des funérailles d'Alexis. Or trois de nos textes, Surius, le manuscrit de Munich et Agapius, tout en gardant Saint-Pierre pour la cérémonie des funérailles [1], placent à Saint-Boniface la célébration du mariage: et si le quatrième, le manuscrit de Vienne, passe sous silence tout ce qui touche à cette célébration. en revanche c'est dans l'église de Saint-Boniface, au lieu de l'église de Saint-Pierre, qu'il fait déposer les restes du saint. Faut-il voir là un emprunt direct fait par chacun de ces textes à la légende romaine, et doit-on conclure que non seulement Surius et Agapius, mais encore les auteurs des textes de Munich et de Vienne ont connu cette légende? Je ne le crois pas. Ce serait un hasard trop étonnant que trois rédacteurs soient tombés séparément d'accord, sans aucune raison pressante, pour modifier une même leçon dans un passage et la garder dans un autre. Mieux vaut admettre que l'emprunt, dans le cas présent, a été fait par M 3, l'auteur commun de nos quatre textes, qui par suite doit n'avoir été rédigé que postérieurement à la formation de la légende romaine. Entre cette légende et la version du manuscrit de Munich, il n'y a pas eu le moindre rapport direct. On ne saurait être aussi affirmatif pour la version du manuscrit de Vienne. Pourtant, le désir d'effacer la contradiction qu'il y avait à faire célébrer le mariage du saint dans l'église placée sous son

Innocentio I, PP., et Honorio et Theodosio II imperantibus.» (Voyez *Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 242, B.) C'est sans doute à cette inscription, qui nous a été conservée par une vieille description de la ville de Rome, que le moine grec a emprunté la date de 410 pour la mort du saint, et la mention de Théodose II au lieu d'Arcadius.

1. Agapius dit : «la grande église» ; mais quelle autre église que Saint-Pierre pouvait-il entendre par ces mots?

invocation auxiliaire et ses funérailles dans une autre église, a bien pu suffire pour décider l'auteur de cette version à rattacher la seconde cérémonie au même lieu qu'on disait déjà témoin de la première, à l'église de Saint-Boniface.

7° Les textes provenant de M 3 se divisent d'abord en deux branches : l'une avec le seul Agapius, l'autre avec le manuscrit de Vienne, le manuscrit de Munich et Surius. L'origine commune de ces trois dernières versions, ou, en d'autres termes, l'existence de M 4, est assurée par les variantes qui suivent. Dans Agapius et la légende romaine, comme aussi dans les vies carschouni de Paris et du Vatican, après le mariage d'Alexis, l'ordre du récit est celui-ci : départ du saint de Rome, son arrivée à Edesse, sa vie dans cette ville; inquiétude d'Euphémianus, qui envoie des esclaves dans tous les pays pour chercher son fils, insuccès des recherches et retour des esclaves; douleur et lamentations de la mère du saint et de sa fiancée. Le manuscrit de Vienne, le manuscrit de Munich et Surius, après nous avoir décrit la vie du saint à Edesse, passent de suite à la douleur de sa mère et de sa fiancée, et seulement alors nous racontent comment son père le fit chercher vainement par tous pays. J'appelle l'attention du lecteur sur l'importance d'une semblable variante : elle me paraîtrait décisive à elle toute seule. Mais en voici deux encore qui vont témoigner dans le même sens. Agapius, la légende romaine, les vies carschouni de Paris et du Vatican, disent simplement que le saint, débarqué à Laodicée, se rendit à Edesse; Surius et les manuscrits de Vienne et de Munich ajoutent qu'il se joignit à des voyageurs pour faire la route. Ailleurs, tandis que dans la légende romaine et les vies carschouni une image de la Mère de Dieu parle deux fois au portier, d'abord pour lui ordonner d'introduire le saint dans le temple, ensuite pour lui révéler où il trouvera le saint, dans Surius et le manuscrit de Munich [1], il n'y a plus qu'une seule allocution de l'image.

8° La division en deux nouvelles branches des textes dérivés de M 4 et l'existence de M 5, source du manuscrit de Munich et de Surius, sont des faits non moins certains que celui que nous

1. Agapius et le manuscrit de Vienne ont supprimé toute révélation miraculeuse. Mais ce n'est là qu'une rencontre accidentelle et, si l'on peut dire, un accord négatif.

venons d'établir. Nous en avons pour preuves différentes modifications, opérées par le rédacteur même de M 5 dans le texte qu'il suivait. Il a, dans un passage, interverti l'ordre du récit. Jusqu'à lui, toutes les versions racontaient ainsi les événements qui accompagnent dans la légende la mort du saint: «Cependant Alexis, connaissant que sa mort approchait, demanda à l'esclave qui le servait de lui apporter du papier et de l'encre, et il écrivit toute l'histoire de sa vie . . . . .; — or un dimanche, comme l'archevêque de Rome célébrait l'office de la messe en présence des empereurs, une voix partie de l'autel se fit entendre par deux fois, qui ordonnait de chercher l'Homme de Dieu et annonçait sa mort prochaine . . .; et, tout le monde étant de nouveau réuni dans l'église, le jeudi soir, la voix se fit entendre une troisième fois et dit qu'on trouverait l'Homme de Dieu dans la maison d'Euphémianus . . . . .» M 5 et, par suite, le manuscrit de Munich et Surius ont fait du second de ces paragraphes le paragraphe premier, et réciproquement. Dans toutes les versions encore, c'est à Euphémianus que le serviteur d'Alexis s'adresse pour sa déclaration : «Celui que vous cherchez ne serait-il pas ce pauvre que tu m'as chargé de servir?» Il s'adresse à la mère du saint dans le manuscrit de Munich et dans Surius. Je soupçonne enfin que c'est M 5 le premier qui a écrit partout dans le récit «l'empereur», au lieu de la leçon primitive «les empereurs». Agapius, qui se trouve ici d'accord avec Surius et le manuscrit de Munich, a bien pu faire ce changement *proprio motu*, en vue de la vraisemblance historique. Autrement, il en faudrait faire remonter l'origine jusqu'à M 3, et il resterait alors à expliquer comment l'ancienne leçon «les empereurs» peut se retrouver dans le manuscrit de Vienne.

Voilà, j'espère, démontrées toutes les propositions qu'énonçait notre tableau, sauf une, qui n'est pas la moins intéressante. Il est certain que Siméon, surnommé Métaphraste, a composé une vie de notre saint. Mais quelles sont les raisons qui confirment à cette vie la place marquante que je lui ai assignée parmi les autres? Et d'abord, pourquoi rejeter le témoignage autorisé d'Allacci[1], qui attribue positivement à Métaphraste la vie

1. Leo Allatius, *De Symeonum scriptis diatriba* (Parisiis, 1664), p. 125.

grecque du manuscrit de Vienne? Il semble que Lambeck eût déjà conçu quelques doutes sur le bien-fondé de cette attribution, quand il a noté que cette vie différait beaucoup de la narration latine de Surius (lisez : Lipomanus), narration annoncée par son auteur même comme une traduction de Métaphraste[1]. On peut ajouter qu'elle ne diffère pas moins de la narration du moine Agapius, qui lui aussi, d'après son dire, a tiré du recueil de Métaphraste ses Vies des saints. Ces simples remarques, jointes à la certitude que les versions de Surius et d'Agapius ne proviennent pas de la vie du manuscrit de Vienne, nous amènent à deux conclusions. La première, que la vie du manuscrit de Vienne n'est point, à parler strictement, la rédaction de Métaphraste, qu'elle procède seulement de cette rédaction, comme en procèdent aussi Agapius et Surius; la seconde, que nous ne pouvons placer la rédaction de Métaphraste plus bas que M 3, le dernier auteur commun du manuscrit de Vienne, de Surius et d'Agapius. Mais on a vu plus haut que M 3 était postérieur à la légende romaine, à laquelle il avait emprunté la mention de l'église Saint-Boniface. L'auteur de cet intermédiaire ne peut avoir vécu avant le XIe siècle, car la légende d'Alexis ne fut apportée à Rome que dans les dernières années du Xe. Au contraire, Siméon Métaphraste a sans doute vécu avant la formation de la légende romaine, sous les empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, dans la première moitié du Xe siècle. C'est là du moins l'opinion généralement admise[2] et, à mon sens, la plus solidement étayée. Le très-ingénieux Casimir Oudin, qui a voulu rapprocher jusqu'au XIIe siècle, sous Manuel Comnène, l'existence de l'hagiographe grec, n'a fourni en faveur de sa thèse que des arguments spécieux et point décisifs[3]. Pour qui ne se rallie pas à l'opinion isolée de ce critique, il est donc clair que la rédaction de Métaphraste, antérieure à la légende romaine, est antérieure aussi à

1. Petrus Lambecius, *Commentarii de Bibliotheca Cæsarea Vindobonensi* (Vindobonæ, 1665—1690), t. IV, p. 137, sous le n° CLIII.

2. Voyez Baronius, *Annales ecclesiastici,* t. XV, année 902 et suiv.; — Leo Allatius, *op. cit.*; — *Acta Sanctorum Boll.,* janvier, t. I, p. XVI et suiv.

3. Voir *Dissertatio de ætate et scriptis Symeonis Metaphrastæ,* dans l'ouvrage d'Oudin: *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis* (Lipsiæ, 1722), t. II, col. 1300.

M 3, et l'on n'a plus le choix dès lors, pour identifier cette rédaction, qu'entre les intermédiaires M et M 2.

Disons-le tout de suite, on ne peut même plus songer qu'à M. Le lecteur n'a pas oublié sans doute comment j'ai été amené à supposer ces deux intermédiaires, M et M 2, au lieu d'un seul, entre la primitive rédaction byzantine d'une part, la légende romaine et M 3 de l'autre part. J'ai raisonné ainsi. La seule donnée historique offerte par la légende byzantine était, à en juger d'après la seconde vie syriaque et les vies en carschouni, la mention d'Innocent comme archevêque de Rome, c'est-à-dire comme pape, dans le temps de la mort d'Alexis. Dans la légende romaine et dans M 3, ou, pour parler plus exactement, dans les vies sorties de M 3, nous relevons côte à côte deux nouvelles informations, contradictoires entre elles. L'une, qui est vraisemblable historiquement, nous confirme que le saint mourut sous l'épiscopat d'Innocent et ajoute : sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes. L'autre, qui est tout à fait insoutenable, voudrait que, déjà avant la naissance du saint, son père Euphémianus eût été puissant à la cour des mêmes princes. J'ai montré comment la coexistence de ces données inconciliables s'expliquerait encore, si la première remontait à un intermédiaire M, et si la seconde provenait seulement d'un intermédiaire M 2; mais qu'il était difficile de supposer, sans preuve aucune, qu'elles fussent toutes deux le fait d'un même auteur, ignorant ou irréfléchi. Quand cet auteur a nom Siméon Métaphraste, une telle supposition devient impossible. Quelques jugements dédaigneux qu'on ait portés, à tort ou à raison, sur l'œuvre de ce célèbre hagiographe, il était à coup sûr un écrivain habile et érudit. Il n'a pu tomber dans cette inconséquence de faire naître et mourir un saint, qui, d'après la légende grecque, aurait vécu au moins 48 ans[1], sous deux empereurs montés au trône le même jour, pour compter seulement l'un 13 et l'autre 28 années de règne. Et s'il eût trouvé cette faute déjà commise dans les documents qu'il suivait, il n'eût pas manqué de la corriger. Je ne saurais donc placer ailleurs qu'en M la vie composée par Métaphraste. En

1. Alexis n'a pu se marier avant 14 ans, âge de la puberté en droit romain, et la légende grecque le fait vivre 17 ans à Edesse et 17 ans à Rome.

perdant cette vie, je crois que nous avons perdu un des meilleurs et des plus anciens intermédiaires entre le texte primitif de la légende byzantine et les vies grecques et latines que nous possédons. Celles-ci sans aucun doute la représentent utilement, mais elles ne sont toutes, en réalité, que des reproductions plus ou moins altérées. L'évêque Lipomanus, réédité par Surius, et le moine Agapius ont beau s'annoncer, dans les titres ou les préfaces de leurs recueils, comme des traducteurs de Métaphraste, le scribe du manuscrit de Vienne a beau inscrire ce nom en tête de la vie d'Alexis, leurs versions n'ont pas plus de droits à être reconnues pour l'œuvre elle-même de l'hagiographe grec, que celles des Bollandistes et du manuscrit de Munich, qui se taisent sur leurs auteurs [1].

Voulons-nous interroger sur la primitive légende byzantine les textes que nous venons de classer et dont nous pouvons maintenant peser justement les témoignages? Ils nous révèlent qu'en somme elle a peu varié à travers ses remaniements successifs et qu'elle était au fond, à peu de chose près, telle que je l'ai résumée à priori plus haut (p. XXXIII et suiv.), d'après l'ensemble des vies grecques et latines. Pour en avoir une restitution aussi exacte que possible, il n'y aurait qu'un tout petit

1. Ce que M. Dachkof nous apprend de la vie en slavon ecclésiastique me paraît cadrer absolument avec l'exposition qui précède. Le titre de cette vie la dit abrégée de Métaphraste et du Ménologe grec. Cependant, elle est une traduction presque interlinéaire de la rédaction de Surius. (A cela rien d'étonnant, puisque Surius dérive de Métaphraste.) A la vérité, elle offre quelques additions tirées de la rédaction du manuscrit de Munich, et une autre, sans grande valeur, tirée de la rédaction du manuscrit de Vienne. (Ces additions sont tirées tout simplement de Métaphraste, d'où dérivent également les manuscrits de Munich et de Vienne.) Des additions beaucoup plus importantes proviennent de la vie latine des Bollandistes, en d'autres termes, de la légende romaine, ainsi que de la vie italienne et des poésies allemandes. (Non; elles proviennent directement de Métaphraste, d'où dérivent encore la légende romaine et, par elle, la vie italienne et les poésies allemandes.) M. Dachkof termine ainsi : «Tout cela et aussi la mention du pape, au lieu de l'archevêque romain, (mais j'ai montré que le pape Innocent devait figurer dans la primitive légende byzantine,) atteste que l'auteur de la vie en slavon ecclésiastique a eu beaucoup plus de relations avec la littérature occidentale qu'avec la littérature orientale de la légende, et diminue l'importance de cette vie pour nos recherches.» Je ne crois pas qu'on puisse admettre une semblable conclusion.

nombre de changements à faire dans le résumé auquel je renvoie. Il faudrait y introduire l'épisode du paranymphe, dans la forme où il est raconté par la seconde vie syriaque; — remplacer partout l'église de Saint-Boniface par l'église de Saint-Pierre: — garder au pontife, comme je l'ai fait, le titre d'archevêque de Rome, mais lui donner aussi son nom d'Innocent. Je passe sur d'autres modifications sans importance, pour arriver à cette remarque, que les représentants de deux branches indépendantes de nos textes, la seconde vie syriaque et la vie carschouni de Paris, ne connaissent pas le nom d'Alexis; mais que cela ne prouve rien contre la présence de ce nom dans la légende byzantine primitive. Je crois que c'est celle-ci, au contraire, qui la première a appelé le saint Alexis, pour des raisons qu'il est malaisé de déterminer. Les vies en syriaque et en carschouni ont supprimé ce nom, parceque le saint n'était connu des Chrétiens de Syrie (les Melkites peut-être exceptés) que sous celui d'Homme de Dieu ou de *Mar Rîchâ*. D'ailleurs, les deux autres branches de la légende, celles de Josèphe et de Métaphraste, ont un droit égal de représentation et m'autorisent à maintenir dans le résumé ci-dessus le nom d'Alexis.

L'étude des formes successives de la légende de Saint Alexis ne serait pas encore complète, si je ne proposais de l'origine de sa seconde partie une explication qui a au moins pour elle quelque vraisemblance. On sait que certains auteurs[1] ont voulu voir dans Alexis et Jean Calybite un seul et même saint. Leurs vies, en effet, telles que les racontent la légende de Saint Jean Calybite[2] et la légende byzantine d'Alexis, présentent une assez grande analogie. Tous deux sont dits romains[3], de noble et riche maison; tous deux quittent leur famille et passent en Asie; tous deux rentrent plus tard dans leur patrie et vivent inconnus et humiliés à la porte du palais de leurs parents. Même la mort de Saint Jean Calybite, qui diffère dans la généralité des textes

1. Adrien Baillet, *Vies des Saints* (Paris, 1701), t. II, au 17 juillet; — Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles de l'Eglise* (Paris, 1705), t. X, p. 666 et 834.

2. *Acta Sanctorum* (première édition), janvier, t. I, p. 1029 et suiv.

3. Mais Jean était certainement de la nouvelle Rome et non de l'ancienne.

de la mort de Saint Alexis en ce qu'il se fait reconnaître de sa mère et de son père avant de mourir, est racontée par un manuscrit syriaque de Paris[1] tout à fait de la même manière que celle d'Alexis : Jean n'est reconnu qu'après sa mort, et par un papier qu'on trouve dans sa main. Mais les deux légendes se séparent dans les détails, surtout pour les événements de la première partie de la vie et les circonstances du retour des saints. Jean Calybite n'est pas fils unique; il n'est pas marié; ce qui détermine sa vocation est la rencontre d'un moine de l'ordre des Acémètes, qui a reçu chez son père l'hospitalité. Jean, par ses supplications, décide ce moine à l'emmener avec lui dans son couvent. Il y reste six ans, dans la prière et les mortifications de toutes sortes, sans sortir de sa cellule et sans voir personne que le prieur. Il revient à Rome, averti en songe par une voix qui lui ordonne d'aller retrouver ses parents et de recevoir leurs prières avant de mourir. Il part, muni de la bénédiction des moines et du prieur, et fait le voyage dans la compagnie d'un pauvre en guenilles, avec qui il échange par charité ses vêtements. De retour à Rome, il s'assied à la porte de ses parents, en est plusieurs fois chassé, mais finit par obtenir la permission de s'y construire une cabane et d'y demeurer; là, il mène encore pendant trois ans une vie misérable et toute méritoire, jusqu'à ce qu'un jour Jésus-Christ lui apparaît dans une grande lumière et l'avertit que sa mort est proche. Il fait demander sa mère, qui vient enfin, et il lui remet un évangile richement incrusté d'or, écrit autrefois pour lui de la main de son père, et qu'il avait toujours gardé précieusement. La mère montre cet évangile à son mari, et tous deux accourent aussitôt pour interroger le saint. Jean, d'après la version commune,[2] se

1. C'est le manuscrit décrit par M. Zotenberg, *Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), sous le n° 234.

2. D'après la version isolée du manuscrit de Paris, Jean refuse de répondre immédiatement aux questions de ses parents. « Demain, leur dit-il, je vous ferai connaître où est votre fils. » Laissé seul, il prend un papier et met par écrit tous les événements de sa vie. Puis, gardant ce papier à la main, il se couche sur la terre et s'endort dans la paix du Seigneur. Le lendemain, ses parents reviennent dès le point du jour, voient qu'il est mort, mais ne peuvent obtenir le papier. Le patriarche vient aussi, accompagné de tous les prêtres et les diacres; il prend le papier et le lit à haute voix. On reconnaît Jean, et son père, sa mère, ses frères, les

fait alors reconnaître de ses parents et meurt, en emportant leurs prières et leur promesse de le faire enterrer avec ses haillons et dans la cabane même où il a vécu. Sa mère, folle de douleur, oublie sa promesse et veut l'ensevelir dans les plus beaux habits; mais le père l'en empêche et fait selon la volonté du saint. Plus tard seulement, il fait élever au dessus de son tombeau un temple magnifique, qui devint un lieu de guérisons et de miracles.

Je ne crois point qu'Alexis et Jean Calybite soient le même saint. Et comment le croire, en effet, quand il a été établi plus haut que la légende byzantine n'est qu'une composition de seconde main, et que l'originale et seule vraie légende d'Alexis se terminait à sa mort à Edesse? L'opinion contraire avait pourtant sa raison d'être, lorsqu'on ne connaissait que la légende byzantine de Saint Alexis. De fait, celle-ci n'est peut-être pour une partie que l'histoire de Saint Jean Calybite, et il me semble qu'on la décomposerait sans peine en ces deux éléments : la première vie édessienne, plus la fin de l'histoire de Saint Jean. Représentons-nous la vie primitive de l'Homme de Dieu apportée à Constantinople par un moine grec ou syrien, et répandue par des copies ou simplement d'abord par la tradition orale. Qu'un auditeur ou qu'un lecteur, peut-être l'introducteur lui-même de la vie édessienne, familier déjà avec la légende de Jean Calybite, ait été plus particulièrement frappé des ressemblances que présentaient les vies des deux saints; qu'il les ait comparées dans son esprit : sans aucun doute, il a dû trouver l'histoire de Jean bien plus merveilleuse et bien plus édifiante que la simple histoire de l'Homme de Dieu. Il a donc pu être tenté de donner à celle-ci le lustre qui lui manquait; et, dans ce but, il aura supprimé la mort de l'Homme de Dieu à Edesse et l'aura fait revenir, comme Jean, chez ses parents. Qui sait même si, en agissant ainsi, il n'a pas cru corriger une erreur ou

esclaves de sa maison, tombent à ses pieds et pleurent amèrement. Toute la ville accourt au bruit de leurs cris. Lamentations de la mère. Ensuite, le patriarche et les prêtres portent le saint à l'église; mais la foule se presse autour du corps, et l'on est obligé de jeter par les rues de l'or et de l'argent, sans réussir pourtant à la détourner. On arrive enfin à l'église. Là, la mère oublie la promesse qu'elle a faite à son fils de l'ensevelir dans ses haillons et le revêt de ses riches vêtements de noce; mais son père . . . . . Suit la fin comme dans la version commune.

réparer une mutilation; s'il n'a pas confondu les deux saints? Quoi qu'il en soit, une nouvelle légende était dès lors formée, et c'était la légende byzantine d'Alexis.

Certes, je ne présente cette explication que comme une hypothèse. Avant de pouvoir décider si les choses se sont réellement passées ainsi, il faudrait au moins étudier la légende de Saint Jean Calybite plus complétement que je ne l'ai fait. Il m'a semblé cependant que cette hypothèse était assez séduisante pour n'être pas passée sous silence. Grâce à elle, en effet, le développement surprenant de la légende de l'Homme de Dieu n'a plus rien de mystérieux; on connaît la source dont il provient, et l'on voit comment il s'est fait, par la confusion volontaire ou inconsciente des vies des deux saints. J'ai montré qu'une confusion analogue s'est certainement produite une autre fois : le récit de la mort de Jean Calybite, telle que la raconte un des manuscrits syriaques de Paris, a été évidemment calqué sur celui de la mort d'Alexis dans la légende byzantine. Ainsi, il y aurait eu influence réciproque des deux légendes, qui, sans jamais s'identifier entièrement, se seraient emprunté tour à tour des développements plus édifiants, des traits plus marquants et des détails plus pittoresques.

Appréciée au point de vue de la créance qu'elle mérite, la légende édessienne de l'Homme de Dieu me paraît plus véridique, au fond et dans la majeure partie des détails, qu'on ne l'attendrait peut-être d'une légende. Il est vrai qu'il faut rejeter le miracle de la disparition du corps du tombeau, dont le récit rappelle, jusqu'en quelques-uns de ses termes, la visite de l'apôtre Pierre au sépulcre du Christ. Je ne saurais non plus admettre que ce soit le *paramonarius* de l'église d'Edesse qui ait écrit notre légende, au moins dans sa forme actuelle, comme il est dit dans l'explicit. Enfin, on peut penser qu'il y a une part d'invention ou d'exagération, si minime qu'elle soit, dans l'épisode de la rencontre du saint avec ses esclaves, dans les détails touchant son enfance, son éducation, sa fuite et peut-être encore ses œuvres d'austérité à Edesse. Mais tout le reste paraît entièrement acceptable. Même, pour ce qui est des œuvres du saint, je me fierais sans aucune difficulté à l'auteur de la légende, car c'est dans la narration des faits qui se sont passés à

Edesse que sa véracité est surtout évidente. La raison en est simple, puisqu'il a écrit très-probablement dans cette ville, où avait vécu l'Homme de Dieu, à la source des informations, et peu de temps après les événements qu'il s'est chargé de nous raconter. Mais notre légende est d'ailleurs fort pauvre en données historiques. Sur Edesse, sur l'évêque Raboula, elle ne fournit que des indications très-vagues, ou n'apprend rien que nous ne sachions déjà par d'autres documents plus autorisés ou plus précis.

En ce qui concerne l'évêque, elle insiste tout particulièrement, dans ses derniers paragraphes, sur la protection qu'il accordait aux orphelins et aux veuves, sur sa charité envers les pauvres et les étrangers. Une très-ancienne vie syriaque de Mar Raboula [1], que je n'hésite pas à croire sur ce point, loue plusieurs fois son héros des mêmes vertus. Nous y lisons, par exemple, que sa vigilance et son autorité étaient si grande et si respectée, que « tous les orphelins et les veuves de son diocèse demeuraient, pleins de confiance en lui, comme dans un port tranquille, à l'abri duquel ils n'étaient pas exposés à souffrir des assauts du flot exécrable des pillards [2] ». Le même auteur anonyme dit plus loin : « Ce n'est pas seulement en cela qu'il ressembla à Saint Paul. Il s'appliqua encore à remplir la grande mission qui lui avait été confiée par les apôtres ses prédécesseurs, de prendre soin des pauvres. Comme il convenait à qui avait reçu des apôtres, avec Saint Paul, cet ordre de prendre soin des pauvres, il l'observa avec zèle. Qui pourrait dire toute la sollicitude qu'il apportait à pourvoir aux besoins des pauvres, et surtout l'amour exalté qu'il avait pour les pauvres saints ? [3] »

1. Elle a été publiée par Overbeck, *Sancti Ephræmi Syri aliorumque opera selecta* (Oxford, 1865), p. 159 et suiv., d'après un manuscrit du Musée Britannique, pouvant dater du VIe ou du VIIe siècle. — Il ne faudrait pas accepter également et sans discernement tous les dires de cette vie. Par exemple, elle fait prier Mar Raboula (p. 163, l. 25) dans le *martyrium* des Saints Cosme et Damien, qui ne fut construit, selon la Chronique d'Edesse, que par son second successeur, l'évêque Nonnos. S'il fallait admettre des relations entre elle et notre légende édessienne, je pencherais à croire que c'est la vie de l'évêque qui est la moins ancienne et qui a pu s'inspirer de celle du saint.

2. *Op. cit.*, p. 188, l. 13.

3. *Ibid.*, p. 201, l. 5.

Il serait sans profit de citer tous les passages où il est question de cette bienfaisance de Raboula, qu'il affirmait de tant de manières, et de sa prédilection pour les humbles. Notre légende édessienne rapporte que, lorsqu'il apprit du portier la mort de l'Homme de Dieu, il fut enthousiasmé, «car il avait la passion de ce qui est noble et beau». On croirait que son biographe a songé précisément à des émules de notre saint, quand il a écrit cette phrase : «Ceux qui, par volonté ou par pauvreté, passaient leur vie dans la souffrance, humbles en toute vérité, il les élevait, les exaltait et les aimait[1].»

Sur Raboula constructeur, il est difficile au contraire de concilier ensemble les données de sa biographie, de la Chronique d'Edesse et de notre légende. D'après celle-ci, il aurait entrepris, sinon mené à fin, beaucoup de travaux. Frappé des circonstances de la mort de l'Homme de Dieu, «il interrompit de nombreuses constructions et cessa de s'occuper des choses périssables». La Chronique d'Edesse dit seulement qu'il fit bâtir, par ordre de l'empereur, l'église de Saint-Etienne, qui était auparavant la synagogue des Juifs[2]. Quant au panégyriste de l'évêque, il assure que, «tout le temps de sa vie, il ne put se résoudre à rien édifier sur la terre, à la seule exception de la moitié du mur septentrional du *haiklâ* de l'église d'Edesse. Il y fut forcé par suite du mauvais état de ce mur et il le restaura en peu de jours[3]». L'exagération paraît sensible dans ces dernières lignes, et, d'autre part, la Chronique d'Edesse a pu commettre des oublis. Je me déciderais donc ici en faveur de notre légende, si ce différend valait la peine de le trancher.

Le dernier renseignement que les actes de l'Homme de Dieu nous apportent sur Raboula, c'est qu'il fut frappé de cécité vers la fin de sa vie. En quelle année, on l'ignore. Nous savons seulement, par un fragment de l'Histoire ecclésiastique de Théodore le Lecteur[4], qu'il était aveugle lors d'un concile qui se tint

1. *Op. cit.*, p. 175, l. 12. Cf. aussi p. 201, l. 14 et suiv.

2. Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 387 et suiv.

3. Overbeck, *op. cit.*, p. 190, l. 11.

4. Migne, *Patrologia græca*, t. LXXXVI, 1e partie, col. 205. — Cf. *Acta Sanctorum* (première édition), janvier, t. I, p. 1020; et Baronius, *Annales ecclesiastici*, t. VII, année 435. — Il est curieux que la vie de l'évêque ne dise rien de sa cécité.

en Arménie et auquel il assista, pendant la dernière année de son épiscopat (435).

Les seuls édifices d'Edesse dont notre légende fasse mention sont l'église et le *xenodochium* ou l'hôpital. Elle ne nous donne malheureusement aucun détail sur l'église, où le saint, raconte-t-elle, passait ses journées. Mais les termes même dont elle se sert — « le jour, il se tenait constamment dans l'église et dans le *martyrium* » [1] — me persuadent qu'elle a voulu parler de l'église cathédrale, fondée en 313 par l'évêque Connos et que la Chronique d'Edesse appelle l'ancienne église, pour la distinguer de l'église nouvelle ou église des Apôtres, bâtie par le successeur de Raboula, l'évêque Hîba[2]. Quant à l'hôpital, je crois que la mention qui en est faite dans notre vie est la plus ancienne que fournissent les textes. D'après le biographe de Raboula, cet établissement existait déjà avant le charitable évêque, « mais de nom seulement et pas de fait » [3].

J'arrive enfin à la dernière question qui se pose à propos de notre légende. Lorsque les vies d'Alexis nous disent que le saint était de Rome, que faut-il croire? Qu'il était de Rome ancienne, ou bien de Rome nouvelle, c'est-à-dire de Constantinople? Quelques savants se sont prononcés dans ce dernier sens. Je

1. Voyez la traduction, p. 4, et la note 2.

2. Le nom de cette ancienne église cathédrale était, je crois, l'Église Saint-Thomas. Cela me paraît résulter d'une phrase du Pèlerinage aux lieux saints de Sainte Sylvie d'Aquitaine, pèlerinage accompli sans doute vers la fin du IVe siècle. «Unde denno proficiscens (scilicet Batnis in Osdroena), pervenimus in nomine Christi Dei nostri Edessam : ubi cum pervenissemus, statim perreximus ad ecclesiam et ad martyrium sancti Thomæ.» (Voyez J. F. Gamurrini, *S. Hilarii tractatus de mysteriis et S. Silviæ Aquitanæ peregrinatio ad loca sancta,* Romæ 1887, p. XXVII et 64.) Cela résulte aussi d'un passage de Socrate (*Hist. Eccl.,* l. IV, c. 18), cité en note de la p. 64 par M. Gamurrini. Je ne puis m'empêcher de comparer la façon dont s'exprime Sainte Sylvie : «Statim perreximus ad ecclesiam et ad martyrium sancti Thomæ», avec ce passage de notre première vie d'Alexis : «le jour, il se tenait constamment dans l'église et dans le *martyrium*». Je n'admettrais donc pas sans quelque réserve l'argument que M. Gamurrini a tiré de ces mots. «Distinguit Peregrina ecclesiam a martyrio sancti Thomæ, nam, aliquanto post ejus adventum, anno 394 translatum est sepulcrum in ecclesiam a Cyro episcopo (Chron. Edess. ed. ab Assemano, *Bibl. Orient.*, I, p. 399) : ante igitur eum annum accidit ejus peregrinatio».

3. Overbeck, *op. cit.*, p. 202, l. 19.

crois que le premier fut Papebroeck. Il avait été surpris de ce que l'histoire n'offrait aucune trace du culte de Saint Alexis à Rome avant le XIe siècle, alors qu'il était depuis longtemps en honneur chez les Grecs. Il supposa donc que le saint avait vécu et était mort à Constantinople et que, si la légende le dit romain, c'est qu'il était arrivé pour lui comme pour Saint Jean Calybite et plusieurs autres saints, dont on a cru qu'ils avaient vécu à Rome, parce qu'on y avait apporté leurs reliques et qu'on leur avait consacré des églises. Papebroeck appuyait son opinion sur d'autres raisons : la forme grecque des noms d'Alexis et de ses parents; les circonstances de sa fuite et celles de son retour dans sa ville natale, vraisemblables s'il s'agit de Constantinople, située au bord de la mer et à proximité de la Syrie, difficilement admissibles s'il s'agit de Rome, à cause de son éloignement et de sa situation méditerranée [1].

Papebroeck ne connaissait que la légende byzantine. Mais nous savons, nous, qu'il y a eu deux légendes distinctes; nous devons donc interroger d'abord la première, la légende édessienne. Seulement ensuite, nous pourrons rechercher accessoirement comment l'auteur du remaniement byzantin a compris les données de sa source, et s'il les a conservées ou bien modifiées.

On est très-embarrassé pour décider dans laquelle des deux capitales la vie syriaque primitive plaçait la patrie du saint. Au premier coup d'œil, le récit de sa fuite ferait songer plutôt à Constantinople. Malgré la mention que le saint et son paranymphe prirent des chevaux pour se rendre au port, il ne semble pas qu'ils soient partis pour une course aussi longue que celle de Rome à *Portus Augusti*, ni même qu'ils aient eu à sortir de la ville [2]. Mais notre hagiographe se piquait-il de tant de précision? Et était-il bien instruit de la topographie de Rome? Papebroeck a remarqué aussi avec raison que Rome devait avoir avec l'Asie des relations commerciales bien moins fréquentes que Constantinople, et qu'il n'y avait guère que dans celle-ci qu'on pût trouver, à toute heure du jour ou de la nuit, un vais-

1. Voyez *Acta Sanctorum* (première édition), mai, t. I, p. XVIII; — et Papebrochius, *Responsiones*, t. I, p. 263.

2. Remarquer pourtant ces mots, mis dans la bouche du paranymphe : «Quoi! nous irions courir les chemins déserts!»

seau prêt à se mettre en route. Cependant, cet argument n'est pas non plus sans réplique. Notre légende ne dit en aucune façon que le saint se proposât justement la Syrie pour but de sa fuite. On peut croire plutôt que c'est le hasard seul qui le conduisit dans ce pays, et qu'il ne voulait, en quittant Rome, que gagner la première terre venue favorable à ses projets de vie solitaire[1]. La rencontre fortuite, dans le port de Rome, d'un vaisseau en partance pour la Syrie n'a plus rien de surprenant. Quant au nom de ܪܗܘܡܐ, que l'auteur de la vie édessienne a employé par deux fois, d'abord dans le titre : «Histoire de l'Homme de Dieu, qui était de Rome», puis dans le cours du récit : «ses parents étaient de la ville de Rome», — sans doute ce nom n'est pas par lui-même absolument probant. Je ne voudrais pas nier qu'il ait pu être usité, comme le grec Ῥώμη, pour désigner Constantinople; au moins dans la littérature hagiographique. Mais je ne me rappelle aucun exemple d'un semblable emploi de ܪܗܘܡܐ chez les historiens, et je trouverais difficile d'admettre sans autre preuve, pour ce nom, la traduction de Constantinople, dans un texte aussi ancien que le nôtre et non traduit du grec.

Si je montre quelque insistance à conclure pour Rome contre Constantinople, c'est que l'auteur de la légende byzantine, un Constantinopolitain, a conclu lui-même contre sa patrie. Ici il n'y a plus aucun doute, et je crois pouvoir ajouter une preuve

1. Les anachorètes ne manquaient point alors à l'Occident. C'est précisément au temps d'Alexis que Rutilius Namatianus, revenant de Rome en Gaule et passant devant l'île Gorgona, écrivait ces vers connus sur un solitaire dont le portrait ressemble fort à notre saint :

Adsurgit ponti medio circumflua Gorgon
  Inter Pisanum Cyrnaicumque latus.
Aversor scopulos, damni monumenta recentis :
  Perditus hic vivo funere civis erat.
Noster enim nuper juvenis majoribus amplis,
  Nec censu inferior, conjugiove minor,
Impulsus furiis, homines terrasque reliquit,
  Et turpem latebram credulus exul adit.
Infelix putat illuvie cœlestia pasci,
  Seque premit læsis sævior ipse deis.

De reditu suo, l. I, v. 515.

Cf. encore v. 439 et suiv.

décisive aux arguments qui ont fait revenir Papebroeck, après un nouvel examen, sur sa première opinion. Ceux-ci sont peut-être en effet moins convaincants que ce savant ne l'a jugé. Il a été converti, dit-il, par une lecture et une étude attentives du canon de Josèphe, qui nomme la patrie d'Alexis seulement Ῥώμη, et qui donne à l'évêque présent aux funérailles du saint le titre de πατριαρχῶν ὁ πρόκριτος. Est-ce bien suffisant, lorsqu'on connaît les efforts ambitieux et constants des patriarches de Constantinople pour s'élever au second rang dans l'Eglise et pour obtenir les mêmes privilèges en Orient que les évêques de Rome possédaient en Occident? Même, si je n'avais, pour me décider, que les paroles par lesquelles les empereurs, dans la seconde vie syriaque et dans la légende romaine, s'annoncent et annoncent l'évêque en présence du cadavre du saint : « Nous sommes les Empereurs et voilà le Père de toute la terre habitée » [1], je ne serais pas encore sûr qu'ils aient entendu désigner le pape. Car on reconnaît là la traduction d'une leçon grecque πατὴρ ou πατριάρχης οἰκουμενικός, qui était le titre usurpé par les évêques de Constantinople. Mais ce qui tranche définitivement la question, c'est que le texte original de la légende byzantine devait donner à ce patriarche œcuménique le nom d'Innocent. Il n'y a pas d'autre manière d'expliquer, étant admis mon classement des versions issues de la légende byzantine, comment ce nom se retrouve à la fois dans la seconde vie syriaque, dans la légende romaine et chez Surius et Agapius. Il est vrai que c'est au moyen d'une correction que nous l'obtenons dans la vie syriaque; mais au moyen d'une correction extrêmement simple, et je dirai nécessaire, puisqu'elle est la seule qui soit possible en même temps au double point de vue de l'écriture et de l'histoire. Sans cette correction, on ne peut lire en syriaque qu'*Anaclîtos*. Il faudrait donc ou bien supposer aussi dans l'original grec la leçon Ἀνάκλητος, qu'aucune considération ne justifierait, ou bien se mettre en quête d'un troisième nom, d'où auraient pu également sortir d'un côté Ἀνάκλητος, de l'autre Ἰννοκέντιος, et que j'avoue n'avoir pas trouvé. Tout considéré, je préfère admettre que l'introduction dans notre légende d'un évêque de Rome Innocent remonte au premier auteur grec et

1. La légende romaine dit : *Pontifex Pater universalis;* mais le mot *pontifex* a pu être ajouté à Rome.

non pas seulement, comme on l'a conjecturé, au rédacteur de la vie romaine. Naturellement, cet évêque n'est autre que le pape Innocent Ier.

On comprendra sans doute que je n'attache nulle importance à un dernier argument présenté par Papebroeck en faveur de Constantinople, et qui est tiré des circonstances de la rentrée du saint dans sa patrie. Alexis vient de s'embarquer à Laodicée pour se rendre à Tarse; mais un grand vent s'élève et l'emporte jusqu'à Rome. Comment croire à une tempête si longue et si violente qu'elle fait doubler à un vaisseau l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, « alors que la vie du saint ne mentionne aucune navigation, même courte » ? Il suffit de répondre que nous sommes ici sur le terrain de la seconde légende, toute fabuleuse, et que le retour d'Alexis chez ses parents est présenté comme un fait miraculeux. Or il n'y a pas de degrés dans le surnaturel. Ou il faut l'écarter entièrement, ou il faut l'admettre tel qu'il nous est présenté.

En résumé, la primitive légende édessienne ne fait pas connaître avec certitude dans quelle Rome elle voyait la patrie du saint; cependant je croirais plutôt qu'elle songeait à Rome ancienne. C'est ce qu'a jugé aussi l'auteur du remaniement byzantin, puisqu'il a introduit dans sa rédaction nouvelle le pape Innocent.

III. — L'office melkite de Saint Alexis

L'office melkite de notre saint, dont je publie le texte en appendice, est le seul document syriaque qui appelle l'Homme de Dieu par son nom d'Alexis, et le seul aussi qui procède uniquement de la légende byzantine. Cet office n'est d'ailleurs que la traduction pure et simple de l'office de l'église grecque, constitué pour sa plus grande partie par le canon de Josèphe. Car, en même temps qu'ils adhérèrent à la foi et au rite des Grecs, les Melkites leur empruntèrent leurs heures canoniques, leurs chants et jusqu'à leur musique. J'aurais donc pu me dispenser de surcharger mon travail d'un chapitre à peu près inutile, si l'occasion ne m'avait semblé bonne pour faire connaître, par un court extrait, la littérature liturgique des chrétiens grecs de la Syrie.

L'office melkite de Saint Alexis m'était offert par deux manuscrits du *menæon* syriaque du mois d'adar, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris (n°s 137 et 138). Le texte que j'ai pu établir par leur comparaison est loin sans doute d'être parfait, et l'on trouverait à y apporter bien des améliorations, si l'on prenait la peine de le collationner avec d'autres manuscrits du *menæon*, par exemple avec ceux qui appartiennent à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Mais il ne m'a pas été donné de m'acquitter de cette tâche complémentaire, qui eût été au reste sans grand profit.

Dans un but de clarté, j'ai distribué les chants qui composent notre office suivant la manière dont on imprime aujourd'hui les œuvres poétiques, en allant à la ligne à chaque vers. Cependant,

il eût peut-être mieux valu de me conformer à l'usage des scribes syriens, qui écrivaient les vers à la suite les uns des autres et les séparaient seulement par des points. Ils n'allaient même pas toujours à la ligne après les strophes et se contentaient d'en marquer la fin par un signe d'interponctuation particulier. J'aurais pu adopter ce système avec d'autant plus de raison, que je ne suis pas absolument convaincu que nous ayons affaire ici à des vers. Sauf un certain nombre d'exceptions, toutes les hymnes qui forment l'immense recueil des livres ecclésiastiques grecs sont, à parler véritablement, en prose. Mais, comme cette prose était destinée à être chantée, on devait forcément la soumettre à des mesures et à des coupes alternativement régulières; et cette nécessité créa une sorte de versification spéciale, qui ne fut rien qu'un accessoire de la musique, et qui était fondée sur l'unique loi du nombre des syllabes [1]. Bien que la poésie syriaque n'obéît pas à une autre loi, et que le nombre des syllabes y déterminât seul la longueur des vers, il me semble pourtant difficile de voir de réelles compositions poétiques dans les chants des Melkites syriens. Traduits des cantiques grecs et calqués sur eux, obligés à la fois d'en garder le fond et d'en reproduire autant que possible la forme métrique, leurs vers, si ce sont des vers, devaient être forcément très-prosaïques; et le lecteur jugera, par l'office de Saint Alexis, qu'ils le sont en effet. A mon avis, les hymnes syllabiques des mélodes grecs, comme celles des Syriens melkites, ne sont que de la prose mesurée, et je crois qu'on les comparerait justement, à part la rime qui leur manque, aux proses ou séquences de l'église latine. Elles montrent seulement une bien plus grande variété de combinaisons que ces dernières. Leurs strophes peuvent avoir depuis trois jusqu'à trente vers, et les vers, depuis deux jusqu'à quinze syllabes.

Il n'a pas été toujours facile de déterminer le mètre ou, en d'autres termes, le *schema* de chacun des différents cantiques de notre office. Dans les plus anciens manuscrits grecs ou syriaques, les points diacritiques qui séparaient chaque vers et qui, « sans aucun égard ni au sens, ni aux périodes, fixaient

1. Voyez l'ouvrage du cardinal J. B. Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque,* Rome, 1867. Le cardinal se prononce cependant en faveur d'une nouvelle et véritable poésie.

uniquement la métrique syllabique»[1], ces points devaient être placés avec une extrême exactitude. Mais, par la négligence ou l'ignorance des copistes successifs, beaucoup de ces points sont tombés ou ont été dérangés. Pour retrouver les coupes primitives, il fallait recourir à la méthode de comparaison. D'abord, il fallait comparer entre elles toutes les strophes du cantique étudié; comparer ensuite le cantique à son *hirmos* et au cantique type dont cet *hirmos* formait le début; le comparer encore à un nombre plus ou moins grand de cantiques composés sur le même *hirmos;* le comparer même enfin à la série correspondante des cantiques grecs originaux. Expliquons, pour être bien compris, ce que c'est que l'*hirmos.*

Si l'on ouvre un recueil de chants, de noëls, par exemple, on trouve presque toujours, en tête de chaque pièce, cette indication : sur l'air de . . . ., suivie des premiers mots ou du premier vers d'un chant qui est supposé généralement connu. Ce premier vers, ou plutôt la strophe qui commence par lui, voilà l'*hirmos* du chant qu'on va lire; c'est cette strophe qui fixe la mélodie du nouveau chant, par conséquent, le nombre et la mesure de ses vers[2]. Les Grecs et, à leur exemple, les Syriens, avaient un livre qui contenait toute la collection des *hirmi* et qui portait le nom d'*hirmologion.* Le passage suivant de Goar nous explique la raison d'être de ce livre. *Libros notis musicis exaratos, inter cantandum rarissime conspiciunt vel etiam habent Græci: communesque ideo et verbis et cantu, memoriæ tenaciter infigunt hymnos, ad quorum normam alios pari syllabarum numero constantes, cantando inflectunt, quorum ideo primordia canticis aliis inscribunt, ut ad eorum regulam sequentes indicent esse decantandos. Hi vocantur* Εἱρμοὶ *sive* tractus, *ut qui sequentes modulos ad suam musicam inflexionem trahant*[3]. La Bibliothèque Nationale de Paris possède un *hirmologion* syriaque (n° 131). Mais, à la différence de l'*hirmologion* grec, qui donne dans leur totalité

1. Cardinal Pitra, *op. cit.,* p. 11 et 12.

2. On lit dans l'Épitomé d'Hephestion : «Si quelqu'un veut faire un canon, qu'il se préoccupe d'abord de choisir l'*hirmos,* qu'ensuite il dispose les tropaires en conformant à l'*hirmos* le nombre des syllabes et le ton musical, et qu'il atteigne ainsi son but.» Cardinal Pitra, *op. cit.,* p. 31. Je renvoie pour la dernière fois à cet excellent travail, qu'il me faudrait citer à chaque page.

3. Goarus, *Euchologium Græcorum* (Paris, 1647), p. 434.

les hymnes types, le recueil syriaque ne donne que la première strophe de ces hymnes. Pour les avoir en leur entier, il faut alors recourir à un autre livre ecclésiastique, appelé par les Syriens *octoêchos*.

L'*octoêchos* grec, ou livre des huit tons, est, dit le cardinal Pitra, « l'œuvre spéciale de Jean de Damas. Si l'on ne peut lui attribuer l'honneur d'avoir le premier emprunté les huit modes (ou tons) de la musique ancienne, on lui doit d'avoir groupé sous ces mélodies, d'une pâque à l'autre, une exposition huit fois répétée de la maternité divine, du Verbe fait chair, circoncis, baptisé, conversant en terre, crucifié, ressuscité, monté aux cieux ». Mais l'*octoêchos* syriaque, dont quatre exemplaires sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris (n°s 127 à 130), n'est pas la même chose que l'*octoêchos* grec. Il rappelle plutôt « l'ouvrage qui, dans la liturgie grecque, porte ordinairement le titre de παρακλητικόν ou παρακλητική, et qui renferme les hymnes, rangées dans l'ordre des huit tons, pour les dimanches et les autres jours de la semaine »[1]. De là vient le nom que lui ont donné les Syriens, et qui pourrait prêter à l'équivoque. D'autant plus qu'on rencontre dans l'*octoêchos* syriaque des hymnes signées de Jean Damascène et qui ont été prises à l'*octoêchos* grec.

Ces observations présentées, je puis maintenant terminer par une brève synthèse des recherches qu'il m'a fallu faire pour établir les mètres de notre office, et formuler quelques conclusions auxquelles ces recherches m'ont amené.

Si le lecteur veut se reporter à la page ܣܘ de ce mémoire, à la note 7, il y verra que la comparaison des στιχηρὰ προσόμοια qui commencent l'office de Saint Alexis avec le στιχηρὸν type et avec d'autres στιχηρὰ composés d'après ce type, m'a obligé d'admettre une série de *schemata* différents, que je résume dans le tableau suivant :

στιχηρὸν type,		13 vers :	6 . 2 . 7 . 9 . 6 . 5 . 7 . 6 . 5 . 7 . 9 . 4 . 7 .
στιχηρὰ divers	{	13 vers :	7 . 2 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 6 . 6 . 7 . 9 . 4 . 7 .
	{	12 vers :	7 . 2 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 12 . 7 . 9 . 4 . 7 .
στιχηρὰ d'Alexis,		11 vers :	7 . 7 . 10 . 6 . 6 . 10 . 9 . 7 . 9 . 4 . 7 .

Et j'ai constaté encore presque toujours des variations analogues entre les *schemata* des odes du canon de notre office[2],

1. H. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits syriaques*, etc.
2. Voyez mes notes en tête de chaque ode.

de leur *hirmos* respectif et d'odes diverses composées sur cet *hirmos*. J'ajoute que, en plus d'un cas, il n'y a pas non plus identité rigoureuse entre les *schemata* des hymnes types syriaques et ceux des hymnes grecques dont elles ont été traduites. Voici, par exemple, et pour permettre la comparaison, les *schemata* des στιχηρὰ et des odes du canon de l'office grec de notre saint :

	στιχηρὰ,	11 vers	: 9 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 11 . 6 . 9 . 4 . 7 .
Canon,	ode 1ère,	9 vers	: 9 . 7 . 4 . 8 . 7 . 5 . 8 . 6 . 11 .
»	ode 3,	5 vers	: 8 . 7 . 8 . 10 . 12 .
»	ode 4,	6 vers	: 4 . 11 . 7 . 9 . 7 . 13 .
»	ode 5,	6 vers	: 5 . 11 . 7 . 11 . 7 . 8 .
»	ode 6,	4 vers	: 11 . 13 . 8 . 11 .
»	ode 7,	6 vers	: 12 . 7 . 8 . 13 . 9 . 11 .
»	ode 8,	8 vers	: 5 . 7 . 10 . 7 . 9 . 8 . 7 . 9 .
»	ode 9,	8 vers	: 7 . 8 . 13 . 9 . 4 . 6 . 7 . 9 .

Que doit-on conclure de ce qui précède, sinon que les Syriens trouvèrent le moyen de s'affranchir, dans une certaine mesure, des lois sévères que les hymnographes grecs s'étaient imposées et que, d'après le cardinal Pitra, ils ont toujours suivies religieusement? Expliquer par des fautes de copistes les variations que j'ai relevées dans presque toutes les hymnes syriaques serait impossible; car ces variations se retrouvent régulièrement les mêmes, pour chaque hymne, dans toutes les strophes. Certainement, elles ont été préméditées; et, pour en comprendre la raison, il suffit de songer à la difficulté que devaient éprouver les Syriens à garder en même temps, dans leurs traductions des hymnes grecques, le sens des paroles et la mesure exacte des vers. D'ailleurs, les modifications qu'ils ont apportées, pour faciliter leur tâche, aux mètres originaux n'empêchaient sans doute aucunement d'adapter leurs compositions nouvelles aux mélodies consacrées. Ces modifications sont de trois sortes. Ils ont retranché ou ajouté une ou deux syllabes au mètre primitif d'un vers; — ils ont réuni deux vers en un seul : par exemple, de deux vers de 7 et de 5 syllabes, ils en ont fait un de 12; — ou bien, au contraire, ils ont coupé un vers en deux parties : par exemple, d'un vers de 9 syllabes, ils en ont fait deux, l'un de 7 et l'autre de 2. Dans les deux derniers cas, il est probable qu'ils prenaient occasion de repos secondaires de la phrase

musicale, soit pour abréger, soit pour prolonger ces repos[1]; l'air et les paroles ne cessaient donc point, après les changements opérés, de marcher du même pas. Dans le premier cas, on pouvait peut-être rétablir l'accord entre les paroles et la mélodie, dérangé par la suppression ou l'addition de quelques syllabes, soit en chantant plusieurs sons sur une seule syllabe, soit en prononçant plusieurs syllabes sur un seul son.

Je ne puis ici qu'indiquer des questions. Elles ne sauraient être résolues à moins d'une étude approfondie de la musique grecque; et je suis trop incompétent pour avoir songé un moment à une pareille entreprise.

1. Voici qui semblerait prouver qu'en effet tous les vers d'une strophe n'étaient pas terminés par des repos de durée et d'importance égales : dans les éditions du *menæon* grec que j'ai pu consulter, les vers sont inégalement séparés, tantôt par des points, tantôt seulement par des virgules.

TRADUCTION

Histoire de l'Homme de Dieu, de la ville de Rome,

qui acquit la gloire et la couronne des saints à Edesse, par ses œuvres de pauvreté, au temps de l'illustre et saint prêtre Mar Raboula, évêque de cette ville d'Edesse.

Nous allons dire l'histoire d'un homme admirable, si c'est encore du nom d'homme qu'il faut appeler un homme pareil, et si l'on ne doit pas plutôt nommer un ange celui qui méprisa toutes les voluptés du monde. Voici son histoire :

Cet homme était né très-riche, mais il choisit pour sa part la haine des richesses, qu'il changea en amour de la pauvreté; non pas de la pauvreté ordinaire, mais de cette pauvreté complète qui est une honte et un opprobre. Il terrassa l'orgueil par son humilité, et la vanité par son esprit de renoncement. Il fut l'apôtre du dépouillement[1] et de l'humilité. Il fut un jeûneur accompli, qui sevrait sa bouche d'aliments et ne s'abaissa pas à être l'esclave de son ventre, comme Esaü. Il fut pour son

1. C'est évidemment ainsi qu'il faut traduire ܫܠܝܚܘܬܐ. Le sens ordinaire d'« apostolat » ne saurait convenir dans notre passage. D'ailleurs on lit dans le lexique de Jésus Bar-Ali (mss. 252, 254 et 255 de la Bibliothèque Nationale) : ܫܠܝܚܘܬܐ . ܥܪܛܠܝܘܬܐ . الرسالة البعثة ويكون العرى . . .

corps un gardien si vigilant et circonspect[1], qu'il s'abstint absolument du mariage et de la fornication : la virginité et la sainteté habitaient, par une règle adorable, en son corps pur. Comme Abraham, il quitta avec joie sa famille et son pays, dans son désir d'être inscrit et d'être célèbre dans la Jérusalem d'en haut, et dans sa hâte d'atteindre au but de son désir. Mais qu'ajouterai-je encore à sa louange, alors que son extrême perfection est au-dessus de toute langue qui la dirait? Voici donc sur cet homme, de qui l'histoire dépasse nos forces et dont nous ne pouvons parler qu'imparfaitement, le commencement de notre récit.

Ses parents étaient de la ville de Rome; — il est juste de commencer par là. — Ils étaient riches et renommés pour leur famille et leur noblesse. Mais ils étaient privés d'enfants. Et à mesure que leur fortune croissait et s'augmentait, leur tristesse aussi croissait avec leur fortune, parce qu'ils ne voyaient pas d'héritier de leurs trésors, et ne savaient pas pour qui ils amassaient. Car si Abraham, le père de tous les croyants, disait au Seigneur avec tristesse : « Seigneur, que me donneras-tu, à moi qui suis sans enfants[2]? » — combien plus devaient-ils s'affliger, eux dont l'esprit était tout entier à leur richesse!

Donc, à force de larmes, de prières nombreuses et de vœux, il leur naquit un fils, qui est le sujet de notre histoire. Il fut aimé de Dieu, et de ses parents, et de qui le voyait. Ses parents furent consolés de leur chagrin. L'enfant était encore à la mamelle que déjà affluaient sur lui les honneurs de la noblesse; mais ces vanités étaient du fait de ses parents.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'étude, il allait à l'école en grande pompe avec un nombreux cortège d'esclaves. Mais

1. Payne Smith n'a pas gardé à ܙܗܝܐ ce sens de « circonspect, *cautus* », que lui avaient reconnu Castelli et Michaelis. Je crois cependant que la variante ܙܗܝܪܐ, donnée par deux mss., et le rapprochement dans notre phrase de ܙܗܝܐ et de ܫܗܝܪܐ suffisent pour justifier ma traduction.

2. *Gen.* XV, 2.

non seulement il ne faisait nulle attention à ces choses passagères qui s'évanouissent, c'était même à l'opposé qu'allaient ses visées, en sorte qu'il s'accoutumait à l'humilité, tout en se consacrant en paix à l'étude; et bien que beaucoup d'enfants de son âge cherchassent à le faire faiblir dans sa poursuite opiniâtre d'une grande science, il ne se départait pas de sa persévérance. Or les parents de l'enfant, ne comprenant pas qu'il était un instrument choisi par Dieu, se prirent à s'affliger et à se lamenter, à la pensée qu'il était simple et inhabile à la vie de ce monde.

Ils s'ingéniaient donc secrètement pour rendre l'enfant adroit et avisé, et son père commandait aux esclaves de plaisanter avec lui, afin de l'accoutumer à la hardiesse. Mais lui, avec son habituelle humilité, les reprenait, et leur faisait des reproches, et se détournait d'eux de son air grave et modeste. Sa mère de son côté avait rassemblé de belles esclaves, parées de toutes les plus brillantes parures du monde, par qui elle le faisait servir. L'enfant ne les chassait pas ouvertement de sa présence : mais, le regard baissé, il se laissait servir par elles; puis d'une parole grave il leur ordonnait de sortir d'auprès de lui et demeurait seul. La mère de cet adorable enfant demandait alors à ses brillantes esclaves s'il leur avait parlé ou s'il avait badiné avec elles. Elles répondaient : « Non seulement il n'a pas badiné avec nous, mais nous n'avons pas même osé le regarder, tant il y avait en lui de gravité imposante. » Longtemps il tint la même conduite. Puis, après que le temps eut marché et qu'il fut arrivé à la florissante jeunesse, ses parents résolurent de lui donner une femme, selon l'usage : ce qu'ils firent en effet.

Et quand vint le temps de la noce, on prépara tout ce qui peut servir à l'éclat et à la gloire, on dressa un lit somptueux, et toute la ville fut invitée à la noce. Or, le premier jour de la noce, comme la fiancée allait faire son entrée en grande pompe, une prompte résolution s'empara de l'esprit du saint qui pria un de ses paranymphes d'aller avec lui jusqu'au port.

Le paranymphe crut qu'il parlait ainsi par plaisanterie; mais comme le saint voulait vraiment faire ce qu'il disait, il chercha à le retenir par ce discours : « Quoi! toute la ville est invitée aujourd'hui à se divertir et à se réjouir chez toi, et nous irions courir les chemins déserts! Qui nous accueillera? Qui ne se moquera de nous, si nous faisons cela, si nous quittons la joie pour la tristesse, et que l'allégresse se change en affliction chez tous ceux qui s'attendent à être témoins de ton bonheur? » Mais l'adorable jeune homme, chaque fois que son ami s'efforçait de le retenir, le suppliait à son tour de partir avec lui. Or, comme le paranymphe avait pour lui de la déférence, il se rendit à la prière du saint : ils prirent deux chevaux et s'en allèrent au port, sans que personne les accompagnât. Et le saint dit à son paranymphe : « Demeure et garde mon cheval, tandis que je me promènerai; puis nous rejoindrons ensemble la noce. » Celui-ci, qui ne soupçonnait pas quel projet il méditait, fit selon son ordre, en le priant de retourner vite et sans tarder, de peur qu'on se moquât d'eux.

Alors le bienheureux, s'écartant un peu de son paranymphe, pria ainsi : « O toi de qui les dons dépassent nos demandes, ouvre-moi ta porte où je frappe, et accorde-moi à cette heure le désir de mon cœur. » Et comme il faisait cette prière, voilà que s'offrit à lui un vaisseau en partance pour la Syrie. Il y monta aussitôt; et un grand vent s'éleva et l'amena sans retard au port de Séleucie de Syrie, sous la conduite de Dieu.

Puis le saint sortit de Séleucie, traversa le pays en mendiant et s'en vint jusqu'à la ville des Parthes[1], qu'on appelle Edesse, où il demeura, dans la mendicité, jusqu'à sa mort. Or voici quelle était la vie de ce bienheureux à Edesse. Le jour, il se tenait constamment dans l'église, et dans le martyrium[2],

1. Dans les *Ancient Syriac Documents* de Cureton et Wright, Edesse est aussi appelée ܒܪܬ ܦܪܬܘܝܐ « la fille des Parthes ».

2. Je crois que dans cette phrase ܥܕܬܐ désigne l'ensemble des bâtiments de l'église, l'église avec ses dépendances; ܒܝܬ ܩܘܕܫܐ est la partie spécialement destinée au culte, l'église proprement dite.

sans accepter rien de personne. Il voulait même se passer de nourriture pendant le jour et s'astreignait à garder le jeûne jusqu'au soir. Alors, le soir venu, il se plaçait debout à la porte de l'église, la main tendue, et recevait l'aumône de ceux qui entraient dans l'église. Et dès qu'il avait reçu ce qui suffisait à son besoin, il fermait la main pour ne plus rien prendre. Sa ration pour sa nourriture était de dix *menîn*[1] de pain et de deux de légumes; et si par hasard il avait reçu davantage, à l'instant il donnait à un autre le surplus et de l'aumône faisait l'aumône. A cet égard, beaucoup tentèrent et éprouvèrent l'Homme de Dieu. Il ne séparait pas non plus sa demeure de celle des pauvres; mais quand la nuit était venue, sitôt que dormaient tous les pauvres près desquels il était, il se levait, se plaçait les bras en croix contre un mur ou une colonne et priait. Et avec les premiers qui venaient pour la prière[2], il entrait à l'église jusqu'au matin. Telle était sa vie de tous les jours.

De sa condition première et de sa grandeur il ne fit rien savoir à personne. Il ne voulut même pas révéler son nom, pour qu'on ne pût connaître ou découvrir par là sa condition.

Or son paranymphe, ayant attendu longtemps et ne le voyant pas revenir, parcourut tout le port et interrogeait les gens à son sujet. Et quand on lui eut appris qu'il avait pris passage sur un vaisseau, il retourna à la maison du bienheureux annoncer ce qui venait d'arriver. La langue ne peut rendre le chagrin et la douleur qui saisirent les parents du saint. Autant que le permettaient leur richesse et leur puissance, ils le firent chercher dans tous les ports et dans tous les pays.

Or il y avait un des esclaves chrétiens de sa maison, un de ceux qui étaient partis à la recherche du saint; comme ils parcou-

1. D'après *Marc*, XII, 42, la menue monnaie appelée ܡܢܝܢܐ pouvait valoir environ une once et demie. Au lieu de ܡܢ̈ܝܢ, les mss. D et F donnent ܩܘܕܪ̈ܢܛܝܢ, *quadrans*, d'après Payne Smith. Pourtant, Bar-Ali explique encore ܡܢܝܢܐ par ܡܢܩܝܘܬܐ «une once et demie».

2. Il s'agit ici de l'*Officium nocturnum*, ܬܫܡܫܬܐ ܕܠܠܝܐ. Cf. la page suivante, l. 17.

raient les villes et qu'ils étaient venus aussi à Edesse, où se trouvait leur maître qui mendiait, cet esclave, l'un des serviteurs du saint, alla instruire le glorieux évêque de cette ville d'Edesse, Raboula[1], de l'histoire de l'Homme de Dieu. Et non seulement il ne trouva pas le saint, mais on ne le crut même pas, à cause de l'étrangeté de l'histoire. Enfin, n'ayant pu le découvrir, il partit, s'en alla le chercher en d'autres pays. Le saint, lui, reconnut bien les gens de sa maison, lorsqu'ils entrèrent à l'église et qu'ils en sortirent : mais eux, à l'aspect de ce mendiant, ne pensèrent point à leur maître, même un seul instant, à cause de son indigence profonde, et parce qu'il n'y avait pas trace de splendeur en lui. Comment en effet pouvaient-ils le reconnaître dans cet homme vêtu de haillons infâmes et qui mendiait? Il est même vraisemblable qu'il reçut d'eux l'aumône.

Longtemps après, un vertueux portier[2], digne d'un tel spectacle, sortit une nuit pour voir si l'heure de l'office était venue; et, quand il fut sorti, il trouva l'humble saint debout, les bras en croix et priant, tandis que tout le monde dormait. Et cela, il ne le vit pas une ou deux fois, mais quantité de fois, pendant de longues nuits.

Or une nuit ce portier alla à lui et l'interrogea : « D'où es-tu, » demanda-t-il, « et que fais-tu? » Le bienheureux d'abord ne répondit pas un mot aux demandes du portier. A la fin, contraint par ses prières, il lui répondit ainsi : « Pourquoi m'adresses-tu ces questions, toi? Interroge ceux qui sont devant toi, et tu apprendras d'eux qui je suis et d'où je suis. Car je suis un d'entre eux. » Le portier ne put se résoudre

1. Il fut évêque de 412 à 435.

2. ܦܪܡܘܢܪܐ. C'est le mot grec παραμονάριος, comme l'ont reconnu les Bollandistes. On appelait *paramonarius* ou *mansionarius* (voir Du Cange *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis)* le gardien d'une église ou d'une chapelle. Il avait la charge des clefs, sonnait les cloches pour les offices, et c'était à lui qu'incombaient la surveillance du temple, le soin des reliques et du trésor. Les *paramonarii* appartenaient à l'ordre des clercs.

à laisser sans examen un fait si étrange, et, l'esprit tout en feu, il fit serment et jura sur son âme de ne pas le quitter et de ne pas s'éloigner de lui qu'il n'eût appris la vérité.

Alors l'Homme de Dieu, en proie à la terreur qu'il avait des serments et des malédictions, et parce qu'aussi il n'aimait pas les querelles, consentit à découvrir la vérité au portier.

Puis lui-même exigea du portier le serment de ne rien révéler à personne tant qu'il vivrait. Ensuite il lui découvrit tout. «Ce chrétien, dit-il, qui vint ici autrefois et cherchait quelqu'un, était un de mes esclaves; et c'était moi qu'il cherchait.» Quand le portier eut ouï ces paroles, il lui demanda avec force prières de vivre avec lui. Mais ne pouvant le persuader, il le quitta. Et de ce jour, le portier, bien qu'accompli déjà en bonnes œuvres, se livra à de dures pratiques et exigea de ses membres plus qu'auparavant, au point que son aspect même témoignait de la dureté de ses pratiques. Il se disait: «Si cet homme élevé dans les plus grandes délices supporte de telles choses, à quoi ne sommes-nous pas tenus, nous autres misérables, pour faire notre salut!»

Longtemps après cela, le bienheureux et humble serviteur de Dieu tomba malade; et il était couché entre les colonnes. Comme le portier, en courant çà et là, ne voyait pas le saint comme de coutume, il s'enquit de lui avec sollicitude, et, quand il l'eut trouvé, il le pria de permettre qu'il l'emmenât chez lui pour le soigner; mais il ne voulut pas. Il lui dit encore : «Après ta guérison, je te laisserai retourner à tes premières habitudes.» Le saint refusa.

Alors le portier lui dit : «Viens donc, que je te conduise à l'hôpital.» Et il n'y consentit qu'avec peine, au prix de beaucoup d'efforts et de prières, et en exigeant du portier qu'il ne ferait pour lui rien de plus que pour les étrangers. Celui-ci le prit et l'emmena; et il le visitait assidûment.

Mais Dieu, qui fait en tout temps la volonté de ceux qui le craignent, combla la mesure des œuvres du saint; il mit le

sceau à sa couronne et protégea son humilité même après sa mort. Car le jour où il devait quitter ce monde pour la demeure de l'éternité, il advint un empêchement au portier qui ne put, comme d'habitude, aller visiter le saint.

Or, sitôt que le bienheureux eut rendu l'esprit, les gens de l'hôpital, selon leur coutume, l'emportèrent vite sur un brancard, simplement, au lieu de sépulture des étrangers. Comme ils étaient partis et déjà loin, le portier arriva et s'informa de lui; et, à la nouvelle qu'il était mort et qu'on l'avait emporté pour l'enterrer, il commença aussitôt à pleurer et éclata en longs gémissements. Il courut chez le saint évêque Raboula et tomba à ses pieds, en disant avec des cris : « Je t'en prie, seigneur, reconnais-moi, et prends pitié de moi. » Or l'évêque Raboula gardait encore intacte la clairvoyance des yeux du corps. Il apaisa donc, aidé de sa suite, les cris du portier, et lui demanda quelle en était la cause.

Celui-ci lui dit alors tout ce qui s'était passé, et pria ardemment qu'on rendît des honneurs en grande pompe à ce corps pur et sans souillure, et qu'on le déposât dans un lieu connu.

L'évêque, à ce discours, fut émerveillé et comme embrasé d'un noble feu, car il avait la passion des belles choses. Il décida aussitôt d'aller là où l'on avait porté le saint pour l'enterrer. Comme ils étaient en chemin, voilà qu'ils rencontrèrent les porteurs du brancard revenant de l'endroit où ils avaient enterré le glorieux défunt. On leur demanda : « Où avez-vous enterré cet étranger? » Ils répondirent : « Auprès des étrangers ses compagnons. »

L'évêque et sa suite emmenèrent avec eux les porteurs pour leur indiquer le tombeau; et, quand ils y furent arrivés, l'évêque ordonna de le rouvrir, et lui et sa suite entrèrent avec les porteurs pour voir le corps et l'enlever, afin de lui rendre des honneurs. Puis ils regardèrent, et ils virent qu'il n'y avait à sa place que les haillons où le saint était enveloppé, mais que son corps n'y était plus[1]. Étonnés, ils cherchèrent le corps par

1. Cf. *Luc,* XXIV, 12.

tout le tombeau et ne le trouvèrent point, mais seulement les haillons; et ils restèrent un grand moment saisis de stupeur et d'effroi.

L'évêque, revenu à lui. dit : «Prions!» Puis, quand il eut prié, le saint Raboula pleura et dit : «Me préserve désormais le Seigneur de faire autre chose que de mettre mon unique soin à soulager les étrangers! Car qui sait s'il n'y en a pas beaucoup comme ce saint, recherchant l'humilité, grands par eux-mêmes aux yeux de Dieu, et ignorés des hommes à cause de leur humilité?»

Dès lors, le saint Mar Raboula s'occupa beaucoup des étrangers, et multiplia les ordres à leur sujet. Et c'était avec un grand zèle qu'il répandait en tout temps ses dons sur les pauvres et les étrangers, et qu'il exhortait par sa parole à l'amour des étrangers. Il interrompit en effet de nombreuses constructions et cessa de s'occuper des choses périssables. Tous ses soins étaient pour les orphelins et les veuves, toute sa sollicitude était pour les malheureux et les étrangers : à tel point qu'il ne s'appliquait pas seulement à pourvoir aux besoins de ceux de sa ville, mais qu'il s'attachait encore sans cesse à soutenir de ses dons les étrangers des villes éloignées et des pays lointains, afin d'obtenir de participer près de Dieu à la félicité des miséricordieux. — C'est ainsi que le bienheureux Raboula conçut et porta à la perfection l'amour des étrangers.

Or cette histoire de l'Homme de Dieu, que nous venons de raconter, a été publiée par ce portier qui fut l'ami du saint, et rédigée aussi par lui pour qu'on en gardât la mémoire. Car il avait pris soin de l'interroger sous la menace de l'anathème et sous le sceau des serments. Et le saint l'avait instruit de toute sa vie : de la première partie qui avait été le temps de la grandeur, et de la dernière qui fut celui de l'humilité. Et il ne lui avait rien caché.

Fin de l'Histoire de l'Homme de Dieu.

Autre histoire du même Homme de Dieu,

écrite dans la ville de Rome sur sa vie divine et sur sa sortie de ce monde.

Donc, l'histoire de l'Homme de Dieu que nous venons de raconter ci-dessus a été publiée par ce portier qui fut l'ami du saint. — Longtemps après cela, il nous parvint une autre histoire de cet homme admirable, histoire écrite sur sa vie à Rome, la patrie du bienheureux, et nous racontant les faits qui se sont passés à Edesse et ont été rapportés par le portier, et ceux encore qui suivirent la mort du saint et son ensevelissement, la recherche de son corps dans le tombeau, sa sortie du tombeau dont Dieu seul connaît le secret, et son arrivée à Rome. Le portier qui a écrit l'histoire du saint l'a racontée d'après ce qu'il avait appris directement du bienheureux. Quant aux auteurs dignes de foi[1] qui ont écrit à Rome son histoire, ils l'ont fait sans rien savoir de sa mort à Edesse. Et cela vint de ce que peut-être le bienheureux lui-même n'eut pas connaissance des circonstances de sa mort à Edesse, et de ce qu'eux non plus n'en reçurent pas d'Edesse le récit. Ils n'en ont donc rien dit, parce qu'ils n'avaient rien appris que par le papier qu'on trouva dans la main du bienheureux lors de sa mort à Rome.

1. Il est possible que l'expression ܡܗܝ̈ܡܢܐ désigne ici des personnes munies d'une charge officielle : archivistes, historiographes. Cf. C. Dœpke, *Glossarium Chrestomathiæ Syriacæ Michaelis,* p. 142, et Phillips, *The doctrine of Addai,* p. ܟ, l. 13 et p. ܠܕ, l. 4.

Et peut-être est-ce le désir qui occupait son esprit pendant sa maladie à Edesse que Dieu réalisa pour lui, selon sa demande, et à la prière de ses parents de voir leur fils avant de mourir. Dieu fit de telle sorte dans sa bonté que la vertu du saint restât ignorée des hommes pendant sa vie, et que ses parents ne fussent pas privés de la grâce qu'ils imploraient de voir leur fils et de mourir après.

Voici donc comment ceux de Rome ont écrit l'histoire de ce qui advint après sa sortie du tombeau à Edesse et son arrivée chez eux :

Quand l'Homme de Dieu vit qu'il commençait à être connu des gens d'Edesse, il s'enfuit de cette ville et vint à Laodicée; et, trouvant un vaisseau qui allait à Tarse, il y monta en se disant : « Allons à Tarse, au temple de Saint-Paul. Là je ne serai pas connu du peuple de la ville. » Dès qu'il fut entré dans le vaisseau, celui-ci fut emporté par un vent violent et amené dans la patrie du bienheureux à la ville de Rome. Le bienheureux, lorsqu'il sortit du vaisseau, s'écria : « Dieu soit béni de ce qui arrive! Me voici dans mon pays! Je ne serai plus à charge à personne; mais j'irai chez mes parents. Eux-mêmes aujourd'hui ne me reconnaîtront pas. » Et en quittant le vaisseau pour partir, il ajouta : « C'est un effet de la providence du Seigneur. » Parole qui sera confirmée par des signes.

Il s'en alla donc et se rendit chez ses parents. Et il rencontra son père, qui revenait du palais avec sa suite, et il le salua en lui disant : « Serviteur de Dieu, fais-moi cette grâce, à moi pauvre et étranger, de me laisser demeurer dans ta maison et me rassasier des miettes qui tombent de ta table[1] avec les esclaves de ta maison. Car il est dit que celui qui donne aux pauvres prête à Dieu[2]. Le Dieu très-saint t'accordera d'habiter le royaume des cieux. Il bénira aussi celui que tu as à l'étranger

1. Cf. *Luc,* XVI, 21.
2. *Prov.* XIX, 17.

et réalisera ton espérance à son sujet.» Son père, en l'entendant parler de celui qui était à l'étranger, sentit s'accroître son désir ardent d'accueillir cet homme, parce qu'il avait rappelé le souvenir de son fils unique dont il ignorait le sort. Et aussitôt il l'emmena, l'introduisit chez lui et dit à tous ses esclaves: «Celui de vous qui voudra servir cet étranger, je le jure par le Dieu vivant! sera affranchi et recevra en héritage une part de mon bien. Mais cependant faites que son lit soit dressé dans le vestibule de mon palais, par où j'entre et je sors, de façon que je le voie toujours, quand j'entrerai et quand je sortirai. Pour sa nourriture, qu'on ne lui impose aucune gêne : j'ordonne qu'il reçoive de ma table ce dont il aura besoin. Faites qu'il en soit ainsi.»

Mais les esclaves, quand le soir était venu, tourmentaient le saint, et le souffletaient, et se moquaient de lui, et lui faisaient subir beaucoup d'autres mauvais traitements, le frappant à coups de pieds et à coups de poings. A ces outrages, lui ne se fâchait pas, mais se rappelait cette parole de l'Évangile où il est dit : «Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente lui aussi l'autre [1].» Car l'Homme de Dieu savait que ces maux qui lui arrivaient venaient du fait de Satan et de l'hostilité de ce haineux ennemi des bonnes œuvres. Bien mieux, il les supportait avec joie et avec zèle, car il avait l'Esprit-Saint pour conseiller.

Or l'Homme de Dieu vécut ainsi dix-sept années chez ses parents, sans en être reconnu, dans une entière humilité et une complète indigence. Et quand le temps fut venu de sa mort corporelle et de sa sortie de ce monde, l'Homme de Dieu dit à l'esclave qui le servait : «Mon frère, va me chercher du papier et de l'encre.» Et l'esclave alla lui chercher du papier et de l'encre. Puis le bienheureux s'assit et écrivit toute l'histoire de sa vie, depuis le jour où il était sorti de la maison de ses parents jusqu'à ce jour. Il dit les secrets qu'il y avait eu entre son père et sa mère et lui; les discours qu'il avait tenus à sa fiancée; ce qui se passa quand elle était assise dans la chambre

1. *Matth.* V, 39.

nuptiale, et quand il lui donna son anneau et son pallium [1] enveloppés dans un voile de soie pourpre; et tous les événements postérieurs de sa vie, de façon qu'après sa sortie du monde ses parents reconnussent à ces signes qu'il était leur fils.

Un jour donc, le dimanche de la semaine sainte, après la célébration des mystères divins, après la communion du peuple, alors que l'archevêque Innocent était dans l'église avec les pieux empereurs de la ville de Rome, une voix fut entendue qui sortait de l'autel et qui disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et qui portez de lourds fardeaux, et je vous donnerai le repos.[2] » L'étonnement et la crainte saisirent tous les assistants, et ils tombèrent la face contre terre, criant : « Seigneur, aie pitié de nous! » et implorant Dieu. Et une seconde fois la voix se fit entendre et dit : « Cherchez l'Homme de Dieu, qu'il prie pour Rome! Car vendredi, à la première heure [3], Dieu lui reprendra son dépôt. » Et la voix se fit encore entendre pour la troisième fois et dit : « Cherchez-le dans la maison d'Euphémianus, le corps pur de l'Homme de Dieu! »

Or le soir du jeudi de cette semaine, le peuple entier, les pieux empereurs, l'archevêque Innocent et tout le sénat se réunirent,

1. On pourrait être tenté de traduire ܪܕܝܕܐ par « ceinture », car tous les textes grecs portent ζώνην, et l'on sait que notre seconde vie syriaque provient d'une source grecque. Mais ܪܕܝܕܐ ou ܐܪܕܝܕܐ n'a pas d'autre sens que celui de *pallium*. C'est ainsi que le rédacteur de la vie carschouni du Vatican, qui a constamment utilisé les deux vies syriaques, a compris ce mot. Voy. la traduction du P. Benedetti *(Acta Sanct.* juill., t. IV, p. 266) : *Tum repente assurgens, annulum et pallium exuit, et utrumque uxori tradens . . .*

2. *Matth.* XI, 28.

3. Les Orientaux faisant commencer le jour avec les premières ombres de la nuit précédente, l'expression ܢܓܗ (ou quelquefois ܢܓܗܝ) indique la veille d'une fête ou d'un jour de la semaine, et non pas le matin de cette fête ou de ce jour. ܢܓܗ ܥܪܘܒܬܐ que j'ai traduit : « vendredi, à la première heure », signifie donc en réalité : « jeudi, à la tombée de la nuit ». C'est dans ce sens que la vie romaine a écrit : *illucescente die parasceve;* et la vie byzantine primitive avait peut-être : ἐπιφωσκούσης τῆς παρασκευῆς. On sait qu'aujourd'hui encore la célébration des grandes fêtes de l'église catholique commence la veille au soir.

et, portant avec eux la croix qui donne la vie, celle où il y a du bois précieux de la vraie croix, se rendirent au temple saint de Pierre et Paul, cherchant avec ardeur et avec amour le saint corps objet de la révélation. Ils entrèrent donc au temple de Saint-Pierre, et les empereurs, les archevêques et tout le sénat tombèrent prosternés, suppliant l'Esprit-Saint de leur révéler où était le saint corps, et implorant avec des cris le secours de notre sainte Dame, la Mère de Dieu, Marie, et des princes des disciples, Pierre et Paul, dont les reliques étaient placées dans une châsse devant eux. Puis les pieux empereurs et les archevêques se levèrent, et tous regardaient au ciel vers Dieu. Et la bonté divine se manifesta pour eux du haut des cieux et leur dit : « C'est dans la maison d'Euphémianus qu'est celui que vous cherchez. » Alors les pieux empereurs et les archevêques, se retournant, appelèrent Euphémianus auprès d'eux et lui dirent : « Tu as chez toi une telle grâce et tu ne nous l'as pas révélé! » A quoi Euphémianus répondit : « Par le Dieu vivant! je l'ignorais. » Aussitôt il manda en toute hâte le chef de ses esclaves et lui dit : « Sais-tu quelqu'un parmi tes compagnons qui possède une telle grâce? » Et l'esclave, les yeux au ciel, jura par Notre-Seigneur et par le bois de la vraie croix, et répondit : « Je ne connais personne qui possède une telle grâce. »

Alors les pieux empereurs et les archevêques et tout le sénat décidèrent d'aller à la maison d'Euphémianus, pour y chercher le précieux corps. Et aussitôt Euphémianus commanda à ses esclaves de préparer des trônes et des sièges pour le cortège des pieux et nobles empereurs et pour les princes des prêtres, et d'apprêter des lampes et des parfums à l'odeur suave, afin de faire aux empereurs la réception d'usage. Puis les empereurs et les archevêques vinrent à la maison d'Euphémianus.

Or, la mère de l'Homme de Dieu étendit un voile blanc devant une fenêtre, et de là elle regardait et se disait : « Pourquoi ce mouvement et cette agitation? Qu'arrive-t-il et de quoi parle-t-on? » De même la bru, sa fiancée, se tenait cachée,

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
OCT 27 1953
LIBRARY

regardant elle aussi, et écoutant ce qu'on disait. Alors s'avança l'esclave qui servait l'Homme de Dieu et s'adressant à son maître : « Celui que vous cherchez ne serait-il pas ce pauvre que tu m'as chargé de servir? Car nous avons vu en lui de grandes vertus et des signes éclatants. D'un dimanche à l'autre dimanche, après qu'il avait participé aux ineffables mystères divins, il mangeait deux onces de pain et demeurait ainsi à jeun toute la semaine. Et tout le temps de sa vie, il passa ses nuits sans sommeil. Même il y eut maintes fois des esclaves qui le souffletaient et se moquaient de lui; mais il acceptait avec une joie grande et un zèle vif tous les tourments qui lui venaient d'eux. »

Lorsqu'Euphémianus, son père, eut entendu ces paroles, il s'approcha de l'endroit où il était couché et se pencha sur lui, mais il ne perçut aucun bruit de voix ni de gémissement. Il découvrit son visage, et vit qu'il resplendissait comme la face d'un ange. Et il tenait un papier dans sa main. Et comme son père voulut le lui prendre pour voir ce qui y était écrit, il se refusa à le lui donner. Alors Euphémianus s'avança vers les pieux empereurs et leur dit : « Nous avons trouvé celui que vous cherchez. » Et tout de suite il se mit à leur raconter comment il l'avait reçu chez lui, il y avait dix-sept ans, et leur fit connaître aussi qu'il tenait un papier dans sa main et qu'il n'avait pas voulu le lui donner. Sitôt que les pieux empereurs l'eurent entendu, ils commandèrent qu'un riche brancard fut placé au milieu de l'assemblée et qu'on apportât le précieux corps pour l'y déposer. Puis les pieux empereurs se levèrent, avec les archevêques et tous les assistants, et demandèrent à ce mort placé devant eux de leur donner le papier qu'il avait à la main. Mais il ne le leur donna pas. Alors les empereurs et les archevêques s'avancèrent vers lui et lui dirent : « Tout pécheurs que nous soyons, nous sommes les Empereurs; et voilà aussi le Père de toute la terre habitée. Donne-nous ce papier qui est dans ta main, que nous voyions quelles choses y sont écrites. » Et aussitôt il

leur donna le papier. Et l'ayant pris, ils le remirent au vertueux Actius, grand chartrier de la sainte église.

Celui-ci fit la lecture du papier. Et dès que le père eut entendu le récit qu'il contenait, il reconnut son fils, et, se levant précipitamment du siège où il était assis, il déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux et répandit à terre ses cheveux blancs. Il courut se jeter sur la poitrine de son fils, et il pleurait amèrement et disait : «Malheur à moi! mon seigneur. Pourquoi as-tu agi ainsi envers moi, et as-tu rempli mon cœur de chagrin et de tristesse?» Et il gémissait et disait encore : «J'étais comme dans la désolation d'être privé de toi; je te voyais étendu devant moi, j'entendais ta voix : et tu ne m'as pas révélé ni montré que tu étais celui que j'espérais revoir, quand en te faisant reconnaître tu m'eusses consolé et rendu la vie. Malheur à moi! mon fils chéri. Malheur à moi, infortuné et misérable! Que pourrais-je faire, ou que pourrais-je dire? Comment mon cœur ne s'emplirait-il pas de sanglots, quand j'ai la douleur et le chagrin de voir mon fils unique étendu sans vie sur ce brancard et ne me parlant pas?»

Quand la mère l'entendit, pareille à une lionne qui sort de sa cage et jette des regards furtifs, telle elle sortit aussi, et elle s'avançait au milieu de l'assemblée, — car la foule était grande qui se pressait dans sa maison, — en criant et suppliant son mari de lui faire faire place, pour qu'elle pût embrasser son fils. Puis, arrivée près de lui, elle pleura avec d'amers sanglots en disant : «Malheur à moi! mon fils chéri, le nourrisson de mes seins, l'espoir des mes yeux, la consolation de ma vie.» Et elle se jeta sur la poitrine de ce corps saint et précieux, qu'elle baisait avec amour; et elle disait dans sa souffrance : «Pourquoi as-tu agi ainsi envers moi, ô mon fils? Pourquoi as-tu rempli mon cœur de tristesse et de chagrin, et as-tu ajouté à ma douleur première cette douleur de t'avoir vu gisant en proie à la misère et aux tourments parmi les esclaves, dans la maison de ton père? Et moi je l'ignorais! Tu me l'as caché! Tu ne m'as pas révélé

ce secret dont la connaissance m'eût consolée et m'eût rendu la vie! » Et ses yeux, ainsi que deux fontaines, versaient des larmes continuelles.

Alors sa fiancée, gémissante et revêtue de longs voiles noirs, accourut près de lui, criant et disant à travers ses gémissements : « Hélas! mon seigneur, pourquoi as-tu agi ainsi envers moi? Tu m'as remplie d'une grande affliction! Malheureuse que je suis, qui vois ici ma colombe, le seul qui fût à moi parmi les hommes! Comment te revoir désormais? En qui plus espérerai-je? »

Les empereurs et tout le peuple étaient dans l'admiration. Ensuite les malades et les paralytiques s'approchèrent du saint corps et furent guéris. Et ceux qui étaient muets parlèrent, et les aveugles virent, et les lépreux furent purifiés et les démons furent chassés.

Puis les pieux empereurs portèrent eux-mêmes le brancard sur lequel on l'avait placé, afin d'être sanctifiés par le saint corps. Mais tout le peuple se pressait autour du brancard, de telle sorte qu'ils ne pouvaient avancer. Alors les empereurs et les archevêques ordonnèrent de jeter beaucoup d'or et d'argent sur le chemin, afin que la foule se détournât pour courir vers l'or et leur livrât passage. Mais le peuple n'accorda même pas un regard à cet or : l'unique désir de tous tendait au saint, pour en toucher les restes. A grand' peine purent-ils le porter au temple de Saint-Pierre; et là, on célébra des fêtes en son honneur pendant sept jours, tandis que son père et sa mère et sa fiancée étaient dans le deuil. Ensuite les pieux empereurs ordonnèrent qu'on fît une châsse d'or et de pierreries, et, quand on l'eut apportée, on y plaça le corps précieux du saint. Et soudain cette châsse laissa couler un chrême à l'odeur suave, et tout le peuple se pressa pour prendre de ce chrême. Et quiconque en prit, ce lui fut d'un grand secours par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Louange à lui, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles! Amen.

Fin de l'Histoire de l'Homme de Dieu.

APPENDICE

Office de Saint Alexis (rite melkite)

XVII adar. Mémoire de Saint Alexis, l'Homme de Dieu.

Στιχηρά, dans le 1er ton, sur : *Vous, saints martyrs . . .*

Oui, nous te reconnaissons pour l'Homme de Dieu! Tu l'es à la fois par le nom et par toutes sortes d'œuvres admirables et extraordinaires. Car c'est par les actes que tu t'es illustré; c'est par le dépouillement et par l'absolue solitude que tu as affirmé sur terre ta prodigieuse sainteté. — Prie donc et intercède, afin que soient accordées à nos âmes à tous la paix éternelle et l'infinie miséricorde!

Tu as arrosé ton corps d'une rosée splendide et rafraîchissante, pour éteindre l'ardeur des désirs sensuels, ô bienheureux Alexis! Au feu brûlant des possessions terrestres, tu as préféré justement la lumière qui éclaire et tu t'es rendu digne de l'acquérir. Tu as échangé les voluptés du corps pour la spiritualité des anges. — Prie donc et intercède, afin que soient accordées à nos âmes à tous la paix éternelle et l'infinie miséricorde!

Ferme et persévérant, sans un regret[1], tu as demeuré à la porte de tes parents, ô bienheureux! exposé aux mépris, aux risées et à la persécution de tes esclaves, pendant tout un long

1. A moins que ܕܠܐ ܨܘܚܠܬܐ ne soit une mauvaise traduction du grec ἀγνοούμενος.

espace de temps. C'est pourquoi tu as été révélé, au moment de ta mort, par le prodige d'un miracle sublime; et tu as reçu le don de guérir tous les malades et de chasser les malins esprits du corps des fidèles.

Canon de la nuit, dans le 2e ton. Ode 1e, sur : *Au fond de la mer . . .*

Tu as pris sur toi de marcher sans reproche et sans souillure dans la voie difficile et étroite, ô sage! et tu t'es efforcé de te soustraire au monde dès ton enfance. C'est pourquoi je t'en supplie, dirige mon esprit borné dans la voie pleine d'obstacles, ô Alexis!

Tu as brûlé tout entier pour Dieu, ô bienheureux et excellent en tout! Tu as vécu corporellement hors de ce monde, et tu as gagné en retour la récompense du monde incorruptible et céleste. Tu es parvenu au séjour de la Jérusalem, cette mère des premiers-nés dont les noms sont inscrits au ciel.

Ô mœurs graves et dignes de louange! Tu as rompu la clôture d'un sein stérile et tu as été octroyé comme Samuel, ô glorieux saint, paré de toutes les beautés! Dès le ventre de ta mère, tu as appris le culte de la modestie, et tu as été guidé dans les voies de l'Esprit-Saint par l'esprit salutaire de la foi.

Mariale. — Le Fils, le premier-né, le principe qui n'a pas eu de commencement, qui siège sur le même trône que le Père, lorsqu'il voulut descendre pour nous visiter, a trouvé en toi sa cause excellente. C'est dans tes entrailles pures qu'il a pris et revêtu une forme à notre ressemblance; et tu es apparue vierge encore, après avoir enfanté, d'une manière surnaturelle.

Ode 3e, sur : *Le désert a germé et produit . . .*

Tu as fixé et arrêté tes regards dans la contemplation d'un but pur et saint. Tu as échangé les voluptés des passions ter-

restres pour les joies du ciel, et, par la pureté du corps, tu as mené la vie d'un être incorporel.

Les agitations du monde, ses honneurs, ses richesses, ses biens corruptibles et périssables, tu as tout quitté et rejeté. Et tu t'es montré le glorificateur de la Trinité, en imitant la pauvreté du Seigneur, ô Alexis! [1]

Mariale. — Celui [2] que les anges ne peuvent pénétrer, qui est insondable pour les chérubins et les séraphins, est né de toi [3] comme homme; il est apparu parfait dans ses natures divine et humaine, et il a retiré de l'erreur les nations perdues.

Κάθισμα, dans le 4e ton, sur : *Aussitôt* . . .

Tu t'es montré observateur parfait de la loi divine, ô notre père Alexis! en passant ta vie dans une pauvreté rigide et dans les méditations, en détruisant en toi les pensées charnelles. C'est pourquoi tu es arrivé au royaume des cieux; et nous t'implorons, nous tes serviteurs : prie pour que nous y participions avec toi!

Ode 4e, sur : *Tu es venu au monde* . . .

Tu as souffert et supporté, de ton propre choix, l'absolue pauvreté, en demeurant à la porte de tes parents [4] et en imitant la complète indigence de Lazare. Dans une visée lumineuse, tu as incliné ton cœur intelligent vers les richesses célestes.

Tu as voulu que tes jours fussent libres des biens et des délices terrestres; une seule fois dans la semaine, tu prenais la

1. Le texte du dernier vers de cette strophe me semble fautif et altéré; mais le sens n'en est pas douteux. — Notre version syriaque a omis ici, avant le *Mariale,* la troisième strophe de l'ode, que le canon grec donne ainsi : Ἐν δάκρυσι καὶ πόνοις τε, καὶ ἐγκρατείᾳ πάνσοφε . τὸ ἀγαθὸν ἐζήτησας, πότε ἥξει φῶς ἐπιγνώσεως, τὴν ἀπάθειαν νέμον τῇ καρδίᾳ σου.

2. Il faut corriger [illegible] au lieu de [illegible].

3. Au lieu de [illegible], on pourrait peut-être mieux corriger [illegible].

4. Il faut lire [illegible] au lieu de [illegible].

nourriture nécessaire pour te soutenir sans te rassasier, ô bienheureux! en vue de la gloire ineffable, et de la paix éternelle à laquelle il n'y aura pas de fin.

Tu as mis tes soins à faire de ton cœur un temple vivant pour la demeure du Seigneur. Tu as choisi d'habiter et de rester constamment dans l'église de la Mère de Dieu. Tu as désiré ardemment d'acquérir par ton zèle la félicité d'en haut.

Mariale. — Tu as nourri de ton lait celui qui donne la nourriture à tout ce qui respire, Vierge mère. Rassasie mon cœur, vide et affamé de la connaissance divine; donne-moi et inspire-moi le repentir véritable, à moi chétif qui t'implore.

Ode 5e, sur : *Tu es le médiateur . . .*

Des larmes continuelles que tes yeux ont versées et répandues nuit et jour, tu as arrosé ton âme comme un champ, et elle a étalé une récolte centuple de fruits spirituels. Tu l'as admirablement gouvernée et tu l'as gardée de l'entrave des passions.

Tu as été sur la terre l'exemple d'un être corporel qui vit comme un être incorporel, ô père! grâce à la continence et à la prière ininterrompue qui furent ton application constante et incessante, et qui ont fait, ô bienheureux et digne de toutes louanges! ton illustration et ta renommée [1].

Mariale. — Celui qui habite le séjour de lumière a eu pour demeure ton ventre vierge et saint. Il a ramené et retiré le monde entier de l'abîme des ténèbres. Prie-le sans cesse d'éclairer et d'illuminer ceux qui chantent tes louanges!

Ode 6e, sur : *Lorsqu'au fond . . .*

Tu as été le temple splendide de Dieu, ô glorieux saint! Tu

1. Le canon grec ajoute ici une troisième strophe, omise par le traducteur syriaque : Πυρὶ προσευχῶν, ἁμαρτίας ἔφλεξας τὴν ὕλην σοφὲ . ἀγρύπνοις δεήσεσι, πᾶσαν ἡδυπάθειαν ἐκοίμησας . κοιμηθεὶς δὲ πρὸς φέγγος, μετέβης τὸ ἀνέσπερον.

as choisi d'habiter dans le temple immaculé de la Mère de Dieu, mais sans te faire connaître, secrètement, et c'est elle qui annonça et révéla ta présence dans son temple.

Ton jeûne et tes prières sont montés vers Dieu, suaves comme une fumée d'encens. Par eux tu as chassé et repoussé les passions détestables des fidèles, et tu as répandu un doux parfum ![1]

Mariale. — Le Verbe qui a habité dans ton sein a changé et renouvelé entièrement en ta personne les lois naturelles, devenues surannées et vieillies. Il nous a sauvés de toutes chutes et, dans son amour infini, a fait voir en nous ses frères bien-aimés.

Κοντάκιον, dans le 2e ton, sur : *Prédicateur de la foi . . .*

Celui qui dès son enfance a consacré son âme au Seigneur, qui dès son berceau a reçu le bienfait de la grâce, celui qui a mérité le nom d'Homme de Dieu, unissons nos plus doux accents pour le célébrer dignement par toutes sortes de chants et de cantiques, et louons-le d'avoir terrassé la troupe des démons.

Ode 7e, sur : *L'ordre du tyran . . .*

Tu as soutenu courageusement, ô noble saint! la tâche de demeurer à la porte de tes parents tout à fait ignoré d'eux, et tu as supporté avec joie la risée et la moquerie de tes esclaves. Tu es resté tout le temps de ta vie dans l'absolue pauvreté et dans la douleur par où on se rachète des passions.

Tu as dompté et anéanti les passions aveuglantes du corps, pendant que tu contemplais et que tu voyais tes parents comblés des honneurs du monde, sans qu'ils te reconnussent. Tu as achevé les années de ta vie sous les injures dont t'accablaient

1. La troisième strophe de cette ode est omise dans notre version syriaque. Elle est ainsi conçue dans le canon grec : Ἱερᾷ πολιτείᾳ κοσμούμενον, πάλιν ὁ Χριστὸς μὴ βουλόμενον ἔνδοξε . σὲ τῇ πατρίδι δίδωσιν, ἀποφεύγοντα δόξαν τὴν πρόσκαιρον.

tes esclaves, qui t'insultaient sans pitié quand il eût fallu te glorifier [1].

Mariale. — Tu es apparue pour accomplir les mystères des prophètes sublimes et dignes de toute gloire, ô Vierge bénie, glorieuse et immaculée! Car tu as conçu et enfanté le Verbe, qui nous a relevés des chutes du péché. C'est pourquoi nous chantons tes louanges, Vierge pure, pleine de grâce, et joie des anges!

Ode 8e, sur : *Autrefois une fournaise . . .*

Celui qui jusque-là était resté inconnu des parents qui lui avaient donné la vie corporelle, quand le temps vint pour lui du départ définitif, leur révéla et leur fit connaître clairement le mystère de son existence, pour la plus grande gloire du Christ, et pour les louanges et les honneurs qu'il était juste qu'il reçut de ses parents.

Le maître de l'univers, d'une voix retentissante, révéla et fit connaître par toute la ville de Rome la richesse de ce trésor, découvert sous l'apparence de la misère et de la pauvreté, et qui distribuait incessamment et largement les dons de la santé à tous ceux qui accouraient avec foi vers lui.

Les princes des peuples, les empereurs et les prêtres tous ensemble se réunirent avec empressement, par l'ordre de Dieu, pour te donner la sépulture, ô bienheureux! Et ce fut avec une grande admiration qu'ils découvrirent ce que tu avais supporté, ô saint digne de toutes louanges! par la vertu et le secours de l'Esprit-Saint.

Mariale. — Alors que nous étions en proie à la décrépitude et à la corruption, pour avoir transgressé les commandements divins, nous avons été créés de nouveau et rajeunis par un Dieu

1. Nouvelle omission, dans notre version syriaque, de la troisième strophe de cette ode, ainsi conçue dans le canon grec : Ὢ θαῦμα πῶς ἔμεινας ἀεὶ πτωχεύων . ἐν πλούτῳ Ἀλέξιε, ἀπείρου ταπεινώσεως . πῶς ἤνεγκας παίζεσθαι . καὶ ὀνειδίζεσθαι . ὑπὸ παίδων πάνσοφε τῶν σῶν, ἀγνοησάντων τὴν πολιτείαν σου.

miséricordieux et clément, qui s'est fait homme d'une manière inexplicable dans ton sein incorruptible, ô Vierge pure et immaculée! et qui nous a tous rachetés de nos péchés.

Ode 9e, sur : *Le fils enfanté . . .*

Tu as répandu et prodigué sans fin les guérisons et les cures, quand tu as été porté au tombeau, ô glorieux saint! Par la vertu divine épanchée sur toi, les aveugles privés de lumière ont recouvré la vue et ceux qui ne parlaient pas ont reçu la parole. Louange à toi en notre Seigneur, ô Alexis!

Tu es apparu aussi resplendissant et aussi éclatant que le soleil à l'aspect lumineux, lorsqu'on t'emporta pour te déposer dans la tombe commune. Tu as opéré toutes sortes de guérisons excellentes, tu as mis en fuite toutes les passions mauvaises, tu as replongé dans les flammes les démons rebelles et tu as délivré ceux qui avaient la crainte du Seigneur.

Sur l'ordre instant de Dieu, toutes les classes se sont réunies pour t'ensevelir : le patriarche, l'empereur victorieux, ami du Christ, plein de bonté et de mansuétude, tous les patriciens, les prêtres et le peuple, accourus de tous les pays pour s'approcher de toi, ô glorieux saint!

Tu es monté au ciel, enlevé sur le char splendide de tes vertus, et tu as établi ta demeure au milieu des troupes de tous les bienheureux, parmi les chœurs des apôtres, des saints martyrs, des patriarches et de tous les justes. Souviens-toi donc de nous, qui t'honorons, ô Alexis!

Mariale. — C'est avec joie que nous t'adressons les paroles de Gabriel, et que nous crions sans cesse et répétons avec respect : « Salut à toi, terre bénie et divine, qui n'as pas reçu de semence corruptible! Salut à toi, libératrice, qui nous as déliés de l'anathème! Salut à toi, ravissement et joie des saints! »

ADDITIONS ET CORRECTIONS.[1]

P. ܟܐ, l. 7, après ܕܐܠܗ̈ܝܬܘܢ, ajoutez : ܡܕܒ̈ܪܢܐ, que portent tous les mss., sauf *A* et *C*.

» ܟܛ, » 13, nota : ms. ܕܫܘܬܦܘܬܐ, sans ribbui.

» » , » 16, » : » ܟܬܒܒܐ, sans ribbui.

» » , » 18, » : » ܕܡܟܬܒܢܘܬܐ, sans ribbui.

» ܠܕ, » 7, » : » ܠܗܘ au lieu de ܘܠܗܘ.

» » , » 15, » : » omet ܕܠܐ.

» ܠܛ, » 15, corrigez : ܐܘ̈ܠܨܢܗ, avec *G*.

» ܡܗ, supprimez les mots ܘܐ̈ܢܫ ܐܦܝܣܩܘܦ̈ܐ ܘܟܠܗ ܒܗܢܐ (l.15) et ܕܟ̈ܠܗܐ (l. 16), qui ne se trouvent que dans le ms. *E*.

» ܡܘ, l. 4, corrigez : ܒܗ ܢܦܫܬ. ܘܡܫܒܚܐ ܒܬ ܘܢܣܒ, selon la leçon du ms. *H*.

» ܢܐ, » 21, nota : ms. ܡܨܡ.

» ܢܛ, » 6, corrigez : ܐܘܡܢܘܬܐ.

» » , » 13, lisez : ܕܡܩ̈ܦܢܐ.

» ܦܕ, » 7, corrigez : ܡܬܚܫܒ, suivant la leçon du ms. β.

» ܨܕ, » 2, » : ܐܢ̈ܫܝܢ ܡܢ.

» ܨܘ, » 12, » : ܕܐܘܚ̈ܕܢܐ.

» XXX, » 30, lisez : de reste, au lieu de : du reste.

» XL, » 3, » : j'ai plaisir à, au lieu de : j'ai le plaisir à.

1. Malgré le soin qui a été apporté à la correction des épreuves du texte syriaque, il s'est produit au dernier tirage un certain nombre de fautes qu'il était impossible d'éviter. Tantôt c'est le point supérieur d'un *rich* ou le point inférieur d'un *dôlath* qui est tombé ; tantôt c'est la hampe d'un *lômadh* ou d'un *tau* qui s'est brisée et a disparu. Je ne relève point ici ces fautes que les lecteurs reconnaîtront aisément.

ܒܚܘܒܐ ܠܟܘܢ ܗܘܐ[1] ܒܡܘܩܕܢܝܗܝ .
ܘܠܐ ܡܟܝܠܐ[2] ܒܪܚܡܝܗܝ .
ܘܒܪܚܡܬܐ ܐܒܝܬܗܝ .
ܫܠܡ ܠܟܘܢ ܚܝܠܐ ܒܪܝܟܬܐ ܘܠܒܝܫܬܐ .
ܟܕ ܘܠܐ ܡܬܚܙܝܐ ܐܘܪܚܐ ܒܡܫܝܚܘܬܐ .
ܫܠܡ ܠܟܘܢ ܡܥܘܢܬܐ ܕܥܠܝܬܐ .
ܫܠܡ ܠܟܘܢ ܕܝܪܐ ܒܚܘܒܐ ܕܡܫܝܚܐ ܀

1. α ܗܘ.
2. β ܡܟܠܐ.

ܗܘ ܕܙܩܦ ܠܡܫܡܫܢܐ ܘܠܒܫܐ ܘܥܡܡܐ .
ܘܡܠܟܐ ܩܫܝܫܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܥܡܗ ܠܥܡܐ .
ܕܥܡ ܟܠ ܩܕܝܫܝܢ ܐܒܗܬܗ ܗܘܘ .
ܡܫܡܫܢܘܗܝ ܕܟܠܗܘܢ ܠܡܫܝܚܐ[1] ܀

[2]ܐܬܟܢܫܬ ܐܚܝܕܐ ܘܐܬܟܢܫܬ .
ܟܠ ܢܦܫܐ ܡܫܡܫܬܐ ܕܙܕܝܩܐ .
ܘܫܠܝܚܐ ܘܣܗܕܐ ܐܒܗܬܐ ܕܐܡܬ
ܢܒܝܐ ܕܟܠܗܘܢ ܣܗܕܐ[3] .
ܘܢܒܝܐ ܕܩܕܡܝܐ ܘܫܠܝܚܐ ܦܪܘܩܐ .
ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܟܠܗܘܢ[4] ܐܒܗܬܐ .
ܘܟܠܗܘܢ ܐܬܪܡܝ ܐܦ ܠܟ[5] .
ܕܢܘܡܫܬܒܚ ܠܗ ܠܡܫܝܚܐ ܀

ܡܪܢ[6] ܦܠܐ ܗܘ ܕܢܬܪܥܐ[7] .

M. Zotenberg a noté l'usage constant de cette manière d'écrire dans un autre ms. du Menæon (voyez nº 133 du *Catalogue des manuscrits syriaques de la Bibliothèque nationale, Paris 1874)*. — Le texte grec d'ailleurs ne parle que d'un seul patriarche : Συνῆλθε κηδεῦσαί σε πατριαρχῶν ὁ πρόκριτος, βασιλεύς τε ὁ λίαν φιλοχριστότατος, κτλ.

1. Les trois derniers vers sont faux. Je voudrais les restituer ainsi : ܘܡܠܟܐ ܩܫܝܫܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܥܡܗ . ܕܥܡ ܟܠ ܩܕܝܫܝܢ ܐܒܗܬܗ ܗܘܘ . ܡܫܡܫܢܘܗܝ ܕܟܠܗܘܢ ܠܡܫܝܚܐ .

2. Toute cette strophe est très-altérée dans le ms. β, qui la donne ainsi : . ܐܬܟܢܫܬ ܐܚܝܕܐ ܘܐܬܟܢܫܬ ܐܒܗܬܐ ܕܐܡܬ ܢܒܝܐ ܢܒܝܐ ܫܠܝܚܐ ܘܣܗܕܐ. ܐܒܗܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܣܗܕܐ ܘܢܒܝܐ ܕܩܕܡܝܐ ܘܫܠܝܚܐ ܐܬܪܡܝ ܐܦ ܠܟ ܕܢܘܡܫܬܒܚ ܠܗ ܠܡܫܝܚܐ .

3. α ܣܗܕܐ.

4. α ܟܠ. Mais ma correction est très-probable. Le texte grec dit : καὶ τῶν ἀποστόλων, μαρτύρων, πατριαρχῶν καὶ πάντων δικαίων.

5. Vers défectueux. — Restituez ܘܟܠܗܘܢ.

6. α ܡܪܢ.

7. β ܕܢܬܪܥܐ.

ܐܘܪܚܬ ܘܐܫܟܚܬ ܠܐ ܡܫܟܚܐܝܬ .
ܡܢ ܠܡܦܣܩܘܬܐ ܐܢܫܝܬ .
ܡܪܝܡ ܥܡܗ ܠܝ ܡܫܐ .
ܥܫܝܢܐ ܕܟܠܗ ܕܒܟܠܗ ܐܬܐܡܪ .
ܫܩܝܠܐ ܕܠܐ ܫܩܠܗ ܚܪܬܐ ܡܫܡܗ ܗܘܘ .
ܘܗܠܝܢ[1] ܕܠܐ ܡܟܠܬܐ ܡܟܠܬܐ .
ܡܥܟܣ[2] ܡܟܠܗܘܢ ܠܟܫܝܢܐ[3] ❖

ܐܢܫܡܬ ܕܡܢ ܡܢܫ ܘܡܨܝܢ .
ܡܨܒܘܢ ܚܣܝܢܐ ܠܗܢ ܡܫܪܐ .
ܡܢ ܡܕܡܢܐ ܗܘܬ ܕܐܢܫܘܬܐ[4] .
ܡܡܨܢܐ ܝܘܠܦܐ .
ܠܡܠܐܟܐ[5] ܫܬܡܫܬܐ ܡܠܡܠܢܐ ܡܢܡܪܘ[6] ܗܘܬ .
ܘܠܡܠܐ ܫܬܐ ܡܒܝܬܐ ܙܘܓ ܗܘܝܬ .
ܘܡܢܡܠܟܘܬ ܐܠܗ ܡܛܝܠܐ[7]
ܠܡܪܝܐܝܬ[8] . ܘܠܡܫܝܚܐ ܡܪܝܐ ܡܪܝܡ[9] ❖

[10] ܐܢܫܡܬܗ ܕܠܡܫܘܠܝ[11]
ܡܡܘܡܝܢܐ ܡܫܪܘܪܐ ܕܟܠܗ .
ܡܪܐ ܗܘ ܦܠܓܘܬܐ[12] .
ܘܐܦ ܡܟܠܐ ܐܚܐ .

1. α ܗܠܝܢ.
2. β ܡܥܟܣ.
3. β ܟܫܝܠܐ.
4. α ܕܐܢܫܘܬܐ.
5. α ܘܠܡܠܐܟܐ.
6. β ܡܢܡܪ.
7. α ܡܛܝܠܐ.
8. α ܠܡܪܝܐܝܬ.
9. α ܡܪܝܡ ܐܠܗ.

10. Cette strophe est omise dans le ms. β.

11. α ܕܠܡܫܘܠܝ.

12. α écrit ܦܠܓܘܬܐ; mais il écrit aussi au vers précédent ܡܫܪܘܪܐ, et en quelques autres passages, que j'ai cru inutile d'indiquer, la lettre ܪ est marquée de deux points, au lieu d'un seul, dans des mots au singulier.

ܐܬܓܠܝܬ ܗܘܐ ܠܟܝ ܡܢ ܩܕܝܡܬܐ[1] .
ܒܦܘܡܝܬܐ[2] ܠܥܒܕܐ .
ܐܝܟ ܕܠܡܬܢܘܠܘ ܐܘ ܠܡܫܠܡܢܐ .
ܘܠܕܡܘܬܗ[3] ܕܩܛܠܐ ܚܙܘ ܗܘܘ[4] .
ܒܟܠܢ ܕܡܫܬܡܫܢ ܒܡܫܡܫ ܒܗܘܢ .
ܒܝܕ ܚܝܠܐ ܘܫܘܡܠܝܐ ܕܐܘܣܝܐ ܕܒܢܘܗܪܐ ܀

ܠܟܝ ܗܟܘ . ܕܒܬܘܠܬܟܝ[5]
ܒܗܝ ܐܦ ܐܬܓܫܡܬܝ[6] .
ܡܢ ܒܣܪ ܦܘܣܝܬܐ ܕܠܐ ܘܡܢܗ ܦܠܝ ܕܐܬܡ .
ܗܘ ܡܬܒܣܪܐ ܘܡܫܠܡܐ .
ܕܠܐ ܦܘܡܟ ܝܕܥ ܐܬܒܢܝܬ ܗܘܐ[7] .
ܦܠܝ ܡܬܒܣܪܐ ܠܐ ܡܬܚܫܚܢܐ .
ܕܒܒܬܘܠܬܐ[8] ܕܥܡܐ ܘܕܠܐ ܡܬܢܨܝܒ[9] .
ܘܦܪܩ[10] ܠܒܢܝ ܦܠܝ ܡܚܒܝܢܐ ܕܐܕܡ ܀

ܥܢܝܢܐ : ܗ : ܡܠܟ[11] : ܒܪܐ ܕܡܠܟܘܬܐ :

[12]ܡܫܒܚܬܐ ܘܟܠ ܐܢܫܘܬܐ[13]

1. Vers défectueux.

2. α ܒܦܘܣܝܬܐ.

3. α ܘܠܕܡܘܬܗ.

4. Vers défectueux.

5. α ܕܒܬܘܠܟܝ.

6. α ܐܬܓܫܡܬܝ.

7. Vers défectueux. Il faut sans doute restituer ܕܠܐ ܦܘܡܟ.

8. α ܒܬܘܠ.

9. Ce vers a une syllabe de trop. Comme c'est ici la strophe dite *Mariale* (θεοτόκιον, ܬܐܘܛܘܩܝܘܢ), où l'on s'adresse toujours directement à la Mère de Dieu, je propose la restitution : . ܦܠܝ ܡܬܒܣܪܐ ܠܐ ܡܬܚܫܚܢܐ ܒܬܘܠܬܐ ܘܦܪܩ. Telle est d'ailleurs la leçon du texte grec : σεσάρκωται ἐξ ἀφθόρου σου, πανάμωμε, νηδύος.

10. α ܘܦܪܩ ܘܦܪܩ.

11. α om. ܡܠܟ.

12. *Schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* : 7. 8. 7. 6. 9. 10. (ou 4. 6.) 7. 9. Mais il est devenu dans un certain nombre d'odes, et justement dans celle-ci : 7. 8. 7. 6. *10. 9.* 7. 9.

13. α om. les ribbuis.

ܠܐ ܡܬܒܨܪܢܐ ܗܘܐ[1] .
ܡܢ ܐܒܘܗܝ ܕܡܫܝܚܘܬܗ ܗܘܘ ܦܪܝܫܐܝܬ .
ܡܐܡܪܐ ܕܢܦܩ ܠܗ ܢܡܘܣܗ[2] .
ܠܗܘ . ܕܐܬܐ ܠܢ[3] ܘܚܕܬ ܢܡܘܣܝܬܐ .
ܠܟܢܘܫܬܐ ܕܥܡܡܐ ܟܠܗ[4] .
ܘܟܗܢܘܬܐ ܘܠܐܡܪܐ[5] .
ܕܐܒܐ ܕܡܢ ܐܒܘܗܝ ܢܒܝܐ[6] ܗܘܐ ❖

ܩܠܐ ܚܡܫܐ[7] .
ܠܐ ܗܘܐ ܘܣܓܝ ܦܪܐ ܟܠ .
ܒܟܬܒܘܗܝ ܕܐܘܪܝܬܐ[8] ܠܟܗܢܘܬܐ .
ܘܫܡܫܬܐ ܗܝ ܕܐܠܦܝܢܬܐ[9] ܗܘܬ .
ܡܫܡܫܝܢ ܕܡܟܢܐ ܘܡܫܡܠܝܢܐ[10] .
ܘܡܬܡܟܟܬܐ[11] ܕܡܠܟܘܬܐ[12] ܟܗܢܐ .
ܘܠܐ ܦܣܩ[13] ܥܡܗ ܠܟܗܢܘܬܐ .
ܠܟܠ ܕܗܝܡܢ ܠܟܢܫܗ ܡܫܡܠܝܢܐ[14] ❖

ܩܘܡܐ ܕܟܗܢܐ .
ܘܡܠܟܐ ܐܟܚܕܐ ܥܡ ܥܡܐ[15] .

1. Vers défectueux.

2. α ܠܗ au lieu de ܠܗܘ; β semble donner ܡܐܡܪܐ ܕܢܦܩ ܠܗ ܢܡܘܣܗ.

3. α ܠܢ ܗܘܐ ܘܚܕܬ.

4. α ܠܟܢܘܫܬܐ ܕܥܡܡܐ ܟܠܗ; β écrit ܕܥܡܡܐ.

5. β ܘܠܐܡܪܐ.

6. β ܢܒܝܐ.

7. β ܩܠܐ ܚܡܫܐ.

8. α ܕܐܘܪܝܬܐ.

9. β ܕܐܠܦܝܢܬܐ.

10. α ܡܫܡܫܝܢ ܘܡܫܡܠܝܢܐ.

11. α ܘܡܬܡܟܟܬܐ.

12. β ܕܡܠܟܘܬܐ.

13. β ܦܣܩ.

14. α ܡܫܡܠܝܢܐ.

15. α ܘܡܠܟܐ ܘܟܗܢܐ ܕܡܫܝܚܐ ܥܡܐ ܐܟܚܕܐ; β ܘܡܠܟܐ ܘܟܗܢܐ . ܐܟܚܕܐ ܥܡ ܥܡܐ. Je base ma restitution sur le texte grec du Canon : Ἄρχοντες λαῶν καὶ βασιλεῖς συνῆλθον καὶ ἱερεῖς, μάκαρ, κτλ.

ܠܚܫ̈ܐ ܡܫܡ̈ܫܢܝܬܐ ܕܢܦܫܢ .
ܦܫܚܬ ܥܡܟ ܘܐܬܢܒܝܬ .
ܟܕ ܫܪܝܬ[1] ܗܘܝܬ ܘܫܪܐ ܠܐܢܫܘܬܢ ܒܐܡܪ ܢܟܣܐ[2] .
ܟܕ ܗܘܝܬ . ܠܐ ܐܫܬܘܕܥܬ[3] .
ܘܟܠܗ ܫܩܠܬ ܕܚܛܝܢ ܡܫܬܡܥܢܘܬܐ[4] .
ܕܟܒܪܐ[5] ܕܡܟܪ ܡܫܩܠ ܗܘܐ .
ܘܠܐ ܩܫܝܐ ܕܚܛܝ ܗܘܐ ܟܕ ܐܠܗ ܡܢܦܫ ܐܠܗ ܀

ܐܢܫܘܬܟ ܡܫܬܡܠܝܬܐ .
ܕܐܢܫܐ[6] ܕܢܩܫܐ .
ܡܢ ܚܘܒܐ ܡܫܒ̈ܚܘܬܟ[7] ܡܛܠ ܡܢܦܩܬܐ ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ ܕܠܐ[8] ܡܢܝܢ .
ܒܗܘ[9] ܕܒܥܒܕܐ ܒܐܠܗܘܬܟ ܘܐܫܬܪܪ .
ܗܘ ܕܒܝ ܡܦܪܥܢܐ ܕܝܠܗ ܐܥܒܪ ܠܝ .
ܘܟܠܗܘܢ[10] ܡܫܒܚܝܢ ܠܗ
ܕܥܡܗ ܡܠܟܐ ܡܫܡܫܢܐ[11] ܣܓܝܐܐ ܕܫܠܝܐ ܀

ܬܠܬ : ܗ : ܟܠ[12] : ܐܢܬܘܢ ܒܪܝܟ[13] :

[14] ܗܘ ܕܒܪܝܟ ܡܫܬܒܚ ܡܢ .

1. β ܫܪܝܬ.

2. Vers défectueux.

3. α ܠܐ ܐܫܬܘܕܥܬ.

4. Vers défectueux. — Le mot ܡܫܬܡܥܢܘܬܐ manque dans le *Thesaurus* de Payne Smith.

5. α ܕܡܟܪ ܟܒܪܐ; β ܘܡܟܪ ܟܒܪܐ. Ma correction me semble justifiée par le sens de la phrase aussi bien que par la mesure du vers.

6. β ܕܐܢܫܐ.

7. α ܘܡܫܒܚܘܬ.

8. β ܘܠܐ.

9. β ܒܗܘ ——— ܒܗܘ, répété par erreur.

10. α ܘܟܠܗܘܢ.

11. α ܡܫܡܫܢܐ.

12. α om. ܟܠ.

13. α om. ܒܪܝܟ.

14. *Schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* : 5. 7. 10. 7. 9. 8. 7. 9. Cependant dans cette ode le dernier vers de chaque strophe a plus souvent dix syllabes.

ܗܘ[1] ܕܩܢܐ ܠܡܥܡܘܕܝܬܐ ܕܡܢܗ ܗܘܬ .
ܦܪܩ ܠܥܡܗ ܒܚܢܢܐ .
ܩܢܐ ܠܐܘܪܐ ܥܡܗ ܕܡܫܝܚܗ .
ܫܡܥ̈ܝ ܗܘܐ ܥܡܗ ܠܡܫܡܥܢܐ .
ܗܘ ܕܥܠܡ̈ܝܢ ܨܝܕܐ ܥܡܗ ܕܐܠܗܐ .
ܘܐܬܦܢܝܐ ܕܡܢ ܘܥܠ̈[2] ܩܢܘܡܐ .
ܠܘ ܥܡܗ ܠܡܠܟܘܬ ܫܡܝܐ ܫܠܝܚܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ .
ܫܠܡܐ ܕܚܫܝܗ ܡܠܝܐ ܩܕܝܫܐ ܗܘܐ ܀

ܩܠܐ : ܒ : ܩܠ[3] : ܩܘܦܠܐ ܗܘ ܕܢܘܪܐ[4] :

[5]ܡܫܬܐܠ ܘܡܬܒܥ ܐܘ ܡܢܥܐ .
ܠܡܘܬܐ ܕܟܠ[6] ܢܘܚܐ .
ܘܐܚܐ ܕܡܟܝ ܡܢ ܡܟܠܬܗ ܠܐ ܐܫܬܘܕܥܘ[7] .
ܡܠܟܘܬܐ[8] ܕܩܢܐ ܢܦܫܐ .
ܡܠܟܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܒܥܠܡ ܡܢ ܩܕܡ ܐܠܗܐ[9] .
ܘܡܫܪܝܬܐ[10] ܫܘܒܚܐ[11] .
ܡܢܝܬܐ ܕܡܫܟ ܫܡܐ ܗܘܝܬ ܩܪܝܢ ܫܡܝܐ ܀

1. Je ne saurais établir ici aucun *schema*. Je n'ai trouvé nulle part le κοντάκιον ܦܪܘܩܐ ܕܥܠܡܐ. Au contraire, ces mots forment le premier vers d'un κάθισμα du quatrième ton, sur le type du κάθισμα ̈ܡܫܝܚܐ; or notre κοντάκιον est indiqué comme du deuxième ton. Je le reproduis simplement tel qu'il est coupé par la ponctuation dans le ms.

2. Ms. ̈ܥܠܝ.

3. α om. ܩܠ.

4. α om. ܗܘ ܕܢܘܪܐ.

5. Le *schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* est 7. 5. 14. 7. 7. 7. 14. 7. Quelques odes l'ont altéré en 7. 5. 14 (ou *15*). 7. 7. 7. 14. Il semble être devenu dans celle-ci 7. 5. 14. 7. *11*. 7. *12*.

6. β ̈ܟܠ.

7. α ܐܫܬܘܕܥܘ.

8. α ܡܠܟܘܬܐ.

9. α ܐܠܗܐ ܡܢ ܩܕܡ.

10. α ܘܡܫܪܝܬܐ.

11. β ܫܘܒܚܐ.

ܢܩܫ : ܗ : ܠܘ : ܥܡ ܩܢܘܢܬܐ ܕܥܠ̈ܝ[1] :

ܗܘܦܟܐ[2] ܡܫܝܚܐ ܕܐܠܗܐ ܗܘܝܬ[3] ܠܓܢܣܐ .
ܘܗܘܦܟܐ[4] ܕܠܐ ܡܬܗܦܟܢܐ ܕܡܫܝܚܐ[5] ܠܗܘܐ ܐܫܟܚ ܕܢܗܦܘܟ .
ܠܗ[6] ܐܝܟ ܕܡܫܚܠܦܐ ܐܠܐ ܡܬܗܦܟܢܐ .
ܡܢ ܗܘ[7] ܦܪܨܘܦ ܦܪܨܘܦ ܒܟܠܗ ܕܡܠܟܐ ܗܘܦܟܐ ܐܠܐ[8] ✧

ܘܗܘܐ ܘܡܬܚܡܢܐ ܕܡܫܝܚ ܠܗܘܢ ܠܐܠܗܐ .
ܡܢ ܦܘܡܐ ܕܡܫܝܚܐ ܕܗܘܝܘܬܐ[9] ܐܬܒܪܝܘ ܦܫܝܛܐܝܬ .
ܘܗܘ . ܒܟܠܐ ܠܚܝܐ ܕܡܬܩܝܡܢܐ .
ܕܢܦܩ ܐܠܐ[10] ܘܒܬܪ ܡܢܗܘܢ ܐܠܐ[11] ܕܡܫܝܚܐ[12] ܡܫܟܚܐ ✧

ܠܡܩܪܒܬܐ[13] ܝܗܒ[14] ܕܟܠܗ ܕܒܪܢܫܐ ܘܡܫܒܚܝܢ[15] .
ܟܕ ܡܢ ܕܢܦܫ ܝܗܒ̈ ܗܘܐ ܘܡܢ ܦܓܪܐ ܕܠܒܫܗ[16] ܓܒܪܐ .
ܘܢܛܪ[17] ܡܢ ܟܠ̈ ܡܘܬܒܐ[18] .
ܘܐܝܟ ܡܫܝܚܐ ܡܫܝܚ ܒܫܘܒܚܗ ܕܠܐ ܡܬܒܪܝܐ ✧

[19] ܩܘܢܛܩ[20] : ܗ : ܟ : ܠܘ : ܒܝܘܡܐ ܕܡܫܝܚܐ :

1. α om. ܕܥܠ̈ܝ.

2. *Schema (cf. l'hirmos, opp. et locc. citt.,) :* 11. 13. 8. 11.

3. β aj. ܐܘ.

4. β ܗܘܦܟܐ.

5. β ܡܫܝܚܐ.

6. α ܠܗܘ.

7. β ܗܘ.

8. β ܐܠܐ ܢܦܫܗ ܕܡܠܟܐ ܒܟܠܗܝ.

9. α sans ribbui.

10. α ܐܠܐ ܕܡܫܚܠܦܐ ܘܡܬܚܠܦܢ.

11. α ܘܡܬܚܠܦܐ.

12. α ܡܫܝܚܐ.

13. α β sans ribbui.

14. β om. ܝܗܒ.

15. α ܡܫܒܚܝܢ.

16. α ܕܠܒܫܗ.

17. α ܘܢܛܪ.

18. Vers défectueux, à moins qu'on ne puisse vocaliser ܡܘܬܒܐ.

19. Ce κοντάκιον n'est donné que par le ms. 138.

20. Lisez ܩܘܢܕܩܝܢ, gr. κοντάκιον et κονδάκιον.

ܘܨܘܡܬܗ ܥܢܘܝܘܬܐ[1]
ܩܠܘܗܝ ܕܘܚܠܐ ܡܢܦܩܢܐ[2] .
ܘܒܥܘܬܗ[3] ܡܛܝܒܢ ܕܪ̈ܝܫܢ
ܘܠܓܢܒ ܥܠ ܫܡܝܐ ܡܢܟܣܢܐ[4] ❖

ܟܠ ܐܘܪܚܐ ܐܫܘܝܬ .
ܥܡܝܪ ܥܡ ܥܢܘܝܘܬܗ[5] ܗܘܝܬ ܐܝܟ ܠܐ ܡܫܟܚܢܐ[6] .
ܐܦܘ ܥܡ ܥܡܝ ܠܐ ܡܬܪܥܝܐ .
ܘܡܟܣܢܐ ܠܐ ܡܬܥܢܘܝܘܬܐ[7] .
ܘܐܝܬܝܘܬܐ ܕܠܐ ܦܘܫ ܡܥܝܒܐ .
ܐܘ ܡܢܟܣ[8] ܥܠ ܢܦܫܐ .
ܘܡܢܗ[9] ܐܝܟ[10] ܠܡܬܢܐ ܐܬܝܗܒܬ ❖

ܗܘ ܓܝܪ ܕܡܫܝܚܐ
ܐܬܠܒܫ ܡܢܗ[11] ܡܟܝܟܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ . ܡܟܝܟܐ ܘܡܫܬܘܕܝܢܐ[12] .
ܘܡܫܡܠܝܐ ܕܡܫܝܚܐ ܚܙܝܢ ܗܘܐ .
ܘܡܟܝܟܘܬܗ ܟܠܗܝܢ ܕܟܠܗ[13] ܘܐܦܢܝ[14]
ܥܠ ܢܗܘܪܐ ܗܘ ܡܫܡܠܝܐ[15] .
ܕܟܠܗ ܕܠܐ ܡܫܠܐ ܐܬܥܒܕ .
ܕܠܐ ܥܠܝܗ ܘܠܠܗܘ ܕܡܫܡܠܝܢ ܟܠܗ ❖

1. αβ ܥܢܘܝܘܬܬܐ. — Vers défectueux.
2. α ܘܩܠܐ̈, et om. ܡܢ.
3. β ܡܫܬܪܝܐ.
4. α ܡܢܟܣܢܐ.
5. α ܥܡܝܪ ܥܡ ܥܢܘܝܘܬܗ.
6. α ܡܫܟܚܢܐ.
7. β ܘܡܟܣܢܐ ܠܐ ܡܬܥܢܘܝܘܬܐ.
8. α om. ܡܢܟܣ.
9. α ܕܡܢܗ.
10. β om. ܐܝܟ.
11. α om. ܡܢܗ.
12. αβ ܡܫܬܘܕܝܢܐ, qu'on pourrait d'ailleurs conserver, en retranchant ܡܢܗ avec le ms. α.
13. α ܕܠܐ; β ܕܟܠ.
14. α ܘܐܦܢ.
15. α ܡܫܡܠܝܐ.

ܗܝܟܠܐ ܡܠܟܝܐ .
ܕܒܬܘܠܘܬܐ ܕܡܪܢ ܐܪܥܐ[1] ܘܡܢܗ ܕܢܚ ܠܒܪܝܬܐ .
ܘܐܬܒܢܝ ܒܡܫܝܚܐ[2] ܘܐܬܬܩܢ .
ܐܬܬܩܢܬ ܒܢܝܢܐ ܕܡܪܝܐ ܒܗ .
ܘܒܪܘܚܐ ܩܕܝܫܐ ܕܒܟܠ .
ܐܬܩܝܡܬ ܐܝܟ ܕܒܝܬܐ ܒܢܝ ܡܢ ܚܘܒܐ ❖

ܡܫܒܚܝܢ ܠܟ ܡܪܢ .
ܠܟ ܕܡܬܬܙܝܚܐ[3] ܟܠ ܥܠܡܐ ܐܝܟ ܡܪܐ ܕܟܠ ܕܐܬܝܠܕ[4] .
ܒܟܠܗܝܢ[5] ܕܢܦܫ ܕܢܦܫ ܘܩܘܡ .
ܒܢܝ ܐܢܫܐ[6] ܠܡܠܟܘܬܐ ܡܫܒܚܝܢ[7] .
ܘܡܫܘܬܦܐ[8] ܢܗܘܘܢ ܡܠܐܟܐ
ܗܘܐ[9] ܘܡܘܕܝܢ ܠܟ ܒܟܠܗܝܢ ܕܒܗܝܢ ܡܬܬܩܢܐ[10] ❖

ܩܢܘܢ : ܗ : ܒܩܠ[11] : ܡܪܝܐ ܩܪܝܬ ܗܘܝܬ[12] :

ܡܪܝܐ[13] ܕܐܬܐ ܬܫܒܘܚܬܐ .
ܕܐܬܒܪܝ ܘܐܬܒܢܝ ܗܘܐ[14] ܒܪܝܫ ܠܥܠܡ[15] ܐܬܩܝܡ[16] .
ܠܟܠܗܝܢ ܡܢܗ ܐܝܟܢܐ ܕܒܪܝܬ .

1. α ܐܝܟ ܐܪܥܐ.
2. β ܘܒܡܫܝܚܐ.
3. α ܕܡܬܬܙܝܚܐ.
4. β ܒܗܘ ܐܝܟ ܐܘ ܐܝܟ ܕܐܬܝܠܕ.
5. α ܒܟܠܗ.
6. α aj. ܗܘ.
7. α ܡܫܒܚܝܢ.
8. α ܘܡܫܘܬ.
9. α ܗܘܐ.
10. β ܐܝܟ ܡܬܬܩܢܐ.
11. α om. ܒܩܠ.
12. α om. ܗܘܝܬ ܩܪܝܬ.
13. Le *schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* est 5. 11 (ou 12). 7. 11. 7. 8. Je crois qu'il est devenu dans notre ode 5. 11. 7. *9*. *8*. 7. 8.
14. α ܗܘܐ ܘܐܬܒܢܝ ܕܐܬܒܪܝ.
15. β ܠܥܠܡ.
16. α ܐܬܩܝܡ.

ܒܫܘܒܚܐ ܗܘ ܡܫܒܚܬܐ .
ܘܚܠܦ ܢܦܫܢ ܚܝ ܡܫܡܫܢܝܢ
ܥܕܡܐ ܕܢܦܫ ܠܡܬܘܢ ⁘

ܩܢܘܢ : ܒ̄ : ܐܚܪܬܐ ܒܒܒܘܢܐ[1] :

ܫܡܥܝܢ[2] ܘܡܟܠܠ .
ܫܠܝܡܥܢ[3] ܡܫܡܠܝܢܐ ܐܡܠܝܬ[4] .
ܥܡ ܡܠܝܟܘ[5] ܕܟܠ[6] ܢܘܦ ܡܢܝܘ[7] .
ܥܡ ܡܠܐܟܝܬ ܡܢ ܩܕܡܘܗܝ ܕܟܪܘܒܐ .
ܥܡ ܥܣܝܪܐ ܠܫܡܝܢܐ[8] .
ܥܠܡܝܢܘܗܝ[9] ܟܠܟܘܢ ܐܘܪܝܐ ܥܢܘܢܝܐ ܡܫܡܫܢܐ[10] ⁘

ܕܠܐ ܡܬܒܬܐ[11] .
ܘܠܐ ܐܬܒܐ[12] ܐܡܒܪ ܕܠܗܘ ܐܝܘܐ ܐܟܠܝ .
ܘܟܣܝܐ ܡܡܫܐ ܡܦܩܠ ܗܘܝܬ .
ܫܡܥܝܢܐ ܫܠܡܢ ܥܠ ܫܡܠ[13] ܐܘ ܠܡܫܬܐ .
ܡܢܠܠ ܡܡܫܐ ܗܘ ܕܥܒܐ .
ܘܥܡ ܠܡܫܬܐ ܕܟܠܟܘܢ ܕܠܐ ܡܫܬܒܚܢܐ[14] ܠܟܘ ⁘

1. α ܒܒܒܘܢܐ.

2. Le *schema* de l'*hirmos (Hirmologion et Octoêchos, locc. citt.,)* était probablement 4. 11. 7. 9. 7. 13. Il semble être devenu dans certaines odes 4. 11. 7. 9. 7. *2. 12;* il est devenu dans celle-ci 4. 11. 7. *10.* 7. *12.*

3. β ܠܝܡܥܝܢ.

4. α ܐܡܠܬ.

5. β ܡܠܝܟܘ.

6. β ܟܠ.

7. β ܡܢܝܘ.

8. α om. ce qui précède à partir de ܡܢ ܩܕܡܘܗܝ inclusivement.

9. β ܘܥܠܡ.

10. α ܡܫܡܫܢܐ.

11. α Sans ribbui.

12. α ܐܬܒܐ.

13. β ܫܡܥܝܢܐ.

14. α ܡܫܬܒܚܢܐ.

ܘܡܢܚܡܢܐ ܕܢܟܠܬܡܢܐ[1] ܐܢܫܐܝܬ .
ܡܢ ܡܫܡܫܢܘܬܗ[2] ܕܡܪܢ ܕܡܢܐ ܠܚܫܐ[3] ܀

ܒܗܘ ܕܥܠܠܐ ܠܐ ܬܪܝܡ ܒܗ .
ܘܥܠܝ ܡܪܘܡܐ ܘܫܦܝܪܐ ܠܐ ܥܠܡܢܐ .
ܐܝܟ ܒܪܢܫܐ ܡܢܝܢ[4] ܐܢܫܝܢ .
ܘܐܢܫܐ ܡܬܡܟܟܢܐ[5] ܡܟܠܗܘܢ ܘܡܬܚܐܡܢܐ[6] .
ܘܡܟܟܢܐ ܕܐܟܬܝܒܝܢ ܗܘܐ ܥܠܝܗ ܥܠ ܦܘܡܐ ܀

ܩܬܝܣܡܐ[7] : ܩܠ[8] : ܕ̄ : ܒܗ[9] : ܣܟܝܡܐ :

[10] ܡܬܡܟܟܢܐ ܥܠ ܐܢܫܘܬ .
ܕܡܫܘܚܐ ܠܚܫܐ[11] .
ܐܘ ܐܚܘܢ ܠܚܫܐ[12] .
ܡܢ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܠܓܒܪܐ
ܕܟܝܢ ܫܡܫܘ ܘܡܣܒܪܝ[13] .
ܘܡܬܦܬܝܐ[14] ܗܘ ܕܡܫܪܐ .
ܐܬܝܗܒܬ ܗܘܬ ܥܠ ܗܘܢܢܘ[15] .
ܘܡܬܕܟܪܐ ܐܢܫܘܬܗ .

1. α ܡܢܚܡܢܐ ܕܢܟܠܬܗ.
2. β ܡܫܡܫܢܘܬܐ.
3. β ܐܢܫܘܬܐ ܠܚܫܘܫܝܢ.
4. β ܘܡܢܝܢ.
5. β ܡܬܡܟܟܢܐ.
6. Vers faux. A corriger peut-être ܡܟܠܗܘܢ ܘܡܬܚܐܡܢ.
7. β ܩܬܣ; lisez ܩܬܝܣܡܐ, gr. κάθισμα.
8. β ܩ̄.
9. α om. ܒܗ.
10. Le *schema* du κάθισμα ܣܟܝܡܐ *(Octoêchos, 4ème ton, vendredi, office de la Croix,)* est 7. 7. 7. 7. 6 (ou 13). 7. 7. 7. 8. 8. 6. (ou 14). C'est aussi celui de notre κάθισμα.
11. α ܡܢ ܡܫܘܚܐ ܠܚܫܐ.
12. β ܠܚܫܘܫܝܢ.
13. J'ai supprimé ܠܚܫܐ, qu'ajoutent ici les deux mss.
14. α ܡܬܦܬܝܐ.
15. β ܡܠܝܢܢܘ.

ܥܙܝܙܐ[1] ܡܥܒܕܢܐ ܘܡܫܡܠܝܢܐ ܕܠܐ ܡܬܚܦܛ[2] .
ܗܘ ܕܒܢܐ ܐܟܐ ܗܕܐ ܡܥܒܕܢܘܬܐ .
ܥܡ ܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ ܘܫܡܥܢ .[3] ܠܟܘܢ ܟܠܟܘܢ ܢܦܫܬܐ
ܐܡܪܝܢ . ܘܠܡܫܝܚܐ[4] ܕܡܠܟܐ .
ܐܠܗܝܢ ܘܠܟܘܢ ܡܢ ܕܡܫܬܡܥܝܢ[5] .
ܘܡܘܬܒܘܬܐ[6]
ܡܢ ܦܠܓܐ ܕܡܠܝܟܝܢ[7] ܐܢܬܘܢ[8] ܠܟܠܢ ܡܢ ܥܠܡܐ ÷

ܡܥܢ : ܛ : ܬܘ[9] : ܐܚܕܝܢ ܘܐܬܘ ܥܡܝ[10] :

[11] ܐܝܟ ܕܒܢܝܐ ܘܐܬܥܩܒܬ ܒܗܝܪܐ .
ܕܐܘܪܝܐ[12] ܕܡܘܫܐ ܘܒܝܫܘܥܐ .
ܘܒܛܘܦܣܐ ܕܫܡܝܐ[13]
ܘܐܦܠܐ ܣܒܪܬ ܒܒܪܢܫܐ ܡܫܡܠܝܐ[14] .
ܘܐܦܘ[15] ܠܐ ܢܫܬܒܩܐ ܐܠܗܘܬܐ ܒܝܬܪܘܬܐ ܕܡܪܝܐ ÷

ܠܡܫܝܚܘܬܗ[16] ܕܒܫܠܝܐ ܘܐܠܝܨܘܬܗ .
ܘܠܡܘܠܕܗ ܘܠܡܥܡܘܕܝܬܗ ܘܠܡܚܫܢܘܬܐ[17]
ܘܠܩܝܡܬܗ[18] ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܘܠܣܘܩܠܗ .

1. α β ܥܙܝܙܐ.
2. β ܡܬܚܦܛܐ.
3. α ܘܫܡܥܢ.
4. α ܕܡܫܝܚܐ ܘܠܐ.
5. Vers défectueux.
6. α ܘܬ——ܡ. — Vers défectueux.
7. β ܕܡܠܝܟܝܢ.
8. α ܐܢܬܘܢܢ.
9. α om. ܬܘ.
10. Lisez ܥܡܝ. α om. les mots ܥܡܝ ܘܐܬܘ.

11. Le *schema* de l'*hirmos* (*Hirmologion* et *Octoêchos*, *locc. citt.*,) est 8. 7. 8. 10. 12. Il semble avoir été modifié dans cette ode et être devenu 8. *9*. 8. 10. 12.
12. β ܕܐܘܪܝܐ.
13. Vers défectueux.
14. α om. le ribbui: β ܡܫܡܠܝܐ.
15. β ܐܦܘ.
16. β ܠܡܫܝܚܘܬܐ.
17. α om. le ribbui.
18. β ܘܠܩܝܡܬܐ.

ܒܐܘܪܚܐ ܕܝܢ ܗܘ ܠܫܡܝܐ .
ܘܡܗܠܟܬܐ ܐܘ ܡܫܡܫܢܐ[1] .
ܘܡܢ ܢܟܫܬܐ ܐܪܥܬ[2] ܕܒܪܝܬܐ .
ܡܢ ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܘܢܨܚܢܗ ܟܠܗ ܡܬܬܥܡܠ ܐܠܗܐ[3] .
ܠܐܚܪܝܘܬܐ ܗܘܐ ܙܡܝܢ .
ܡܢܠ ܒܐܘܪܚܐ ܕܒܪܝܬܐ[4] ܠܫܡܝܐ[5] ⁘

ܟܕ ܠܟܘܢ ܡܟܝܠ ܐܫܬܦܩܬ .
ܐܘ ܡܘܫܠܡܐ ܘܡܢܗܝܢ ܡܢܠ .
ܘܟܠܢ ܡܢ ܕܟܫܢܐ ܟܕ ܦܪܝܐ ܚܣܝܬ[6] .
ܘܡܢܗܠ ܗܘܐ ܠܢܨܚ ܘܡܟܠܬ .
ܠܐ ܡܬܚܣܢܐ ܘܚܟܝܡܐ[7] .
ܘܐܬܡܢܝܬ ܠܐܘܪܚܟܘܢ .
ܗܘ ܐܢܐ ܕܡܫܒܪܐ[8] ܕܡܬܢܩܦܝܢ ܡܚܫܒܬܐ[9] ⁘

ܕܫܦܝܪܐ ܥܠܝܬܐ ܘܡܬܬܦܫܢܐ[10] .
ܠܡܫܒܚܐ ܠܡܫܝܚܐ ܐܠܗ ܡܫܝܚ .
ܘܫܘܦܪܐ ܡܫܝܚܐܝܬ[11] ܐܬܟܠܠ ܠܢܦܫܐ ܡܢܠܐ ܕܠ
ܡܫܒܚܝܢ . ܘܡܢ ܚܪܫܐ ܕܐܟܪ .
ܐܬܟܠܠ ܟܪܣܛܝܢܘܬܐ[12] .
ܘܟܢܫܐ ܕܡܫܡܫܢܐ[13] .
ܐܬܬܘܪܒ ܒܪܘܚ ܦܘܪܫܢܐ ܕܡܫܝܚܘܬܐ[14] ⁘

1. α ܘܡܫܡܫܢܐ. — Vers défectueux.

2. α ܐܪܥܬ.

3. Vers défectueux.

4. α om. ce qui précède à partir de ܡܬܬܥܡܠ ܐܠܗܐ inclusivement.

5. β ܠܫܡܝܐ.

6. β ܚܣܝܬ. — Vers défectueux.

7. α ܘܚܟܝܡܐ. — Vers défectueux.

8. α ܕܡܫܒܪܐ.

9. β ܡܚܫܒܬܐ.

10. α ܘܡܬܬܦܫܢܐ.

11. β ܡܫܝܚܐܝܬ.

12. Vers défectueux.

13. α ܕܡܫܡܫܢܐ.

14. α ܕܡܫܝܚܘܬܐ.

ܘܟܠܗܘܢ¹ ܡܢܟ ܘܐܬܥܛܦܘ .
ܐܡܝܢ² ✤

ܡܫܬܒܚܬ³ ܥܡܗ ܐܝܟ ܕܒܪܬܐ⁴ .
ܕܠܐ ܡܬܪܓܠܢܘܬܐ⁵ ܡܢ ܡܠܟ ܐܠܗܐ .
ܟܠ ܫܘܒܚܐ ܕܐܦܫܝܬ ܐܘ ܢܘܦܠܐ .
ܡܢ ܡܠܦܢܝܢ⁶ ܘܡܠܦܢܝܢ .
ܘܡܠܝܢܝ ܡܢ ܚܛܝܬܐ⁷ .
ܡܟܠܗ ܐܘܡܢܘܬܐ ܘܡܠܟܐ ܕܐܩܢܐ⁸ .
ܘܟܠܗܘܢ ܡܠܦܢܘܬܗ ܫܠܡܐ ܡܟܠܬܐ⁹ .
ܡܢܝ ܦܢܘܢ ܐܬܡܪܬ .
ܘܡܫܟܚ ܘܡܫܝܚܐ ܕܐܢܐ ܟܠܗ ܡܢ ܕܪܐ¹⁰ .
ܘܐܬܢܚܬ¹¹ ܠܗܘܢ
ܟܪܘܒܐ¹² ܩܕܝܫܬܐ ܡܢ ܡܥܩܒܢܐ¹³ ✤

ܩܠܐ ܕܟܠܗ¹⁴ : ܡܡ¹⁵ : ܡ : ܥܠ¹⁶ : ܐ : ܟܘ : ܡܝܡ ܠܗܘܢܐ ܕܥܝܢܐ¹⁷ :

¹⁸ ܕܠܐ ܟܪܟܐ ܘܠܐ ܥܢܘܢ ܡܠܟܐ ܕܐܠܗܐ¹⁹ .

1. α ܘܟܠܗܘ.

2. β om. ܐܡܝܢ. Il faut compléter comme à la strophe précédente.

3. β ܡܫܬܒܚܬ.

4. Vers défectueux.

5. α ܕܡܬܟܪܝܢܘܬܐ.

6. β ܡܠܦܢܝܢ.

7. α ܡܢܝ et om. ܚܛܝܬܐ.

8. α om. ce vers.

9. α ܡܟܠܬܐ.

10. β ܡܢ ܕܪܐ.

11. β ܘܐܬܢܚܬ.

12. α ܟܪܘܒܬܐ.

13. Vers faux; peut-être doit-on restituer ܟܪܘܒܐ ܩܕܝܫܐ.

14. β om. ܕܟܠܗ.

15. β ܡ.

16. Lisez ܥܠܡܘܢܝܬܐ.

17. α ܡܝܡ ܠܗܘܢ.

18. Le *schema* de l'*hirmos (Hirmologion syriaque*, 2ème *ton*, καταβασίαι *de la Résurrection*, et *Octoêchos*, 2ème *ton, dimanche, canon de la Résurrection,)* est 9. 7. 12. 7. 13. 6. 11. Mais le texte de cette ode paraît très-altéré et beaucoup de vers sont défectueux.

19. β ܡܠܟܐ ܕܐܠܗܐ.

ܘܡܬܟܫܦܢܘܬܐ [1] ܘܡܬܟܫܦܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ [2] .
ܕܠܟ ܐܘܚܕ ܐܢܬܠܡܬ [3] ܗܘܝܬ ܥܠ ܕܘܟܝܘܬܐ [4] .
ܘܢܟܦܘܬܐ [5] ܥܡ ܘܐܢܟܣ .
ܐܝܟ ܕܬܚܘܐ ܟܠܗܘܢ ܟܠܗܘܢܬܐ [6] ܕܥܠܝܟ [7] .
ܟܠܗ ܕܝܠܟ [8] .
ܟܕ ܫܬܡܠܘܢ [9] ܠܡܦܘܬܐ [10] ✣

ܠܐ [11] ܦܠܐ ܕܦܫܛ ܟܦܘܢܝܬ [12] .
ܡܟܣܝܢܐ ܕܗܒܐ ܘܡܬܟܣܢܘܣ [13] .
ܩܕܝܫܬܐ ܡܫܠܡܬܐ ܕܟܠܬ .
ܠܡܣܒܬܐ ܠܚܫܡܐ [14] .
ܘܡܢ ܠܘܬ ܕܡܠܟܐ .
ܟܠܗܘܢ [15] ܕܡܠܟܘ [16] ܡܕܘܢܐ ܐܡܠܟܬ ܘܡܣܒܬ .
ܘܟܘܠܗܢܐ [17] ܕܦܪܝܐ .
ܟܪܘܣܠܘܢ [18] ܠܐ ܡܣܢܐ [19] ܡܫܟܘܚ . [20]

1. β om. ܘܡܬܟܫܦܢܘܬܐ.
2. β ܘܡܬܟܫܦܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ.
3. α ܐܬܠܡܬ.
4. α ܕܘܟܝܬܐ.
5. α β ܘܢܟܦܘ.
6. α ܟܠܗ ܟܠܗܘܢ ܐܝܟ.
7. β om. ܕܥܠܝܟ.
8. α om. ܕܝܠܟ ܟܠܗ.
9. α om. ܟܕ et écrit ܫܡܠܘܢ.
10. α β omm. ܠܡܦܘܬܐ. Je restitue ce mot, suivant la leçon du στιχηρὸν type, auquel les quatre derniers vers de notre strophe sont empruntés.
11. β ܠܐ.
12. β ܟܦܘܢܝܬ, pour ܟܦܘܢܝܬ?
13. β ܘܡܬܟܣܢܘܣ.
14. β ܠܡܣܒܬܐ.
15. α ܟܠܗܘܢ.
16. β ܕܡܠܟܘ.
17. α ܘܟܘܠܗܢܐ.
18. α ܟܪܘܣܠܢ; β ܟܪܘܣܠܘܢ.
19. α β ܡܣܢܐ ܠܐ, sans ribbui. Mais le texte grec dit : . . . . θαλάμου θάλαμον εὐσεβῶς ἠλλάξω, ἡδονῆς τε σώματος τὴν θείαν τῶν ἀγγέλων ὁμοίωσιν.
20. A la place de ces deux vers, le premier de 7 syllabes, le second de 9, le schema n'en appelle qu'un de 9 syllabes. Je ne sais comment restituer la strophe. Peut-être pourrait-on retrancher le quatrième vers, ܠܡܣܒܬܐ ܠܚܫܡܐ, et faire remonter les suivants.

APPENDICE.

OFFICE DE SAINT ALEXIS (RITE MELKITE).

(Extrait de la version syriaque du Menæon grec, d'après les mss. 137 et 138 [1] de la Bibliothèque nationale de Paris.)

ܝܙ : ܒܐܕܪ : ܕܘܟܪܢܐ ܕܩܕܝܫܐ ܘܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܀ ܐܠܟܣܝܣ :2
ܣܛܝܟܝܪܐ 3 : ܩܠܐ 4 : ܐ : ܠܗ 5 : ܠܥܠ ܣܗܕܐ ܡܪܝܡܐ 6 :

7 ܩܪܝܬܐ ܓܒܪ ܕܐܠܗܐ .
ܡܬܟܬܒܬ 8 ܠܟܘ 9
ܩܕܝܫܬܐ ܐܥܝܪܐ ܘܩܪܒ ܫܡܝܢܝܬܐ
ܡܫܒܚܢܝܬܐ ܘܡܥܠܝܬܐ .
ܦܬܚܬܐ 10 ܓܒܪ ܐܠܗܝܐ .

1. Je désignerai dans les notes le ms. 137 par la lettre α, et le ms. 138 par la lettre β.

2. α ajoute ici ܓܒܪܐ ܐܘ. Le scribe voulait peut-être écrire ܓܒܪܐ ܐܘ ܕܐܠܗܐ, et s'est arrêté en remarquant qu'il venait de donner déjà cette appellation d'*Homme de Dieu*.

Dans le ms. β, où les titres sont en arabe, on lit : السّابع عشر ذكر البارّ الكسيوس الّذى هو رجل اللّه.

3. β ܣܛܝܟܝܪܐ; gr. στιχηρά.

4. β ܩܠ; lisez ܩܠܐ.

5. α om. ܠܗ; lisez ܠܥܠܡ.

6. α ܣܗܕ . ܠܥܠ.

7. Le *schema* du στιχηρὸν type ܠܥܠ ܣܗܕܐ *(Octoêchos, 1er ton, samedi, office des martyrs,)* est 6. 2. 7. 9. 6. 5. 7. 6. 5. 7. 9. 4. 7. La plupart des στιχηρὰ composés sur ce type ont modifié trois vers : 7. 2. 7. 9. 6. *6*. 7. 6. *6*. 7. 9. 4. 7, ou bien 7. 2. 7. 9. 6. *6*. 7. *12*. 7. 9. 4. 7. Il est curieux que les στιχηρὰ de l'office de Saint Alexis semblent offrir : 7. 7. *10*. 6. *6*. *10*. *9*. 7. 9. 4. 7.

8. β ܡܬܟܬܒ.

9. Vers défectueux.

10. α ܦܬܚܬܐ.

p. ܠܗ, l. 9. D F ܐܪܥܐ ܦܢܝ, H ܐܪܥܗ ܦܢܝ, au lieu de ܕܐܪܥܐ ܦܢܝܬܗ; — D H ܡܫܪܝܐ au lieu de ܡܫܪܝܬܐ; — G manque.

l. 10. D F H ܟܠܗ ܗܘܘ ܡܬܙܝܥܝܢ au lieu de ܗܘܘ ܡܙܝܥܝܢ; — D F H omm. ܕ ܠܡܫܡܫܘ; — G manque.

l. 11. D F ܘܪܕܝܢ; — G manque.

l. 12. D F omm. ܘܡܫܡܫܢܐ; — H ܠܡܪܕܘ au lieu de ܠܡܪܕܘ; — F ܗܘ ܐܬܪܘܬܐ; — G manque.

l. 13. G manque.

l. 14. D F ܐܬܢܬܦܫ ܗܘܐ; — G manque.

l. 15. D F H ܗܘܬ ܐܚܝܢܐ ܕܡܪܝܡܬܐ ܟܠܗ; — D F H omm. ܐܡܝܢ; — G manque.

l. 16. D F ܟܠܗ (D ܕܬܫܒܚܬ) ܬܫܒܚܬܐ; — D F H ܕܡܢ ܟܠܢܫܝܢ au lieu de ܘܟܠܢܫܝܢ; — G manque.

l. 17. D F H omm. ܗܘܘ; — D F H ܕܢܫܒܚܘܢܗ; — D F ܫܘܒܚܗ; — D F H (D ܦܘܪܩܢܗ) ܦܘܪܩܢܗ ܕܡܪܝܡܐ; — G manque.

l. 18. G manque.

l. 19. D F H omm. ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ; — F aj. ܡܢ après ܐܬܡܠܐ, et om. ܗܘܘ; — D F H placent ܦܩܘ après ܗܝܡܢܝܢ; — D om. ܩܠܝܠܐ; — G manque.

l. 20. D F H omm. ici ܦܩܘ; — G manque.

l. 21. D F H ܐܬܚܘܝ au lieu de ܐܬܚܘܝܘܗܝ; — D F H ܟܠܗ ܐܪܥܐ; — G manque.

p. ܠܘ, l. 1. D F H ܡܫܪܝܐ ܗܘ au lieu de ܡܫܪܝܐ ܕܡܪܝܡܐ; — G manque.

l. 2. D F ܡܫܪܝܘ. au lieu de ܡܫܪܝܐ; — F ܘܡܫܪܝܘ; — D F ܒܚܝܠ au lieu de ܚܝܠܐ; — G manque.

l. 3. D F ܕܡܫܪܝܘ. au lieu de ܕܡܫܪܝܐ; — D F ܗܘܐ ܕܢܦܫ au lieu de ܕܢܦܫ; — F ܠܗ ܗܘܐ ܗܘܐ; — G manque.

l. 4. D F H ܟܠ ܒܘܙܢܝܢ au lieu de ܐܬܘܡܐ ܒܘܙܢܝܐ; — G manque.

ll. 5 et 6. H ܟܠܟܠܫ . ܐܡܫܪܝܐ ܗܕܘܫܐ ܡܪܝܡܐ ܘܡܫܪܝܐ ܐܬܐ ܕܟܢܫܗ ܕܟܢܫܝܢ ܐܡܝܢ.; — D F . ܡܪܝܡܐ ܢܘܫܐ ܟܠܗ ܐܬܘܗܝ ܕܟܢܫܗ . . . ܗܝܡܢ . ܘܡܫܪܝܐ ܘܡܫܪܝܢ ܗܘ ܒ (D ܡܐܡܐ) ܐܡܐ, et le reste comme dans E; — G manque.

l. 7. D F (D ܟܠܫܠܫ, corrigé plus tard en ܫܠܫܠܬ) ܫܠܫܠܬ ܫܠܫܠܬܐ ܕܗܢܐ ܕܡܪܝܐ (F om. ܕܡܩܕܫ) ܕܡܩܕܫ ܫܠܫܠܬܐ. (D om. ܡܫܡܠܝܢܐ) ܡܫܡܠܝܢܐ ܡܫܘܡܠܝܢ; — H ܫܠܡ ܡܫܠܡܘ ܡܪܢ; — G manque.

p. ܡܘ, l. 6. D G H ܗܘܐ (H ܡܢܝܢܐ) ܫܢܝܐ ܡܢ; — F ܗܘܐ ܡܫܢܝܐ au lieu de ܫܢܝܐ ܡܢ; — G H ajj. ܗܢܐ après ܘܡܫܡܫܢܐ; DF ajj. ܗܘܐ après ܘܡܫܡܫܢܐ; — D F G H omm. ܐܘܦ; — H ܠܫܠܝܢ.

l. 7. DFGH ܕܫܪܗ ܡܫܝܚܐ ܫܡܝܐ; — DF ܕܡܫܝ ܫܪܐ; — D ܒܐܠܗܘܬܐ.

l. 9. G H ܐܒܪܗܡ au lieu de ܐܒܪܗܡܘ; — D F G H ܢܬܠܘܢ au lieu de ܢܬܠܘܢ; — G ܐܬܝܢ, H ܐܬܝܬܝܢ, au lieu de ܐܬܝܢܘ; — G ܢܣܒܘܢ au lieu de ܢܣܒܘܢ; — F ܢܚܪܘܢ.

l. 10. D F ܡܫܝܚܐ; — F G H ܡܫܝܚܐ ܐܝܟ, D ܐܝܟܢܐ ܐܝܟ, au lieu de ܡܫܝܚܐ ܘܐܝܟܢܐ; — H ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ; — G écrit ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ.

l. 11. D F ܘܐܬܦܢܝ au lieu de ܘܐܬܦܢܝ; — G ܡܫܡܫ.

l. 12. D F G H omm. ܐܠܗܐ.

l. 13. H ܢܦܠܐ ܠܗ.

l. 14. D ܘܫܠܡܐ.

l. 15. D F G omm. ܗܠܝܢ; H donne ܗܠܝܢ.

l. 16. D F ajj. ܠܗܘܢ après ܠܡܫܢ; — D F G H omm. ܡܢ.

l. 17. H ponctue ܡܐܬܐ.

l. 18. H ܡܢܗ ܕܠܡܫܡܫܢܘ ܠܗ au lieu de ܕܡܫܝ ܕܠܡܫܡܫܢܘ.

l. 19. D écrit ܐܠܗܘܬܐ; — G om. ܘ ܐܠܗܘܬܐ; — H ܐܠܗܘܬܐ ܒܬܘܠܬܐ ܐܠܗܝܬܐ.

l. 20. D F ajj. ܗܘܐ après ܡܢܝܢܐ; — D ܕܐܠܗܘܬܗ.

l. 21. D F G omm. ܠܗ après ܡܢ; — G ܐܢܘ au lieu de ܐܢܘ.

p. ܡܙ, l. 1. D F H ܘܐܬܪܘܡܡ au lieu de ܘܐܬܪܘܡܡ ܐܢܘ; — F ܡܢ ܘܡܢ au lieu de ܐܬܝܢ; — D G H ܕܠܫܡܫܢܗ, que D a corrigé plus tard en ܠܫܡܫܢ; — D F ajj. ܗܘ après ܐܢ.

l. 2. DFG ܗܘ au lieu de ܘܗܘ, mais D a inséré plus tard un ܘ devant ܗܘ; — D F G ܢܬܒܣܡܘܢ au lieu de ܢܬܒܣܡܘܢ; — H om. toute la phrase : ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܐܢ ܡܪܝܐ ܐܢܘ ܠܗ ܡܢ ܐܝܟܢܐ ܠܗ ܢܬܒܣܡܘܢ ܗܘ . ܠܗܘܢ; — D F G H ܐܢܫ au lieu de ܐܢܫ.

l. 3. DFG ܫܡܫܬܗ au lieu de ܫܡܫܬܗ; — D F ܡܫܡܫܢ, sans ribbui.

l. 4. G ܡܬܝܕܥܝܢ ܗܘܘ ܡܬܚܙܝܢ au lieu de ܗܘܘ ܡܬܝܕܥܝܢ; — D F G H omm. ܗܘܘ après ܫܪܝܪ; — H ܫܪܝܪ.

l. 5. DFG ܗܘܐ au lieu de ܗܘ ܠܗ; — DFGH ajj. ܗܘܝܢ avant ܐܠܗܝܢ; — D ܢܣܒܬܐ, corrigé plus tard en ܢܣܒܐܬܐ.

l. 6. A partir de cette ligne, la fin manque dans le ms. G, dont quelques feuillets sont perdus. — D om. ܗܘܘ; — F ܫܡܝܢ.

l. 7. G manque.

l. 8. D F H ܕܠܫܡܫܢ; — G manque.

p. ܟܙ, l. 16. DFGH omm. ܦܬ̈ܟܪܐ; — DF (F ܘܡܬܬܬܫܒܩܝܢ) ܘܡܬܬܫܒܩܝܢ ܐܬܐܬ.

l. 17. D F G H ܗܘ ܐܬܟܬܒ.

l. 18. D F G H ܘܗܡܝܢ; — D F G H omm. ܡܬܗܦܟܢܐ.

l. 20. D F G H ܩܢܘܡܗ ܕܡܪܝܡܐ au lieu de ܐܝܟ ܦܠܓܘܬܐ ܗܘ ܕܡܫܒܚ ܗܘܐ ܡܪܝܡܘܗܝ; — D F G ܕܠܒ̈ܐ au lieu de ܕܠܒܣܡܘܗܝ.

l. 21. D F G H ܕܐܡܪܗ ܗܘ au lieu de ܕܐܡܪܗ ܗܘܐ ܕܐܝܬ ܗܘ; — D F G H ܡܢܗܘܢ au lieu de ܐܢܘܢ.

l. 22. D F ܢܦܫ̈ ܟܠܗ, G ܢܦܫ ܟܠܗ, au lieu de ܘܢܦܫ.

l. 23. G H ܘܐܦܢܝܡܝܢ, D F ܡܢ ܐܦܢܝܡܝܢ, au lieu de ܘܐܦܢܝܘ; — G H ܕܐܦܝ; — DF ܕܦ̈ܬܟܪܐ ܣܠܝ ܕܐܦ; — DFGH ܐܡܬܝ ܦܬ̈ܟܪܐ ܗܢܐ au lieu de ܦܬ̈ܟܪܐ ܣܠܝ.

l. 24. D F G H ܢܦܫ ܘܗܢܐ au lieu de ܗܢܐ ܐܦ; — H om. ܗܘ et ponctue ܕܡܬܟܢܫܝܢ̈ܢܐ; — après ܕܡܬܟܢܫܝܢ̈ܢܐ, DFGH ajj. (G H omm. ܗܘ) ܗܘ ܐܦܣܩܘܦܐ (H ܢܦܫ ܗܘ) ܘܢܦܫ.

p. ܟܚ, l. 1. G ܐܠܦܘܣܛܘܠܘܣ au lieu de ܐܦܘܣܛܠܘܣ; — D F G H ܐܬܡܗܝܢ au lieu de ܐܬܦܠܝ.

l. 2. F ܘܗܡܝܢ au lieu de ܘܡܫܝܚܐ; — G ܦܛܪܝܣܛܐ.

l. 3. D F G ajj. ܡܢܗ après ܦܘܠܘܣ; — G H ܐܘܣܛܐܩܝܣ, D F ܐܘܣܩܝܣ, au lieu de ܐܘܣܛܐܩ; — D F G ܦܘܠܘܡܘܣ, H ܦܘܠܘܣ, au lieu de ܦܘܠܘܡܘܣ ܢܦܫ.

l. 4. H om. ܡܗܝܡܢܬܐ; — G ܡܢ au lieu de ܘܡܢ.

l. 5. D F ܟܢܫܬܐ.

l. 6. D ܡܫܘܕܥܢܘܬ (*sic*); — H ܐܣܛܘܟܣܝܢ (*sic*); — G ܡܛܝܒܘܬ.

l. 9. G ܢܣܒܗ; — D F G H ܡܢ ܐܚܪ̈ܢܐ au lieu de ܘܐܚܪ̈ܢܐ.

l. 10. D ܠܝܫܢܐ ܡܫܟܚܢܬ, F ܟܠܝܫܢܐ ܡܫܟܚܢܬܗ, G ܡܫܟܚܢܬ ܟܠܟܢܐ, H ܕܡܢܗ ܟܠܟܢܐ ܡܫܟܚܢܬܗܘܢ.

ll. 11 et 12. D F G H ܡܠܟ ܕܐܦܝܠܘܣܝܦܛ ܐܠܐ ܡܫܬܠܝܢ; — D F G H ܕܐܦܐ au lieu de ܐܦܐ, et ܡܢܗ ܚܘܝܬ ܕܗܢܐ au lieu de ܕܗܢܐ.

l. 14. F ܗܘ ܐܢܬܬ ܗܘ ܕܐܬܠ; — D F ܕܐܦܘܗܝ.

l. 15. DFGH omm. ܡܢ; — FGH ponctuent ܘܐܦܐ; — G ܡܢܐ.

l. 16. D F H ܡܫܝܚܐ au lieu de ܟܡܫܝܚܐ.

l. 17. F G H ܐܬܠܠܬܐ.

p. ܟܛ, l. 1. D F G H omm. ܫܢܬܐ ܡܫܝܚܐ.

l. 2. D F ajj. ܡܢܗ après ܚܙܝܐ.

l. 3. D F ܐܢܫܘܬܐ ܟܠܗ ܡܢܗ; — D F G H ܘܡܢܝܠܐ.

l. 4. D F ܡܣܝܒܗ; — D F G H omm. ܡܢ; — H ܘܡܢܝܬܐ, D F G ܘܡܢܝܬܐ.

l. 5. D F G H ܕܡܫܝܐ au lieu de ܕܡܫܠܐ, et ܒܟܠܗܘܢ au lieu de ܟܠܗܘܢ.

p. ܢܓ, l. 9. G H ܥܡ ܡܫܡܫܢܐ ܐܦ ܗܢܐ, D F ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܐܦ ܗܢܐ, au lieu de ܐܦ ܗܢܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܗܘܐ; — G H ܗܘܬ ܠܡܬܬܫܡܫܢܘܬܗܘܢ, D F ܗܘܬ ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܫܠܝܚܐ.

l. 10. D F G H ajj. ܠܗ après ܗܘܐ ܕܡܬܚܫܒ.

l. 11. G aj. ܣܓܝܐܐ avant ܟܬܒܐ.

l. 12. F ܕܐܬܐ ܡܢ ܡܫܘܕܥܢܘܬܗ au lieu de ܕܡܫܘܕܥܢܘܬܐ; — H ܐܡܫܡܫܢܘܬܗ sans le ܕ; D ܕܐܡܫܡܫܢܘܬܗ (sic).

l. 13. D F ܡܚܫܒܬܐ au lieu de ܘܪܘܚܬܐ; — D F ܘܪܘܚܬܐ au lieu de ܘܐܘܬܐ; — D F G ܐܬܚܙܝܬ au lieu de ܡܚܫܒܬܐ; — H ܗܘ ܐܝܟ ܡܢ; G ܗܘ ܡܢ ܟܠ ܐܝܟ.

l. 14. G H omm. ܗܘܐ; — D F ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ au lieu de ܕܢܫܡܫ ܗܘܐ.

l. 15. D F ܕܐܝܟ; — D F G H omm. ܘܠܐ ܡܬܬܫܡܫܢܘܬܗ; — D H ܐܘܠܦܢܗܘܢ, G ܐܘܠܦܢܗܘܢ, F ܐܘܠܦܢܐܗܘܢ.

l. 16. D F G H ܕܡܫܡܫܢܐ; — G om. ܗܘܐ après ܡܢܗܘܢ; — D F G ܕܡܫܡܫܢܐ ܕܒܚܝܐ ܡܫܡܫܢܐ au lieu de ܕܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܢܗ.

l. 17. H om. ܕܡܫܡܫܢܐ; — H ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܢܗ au lieu de ܡܢܗ ܐܝܠܐ; — G H omm. ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ; — D F G omm. ܗܘܐ.

l. 18. H ܘܐܠܐ; — F ܐܘܠܦܢܐ ܫܘܝܢ au lieu de ܐܘܠܦܢ ܫܘܝܢܐ.

p. ܢܕ, l. 2. D F G H omm. ܪܘܚܬܐ; — D F G H ܡܢ au lieu de ܡܢܗ.

l. 3. H om. ܗܘܐ.

l. 4. D ܐܬܚܙܝܬ; — D F ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗܘܢܗ; — F ܕܡܫܡܫܢܐ.

l. 5. D F ܘܫܡܗ au lieu de ܫܡܗ.

l. 6. D F G H ܗܘܐ ܡܬܚܫܒܝܢ ܠܐ au lieu de ܡܚܫܒ ܠܐ ܡܢܗ; — F ܗܘܐ ܠܐ; — D écrit ܦܪܘܩܗ.

l. 7. G H ajj. ܗܘܐ après ܐܝܟ.

l. 8. D F ajj. ܐܡܘܢܘܗܝ après ܪܒܐ; — G ܕܡܬܚܫܒܝܢܘܗܝ; — D F G H ܕܐܠܝܢ au lieu de ܐܝܠܝܢ.

l. 9. D F ajj. ܗܘܐ après ܐܢܫܝܢ; — D ܐܘܠܦܢܗܘܢ.

l. 10. F aj. ܕܐܝܟ après ܗܘ; G aj. ܡܢܐ après ܗܘ.

l. 11. D F G H ܗܘܝܘ au lieu de ܗܘܝܘ ܕܝܢ; — F ܐܝܟ au lieu de ܐܝܟ; — H aj. ܠܗ après ܐܝܟ; — D F G H ܕܐܝܟܢܐ.

l. 12. H ܐܢܫܐ; — D F omm. ܗܘܐ; — D F G H (H ܘܡܫܒܚ) ܡܫܒܚ ܩܠܝܠ (F ܟܐ) ܡܫܒܚܢܐ.

l. 13. D ܗܘܐ ܐܝܟ.

l. 14. D F ܪܒܐ ܘܠܐ, G H ܪܒܐ ܘܠܐ, au lieu de ܪܒܐ ܕܠܐ ܗܘ; — G H ܟܠ ܡܬܚܫܒܢܗ; D F ܠܗ (D ܕܡܬܚܫܒܝܢܘܗܝ) ܕܡܬܚܫܒܝܢܘܗܝ.

l. 15. H om. ܡܢܗܘܢܐ; — D F G H omm. ܐܝܟ ܡܫܡܫܢܐ ܘܐܝܟ ܡܫܡܫܢܐ ܡܢܗ.

p. ܨܒ, l. 2. G om. ܐܘܟܝ; — H ܬܐܘܠܘܗܝ.

l. 3. G om. ܐܝܟ; — D F ܘܐܝܟ (D ܕܐܝܟ) ܘܐܝܟ; — F ܡܫܝܚܐ ܡܫܝܚܐ; — D F ܘܫܠܡܐ; — H ܗܘܝܘ au lieu de ܗܘ.

l. 4. F G H ܒܐܕܢ.

l. 5. D F G H ܗܝܕܝܢ ܐܝܟܢ au lieu de ܗܘܝܘ ܗܘ.

l. 6. D F G omm. les mots ܠܡܕܝܢܬܐ ܗܘ ܕܡܫܝܚܐ ܕܡܠܟܐ.

l. 7. D F ܗܘ ܐܬܐ ܐܝܟ ܕܐܕܢ ܕܡܫܝܚܐ; H ܕܡܫܝܚܐ ܐܝܟ ܕܐܕܢ ܗܘ ܐܬܐ; G même leçon que H, sauf ܗܘܝܘ au lieu de ܗܘ; — G ܕܝܢ.

l. 8. G ܠܡܫܝܚܐ ܐܝܟ ܕܡܠܟܘܬܐ ܠܡܠܟܐ; — D F H omm. ܕܡܠܟܘܬܐ; — D F ܘܗܢܐ au lieu de ܘܗܢܐ.

l. 9. H ܣܘܓܐܬܐ; — D ܣܘܓܐܐ.

l. 10. F ܐܝܟܢܐ ܕܡܠܟܐ ܐܢܫܐ.

l. 11. D ܣܘܓܐܐ; — D F ܡܫܝܚܐ au lieu de ܡܠܟܐ ܐܢܫܐ ܗܘܝܘ; — G ܩܕܡܝܬ, H ܩܕܡܝܬ; — D F ܬܘܒ au lieu de ܣܘܓܐܬܐ.

l. 12. D F ܒܡܠܟܘܬܗ au lieu de ܒܡܠܟܘܬܐ; G ܒܡܠܟܘܬܐ, sans ribbui; — D F ܐܚܪܢܐ, sans ribbui; — D F G H omm. ܘ ܕܡܠܟܘܬܐ.

p. ܨܓ, l. 1. D F ajj. ܡܫܝܚܐ ܕܡܠܟܐ avant ܐܠܗܐ ܕܡܠܟܐ; — H ܡܫܝܚܐ au lieu de ܕܝܢ; — H ܘܐܠܗܐ; D ܘܐܠܗܐ et om. le point après ܐܠܗܐ; F ܗܘܐ ܘܐܠܗܐ; — F G ܐܝܟܢܐ; — D F ajj. ܡܠܟܐ après ܐܝܟܢܐ.

l. 2. H om. ܕܡܠܟܐ; — D G ܕܡܠܟܐ, F ܐܢܫܐ ܕܡܠܟܐ, au lieu de ܕܡܠܟܐ; — H om. ܗܘܝܘ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܐܝܟ; — H ܘܡܠܟܘܬܐ au lieu de ܘܡܠܟܘܬܐ; — D F omm. ܡܠܟܐ.

l. 3. G ܕܝܢ.

l. 4. D ܣܘܓܐܐ; — après ܣܘܓܐܬܐ, D F ajj. ܘܡܠܟܐ ܕܡܠܟܘܬܐ, H ܕܡܠܟܘܬܐ ܘܡܠܟܐ, G ܘܡܠܟܐ ܗܘܝܘ ܕܡܠܟܘܬܐ; — H ܕܐܝܟܢܐ; — D F ܐܝܟܢܐ au lieu de ܕܐܝܟܢܐ.

l. 5. D F G H ܐܝܟ ܡܢ au lieu de ܐܝܟ ܡܠܟܐ ܐܝܟ ܗܘ ܡܠܟܐ; — D F G H ܐܬܐ au lieu de ܐܝܟ; — D F ܐܝܟܢܐ, G H ܐܝܟܢܐ ܡܢ, au lieu de ܐܝܟܢܐ.

l. 6. H ܗܘ ܕܡܠܟܐ au lieu de ܕܡܠܟܐ; — F aj. ܐܝܟ après ܗܘ.

l. 7. H ܕܡܠܟܐ au lieu de ܘܡܠܟܐ, et om. ܡܫܝܚܐ ܕܡܠܟܐ.

l. 8. H om. ܡܢ; — D om. ܗܘܐ; — H ܐܬܡܠܟܘܬܐ *(sic)*; D F G ܐܬܡܠܟܘܬܐ au lieu de ܐܬܡܠܟܘܬܐ.

p. ܡܛ, l. 17. G aj. ܗܘ après ܠܒܫ; — D F ܠܐ ܢܘܢ.

p. ܢ, l. 1. D F omm. ܢܘܢ.

l. 2. D ܘܐܬܦܠܓܘ, F ܘܐܬܦܠܓܘ, G ܘܐܬܦܠܓܘ, H ܘܐܬܦܠܓܘ (*sic*); — D F ܘܥܒܕܘ.

l. 3. G ܦܠܓܘܬܐ au lieu de ܦܠܓܘܬܐ; — D G ܐܚܪܢܐ.

l. 4. D ܘܐܬܚܠܛܘ, F ܘܐܬܚܠܛܘ, G ܘܐܬܚܠܛܘ, H ܘܐܬܚܠܛܘ.

l. 5. D F omm. ܘܐܬܚܠܛܘ ܥܡܗ ܐܦܣܩܘܦܐ ܐܝܟ; — G H ܐܦܣܩܘܦܐ.

l. 6. G ܡܫܝܚܝܐ; — G ܗܘܐ ܠܐ au lieu de ܠܐ ܗܘ.

l. 7. D F G ajj. ܗܘܘ après ܘܠܐ; — H ܘܐܬܡܢܝܘ ܟܗܢܐ; — F écrit ܘܐܬܡܢܝܘ.

l. 8. D ܘܐܬܦܠܓܘ: F G ܘܐܬܦܠܓܘ; — H ܘܐܬܦܠܓܘ; — D F omm. depuis les mots ܗܘܘ ܡܫܝܚܝܐ ܡܢ inclusivement, jusqu'aux mots ܥܡܗܘܢ ܐܝܟ ܐܦܣܩܘܦܐ. (l. 10) exclusivement.

l. 11. G ܢܦܫ au lieu de ܢܦܫ; — D F ܘܥܡܗ au lieu de ܘܥܡܗ; — D ܘܐܬܚܠܛܘ, H ܘܐܬܚܠܛܘ.

l. 12. D F G H ܐܝܟ ܡܢ ܡܫܝܚܝܐ au lieu de ܟܗܢܐ ܡܫܝܚܝܐ; — D F G H omm. ܐܦܠܐ; — D ܠܐ au lieu de ܠܐ: — F ܡܢ ܐܝܟ au lieu de ܐܝܟ.

l. 13. D F G H ܐܬܕܒܪܘ; — D H ܐܢܫܝܢ, G ܐܢܫܝܢ, F ܡܢ ܐܢܫܝܢ, au lieu de ܐܢܫܝܢ.

l. 14. G ܘܐܬܬܣܝܡ; — H ܘܐܬܬܣܝܡܘ, DF ܘܐܬܬܣܝܡܘ, G ܘܐܬܬܣܝܡܘ, au lieu de ܘܐܬܬܣܝܡܘ.

l. 15. F G H ܘܐܬܦܠܓܘ ܘܐܬܡܢܝܘ; — D F G H ܕܡܫܝܚܝܘܬܐ et ajj. ܕܫܪܪܐ.

l. 16. D F G H ܗܘܘ ܡܫܝܚܝܐ ܡܫܝܚܝܐ; — G ܡܢܗܘܢ; — D F ܗܘܘ ܘܡܢܗܘܢ; — G ܡܫܝܚܝܐ ܡܫܝܚܝܐ, sans ribbui; — H om. ܡܫܝܚܝܐ.

l. 17. G ܢܦܫ au lieu de ܢܦܫ.

l. 19. D F G H ܟܗܢܐ, sans ribbui; — D F ajj. ܗܘܘ après ܘܐܬܡܢܝܘ; — D ܘܐܬܦܠܓܘ, F ܘܐܬܦܠܓܘ, G H ܘܐܬܦܠܓܘ.

l. 20. D F G H ܡܫܝܚܝܐ.

l. 21. G ܢܦܫ; — F ܘܐܬܡܢܝܘ, H ܘܐܬܡܢܝܘ; — D F G H reportent ܗܘܘ après ܘܐܬܦܠܓܘ; — D ܘܐܬܦܠܓܘ.

l. 22. D F ܘܐܬܡܢܝܘ au lieu de ܘܐܬܡܢܝܘ; — D F G H ܐܝܟ; — D F G ajj. ܡܢ après ܐܝܟ; H aj. ܗܘܐ après ܐܝܟ.

p. ܢܐ, l. 1. D F ܡܢ ܐܢܫܝܢ ܠܐ; — H om. ܐܝܟ; — D F G H omm. ܗܘ; — D ܘܐܬܦܠܓܘ; — D F ܐܝܟ.

p. ܩܡܛ, l. 18. H ܟܪܘܒܐ au lieu de ܘܟܪܘܒܐ; — G H ajj. ܕܟܠܝܠܗ après ܗܘ; — D F ajj. aussi ܕܟܠܝܠܗ, mais omm. ܗܘ.

l. 19. Au lieu de la phrase ܘܐܢܐ ܐܡܟܝܢ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܥܡܗ ܠܟܠܗ ܘܐܠܦܢܗ ܘܐܠܦܘܗܝ, G H donnent ܘܥܡ ܗܘܐ ܥܡܗ ܠܗ ܐܠܦܢܘܗܝ ܕܐܡܬܘܢ ܠܗ ܐܠܗܘܬܐ; D *id.*, sauf ܘܐܠܦܢܘܗܝ et ܕܐܡܬܘܢ (*sic*); F *id.*, sauf ܐܠܦܢܘܗܝ.

p. ܩܢ, l. 1. G H ܕܐܬܦܩܕܬܘܢ; — D F ܠܗܘܢ ܡܢ ܟܠܗ ܥܡܡܐ ܡܟܠܬܐ au lieu de ܡܟܠܬܐ ܟܠܗ ܥܡܗ; — G ܡܠܟܐ au lieu de ܡܠܟܐ; — D F H ܘܡܢ ܡܠܟܐ au lieu de ܡܠܟܐ ܡܢ ܡܢܗܘܢ.

l. 2. D G H omm. ܗܘܐ; F ܠܗܘܢ au lieu de ܗܘܐ; — F ܥܡܗܬ au lieu de ܥܡܗ; — D ܥܡ au lieu de ܘܥܡ; — H ܡܢܗܘܢ pour ܡܢܗ; — H ܠܗ au lieu de ܠܗ; — D F ajj. ܠܟܠܟܠܬܐ après ܠܗ; — D F ܐܬܩܪܬ; — D F G H ܘܡܫܟܚܬܐ au lieu de ܘܐܦ ܕܒܪܝܐ.

l. 3. F aj. ܗܘܘ après ܥܒܕܝܢ; — D F ܥܡܡܝܐ, G ܥܡܐܝܐ, au lieu de ܥܡܡܝܐ ܕܡܫܠܡܬܐ; — D F ܦܪܨܘܦܗ, G ܦܪܨܘܦܗ, au lieu de ܕܦܪܨܘܦܗ; — H om. la phrase ܡܫܠܡܬܐ ܥܡܡܝܐ ܡܢ ܕܥܡܡܝܐ ܕܦܪܨܘܦܗ.

l. 4. H écrit ܡܬܒܥܝܢ; — D F G H omm. ܟܠܗ.

l. 5. D F ajj. ܗܘܐ après ܟܠܟܠܐ; — au lieu de ܡܢ ܐܢܬܘܢ ܕܢܦܫܟ ܡܠܬܗܘܢ ܕܠܡܐܠ, D F G H donnent ܡܢ ܐܢܬܘܢ ܡܠܬܗܘܢ ܕܠܡܐܠ.

l. 6. G om. ܕܝܢ; — D F ܡܬܩܪܝܢܘܬܐ ܡܢ ܡܢ et omm. ܕܝܢ; — H om. ܡܢ ܡܢ ܡܬܩܪܝܢ ܕܝܢ ܗܘܘ.

l. 7. H aj. ܕܝܢ après ܥܡܡܐ; — G om. ܕܐܝܟܢܐ ܡܬܒܥܝܢܘܬܐ ܥܠܘ ܡܢ ܠܦܘܬܗ.

l. 8. D F ܥܠܘ au lieu de ܥܠܘ ܡܢܗ; — H om. ܡܢܗ ܥܠܘ ܠܡܫܡܫܘܬܐ ܕܒܥܝܐ.

l. 9. D F G omm. ܗܘܐ; — D ܢܦܩܝܢ au lieu de ܢܦܩ; — D ܘܐܬܟܬܒܬܝܗܘܢ corrigé plus tard en ܘܐܬܟܬܒܬܝܗܘܢ; F ܗܘ ܘܐܬܟܬܒܬܝܗܘܢ; G ܘܐܬܟܬܒܬܝܗܘܢ; H ܘܐܬܟܬܒܬܝܗܘܢ.

l. 10. D F H omm. ܡܢ; — D H ܡܪܕܘܬܗܘܢ, G ܡܪܕܘܬܗܘܢ, F ܕܡܪܕܘܬܗܘܢ.

l. 11. D F G H omm. ܟܕ; — H ܕܠܘ; — D F ajj. ܘܡܬܕܪܫܢܐ après ܐܬܐ.

l. 13. D F G H ܘܕܒܝܫܐ; — D F G H ܐܝܟ au lieu de ܐܝܟ ܐܠܘ.

l. 14. D F G H ܢܬܒܥܝܢ au lieu de ܡܬܒܥܝܢ; — D F G H omm. ܡܪܕܝܐ ܢܦܫܗ ܠܟܠܗܝܢ; — D F ajj. ܗܘܘ après ܡܬܦܠܚܝܢ.

l. 15. D F omm. ܟܠܗ.

l. 16. F G ܢܦܩܘܢ; — H aj. ܡܪܕܘܬܐ après ܢܦܩܘܢ; — D F ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗܘ.

p. ܣ, l. 17. D ܐܦܘܗܝ (sic); — D F G H ܕܐܝܟ au lieu de ܐܝܟ.

l. 18. D F G H ܕܥܡܠܐ ܣܓܝ̈ܐܐ au lieu de ܥܡܠܐ ܠܐ; — D F G H ܦܘܠܚܢܐ au lieu de ܦܘܠܚܢܗ.

l. 19. Dans E, ܘܗܡܠܐ semble avoir été corrigé plus tard en ܘܗܠܐ.

p. ܣܐ, l. 1. G om. ܠܗ ܗܘܐ; — D F ajj. ܠܒܪܝܬܐ après ܠܗ; — F aj. ܠܗ ܗܘܐ après ܘܡܫܬܡܫܝܢ.

l. 2. D F G ܕܐܡܪ au lieu de ܕܕܐܡܪ; — H om. la phrase ܘܬܫܒ̈ܚܬܐ ܠܗ̇ ܗܘܐ ܡܩܪܒܝܢ ܗܟܢܐ ܕܕܐܡܪ ܐܡܘܪܬܐ.

l. 3. G ܗܘ au lieu de ܠܗܘܢ; — H ܘܡܬܦܠܚܝܢ au lieu de ܡܢ ܡܬܦܠܚܝܢ; — D F G H omm. ܗܘܐ; — H om. ܠܗ.

l. 4. D F ܗܘܐ ܡܫܡܫܝܢ au lieu de ܗܘ̈ܘ ܡܫܡܫܝܢ; — D F G H ܡܬܩܠܣܝܢ; — D F H ܕܐܝܟ ܗܘܐ ܕܡܬܩܠܣ; G ܐܝܟ ܗܘܐ ܕܡܬܩܠܣ.

l. 5. D F H ܕܐܘܠܝܨܘܬܗ, G ܕܐܘܠܝܨܘܬܗ, au lieu de ܕܡܐܘܠܝܨܘܬܗ; — D F G H ܕܐܡܪ au lieu de ܐܝܟ ܐܡܪ.

l. 6. D F G H ܐܦܠܐ au lieu de ܦܠܐ; — D F G H ajj. ܐܝܟ après ܡܢ ܗܘܐ.

l. 7. G H ajj. ܗܘ avant ܡܪܝܐ.

l. 8. G ܠܐ ܬܠ pour ܐܬܠ; — D F H ܬܠܐ ܡܫܡܫܢܐ; — D F G H ajj. ܗ̈ܘܐ après ܐܬܡܚܝܘ, et ajj. ܗ̈ܘܐ après ܕܡ̈ܪܝܐ; — F aj. ܠܒܪܝܬܐ après ܠܗ.

l. 9. D F G H ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ.

l. 10. E G ܘܢܗܘܐ ܡܠܟܐ; F ܘܡܠܟܐ ܠܐ; — D F ܕܐܝܟ ܕܟܝܢܐ au lieu de ܕܟܝܢܐ ܕܐܝܟ ܗܠܝܢ; — G aj. ܗܘ avant ܐܝܟ ܐܢܫܐ; — H om. ܐܝܟ ܐܢܫܐ ܕܟܠܗ.

l. 11. H ܒܬܘܒ au lieu de ܒܬܘܒ; — D F G ܕܐܬܦܩܕܘܗܝ ܒܬܘܒ; — D F G H omm. ܡܢ ܠܐ ܡܕܡ ܠܗܘܢ ܩܕܡ ܕܒܠܗ.

l. 12. F ܐܝܬ au lieu de ܡܫܡܫܢܐ; — H ܩܕ̈ܡܝܐ ܡܫܡܫܢܐ; — F ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗܘܢ ܡܫܡܫܢܘܬܐ.

l. 13. G H reporte ܕܐܝܟ après ܡܢܗܘܢ; — D ܐܦܠܐ ܕܢܩܦܘܢ ܟܠ ܡܢ ܘܡܢ ܕܡܫܬܟܚܝܢ; F *id.*, mais aj. ܗܘ après ܐܦܠܐ; — H ܘܡܫܬܡܫܝܢ au lieu de ܘܡܫܬܡܫܝܢ.

l. 14. F aj. ܗܢܐ après ܠܡܠܟܐ; — H ܡܪܝܐ ܗܘ au lieu de ܐܝܟ ܐܢܫܐ ܕܟܠܗ.

l. 15. D F ajj. ܟܠܗܘܢ après ܘܕܡܘܬܐ.

l. 16. G H omm. la phrase ܘܐܠܗܐ ܗܘ ܕܟܠ ܠܗ ܘܐܝܬܘܗܝ ܕܡܬܕܒܪܢܘܬܐ. ܘܠܐ ܗܘ ܡܢ ܐܝܬܘܗܝ ܕܡܬܕܒܪܢܘܬܐ; D F remplacent la même phrase par ܡܢ ܐܝܬܘܗܝ ܠܗ; — D F ܡܬܝܒ au lieu de ܘܡܬܝܒ.

l. 17. H ܡܬܥܗܕܐ ܗܘܬ; — G om. ܕܡܬܥܗܕܐ; — D F G ܕܫܡܝ au lieu de ܫܡܝ.

p. ܛ, l. 14. F G ܠܡܘܪܒܐ; — H ܥܘܡܪܐ ܗܘ ܟܠܗ ܡܢ ܕܢܦܩ ܐܝܟ ܡܢ; D F ܟܠܗ ܡܢ ܥܘܡܪܐ ܗܘܐ ܕܢܦܩ ܐܝܟ ܡܢ; G *id.*, sauf ܗܘ pour ܗܘܐ.

l. 15. G H ܠܟ au lieu de ܡܢܗܝܢ; D F omm. ܡܢܗܝܢ; — D F G H ܕܡܢܗܘܢ; — G ܢܦܫܟ; — D F G H ajj. ܠܟܢܫܐ après ܢܦܫܟ.

l. 16. G H ܠܘܬ ܠܐ; D F ܠܘܬ ܕܠܐ.

l. 18. H om. ܠܐ; — D E F ܥܡܠܐ au lieu de ܦܘܪܫ.

l. 19. D F ܡܢܗܘܢ.

l. 20. D F G omm. ܠܟܠ; — G écrit ܠܡܬܪܕܝܘ et om. ܡܢ; — D ܕܥܡܠܐ, F ܥܡܠܐ ܘܗܘܝܬ, au lieu de ܘܥܡܠܐ; — G ܐܬܬܓܪ ܘܐܬܐ . ܕܥܡܠܐ; — H omet les mots ܠܟܠ ܡܢܟܐ ܘܐܦ ܘܥܡܠܐ . ܐܬܬܓܪ ܡܢ ܠܡܬܪܕܝܘ; — D F G ܠܟܠ au lieu de ܠܟܠܗ.

p. ܝ, l. 1. D F ܐܠܗܘܢ au lieu de ܐܠܗܘܬܗܘܢ; — D F ܗܘ au lieu de ܗܘܐܠܗܘܢ.

l. 2. G ܐܦܣܩܘܦܐ, H ܐܦܣܩܘܦܐ *(sic)*; — D om. ܗܢܐ.

l. 3. D F G H ܡܬܡܢܝܢ ܕܐܬܝܢ ܠܥܠܡܐ ܢܦܫܐ ܢܦܫܝ.

l. 4. F ܘܡܬܕܡܝܢ au lieu de ܘܗܘܝܘ.

l. 5. D F ܢܦܫܬܗ au lieu de ܐܢܫܐ.

l. 6. D ܕܢܦܫܗ; — D F ܡܫܡܫܢܐ; — D F G H ܡܢ ܐܦ ܗܢܐ ܠܐ; — D ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܗܢܐ, F ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܗܢܐ, au lieu de ܘܗܢܐ ܡܫܡܫܐ.

l. 7. E ܠܗܘܢ au lieu de ܘܠܗܘܢ.

l. 8. H om. ܕܝܢ.

l. 9. H om. ܡܢܟ; — D ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ, corrigé plus tard en ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ; — D F G H ܢܦܠ au lieu de ܢܦܠܘܢ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܢܦܠ.

l. 10. D ܕܥܡܠܗܘܢ, corrigé plus tard en ܕܥܡܠܝܗܘܢ; F semble donner ܕܥܡܠܗܘܢ; — G H ܐܬܝܕܥ ܡܢ, D ܡܢ ܐܝܟ ܕܐܬܝܕܥ, F ܗܘܐ ܕܐܬܝܕܥ ܗܘ ܡܢܟ, au lieu de ܡܐܬܝܕܥ.

l. 11. D F H ajj. ܗܘܐ après ܢܦܫ; — F G H ܘܢܦܫܐ; — F aj. ܕܝܢ après ܘܢܦܫܐ.

l. 12. D F omm. ܡܢ ܡܢܗܘܢ.

l. 13. F G ܕܡܬܩܢܝܢܗܘܢ, H ܡܬܩܢܝܢܗܘܢ, D ܕܡܬܩܢܝܢܗܘܢ *(sic)*; — F ܡܢܗܘܢ ܐܝܠܝܢ; — D F omm. ܕ ܗܢܐ ܡܢܗܝܢ ܗܘ ܒܗ.

l. 15. E om. ܕܢܦܫ; — D H omm. ܠܐ après ܘܥܡܠܐ.

l. 16. F H ܢܦܫܝ; — D ܕܢܦܫܬܗܘܢ; F H ܕܢܦܫܬܗܘܢ; — D F H ܗܢܐ ܐܬܒܢܝ au lieu de ܗܢܐ ܡܬܒܢܝܐ; — G donne ainsi cette ligne et la suivante : ܢܦܫܝ ܕܐܬܡܢܝܢ ܐܠܗܘܢ : ܡܢ ܐܬܚܙܝ ܘܥܡܠܐ . ܢܦܫܝ ܕܢܦܫܬܗܘܢ ܗܢܐ ܡܬܒܢܝܐ .

au lieu de ܘܒܝ̈ܕܐ, et F aj. ܒܗ après ܐܬܝ̈ܕܥ; — D F ܕܡܫܝܚ ܕܠܘܬܗܘܢ ܗܘܐ au lieu de ܕܠܘܬܗܘܢ ܕܡܫܝܚܗ.

p. ܩܝ, l. 3. H place ܚܕ après ܕܠܐ ܡܢܗ; — G ܚܕܐ au lieu de ܚܕ; — H ܒܝ̈ܕܝܗ; — D ܐܢܫ̈ܐ ܐܝ̈ܕܝܗ ܗܘ ܕܠܐ ܡܢܗ et om. ܚܕ; — F ܐܝ̈ܕܝܗ ܗܘ ܕܠܐ ܡܢܗ et om. ܚܕ ܐܢܫ̈ܐ.

l. 4. F aj. ܕܐܢܫ̈ܐ après ܡܫܝܚܗ; — G H ܐܝܬ, D F ܕܐܝܬܝܐ, pour ܐܝܬܝܐ; — H ܐܝܬ.

l. 5. D F G H ܒܥܘ; — H ܒܥ pour ܘܒܥ; — F ܘܒܥܝܢ pour ܘܒܥ.

l. 6. D F G H ܗܘܐ ܥܬܝܕ; — F ܕܠܐ ܒܥ au lieu de ܕܠܐ ܒܥܝܢ; — D F G H ܡܫܝܚ; — F aj. ܐܠܐ ܡܢ après ܡܫܝܚ; — F ܐܠܐ ܐ ܡܢ; — F H omm. ܗܘ.

l. 7. D F ajj. ܗܘ après ܡܫܝܚܗ ܕܝܢ; — F G ܕܡܫܝܚܝܢ.

l. 8. G ܗܘܐ ܕܠܐ; — D F ܒܥܢܝܢܗ.

l. 9. D F G ajj. ܗܘܐ après ܐܬܚܙܝ; — D F G H ܘܬܠܐ au lieu de ܕܬܠܐ; — F ܘܬܠܐܢܐ; H ܘܬܠܐܢܐ (sic).

l. 10. G H ܐܬܚܙܝܬ.

l. 11. H om. ܘܗܘܐ; — G répète ܘܡܫܝܚܐ ܕܝܢ après ܬܠܐ.

p. ܩܝܐ, l. 1. D F omm. ܡܫܝܚܝܘܬܗ; — G ܡܫܝܚܝܘܬܗ; — D ܐܝܟ ܕܐܠܗܐ.

l. 2. G ܘܐܠܗܐ ܠܐ; — D F ܘܬܠܐܢܐ; H ܘܬܠܐܢܐ (sic).

l. 3. F G ܘܡܢ; — F ܐܬܒܥܬ.

l. 4. D F ܐܬܡܠܟ; — F G ܕܡܫܝܚܝܢ; — G H ܕܡܫܝܚ.

l. 5. D G H ܘܡܬܕܡܐ, F ܘܡܬܕܡܐ pour ܘܡܬܕܡܐ; — D F G H ܕܠܘܬܗܘܢ; — H ܘܬܚܬܝܢ; — D F ܘܬܚܝܬܝܢ ܘܒܥ.

l. 6. G ܕܡܫܝܚ (sic); — H ܡܢ au lieu de ܕܡܢ, et om. ܐܝܢ.

l. 7. H om. ܗܘ après ܕܡܫܝܚ; — G H ܕܠܘܬܗܘܢ.

l. 8. G H omm. ܗܘ après ܐܝܠܘ; — D F ܗܘܐ au lieu de ܗܘ; — F ܐܢܫܝܢ ܐܚܪ̈ܢܐ; — G ܐܢܫܐ ܐܚܪ̈ܢܐ; — H ܐܢܫ̈ܐ ܐܚܪ̈ܢܐ (sic); — F G ܘܐܢܫ au lieu de ܐܢܫ ܡܢ.

l. 9. F H ܡܫܝܚܐ ܬܠܝܬܝܐ; — F ܘܐܬܬܠܝ; H ܘܬܠܝ; — H aj. ܗܘ après ܘܬܠܝ; — H ܘܡܢ au lieu de ܡܢ.

l. 10. F ܕܠܐ ܐܠܐ ܐܠܐ au lieu de ܐܠܐ ܡܫܝܚ; — F G ܡܫܝܚܐ ܬܠܝܬܝܐ; — D F H omm. ܐܬܡܢܝܢ; — D F ܒܡܫܝܚܐ.

l. 11. G H ܡܫܝܚܐܝܬ; — H ܘܡܢܝܢ; — D F G H ܠܐ ܡܫܝܚ ܐܠܐ ܡܢܐ ܐܢܫܐ au lieu de ܡܫܝܚܐ ܐܠܐ ܐܢܫܐ ܐܢܫܝܢ ܠܐ.

l. 12. D G ܗܘ; — H ܐܬܚܙܝ ܒܬܠܬ, D F G ܐܬܚܙܝ ܒܬܠܬ, au lieu de ܐܬܚܙܝ ܕܝܢ.

l. 13. F ܗܘ ܕܬܬܢܝܢ au lieu de ܕܝܬܢܝܢ; — D F ܕܝܢ au lieu de ܕܝܢܐ; — F ܐܢܫܝܢ au lieu de ܐܢܫ̈ܐ.

Seconde vie

P. ܡܘ, l. 1. D G omm. ܟܠܗ; D F G H ܕܢܩ̈ܫܢ au lieu de ܕܡܠܟܗ ܡܢ ܕܡܠܟܗ.

ll. 2 et 3. Au lieu de ces lignes, D ܗܘ ܕܡܢ ܒܬܪ ܡܘܬܗ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܒܐܘܪܗܝ ܘܟܬܒܗ ܕܫܡܫܐ ܘܡܫܠܡܢܘܬܗ ܗܘ ܕܗܘ ܠܐܠܗܐ ܡܢܝܚ . ܗܘܐ ܕܐܡܝܢܐ; — F même leçon que D, et aj. en marge : ܒܬܪ ܗܘ ܡܢܝܚܬܐ; — G ܕܡܢ ܒܬܪ ܡܘܬܗ (sic) ܗܘ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܒܐܘܪܗܝ ܘܫܠܡܢܘܬܗ ܗܘ ܕܡܢ ܡܫܢܐ . ܗܘ ܕܐܠܗܐ ܘܫܡܫܘܬܗ ܡܫܒܚܐ ܕܐܡܝܢܐ ܗܘܐ . ܒܬܪ ܕܡܢ ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܗܘ ܡܢܝܚܬܐ ܡܫܒܚ ܗܘܠܟܢ . — H ܕܡܢ ܒܬܪ ܫܘܠܡܗ ܕܦܐܘܠܘܣ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ . ܕܫܡܫܐ ܟܠ̈ ܚܕܐ ܕܡܢܝܢ .

l. 4. H ܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܒܚܐ au lieu de ܫܡܫܢܘܬܐ; — D F omm. ܕܟܠܗ ܕܫܡܝܐ.

l. 5. G om. ܟܠܗ; — F om. ܗܘ et donne ܕܡܩܝܡܐ au lieu de ܕܡܫܘܚܐ.

l. 6. Après ܐܝܟ ܕܒܥܐ, D G ajj. ܐܦ ܟܠܗ ܒܝܘܡܬܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ; et après ces mots G aj. encore : ܗܘ ܕܗܘܐ ܡܫܡܫܢܐ ܘܡܫܒܚ ܟܠ̈ ܡܛܠ . ܡܫܡܫܢܐ ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܡܢܐ ܕܡܫܒܚ ܟܠ̈ ܗܘܐ ܡܫܡܫܢܐ . ܕܡܫܢܘ . ܡܩܝܡܐ ܕܫܡܫܢܘܬܐ ܘܐܡܝܢܐ ܕܡܫܡܫܢܐ . . ; — G om. ܠܐ.

l. 7. D F ajj. ܗܘ après ܐܡܝܢܬܐ (D écrit ܐܡܝܢܘܬܐ).

l. 9. D F omm. ܟܠ̈ ܕܡܫܡܫܢܘܗܝ; — F G écrivent ܡܫܡܫܢ.

l. 10. F ܕܡܩܝܡܐ au lieu de ܕܡܫܘܚܐ ܕܡܠܟܗ; — H ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ; — D F ܗܘܠܟܢ ܟܠ̈ ܟܢ au lieu de ܕܗܘܠܟܢ ܫܡܫܘܗܝ.

l. 11. H ܐܡܫܡܫܘ; — D F G ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ ܟܠܗ.

l. 13. G ܕܡܫܡܫܗ et om. ܕ ܗܘ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ.

l. 14. F G ܕܫܡܫܢ; — G om. ܡܫܡܫܬܐ

l. 15. D ܕܡܢ au lieu de ܡܢ; — F ܕܗܘ au lieu de ܡܢ.

l. 16. F ܕܡܩܝܡܐ au lieu de ܕܡܫܘܚܐ; — D F H ܗܘ au lieu de ܗܪܟܐ; — G om. la ligne.

p. ܡܙ, l. 1. D aj. ܡܢ après ܟܠܗ; — D H ܕܗܘܐ au lieu de ܕܗܘܘ; — D ܡܫܡܫܢ; — D H ܐܬܡܫܡܫ au lieu de ܐܬܡܫܡܫܘ; — au lieu de cette ligne, F donne ܡܢ ܕܐܬܡܫܡܫ ܒܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢ; — G om. la ligne.

l. 2. D F G H omm. ܟܠܗܘܢ; — F om. ܡܢ; — D F G H ܐܬܕܡܢ

ܕܩܘܠܐ; — D aj. ܥܢܘܗܝ après ܠܩܘܠܐ; — F ܥܢܘܗܝ au lieu de ܠܩܘܠܐ, et aj. ܐܣܟܘܡܐ après ܕܩܘܠܐ; — H om. la ligne.

p. ܟܘ, l. 20. F ܫܡܫܗ ܗܘܐ ܡܫܡܫ; ܐܫܠܡܘܬܐ ܕܒܝܬ ܐܬܡܫܡܫܢܘܬܐ; — G ܘܫܠܡܘܬܐ ܐܫܠܡܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ; — H reprend à ܕܗܘܐ ܐܬܡܫܡܫܢ; — D F H omm. ܐܘ; — G ܐܬܡܫܡܫ ܥܡܗ ܗܘܐ et om. ܕܫܠܡܘ.

l. 21. B G omm. ܥܠ ܚܕܐ; — G ܐܚܪܢܐ ܗܘܐ au lieu de ܕܐܚܪܢܐ; — D F ܕܡܫܬܒܚܬܐ au lieu de ܥܠ ܡܫܬܒܚܬܐ; — G om. ܗܘ.

l. 22. F ܘܩܠܝܠܐ; — C ܕܡܫܡܫܢܐ ܗܘܐ au lieu de ܕܩܘܠܐ; — C H omm. ܡܠܬܗ avant ܐܬܡܠܠ; — G om. les mots ܕܗܘܐ ܡܠܬܗ ܕܩܘܠܐ ܡܫܡܫܢܗ; — G H ܘܐܦ au lieu de ܐܦ; — C aj. ܠܗܘܢ après ܐܦ ܡܠܬܗ.

p. ܟܙ, l. 1. C aj. ܗܘܐ après ܐܬܡܫܡܫܬ; — G ܐܬܡܫܡܫܬ ܫܡܫܗ ܕܠܐ ܐܬܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܫܡܝܐ; — G ܫܡܫܗ ܕܡܫܡܫ au lieu de ܫܡܫܗ ܥܡܗ; — C ܥܡܗ ܫܡܫܗ ܐܬܡܫܡܫܬ au lieu de ܗܘܐ ܐܬܡܫܡܫܬ ܥܡܗ ܫܡܫܗ; — D aj. ܥܡܗ, F aj. ܫܡܫܗ ܥܡܗ, après ܗܘܐ ܐܬܡܫܡܫܬ; — E ܘܡܫܡܫ pour ܘܡܫܡܫܗ.

l. 2. C om. ܫܡܫܢܐ et donne ܡܫܡܫܢܘܬܐ au lieu de ܡܫܡܫܢܐ; — B G ܘܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ, (G ܘܡܫܡܫܢܐ); — E H ܡܫܡܫܢܐ; — E ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ; — F ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܠܗܘܢ ܘܐܦ; — G ܘܐܬܡܫܡܫ ܥܡܗ au lieu de ܘܡܫܡܫܗ; — B ܡܫܡܫܗ.

l. 3. D ܕܡܫܡܫܢܗܘܢ au lieu de ܕܡܫܡܫܗ; — G aj. ܕܐܬܡܫܡܫܢܘܬܐ après ܕܡܫܡܫܗ; — D F ajj. ܗܘ après ܡܫܡܫܢܐ; — G ܡܫܡܫܢܐ ܘܐܬܡܫܡܫ ܘܡܫܡܫܢ ܫܡܫܗ.

l. 4. G ܢܫܡܫ au lieu de ܡܫܡܫ; — après ܡܫܡܫܢ., C ajoute : ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܡܫܡܫܗ ܘܡܫܡܫܢܐ ܫܡܫܗ ܘ. ܡܫܡܫܢܗܘܢ ܕܐܬܡܫܡܫ ܫܡܫܢܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܕܠܫܡܫܢܐ ܕܡܫܡܫܢܘܗܝ :. ܠܫܡܫܢܐ ܫܡܫܢܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܠܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢ. ܥܠ ܡܫܡܫ ܕܠܫܡܫ ܗܘ ܕܡܫܡܫܢܐ: ܟܠ ܐܡܫܡܫ ܕܐܬܡܫܡܫܢܗ ܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫ ܕܡܫܡܫܢܘܗܝ. ܘܫܡܫܢ ܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫ ܕܫܡܫܢܐ: ܫܡܫ ܠܫܡܫܢܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܫܡܫܢܐ ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܗܘܢ ܕܡܫܡܫ ܫܡܫܢܐ ܐܡܫܡܫ ::

l. 5. C ܕܐܚܪܢܐ au lieu de ܐܚܪܢܐ ܕܟܠ; — D om. la ligne; — E porte seulement ܡܫܡܫ ܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ, et H ܡܫܡܫ ܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ; — F ܐܚܪܢܐ ܕܟܠ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܬ ܡܫܡܫ. ܫܡܫܢ: ܕܟܠܗ; — G ܕܐܚܪܢܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܬ ܕܟܠܗ ÷.

p. ܩܢܛ, l. 6. G ܟܘܢ ܡܢܝ au lieu de ܐܠܐ ܟܘܗ; — B om. ܘܡܫܠܡܘܗܝ; — B F G ܟܫܠܡܘܬܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 7. C ܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ ܗܘܐ; — C G ܡܫܟܚܢܘܬܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 8. C ܘܦܩܘܕܝܐ, F ܘܦܩܘܕܝܢ; — B G reportent ܫܘܝܢܐܐ après ܘܦܩܘܕܝܐ; — G om. ܥܠ ܐܬܩܢܬܐ; — B C G omm. ܡܢܗ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 9. B C ajj. ܐܬܩܢܬܐ après ܦܘܩܕܢܐ; — D F ajj. ܘܡܛܠܗܘܢ ܕܢܦܫܗ après ܦܘܩܕܢܐ; — G aj. ܥܠ ܠܡܫܐ ܕܐܬܩܢܬܐ après ܦܘܩܕܢܐ; — C D ܡܫܡܫܘܬܗ, sans ribbui; — H om. la ligne; — E manque.

l. 10. D F ܘܐܬܩܢܬܐ pour ܘܥܠ ܐܬܩܢܬܐ; — C ܦܩܕܬܐ ܗܘܐ; — C aj. ܡܢܬܪܘܬܐ après ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 11. C om. ܦܩܕܬ, et aj. ܟܠܟܠܗ après ܐܬܩܢܬܐ; — D ܡܢܦܫܐ ܗܘܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 12. F G ܡܫܟܚܢܘܬܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 13. G ܘܕܡܫܬܐ au lieu de ܘܡܫܟܢܐ ܕܡܫܬܐ; — B ܘܐܪܡܠܬܐ, F ܘܐܦ ܕܐܪܡܠܬܐ; — G ܦܬܐ au lieu de ܦܬܐ; — C ܘܡܫܟܢܐ ܕܡܫܬܐ ܐܦ ܕܐܪܡܠܬܐ et om. ܦܬܐ ܗܘܐ; — C F G ponctuent ܘܕܡܫܬܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 14. D aj. ܘܕܡܫܡܫܢܐ, F aj. ܘܡܫܡܫܢܐ, avant ܘܐܬܩܢܬܐ; — B om. ܘܐܬܩܢܬܐ; — G ܘܕܡܫܪܝܐ au lieu de ܘܐܬܩܢܬܐ; — G ܡܪܝܒ ܗܘܐ ܘܡܫܪܝܢ au lieu de ܗܘܐ ܡܪܝܒ; — G ܘܟܠ au lieu de ܕܟܠ ܗܢܐ; — C om. ܕܡܫܟܢܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 15. C ܡܢ ܡܠܟܘܬܐ ܕܟܠܗܘܢ au lieu de ܥܠ ܕܡܢ ܡܠܟܘܬܗ; — D F ܥܠ ܕܡܢ ܡܠܟܘܬܗ ܗܘܐ; — G ܥܠ ܐܡܝܢ ܕܡܢ ܡܠܟܘܬܗ; — C om. ܗܘܐ ܡܪܝܒ et donne ܡܫܟܢܐ ܕ ܗܘܐ ܡܫܪܝܢ; — G ܗܘܐ ܡܪܝܒ ܕܠܡܫܪܝܢ ܠܐܬܩܢܬܐ; — B om. ܐܬܩܢܬܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 16. C om. ܕܡܪܝܐ; — D F ܘܐܬܪܘܬܐ; — C D ܐܥܒ, F ܡܪܒ, au lieu de ܐܥܒ; — C ܕܕܠܐ au lieu de ܕܠܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 17. C ܟܠܗܘܢ au lieu de ܕܟܠܗܘܢ; — B D F ܡܫܡܫܘܬܐ (D F sans ribbui); — G ܡܫܡܫܘܬܗ ܡܢ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 18. F ܕܡܬܚܙܐ; G ܡܬܚܙܐ; — H om. la ligne; — E reprend à ܗܘܐ ܟܠܗ.

l. 19. C om. ܡܢܗ ܘܡܢܐ; — E G ܘܡܫܡܫ au lieu de ܘܡܢܐ ܡܫܡܫ; — C ܡܫܡܫ au lieu de ܕܡܢܐ, et aj. ܐܬܩܢܬܐ après

f*

p. ܢܒ, l. 18. C ܗܘ ܦܩܕ; B D F G ܗܘܐ ܦܩܕ; — B ܘܫܠܡܘܗܝ, D E G ܘܐܫܠܡܘܗܝ, F ܐܝܟ ܕܐܫܠܡܘܗܝ, au lieu de ܘܫܠܡܘܗܝ; — C ܥܠܝܘܗܝ (sic); — F ܘܗܘ ܥܒܕܘ, G ܘܗܘ ܥܒܕ̈ܘ, au lieu de ܘܗܘ.

l. 19. B place ܟܠܗ avant ܣܘܟܠܐ ܡܠܬܐ; — C ܐܢܫ au lieu de ܣܘܟܠܐ; — F G omm. ܟܠܗ.

l. 20. Après ܕܡܫܝܚܘܬܐ H donne : ܣܝܡܢ ܘܡܢ . ܠܐ ܬܪܝܢ . ܐܣܛܘܟܣܐ ܘܐܦܝܢ . ܕܡܫܝܚܐ, et reprend ensuite comme les autres mss. ܗܢܘܢ ܕܝܢ etc.; — B C F G H ܘܐܝܟ au lieu de ܘܐܝܟܢ; — G ܪܘܚܢܐ pour ܕܪܘܚܢܐ.

l. 21. E H ܫܡܥܬܝܢ au lieu de ܫܡܥܬܝܢ; G ܕܫܡ̈ܥܬܝܢ; — C D F G ܫܪܝܪܐ au lieu de ܟܫܝܪܐ; — F aj. ܡܢܝܢܐ après ܕܝܢ.

l. 22. B ܐܡܝܢܐ ܠܐ au lieu de ܕܟܠܗ; C D F ܟܠܗܘܢ; E G ܟܠܗ; H ܕܟܠܗܘܢ; — F aj. ܣܘܟܠܐ ܕܐܡܝܢܝܢ après ܗܢܘܢ; — F ܡܢ ܒܟܠܗܘܢ au lieu de ܒܟܠܗܘܢ; — G ܒܟܠܗܘܢ.

l. 23. B ܡܠܬܐ au lieu de ܡܬܪܐ; — D F ܗܘ ܡܬܪܐ; — G om. ܐܦ; — E G H ܪܘܚܢܝܬܐ au lieu de ܪܘܚܢܝܬܐ; — C ܟܕܡܬܩܪܝܢ.

l. 24. Cette ligne et les 18 premières lignes de la page suivante, jusqu'à ܗܠܝܢ ܗܘܐ exclusivement, manquent dans le ms. E dont un feuillet est perdu. — C ܗܢܘܢ ܕܝܢ ܬܘܒ; H ܗܢܘܢ ܕܝܢ ܬܘܒ; — B ܐܦ ܗܟܢܐ ܬܘܒ ܐܘܟܝܬ; — C G omm. ܐܦ; — D reporte ܐܦ ܐܘܟܝܬ après ܐܝܟ ܐܠܗܐ; — F ܐܦ ܗܟܢܐ ܐܝܟ ܐܠܗܐ ܘܐܘܟܝܬ ܘܐܫܬܘܕܥܘ : ܬܪܝܢ ܫܡܗܐ.

p. ܢܓ, l. 1. B . ܠܐ ܬܪܝܢ . ܘܐܦܝܢ ܡܢ ܕܝܢ ܐܣܛܘܟܣܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 2. C ܬܪܝܢ au lieu de ܟܠܗܘܢ; B ܟܠܗܘܢ; — B ܐܣܛܘܟܣܐ au lieu de ܡܢܝܢܐ; — D F G ܗܘܝܢ ܡܢܝܢܐ; C ܐܣܛܘܟܣܐ ܗܘܝܢ ܡܢܝܢܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 3. G ܐܠܗܐ ܐܦ pour ܕܐܠܗܐ; — C om. ܐܦ après ܐܠܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 4. G ܐܩܢܘܡܐ pour ܠܐܩܢܘܡܐ; — B place ܟܕܡܬܩܪܝܢ avant ܠܐܩܢܘܡܐ; — C om. ܟܕܡܬܩܪܝܢ; — D F ܟܕ ܡܬܩܢܝܢܐ au lieu de ܟܕ ܠܐ ܡܬܟ; — B ܥܡܐ au lieu de ܐܠܐ, et aj. ܡܢܝܢܐ après ܫܡ̈ܗܐ; — D F ܐܦ au lieu de ܐܠܐ; — C ܫܡ̈ܗܐ ܐܩܢܘܡܐ ܐܝܬ ܐܦ ܐܢܫ ܢܗܘܐ ܬܠܬ ܐܘ ܡܢܝܢܐ; — G ܫܡ̈ܗܐ ܡܢܝܢܐ ܐܝܬ ܐܦ ܐܢܫ ܢܗܘܐ ܬܠܬ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 5. B ܐܝܬ pour ܕܐܝܬ, et om. ܡܢܝܢܐ; — C om. ܕܐܝܬ et donne ܐܝܟ au lieu de ܕܐܝܟ; — D ܐܝܬ pour ܕܐܝܬ, F ܐܝܬ ܥܡܗܘܢ; — G om. ܕܐܝܬ et ܡܢܝܢܐ; — H om. la ligne; — E manque.

p. ܣܕ, l. 5. G ܕܒܢܝܢܗ ܘܐܡܠܟ ܐܦܣܩܘܦܐ au lieu de ܘܒܢܝܢܗ ܢܦܩܗ̈; — F ܐܦܩܘܗܝ; — C H ܥܡܐ au lieu de ܐܬܝ̈ܠ, B D ܐܬܝ̈ܠܗ, F ܥܡܗ; — au lieu des mots ܡܦܩܘܗܝ ܠܦܘܪܢܘܣܐ ܥܠ ܐܬܝ̈ܠ, G donne ܒܪ ܫܡܝܬܐ ܡܫܩܠܢ ܗܘܐ ܠܗ ܠܦܘܪܢܘܣܐ ܕܢܒܠܐ ܥܠ ܝ̈ܠܕܘܗ. ܠܡܫܩܠ ܐܡܣ ܠܦܘܪܢܘܣܐ. ܡܡܢܐ ܘܗܐ.

l. 6. C om. ܕܐܬܝ̈ܠ; — D ܗܘܐ ܕܐܬܝ̈ܠܗ; — G ܕܐܬܝ̈ܠ ܘܗܘܐ, et om. ܗܘܐ; — E ܗܘܐ ܐܬܝ̈ܠ ܘܡܢܐ ܠܗ ܗܘܐ ܡܬܠܘܗܝ.

l. 7. B ܕܡܢ ܗܘ au lieu de ܗܘܝܢ; — E om. ܗܘܝܢ; — G ܐܡܠܟܘ au lieu de ܐܡܪ; — H om. ܠܗ; — B D E F G ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗ; — H om. ܕܗܘܐ; — F aj. ܡܢ ܕܝܢ ܢܦܫܗ ܕܠܗܐ après ܕܗܘܐ; — C aj ܠܗ après ܗܘܐ ܡܦܩܘ.

l. 8. F ܐܫܬܠܡܬ *(sic);* — E H ܕܫܡܐ ܘܠܘܬ; — A C ܘܠܐܬܪܐ; — C ܘܡܬܬܐ.

l. 9. F ܐܬܝܬܐ; — C D E F H ܠܡܫܬܟܚܘ; — B ܘܠܡܫܬܟܚܘ ܡܬܬܐ ܐܬܝܬܐ; — G ܘܐܬܪܐ ܘܡܢ ܐܬܪܐ ܘܗܘܐ ܠܡܫܬܟܚܘ ܡܬܬܐ ܐܬܝܬܐ.

l. 10. C aj. ܘܒܢܝܢܗ après ܕܡܢ, et écrit ܡܦܩܘ; — G om. ܗܘܝܢ, et aj. ܘܐܬܪܘܬܐ après ܗܘܐ.

l. 11. H ܗܘܐ ܐܬܝ̈ܐ ܕܡܣܬܪܩܐ ܕܠܠܐ ܡܢܗ; G ܗܘܐ ܕܠܠܐ ܘܡܢܗ ܘܡܬܒܠܒܠܐ ܥܡܗܘܢ ܡܣܬܪܩܐ ܕܡܢ; — B C D F H ܘܡܢ; — G ܕܒܢܝܐ ܠܐ ܐܬܘ.

l. 12. F G ܕܐܦܩܘܗܝ au lieu de ܕܐܦܩܘ; — G ܕܠܒܘܪܐ au lieu de ܕܠܒܘܪܘܢ; — C reporte ܠܬܘܒܐ après ܕܠܒܘܪܘܢ; — H ܠܐܬܪܐ ܕܠܒܘܪܘܢ ܬܘܒܐ ܗܘܐ ܐܬܝ̈ܐ; — F ܐܬܘܗܝ. ܗܘܐ ܕܡܢ ܘܗܘܐ; — G ܗܘܐ ܐܬܘܗܝ ܠܡܫܬܘܣ ܠܘܬ ܐܦܣܩܘܦܐ ܗܘ ܘܡܢ; — E om. ܗܘܝܢ.

l. 13. B om. ܘܡܘܡܐ; — B D E F H ܕܠܗܠܝܢ au lieu de ܕܐܠܝܢ; — C om. ܘܡܘܡܐ ܗܘܝܢ ܗܘ, et donne ܐܝܟ ܐܠܗܐ ܗܘܝܘ ܠܗ ܠܒܘܪܘܢ ܠܟܠܗܝܢ; — G om. ܘܡܘܡܐ ܗܘܝܢ ܗܘ, et donne ܐܝܟ ܐܠܗ. ܗܘܝܢ ܕܡܬܒܪܘܗܝ ܡܢ ܐܠܝܢ ܥܠ ܡܘܕܥܢܘܬܗ ܕܟܠܗܝܢ.

l. 14. F ܕܐܬܝܬܐ pour ܕܐܬܐ; — C G ܡܒܪܢܘܬܗܘܢ, H ܡܒܪܘܗܝ, au lieu de ܡܒܪܢܘ.

l. 15. C ܠܐܦܣܩܘܦܐ au lieu de ܐܦܣܩܘܦܐ ܗܘܐ; — G ܐܦܣܩܘܦܐ pour ܐܦܩܘ; — F ܕܡܢ au lieu de ܕܡܢܗ; — G aj. ܠܫܘܠܛܢܗܘܢ ܘܡܒܪܢܘܬܗܘܢ après ܡܒܪܘܗܝ.

l. 16. C F G H omm. ܗܘܐ.

l. 17. C ܐܢܐ ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗܘܢ. ܡܘܡܐ; — H ܠܡܘܡܐ et om. ܗܘܢ; — G aj. ܕܡܒܪܘܗܝ après ܡܘܡܐ; — G ܠܗ pour ܠܗܘ; — D F ܠܡܒܪܐ; — B E F G ܡܢܗ.

p. ܟܐ, l. 16. D F ܠܟܘܪ̈ܣܐ ܕܝܠܗ au lieu de ܠܟܘܪ̈ܣܝܗ; — H ܡܫܪܪ ܠܟܘܪܣܝܐ; — G ܡܫܒܚܬܐ au lieu de ܠܟܘܪܣܝܐ.

l. 17. B aj. ܘܐܚ̈ܘܗܝ après ܠܡܠܟܘܬ̈ܐ; — C aj. ܗܘܐ après ܐܫܬܡܥ; — B ܘܫܘܠܛܢܗ ܡܫܬܡܠܐ ܡܢ ܐܠܗܐ; — C ܠܡܠܟܘܬܐ ܡܫܬܡܠܐ ܗܘܐ ܐܠܗܐ; — G ܐܝܟ ܐܡܪ ܡܫܬܡܠܐ ܕܐܠܗܐ ܥܡܗ.

l. 18. D ܡܠܟܘܬܐ ܕܫܡܥ ܐܝܟ ܕܐܡܪ; F ܐܝܟ ܕܐܡܪ ܡܠܟܘܬܐ ܕܝܠܗ ܗܘܐ ܟܠܗ ܕܫܡܥ; — H ܘܫܡܥ ܡܠܟܘܬܗ ܗܘ ܟܠܗ ܐܢܫܐ ܕܡܢ ܡܢ ܐܝܟ ܟܠܗ ܐܝܟ ܕܐܡܪ; — C om. ܒܢܝ̈ܐ; D F ܘܒܢܝ̈ܐ; — B ܗܠܝܢ au lieu de ܗܠܝܢ; — C aj. ܐܢܐ après ܗܠܝܢ.

l. 19. B E ܕܡܫܒܚܬܐ; C F H ܕܡܫܒܚܬܐ; D ܕܡܫܒܚܬܐ; G ܕܡܫܒܚܬܐ; — F ܡܠܟܘܬܐ après ܐܝܩܪܗ; — G om. ܡܢ; — C ܡܠܟܘܬܐ ܕܡܫܒܚܘܬܗ ܐܝܩܪ au lieu de ܐܝܩܪܗ ܕܡܫܒܚܘܬܐ ܡܢ ܥܡܡܐ.

l. 20. G ܕܡܫܒܚܘܬܐ ܘܡܫܒܚܘܬܗ; — C ܡܢ au lieu de ܡܢ; — D ܟܠ au lieu de ܡܢ; — F ܐܝܟ ܘܐܝܩܪܗ au lieu de ܡܢ; — G ܐܝܟ ܘܡܫܒܚܘܬܗ au lieu de ܡܢ; — G om. ܘܡܫܒܚܘܬܐ.

l. 21. B om. ܠܥܡܐ, et donne ܗܘܐ ܕܡܫܡܫܝܢ au lieu de ܕܡܫܡܫܝܢ; — H ܘܡܢ au lieu de ܡܢ ܕܡܢ; — C om. ܕܡܫܡܫܝܢ ܗܠܝܢ ܟܠܗ; — G ܕܡܫܡܫܝܢܗ ܗܠܝܢ ܘܐܚܪ̈ܢܐ ܠܥܡܐ ܕܡܢ ܡܢ.

l. 22. G ܦܪ̈ܨܘܦܐ ܗܘ; — F ܦܪ̈ܨܘܦܝܗ; — H ܐܠܝܢ au lieu de ܗܠܝܢ; — B G H ܘܐܦܝ̈ܗ au lieu de ܘܐܦܝܗ; — D ܘܐܦܝ̈ܗ, F ܘܐܦ, au lieu de ܘܐܦܐ.

l. 23. G ܘܡܫܡܫܢܘܗܝ au lieu de ܕܡܫܡܫܢܘܗܝ; — B ܒܢܝ̈ܐ après ܗܠܝܢ ܟܠܗ; — D F ܗܘܐ ܟܠܗ, et omm. ܗܠܝܢ; — C ܡܫܡܫܢܐ; — G ܡܫܡܫܢܐ ܐܝܟ ܟܠܗ.

p. ܟܒ, l. 1. E ܐܘܪ̈ܫܠܡ au lieu de ܐܘܪܫܠܡ; — D E F G omm. ܗܘܐ; — E aj. ܗܘܐ après ܘܗܘܐ; — H om. ܡܠܟܐ.

l. 2. B D F ܡܠܟܐ au lieu de ܡܠܟܐ; — B écrit ܡܠܟܐ.

l. 3. C H ܒܝܘܡܬܗ au lieu de ܐܝܟ ܒܝܘܡܬܗ; — B E ܐܝܟ ܕܐܡܪ ܒܝܘܡܬܗ; D F ܘܐܝܟ ܒܝܘܡܬܗ ܐܝܟ ܕܐܡܪ; G ܐܝܟ ܕܐܡܪ ܐܝܟ, et om. ܐܝܟ ܒܝܘܡܬܗ; — G om. ܐܘܪܫܠܡ ܕܡܢ ܡܠܟܐ.

l. 4. H ܠܐ ܐܝܬ au lieu de ܠܐ ܐܝܬ; — C ܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ; — E ܘܐܬܩܪܝܘ ܘܐܬܩܪܝ; — G ܗܘܐ ܠܡܠܟܐ ܗܘܐ ܠܐ ܐܝܬ ܐܘܪܫܠܡ ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ; — au lieu de notre phrase, F donne ܕܡܠܟܐ ܕܡܢ ܐܝܬ ܡܢ ܐܘܪܫܠܡ ܕܡܢ ܡܠܟܐ. ܗܘܐ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܘܬܗ ܗܘ ܕܡܠܟܐ ܗܘ ܘܐܝܬ ܗܘܐ. ܐܘܪܫܠܡ; — D F ܘܗܘ au lieu de ܗܘ; — G H ܕܡܢ ܗܘ.

ܠܡܘܬܐ ܘܡܫܝܚܐ; — D F ܐܡܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ; — E ܡܫܝܚܐ ܠܡܘܬܐ; — C G ܟܠܗ pour ܟܠܗ.

p. ܟܐ, l. 3. B aj. ܗܟܢܐ ܕܝܢ après ܡܬܕܡܪܝܢ; — F G ajj. ܗܘܐ après ܫܡܥ; — B D E F G H ܫܡܥܘ ܟܠܗܘܢ ܗܢܝܢ.

l. 4. D F ajj. ܡܫܝܚܐ après ܟܢܘܫܝܐ; — B om. ܗܟܢܐ ܕܝܢ; — A B D E F G H ܘܩܢܘ; — H ܡܬܝܠܕܢܘܬܐ pour ܡܬܝܠܕܘܬܐ.

l. 5. D F ܗܘܐ ܐܡܪܝܢ; — G aj. ܟܢܘܫܝܐ après ܐܡܪܝܢ; — C om. ܕܝܢ; — F ܘܠܡܟܬܒܢܘܬܗ au lieu de ܠܡܟܬܒܢܘܬܗ; — G ܘܐܘܪܗ au lieu de ܗܘܐ; — F aj. ܘܠܡܟܬܒܢܘܬܗ après ܗܘܐ.

l. 6. B C ܕܡܠܟܘܬܗ ܘܐܬܐ; H ܕܡܠܟܘܬܗ ܘܐܬܐ (corrigé à la marge en ܘܐܬܐ); G ܡܠܟܘܬܗ ܥܠ ܗܘܐ ܘܐܬܐ; D F ܘܐܬܐ ܡܠܟܘܬܗ ܥܠ ܟܠܗܘܢ . ܕܗܘܐ; — B ܡܢ au lieu de ܥܠܘ.

l. 7. B F G omm. ܥܠܘ; — B D F G ajj. ܡܘܬܐ après ܕܡܫܝܚܐ; — E ܡܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ; H ܡܘܬܐ ܕܡܬܩܛܠܢܐ; — C ܕܡܬܐ ܘܐܬܐ ܕܡܫܝܚܐ.

l. 8. F G H ܐܣܟܝܡܐ; — G aj. ܗܘ après ܐܣܟܝܡܐ; — B ܗܘ ܡܬܕܡܪܝܢ; — F ܡܬܕܡܪܝܢ; — D F ajj. ܠܐ après ܡܢܗ; — G aj. ܐܝܟ après ܡܢܗ.

l. 9. B C E ܡܫܬܡܠܝܢ; H ܡܫܬܡܠܝܢܐ; G ܠܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ ܐܝܟ; D F ܡܫܬܡܠܝܢܐ; — B om. ܕܒܫܡܝܐ; H ܒܫܡܝܐ au lieu de ܕܒܫܡܝܐ; — C ܒܫܡܝܐ ܗܘ ܐܣܟܝܡܐ ܐܝܟ ܡܠܐܟܐ; — D F omm. ܕܒܫܡܝܐ et reportent ܐܝܟ ܡܠܐܟܐ après ܗܘ ܐܣܟܝܡܐ; — G ܗܘ ܐܣܟܝܡܐ ܐܝܟ ܒܫܡܝܐ ܡܫܬܡܠܝܢ.

l. 10. H ܡܢܘ pour ܡܢ; — C ܗܘ après ܡܢܗܘܢ; — D F omm. ܡܢܗܘܢ; — E om. ܡܢܗ; — C G ܕܡܢܗ; — D F ܐܝܟܢ au lieu de ܐܝܟ.

l. 11. C G ܠܐ ܡܫܟܚ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܡܫܟܚ; — G ܗܘ au lieu de ܗܘܐ; — H ܘܐܫܟܚܗ; — D F ܗܘܐ ܡܫܟܚ ܘܐܫܟܚܗ.

l. 12. C ܡܬܕܡܪܝܢ au lieu de ܗܘ, et aj. ܟܢܘܫܝܐ après ܐܬܪܐ; — F G ܐܬܪܐ au lieu de ܐܬܪܐ.

l. 13. D ܗܘܐ ܡܢܗ, F ܗܘ ܗܘܐ ܡܢܗ; — H ܡܘܬܐ ܕܗܘܐ; — D F ܕܡܘܬܐ ܡܘܬܐ au lieu de ܕܡܘܬܐ; — G aj. ܘܟܠܗ ܗܘܐ après ܕܡܘܬܐ.

l. 14. B ܡܫܝܚܘܬܐ; — G ܕܡܫܝܚܘܬܗ ܐܢܫܐ; — D F ܘܐܦ pour ܐܦ.

l. 15. D F omm. ܕܝܢ; — B D E G ܕܠܒܪ, F ܕܠܒܪ, au lieu de ܕܠܒܪ.

p. ܕ, l. 9. G aj. ܗܘܐ après ܡܠܟܐ; — F ܠܡܠܟܐ au lieu de ܠܡܠܟܗ; — DF ܠܡܠܟܘܬܗܘܢ pour ܠܡܠܟܘܬܗܘܢ; — G om. ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܘܠܐ; — C ܕܡܠܟܘܬܗܘܢ ܘܠܐ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܠܐ.

l. 10. C ܐܬܪܘܬܗ; — H ܕܐܠܗܐ pour ܕܐܠܗܐ; — G aj. ܡܠܟܐ après ܕܐܠܗܐ; — D ܐܬܪܘܬܗ ܡܠܟܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܪܝܐ, F ܕܐܠܗܐ ܕܡܪܝܐ ܘܐܬܪܐ ܡܠܟܐ, et omm. ܡܠܟܘܬܗ; — F ܕܝܢ ܗܘܘ; — C ܐܬܪܐ pour ܡܪܝܐ.

l. 11. EF ܐܠܗܝ; — EFGH ܡܪܝܐ.

l. 12. E om. ܐܬܗܘܝ; — FGH ܘܐܬܚܙܝ; — DF ajj. ܗܠܝܢ après ܘܐܬܚܙܝ; CH ajj. ܗܠܝܢ après ܕܐܠܗܐ; — B ܘܫܡܥ ܐܬܪܐ ܗܘ ܐܬܪܘܬܗ ܗܠܝܢ ܕܐܠܗܐ.

l. 13. C om. ܐܬܪܘܬܗ; — C ܘܗܟܢ; — B ܘܫܡܥ et om. ܗܟܢ ܗܘ ܐܝܟ; — DF ajj. ܗܘܐ après ܫܡܥ; — B om. ܐܬܪܘܬܗ.

l. 14. C aj. ܡܠܟܘܬܗ après ܐܠܗܐ; — B ܡܠܟܘܬܗ au lieu de ܡܢ ܫܡܝܐ; — E ܗܟܢ et om. ܗܠܝܢ.

l. 16. DF ܡܠܟܐ ܐܢܐ; — C ܡܠܟܐ ܗܘܐ ܐܢܐ; H ܡܠܟܘܬܐ ܗܘܐ ܐܢܐ; — G ܐܝܟ ܡܠܟܐ; — G ܗܘ ܡܠܟܐ ܡܢ; — F ܐܝܟ ܕܡܠܟܐ ܡܢ ܗܘܐ ܐܢܐ; — E om. ܗܘܐ ܡܠܟܐ ܡܠܟ.

l. 17. G om. ܕܝܢ; — E ܐܝܟ au lieu de ܐܝܟ ܕܫܡܥ.

l. 18. C ܐܦ ܗܘܐ ܡܠܟܐ; H ܡܠܟܘܬܗ ܡܠܟܐ ܗܘܐ ܡܠܟܐ; DFG ajj. ܗܘܐ après ܡܠܟܐ; E aj. ܫܡܥ après ܡܠܟܐ; — BC ajj. ܗܠܝܢ après ܘܐܬܚܙܝ; — FGH ܘܐܬܚܙܝ.

l. 19. H om. ܗܘ; — CEF omm. ܗܢܐ; — D ܐܬܪܘܬܐ ܗܢܐ ܗܘ.

l. 20. B ܡܠܟܘܬܗ, H ܡܠܟܘܬܗ, pour ܡܠܟܘܬܗ; — B ܡܠܟܐ ܘܡܪܝܐ; — DF ܕܡܪܝܐ pour ܡܪܝܐ et ܗܘܐ ܐܝܬ pour ܐܝܬ; — EG ܡܪܝܐ pour ܡܪܝܐ; — G ܡܠܟܘܬܗ pour ܡܠܟܐ et ܐܝܬ pour ܐܝܬ.

l. 21. G aj. ܡܠܟܐ après ܘܡܠܟܐ; — FGH ܕܡܪܝܐ ܡܠܟܐ.

l. 23. BDF omm. ܗܘܐ.

l. 24. DF omm. ܡܪܝܐ; — CEFGH ܐܬܪܘܬܗ au lieu de ܐܬܪܘܬܗ; — DF ܡܠܟܘܬܗ au lieu de ܡܠܟܐ; — BH ܡܠܟ ܫܡܝܐ au lieu de ܫܡܝܐ ܕܡܠܟ; — DF ܡܪܝܐ ܫܡܝܐ ܡܠܟ ܠܐ ܡܠܟܐ; E ܡܪܝܐ ܫܡܝܐ ܠܐ ܡܠܟܐ; G ܡܪܝܐ ܫܡܝܐ ܡܠܟܐ; C ܡܠܟܐ ܡܢ ܡܠܟ ܫܡܝܐ ܕܡܠܟ et om. ܡܪܝܐ.

p. ܟܗ, l. 1. C aj. ܐܬܪܘܬܗ après ܕܐܠܗܐ; — G ܕܡܠܟܘܬܗ ܐܦ, H ܡܠܟܘܬܗ, au lieu de ܡܠܟܘܬܗ; — G om. ܕܝܢ; — D ܡܠܟ ܐܝܬ ܡܠܟܐ ܕܝܢ; F ܡܠܟܐ ܡܠܟ ܕܝܢ ܡܠܟ.

l. 2. C ܡܠܟܐ ܗܘ; B ܡܠܟܐ ܗܢܐ ܗܘ; H ܗܢܐ au lieu de ܡܠܟܐ; — B om. ܡܠܟܐ ܡܠܟܘܬܐ; — C ܗܘܐ pour ܡܠܟܐ; — G

p. ܛ, l. 15. C aj. ܘܡܣܟܢܐ après ܪܒܐ.

l. 16. C ܐܡܬܐ.

l. 17. D F ܕܐܬܠܒܫܘܗܝ pour ܕܐܬܠܒܫܘܗܝ; — D ܗܘܐ ܕܠܒܫܗ; — G om. ܕܡܫܝܚܐ; — C H ܘܕܡܪܗܘܢ au lieu de ܘܡܫܝܚ.

l. 18. D ܢܦܩ ܕܒܬܪ, F ܢܦܩ ܠܗ ܕܒܬܪ; — B D F omm. ܗܘܐ.

l. 19. E ܦܘܪܩܢܐ; — B ܘܡܥܒܕܢܘܬܐ au lieu de ܘܫܡܫܐ ܠܡܠܟܘܬܐ ܕܗܘܐ; — G ܢܦܫܐ; D F ܐܝܟܢܐ; — C ܢܦܫܐ ܠܒܪܢܫܐ ܕܡܢܝܢ; H ܘܢܦܫܐ ܠܒܪܢܫܐ ܕܡܢܝܢ.

l. 20. D F ܥܠ ܡܫܝܚܘܬܐ ܕܡܛܠ; — G ܕܡܛܠ ܕܚܠܬܐ; — B ܥܠ ܢܦܫܐ ܕܚܠܬܐ ܗܘܐ; — D F ܕܐܝܟ pour ܐܝܟ.

l. 21. F ܕܠܒܫ au lieu de ܕܠܡܫܝܚܘܬܐ; — H ܕܡܫܝܚܐ ܕܠܡܫܝܚܘܬܐ; — C ܗܘܐ ܢܦܫܐ ܘܥܡ; — B D E F G omm. ܢܦܫܐ ܘܥܡ; — D E F G ܘܐܬܚܫܒܗ; — B ܗܝ ܕܠܗ ܠܗ; — C G ܥܡ ܠܒܫܗ.

l. 22. C aj. ܗܘܐ après ܕܥܒܕ; — B C E ܠܐ pour ܠܗ; — G ܘܠܐ ܗܘܐ pour ܠܗ ܕܗܘܐ; — B H ܘܠܐܬܪܝܢ; D F ܬܪܝܢ ܘܠܐ.

l. 23. B ܐܬܚܙܝܘ ܗܘܐ pour ܗܘܐ ܐܢܫ; C ܐܢܫܝܢ pour ܗܘܐ ܐܢܫ; — C E omm. ܐܦ; — C H ajj. ܐܬܟܠܠܬ avant ܫܘܒܚܐ; — C ܫܘܒܚܐ au lieu de ܠܫܘܒܚܐ; — D F ܠܫܘܒܚܐ ܡܫܝܚܘܬܐ ܐܦ ܐܠܐ ܐܬܟܠܠ ܫܘܒܚܐ; G ܫܘܒܚܐ ܘܐܬܟܠܠ ܫܘܒܚܐ ܡܫܝܚܘܬܐ ܐܠܐ.

l. 24. G om. ܡܫܝܚܘܬܐ ܕܡܢ ܕܐܝܟ ܥܡܗ, et aj. ܠܗ après ܘܟܠ; — F ܗܘ au lieu de ܗܝ; — B ܗܝ ܗܘ; — C ܗܝ ܦܘܪܩܢܐ.

p. ܝ, l. 1. B D E F G ܠܗ ܡܫܝܚܘܬܐ ܗܘܐ ܡܫܝܚܘܬܗ; — D F ܐܦ ܕܡܢ ܐܝܟ ܕܡܫܝܚܐ. ܡܢ ܐܦ ܐܝܟ. ܢܦܫ ܐܝܟ; — C ܘܡܫܝܚ ܗܘ au lieu de ܘܡܫܝܚ.

l. 2. B ܠܐ ܦܠܓܗ au lieu de ܠܐ ܦܠܓ; C D F G ajj. ܠܗ après ܦܠܓ; G écrit ܦܠܓ; — B om. ܗܘ ܠܦܘܪܩܢܐ.

l. 3. C D E F G omm. ܗܘ; — D F ܥܡܗ ܕܐܬܬ ܠܗ; — C ܐܠܗܐ au lieu de ܕܡܪܐ; — B ܐܬܬܠܡܕ.

l. 4. C ܕܡܫܒܚܘܬܐ au lieu de ܕܫܒܚܐ.

l. 5. C om. ܢܦܫܐ; — G aj. ܐܝܟ après ܢܦܫ; — B D E F G ܕܢܦܫܗ ܕܥܒܕ; — DH ܕܡܫܝܚܘ.

l. 6. D E F G H ܐܝܟ ܡܫܝܚ; — C ܡܫܝܚܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܡܢ ܥܡ ܕܐܝܟ ܐܝܟܢܐ; H ܐܝܟܢܐ ܡܫܝܚܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܡܢ ܢܦܩ ܥܡ; D F ܢܦܩ ܥܡ ܡܫܝܚܘ ܠܐ.

l. 7. E ܦܘܪܩܢܐ ܕܡܢ ܗܘ; — G ܡܫܝܚܘܬܐ ܠܐ et aj. ܠܗ après ܗܘܐ.

l. 8. D F ܗܕܐ ܠܡܫܝܚܘܬܐ; — F ܠܡܫܝܚܐ ܐܘ ܠܡܫܝܚ; — E ܡܫܝܚ pour ܡܫܝܚ.

p. [illegible], l. 14. B [illegible], F [illegible], au lieu de [illegible]; — D [illegible] [illegible] [illegible]; — D E F [illegible] pour [illegible]; — D F [illegible].

l. 15. D F [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]; — E G [illegible] [illegible] [illegible]; — G [illegible] [illegible]; — D F après [illegible] ajj. [illegible] (D [illegible]) [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] . [illegible] [illegible]; — B [illegible] au lieu de [illegible].

l. 16. G om. [illegible]; — B C G omm. [illegible]; — D F ajj. [illegible] après [illegible]; — F G [illegible]; — B aj. [illegible] après [illegible]; — E om. [illegible].

l. 17. C E [illegible] [illegible] [illegible]; — B om. [illegible].

l. 19. D F [illegible] [illegible]; B C [illegible]; C om. [illegible] après [illegible].

l. 20. B [illegible]; — C aj. [illegible] après [illegible].

l. 21. D [illegible] au lieu de [illegible]; — C [illegible] au lieu de [illegible]; — F [illegible]; — D F [illegible] [illegible] au lieu de [illegible]; G [illegible]; — D F [illegible]; B C E G H [illegible].

p. [illegible], l. 1. C [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

l. 2. D F [illegible] [illegible] [illegible] au lieu de [illegible]; — B [illegible]; C D F [illegible].

l. 3. D F [illegible] [illegible]; — D F ajj. [illegible] [illegible] après [illegible] [illegible]; — B om. [illegible]; — F aj. [illegible] avant [illegible].

l. 4. B C D F G [illegible]; — E [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

l. 5. C om. [illegible]; — C [illegible] au lieu de [illegible].

l. 6. C [illegible] au lieu de [illegible] [illegible] [illegible]; — E [illegible] [illegible] au lieu de [illegible] [illegible], et aj. [illegible] après [illegible]; — C [illegible] [illegible] [illegible].

l. 7. C F [illegible]; — F écrit [illegible]; — E om. [illegible]; — C G [illegible]; — F aj. [illegible] après [illegible]; — H om. [illegible].

l. 8. D E F [illegible] [illegible] [illegible]; — C [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

l. 9. DF [illegible] [illegible]; — C [illegible] au lieu de [illegible]; H [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]; — DF ajj. [illegible] après [illegible]; — C [illegible] [illegible].

l. 11. C H [illegible]; — B E G [illegible] [illegible]; D F [illegible] [illegible].

l. 12. F [illegible] pour [illegible]; — DEFGH omm. [illegible]; — B om. [illegible].

l. 13. B om. [illegible]; — C [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]; G [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

l. 14. B om. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

p. 1, l. 24. B ܢܦܠ au lieu de ܠܢܦܫ; — D F omm. ܝܗܒ; E ܟܠ pour ܕܟܠ; — C ܢܦܠ ܠܢܦܫ ܡܗܝܡܢܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ.

l. 25. B aj. ܗܘܐ après ܠܫܠܠܗ; — E F ܡܗܝܡܢܐ ܠܫܠܠܗ; — B D F G ܕܡܫܠܡ, C ܕܡܫܠܡܝܢ, au lieu de ܕܡܫܠܡܢ; — C ܠܥܡܗ au lieu de ܙܘܢܝܗ; D F G ܙܘܢܝܐ.

l. 26. D F G ܘܐܡܠܟ; B ܡܢ pour ܐܡܠܟ; — C D F G H ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ; B ܗܘܐ ܕܗܘܐ au lieu de ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ; — C om. ܕܡܠܟܐ.

p. ܒ, l. 1. C ܟܠܟܪܟܐ au lieu de ܟܪܟܐ ܕܡܝܢ; — H om. ܕܟܢܝܬܐ; — B ܘܐܝܟ ܗܘܐ ܟܠ ܟܪܟܐ ܕܟܢܝܬܐ.

l. 2. B C ܟܢܝܬܐ ܗܘܘ ܕܐܟܠܝܢ; — B C D F H ܘܗܢܐ, G ܕܝܢ ܡܢ, au lieu de ܘܐܡܠܟ.

l. 3. C D E H omm. ܗܘܐ après ܕܦܫܟ; G ܗܘ ܕܦܫܟ; — B D E F G omm. ܡܢܗܘܢ; — au lieu de ܐܝܟ ܕܟܫܘܠܘܠܗ, B seulement ܫܘܠܘܠܗ, E ܡܢܐܟ ܕܟܫܘܠܘܠܗ, D F ܡܢܐܟ ܕܟܫܘܠܘܠܗ ܫܫܫ, G ܡܢܐܟ ܕܟܫܘܠܘܠܗ ܫܦܫ ܗܘܐ.

l. 4. B om. ܡܢܝ ܕܟܡܫܟܫ; D F ܡܢܐܟ ܗܘܐ ܡܢܝ ܕܠܫܒܫ; — C ܫܢܐ au lieu de ܠܫܠܫܘܢ; G ܠܐܬܫܘܢ; H ܡܫܬܫܬܫܝ (sic).

l. 5. G ܕܡܟܢܐ ܕܡܢܐܟܡܟܠܗ; — B H omm. ܐܡܪ; — D F G ܟܫܝܐ pour ܡܟܫܝܐ; — D F ܟܘܦܫܝ au lieu de ܦܠܟܝ; H ܦܟܝ (sic); — B C D F ܟܫܡܢܐ au lieu de ܕܟܫܡܢܐ; — E ܘܢܩܡܝ pour ܘܢܩܡܝ.

l. 6. C ܕܡܪܐ pour ܕܡܪܘܬܐ; — H om. ܡܢ ܗܟܠܗ.

l. 7. D F H ܐܬܡܪܬ; — D om. ܗܘܐ après ܦܟܫ.

l. 8. C ܘܡܘܡܘܬܐ au lieu de ܘܡܘܡܬܐ.

l. 9. E G ܘܡܢܝ; — C ܝܗܒ au lieu de ܕܡܝ; E om. ܕܡܝ; — C F ܦܪܡܫ.

l. 10. G aj. ܠܥܡܗ avant ܡܢܗܘܢ; — B ܡܟܟܝܢ au lieu de ܡܢܗܘܢ ܡܡܟܟܢܘܗ; — C om. ܡܢܗܘܢ; — C E ܡܟܟܢܘܗ au lieu de ܡܡܟܟܢܘܗ; G ܡܡܘܟܢܘܗ; — D aj. ܡܡܟܢܐ, F aj. ܡܡܟܢܐ ܫܪ, après ܡܢܗܘܢ; — au lieu de ܐܠܐ ܐܡܠܟ ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ ܡܟܟܟܐ, B ܡܟܟܟܐ ܕܝܢ, C ܐܠܐ ܡܟܟܟܐ.

l. 11. B C omm. ܡܢܗܘܢ; — B ܕܐܬܗܘܘ au lieu de ܗܘ ܕܐܬܗܘܘܢ; E ܗܘ ܕܝܢ ܐܬܗܘܘܢ; G ܘܗܘ ܐܬܗܘܘܢ; — H aj. ܐܢܫ ܡܢ ܗܘܐ après ܗܘ ܕܐܬܗܘܘܢ.

l. 12. B F ܘܙܟܟ; H ܗܘܐ ܘܙܟܟ; D G ܗܘܐ ܙܟܟܟ; — C H ܦܪܫܗ au lieu de ܠܥܡܗ; — F ܘܐܬܬܫܠܡܬ.

l. 13. G ܕܐܬܟܠܝ au lieu de ܕܙܡܫܡܝ; — C ܗܘܘ ܕܙܡܫܡܫܝ; — E G omm. ܕܡܟܢܫܬܐ; — B ܟܠ ܗܘܐ ܟܢܫܬܐ.

p. 1, l. 2. D G ܕܡܫܡܫܢܐ pour ܕܡܫܡܫܢܝܢ; — B om. la phrase ܟܠܗ̈ ܐܠܗ jusqu'à ܠܫܘܠܛܢܗ; — C ܠܫܘܠܛܢܐ ܕܡܫܡܫܢܐ ܐܠܗ ܕܥ̈ܢ; — F ܡܛܠ ܝܗܒ ܕܡܫܡܫܢܐ ܠܫܘܠܛܢܗ ܡܫܝܚܐ. ܡܢ ܕܢܫܟܚ ܠܐ ܢܫܐ ܠܫܘܠܛܢܐ ܡܢܗܘܢ. — C ܐܘܚܕܢ; — B F G ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ ܡܢܐ.

l. 3. B om. ܐܦ; — D F ܗܢܐ.

l. 4. B D F G omm. ܠܗ; — D F ajj. ܠܗ après ܐܢܫ.

l. 5. F ܐܢܕܥ au lieu de ܐܢܕܥܢ; — C ܕܡܠܟܗ ܠܡܫܡܫܢܐ pour ܠܡܫܡܫܗ; — F ܕܫܡܫܐ pour ܕܡܫܡܫܐ.

l. 6. B F H omm. ܐܢܫ; — B aj. ܠܗ après ܗܘܐ; — C ܠܗܘܢ au lieu de ܗܘܐ; — D F omm. ܗܘܐ.

l. 7. C D F ܗܘܐ ܠܟܠ; — D F ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܠܟܠ ܘܐܦܢ; — C om. ܟܢ; D F ܐܢ au lieu de ܟܢ; — F écrit ܐܪܙ.

l. 8. F ܡܫܡܠܝܢ; — G ܐܝܟ ܐܝܟ.

l. 9. B ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ ܠܗܘܢ ܐܢܫܐ; C ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ ܐܢܫܐ ܠܗܘܢ; — C aj. ܡܫܡܫܢܘܬܗ après ܕܝܢ; — B om. ܡܢ et aj. ܗܘܐ après ܕܝܢ; — C ܡܢ, G ܡܢܗ, pour ܕܡܢ; E ܕܐܢܫܐ ܕܡܢܐ.

l. 10. G om. ܠܡܢ; — B om. ܠܗ ܕܡܢ ܐܝܟ ܠܡܢ; — C om. ܘܐܦܢ; — B ܘܐܦܢ ܠܗ ܗܘܐ ܡܫܡܫ ܠܐ.

l. 11. C ܠܢܦܫܐ pour ܢܦܫܐ; — D F ܠܢܦܫܗܘܢ ܠܡܫܡܫܢܐ au lieu de ܘܠܢܦܫܗܘܢ; — B ܕܝܢ ܗܘ au lieu de ܗܝܕܝܢ.

l. 12. B C H ܘܐܦܢ; — H om. ܗܘ; — C F ܕܐܢܐ ܐܠܗܐ; D ܐܠܗܐ ܕܐܢܐ ܗܘ.

l. 14. E G H ajj. ܐܝܟ ܡܫܡܫܢܝܢ après ܠܐ ܡܢ (G écrit ܡܫܡܫܢܝܢ); — B D E F G ܡܢ ܗܘ ܡܫܡܫܢܗ.

l. 15. D ܘܗܐ pour ܗܐ; — D F H ܐܢܫ; — B ܐܢܫܐ ܠܡܠܐ au lieu de ܐܢܫ ܠܡܠܐ ܗܐ; — B ܠܡܫܡܫܢܐ ܕܠܐ; C ܗܘܢ ܕܠܐ ܠܡܫܡܫܢܐ.

l. 16. B ܐܢܫܡܘ au lieu de ܡܫܡܘ.

l. 17. B ܢܘܗܪܐ au lieu de ܐܢܫܘܢ; — F ܐܢܫܬܗ.

l. 18. B om. ܕܠܡܐ ܐܡܫܡܫܢܘܬܐ; — B ܕܝܢ ܗܘ au lieu de ܗܝܕܝܢ; — F ܡܫܡܫܐ au lieu de ܡܫܡܫܐ.

l. 19. D F omm. ܘܐܢܫܠ.

l. 20. B E omm. ܕܡܫܡܫܢܐ; — C ܡܫܡܫܢܘܬܐ au lieu de ܕܡܫܡܫܢܐ; — B C omm. ܗܘܐ; — B ܡܢ au lieu de ܡܢܢ; — D F ܡܫܡܫܢܗ, G ܡܢ ܡܢܕ au lieu de ܡܫܡܫܐ.

l. 21. C ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ ܠܡܫܡܫܢܐ ܠܡܫܡܫܢܐ; — C om. ܗܠܝܢ; — B om. ܕܐܘܪܗܝ.

l. 22. B H ܗܘܐ ܐܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ ܗܢܐ.

l. 23. G ܘܡܢ.

p. ܛ, l. 8. C H ܐܚܝ̈. ܗܘܝܘ; D F ܐܚܝ̈. ܗܘܝܘ ܠܗ; — B aj. ܡܢܗܘܢ après ܕܡܫܠܡ; — A B G ܠܐ pour ܕܠܐ; — C ܠܚܝܢ ܠܐ ܝܗܒ.

l. 9. B C F G ܐܦ pour ܕܐܦ; — C ܡܬܡܢܝܫܬܗܘܢ, D E F G H ܡܬܡܢܝܫܝܢ, au lieu de ܡܬܡܢܝܫܝܢ ܐܢܫܝܢ.

l. 10. H ܕܕܡܫܠܡܬܐ pour ܕܡܫܠܡܬܐ; — D F ܕܫܢܝܩܘܬܗ au lieu de ܕܫܠܡܘܬܗ; — G ܗܘ au lieu de ܗܟܢܐ; — E om. ܕܝܢ; — E ܫܩܝ̈ܠܬܐ ܐܠܗ̈ܝܬܐ; — C aj. ܗܘܐ après ܟܠܗ; — E ܗܠܝܢ au lieu de ܗܠܝܢ; — H om. ܗܠܝܢ; — B om. la phrase ܗܟܢܐ ܕܝܢ jusqu'à ܗܠܝܢ.

l. 11. C H ܐܝܠܝܢ ܗܘܐ ܗܟܢܐ ܕܝܢ ܩܕܡ ܡܢ; E G ܡܢ ܩܕܡ ܕܝܢ ܗܟܢܐ ܕܡܫܝܚܐ ܘܐܢܫܐ; B D F ܡܢ ܩܕܡ ܕܝܢ ܕܡܫܝܚܐ ܘܐܢܫܐ; — B om. ܡܫܝܚܘܬܐ.

l. 12. C H ܘܐܬܦܫܩܘ; B ܐܬܦܫܩܘ; — B D F G omm. ܗܘܘ; — B C G H ܕܢܬܒܝܢܘ ܠܗ ܐܠܗܐ.

l. 13. B ܕܡܫܬܡܠܝܢ ܕܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ ܐܝܟ; — C D F H ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ ܐܝܟ; — D F ܗܘܐ au lieu de ܗܘܝܢ; — D F ܐܠܗܐ ܕܡܫܝܚܘܬܐ.

l. 14. B om. ܘܕܒܝܫܘܬܐ; — D F ܗܘܝܘ ܠܗܠܝܢ.

l. 15. B om. ܠܗ; — B ܐܝܟܢܐ ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ.

l. 16. B om. ܡܢܗܘܢ.

l. 17. B om. ܟܠܗ; — G ܕܢܬܕܟܪ ܡܢܗܘܢ ܠܡܚܫܒܬܐ; — C H ajj. ܕܝܢ après ܗܘ; — B ܦܘܪܫܢܐ ܡܫܡܫܢܐ; H ܦܘܪܫܢܐ (sic) ܡܫܡܫܢܐ; F ܕܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢܐ; — B ܡܫܡܠܝܢܗ.

l. 18. B om. ܕܢܗܘܐ; — B C G H ܗܘܐ ܢܦܫ; — G ܘܐܦܫܩܗ.

l. 19. C om. ܒܪܝܫܐ; — C ܗܘܝܘ ܒܪܝܫ ܡܫܡܫܢܘܬܗ; — D F ajj. ܠܗ ܗܘܐ après ܒܪܝܫ.

l. 20. B ܗܘܐ ܐܡܪ; — G ܕܢܬܚܫܒܗ pour ܠܡܬܚܫܒܗ.

l. 21. B C D F H ܠܐ, G ܡܠܟܐ, au lieu de ܡܠܟܐ; — E om. ܡܠܟܐ ܗܘܐ ܠܗ ܡܢ et donne ܐܡܪ ܠܗ.

l. 22. B ܘܡܫܡܠܝܢ ܘܡܫܬܡܠܝܢ ܕܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ et om. ܘܡܫܝܚܐ; — D F omm. ܡܫܬܡܠܝܢ; — F ܘܡܫܬܡܠܝܢ; — D F ajj. ܟܠܢܝ après ܘܡܫܝܚܐ; — C ܐܦ ܡܫܝܚܐ pour ܘܡܫܝܚܐ; — G (sic) ܘܡܫܬܡܠܝܢ ܡܫܝܚܐ; — H ܘܡܫܝܚܐ ܘܡܫܬܡܠܝܢ ܕܡܫܬܡܠܝܢ ܘܡܫܬܡܠܝܢ ܡܫܬܡܠܝܢ; — B C D E G H ܘܡܫܠܡ; F ܕܝܢ ܘܡܫܠܡ.

l. 23. D F ܦܘܠܚܢܗ ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ; — E G H ܕܦܘܠܚܢ; — D F ܘܡܢܗ pour ܐܘ ܡܢܗ.

l. 24. F G ܠܩܢܘܡܐ pour ܡܩܢܘܡܐ; — B ܘܡܫܬܡܠܝܢ ܡܫܝܚ; D E G H ܘܡܫܬܡܠܝܢ; — D ܡܫܝܚܘܬܐ pour ܡܫܝܚܘܬܐ; — F ܡܢ ܡܫܝܚܘܬܐ ܘܡܫܬܡܠܝܢܗ ܠܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ.

p. ܝ, l. 1. B om. ܪܡܐ; — C ܠܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ.

ܒܡܘܪܐ ܕܡܫܝܚܐ . ܘܟܕ ܫܠܡܐ ܐܙܕܪܝ ܠܐܘܣܛܒܐ ܗܘ
ܒܡܘܪܐ[1] ܒܣܡܝܡ ܪܝܚܐ . ܘܢܣܒ ܟܠܗ ܒܠܥܐ ܐܢܫܠܐ ܕܢܣܒܘܢ
ܒܟܠܗ ܕܒܡܘܪܐ . ܘܟܠ ܐܢܫܐ ܕܢܣܒ ܒܟܠܗ ܗܘܐ ܠܗ
ܒܥܘܕܪܢܐ ܣܓܝܐܐ ܒܫܘܒܚܬܗ ܕܒܪܢ ܢܘܗܪ ܒܥܝܢܐ .
ܕܒܟܠܗ ܠܐܠܗܐ ܫܘ̄ ܒܟܠ ܙܒܢ ܕܡܘܕܝܢܐ . ܗܢܝܐ
ܘܡܒܪܟܝܢ ܘܠܥܠܡ ܥܠܡܝܢ ܐܡܝܢ :

ܫܠܡ ܕܟܠ ܟܬܒܐ ܕܐܠܗܐ .

(Ms. E, add. 14655 du British Museum.)

1. Gr. μύρον.

ܐܘܠܨܢܐ ܡܦܝܣܢܐ ܕܠܒܘܬܟ ܠܠܘܩܒܠ. ܘܐܦ ܠܐ ܕܗܘܐ ܫܪܝܪܐ ܐܝܟ ܠܥܘܦܠܝܢܐ ܕܝܠܗ. ܕܗܘ ܗܘܐ ܠܡܕܘܕܗܝ ܠܐ ܡܬܚܙܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܚܙܝܢ ܐܝܬ ܠܐ ܕܐܬܥܝܪ. ܐܘ ܠܢܝܚ ܬܘܒ ܐܬܦܢܐ. ܟ̈ܠܒܐ ܕܝܢ ܘܟܠܗ ܒܒܒܐ ܕܡܬܕܒܪܝܢ ܗܘܘ. ܗܕܝܢ ܡܪܒܘ ܗܘܘ ܠܘܬ ܗܘ ܦܓܪܐ ܡܢܝܚܐ ܕܢ̈ܫܐ ܘܡܒܪ̈ܢܐ ܘܐܬܐܬܡܣܘ.[1] ܘܐܝܠܝܢ ܕܐܬܚܙܝܘ ܗܘܘ ܫܪ̈ܝܪܐ ܒܟܠܠܗ. ܘܡ̈ܣܒܚܢܐ ܚܝܘ. ܘܦܓܪ̈ܐ ܐܬܚܕܝܘ ܘܕ̈ܘܢܐ ܐܬܕܪܟܘ. ܗܕܝܢ ܟܠܒ̈ܐ ܒܡܪ̈ܗܒܢܐ ܠܘܬ ܠܦܓܪܐ ܕܒܠܗ ܩܝܡ ܗܘܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܠܬܡܝܢܘܢ ܕܟܠܗ ܕܦܓܪܐ ܡܢܚܐ. ܘܒܒܒܐ ܟܠܗ ܫܪܝܢ ܗܘܘ ܠܦܓܪܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܠܐ ܢܟܫܘܢ ܕܢܠܟܘܢ. ܘܦܩܕܘ ܟܠܒ̈ܐ ܘܢܚܪ ܐܦ̈ܝܣܩܘܦܐ ܕܗܕܐ ܡܦܝܣܢܐ ܘܡܦܩܐ ܢܚܘܘܢ ܒܐܪܚܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܢܬܪܚܩ ܒܒܒܐ ܠܘܬ ܕܗܒܐ.[2] ܘܢܬܠܘܢ ܐܬܪܐ ܠܡܠܟܘܬܐ. ܒܒܒܐ ܕܝܢ ܐܦܠܐ ܗܟܢܐ ܐܬܦܫܝܩܘ ܕܢܣܪܘܢ ܠܘܬ ܕܗܒܐ. ܐܠܐ ܕܟܠܗ ܪܫܝܡܬܗܘܢ ܠܘܬ ܡܢܚܐ ܐܣܝܪܐ ܗܘܬ. ܐܝܟ ܕܐܬܟܬܒ[3] ܒܦܓܪܗ ܢܦܩܘܢ ܗܘܘ. ܘܠܒܢܝܫܝܢ ܐܬܒܢܘ ܗܘܘ ܕܠܟܠܗܘܢ ܠܡܠܟܐ ܡܢܚܐ ܕܦܓܪܘܣ. ܘܬܒܪܝܢ ܫܪܝܘ ܠܗ ܥܩ̈ܒܬܐ ܢܘ̈ܟܪܝܢ. ܟܕ ܐܒܘܗܝ ܘܐܡܗ ܘܡܚܪܬܗ ܒܐܒܠܐ ܐܬܚܙܝܘ ܗܘܘ. ܗܕܝܢ ܟܠܒ̈ܐ ܒܡܪ̈ܗܒܢܐ ܦܩܕܘ ܕܢܗܘܐ ܠܡܩܒܘܪܐ. ܟܕ ܕܗܒܐ ܘܒܡ ܦ̈ܐܒܐ ܠܦܬ̈ܐ. ܘܟܕ ܐܬܚܙܝܘܗܝ ܡܦܩܘ ܒܗ ܦܓܪܐ

1. Ms. ܘܐܬܡܣܘ.

2. Les onze mots qui suivent, jusqu'à ܐܠܐ ܕܟܠܗ, manquent dans notre ms. C'est évidemment la répétition des mots ܠܘܬ ܕܗܒܐ qui a causé l'oubli du copiste.

3. Ms. écrit ܕܐܬܟܬܒܝ et ajoute un ܕ avant ܒܦܓܪܗ.

p. ܗ, l. 8. C H ܘܡܢ ܗ̇ܘ ܠܡܬܟܠܢܘܬܗ.

l. 9. A ܕܠܡܬܟܠܢܘܬܗܘܢ, EGH ܕܠܐܬܟܠܢܘܬܗܘܢ au lieu de ܕܠܐ ܡܬܟܠܟܠܢܘܬܗܘܢ; — D E F G H ܕܫܟܢܬܐ au lieu de ܕܡܪܟܢܬܐ.

l. 10. A E omm. ܗܘܘ ܡܟܝܠ; — au lieu de ܗܘܘ ܡܟܝܠ, G ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ, D F ܗܘܘ ܕܡܫܟܚܝܢ ܠܗ; — la phrase est devenue dans B. ܘܡܢ ܠܟ ܡܫܟܚܝܢ ܐܢܫ ܡܠܟ ܡܠܘܗܝ ܡܢ ܡܫܟܢܝܢ ܡܬܟܠܢܝܢ ܗܘܘ; — G ܘܗܘ; — H om. ܡܠܬܗ; — B ܕܡܫܟܢܘܬܐ ܡܢ ܗܘ; — D F ܕܡܢ ܡܠܬܗ ܕܡܫܟܢܘܬܗ ܗܘ.

l. 11. E ܗܘܐ ܒܥܝܢ ܠܐ ܕܢܫܟܚ au lieu de ܗܘܐ ܢܫܟܚ ܠܐ.

l. 12. E H ܟܝܢܐ pour ܕܟܝܢܐ.

l. 13. B om. ܘܡܬܟܢܫܐ ܠܟܘܢ; — B ܡܫܟܚܝܢ ܕܡܬܟܢܫܝܢ ܡܢܗ; E ܡܢ ܡܬܟܢܫܝܢ; — B aj. ܟܠܗܘܢ après ܗܘܘ; — B ܗܘ au lieu de ܐܢܘܢ; — C ܠܐ ܟܠ ܘܠܐ.

l. 14. F ܡܬܟܢܫܝܢ ܒܡܪܘܗ ܘܡܬܟܢܫܢܘܗ; — G ܠܗ après ܗܢܘܢ.

l. 15. C reporte ܐܡܪ après ܕܠܐܢܫ̈ܐ, sans doute par erreur.

l. 16. D F ܟܬܒ̈ܐ; — G H ܐܡܪ ܕܠܝܘܚܢܢ; D F ܕܠܬܠܡܝܕܘܗܝ et omm. ܐܡܪ.

l. 17. G ܟܘܫܦܐ.

l. 18. H ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ ܠܗܘܢ; F ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ ܠܗܘܢ ܘܐܦ; E om. ܡܫܝܚܐ ܠܗܘܢ; — C ܘܗܘܐ ܗܘܐ ܡܠܟܗܘܢ; E ܘܗܘܐ ܐܠܗܗܘܢ; G ܡܠܟܗܘܢ ܐܠܗܗܘܢ ܘܡܠܟܗܘܢ.

l. 19. G ܡܠܟܘܬܐ au lieu de ܡܫܝܚܘܬܐ; — G aj. ܘܡܠܟܐ après ܡܫܝܚܐ; E ܠܡܫܝܚܐ au lieu de ܡܫܝܚܐ; D F ܠܡܫܝܚܐ au lieu de ܡܫܝܚܐ; — C H ܘܐܠܗܗ pour ܐܠܗܗ ܐܦ; — G om. ܟܠ.

l. 20. C aj. ܕܡܠܟܗ après ܕܟܠ̈ܗܝܢ.

p. ܘ, l. 1. G ܐܦ̈ pour ܦܐ̈ܝܐ; — D F ajj. ܘܡܬܚܫܒܐ après ܦܐ̈ܝܐ; — B om. ܕܟܠܗܝܢ; — C ܠܗܢ ܗܘܐ ܘܡܫܝܚܐ; DF ܘܦܫܝܛܐ pour ܘܡܫܝܚܐ; — E aj. ܐܡܪ après ܗܘܐ; — F H ܕܠܡܬܟܠܟܠܢܘܬܗܘܢ.

l. 2. C H omm. ܕܟܠܗ.

l. 3. G om. ܐܠܐ; — E om. ܡܢ; — B F G ܗܘܐ ܕܟܢܫ; H ܡܬܟܢܫ.

l. 4. G ܡܢ ܕܗܘܐ ܡܢܗܘܢ; — F ܕܡܢܗܘܢ.

l. 5. B om. la phrase ܡܢ ܦܐܝܐ ܗܘ ܡܫܝܚܐ ܕܗܘܘܢ; D F G H ܦܐܝܐ ܗܘܐ pour ܗܘ ܦܐܝܐ.

l. 6. C aj. ܕܡܠܟܗ après ܕܡܢ; — D E F H ܕܝܢܝܐ, G ܕܟܠܗ pour ܐܝܢܝܐ; — G aj. ܡܢ avant ܡܫܝܚܐ.

l. 7. B om. ܡܢ ܫܘܒܚܐ; — D F ܘܡܢ ܫܘܒܚܐ ܡܫܝܚܐ; — G ܐܠܗܐ; — D G ܕܡܠܟ̈ܐ ܟܠܗܘܢ; C ܕܡܠܟ̈ܐ ܗܘܐ ܟܠܗܘܢ; — B H omm. ܟܠܗܘܢ après ܐܘ ܡܢ; C om. ܡܢ ܐܘ ܟܠܗܘܢ.

p. ܗ, l. 7. H ܢܫܬܠܡ; — C G H ܕܐܬܦܢܝܗ.

l. 8. G om. le premier ܡܠܟ; — E om. ܪܒܐ; — H ܫܡܫܬܗ ܪܒܐ ܡܠܟ ܗܝ; — B om. ܗܘ.

l. 9. B F ܡܬܬܐܬܪܐ pour ܡܬܬܡܪܢܐ; G ܡܬܬܡܪ̈ܢܐ.

l. 10. F G ܪܘܡܢ; H ܪܗܘܡܢ.

l. 11. C H omm. ܝܗܒ; — C H ܦܩܪܐ ܟܠ ܫܘܚܡܬܐ; B ܦܩܪܐ ܟܠ ܢܚܡܫܬܐ; — C G H ܘܐܝܬܝܗܘܢ.

l. 12. D F ajj. ܝܗܒ avant ܡܫܘܠܕܐ, et ܪܒܐ après ܡܫܡܫܢܘܬܗ; — G ܘܡܫܡܫܢ̈ܐ pour ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ; — B ܐܡܗܬܗܘܢ ܪܒܐ ܘܡܫܘܠܕܐ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ . ܗܘܐ; — H aj. ܪܒܐ après ܡܫܘܠܕܐ; — C om. ܡܫܘܠܕܐ et écrit ܘܡܝܬܪܘܬܐ ܕܡܫܘܠܕܐ ܕܝܠܗ ܡܫܡܫܢܘܬܗ.

l. 13. B ܡܫܝܚܐ ܟܠ ܗܘܐ ܘܡܬܢܝܚ.

l. 14. F ܗܘܐ ܘܡܬܬܪܨܝܢ et om. ܗܕܐ; — C H omm. ܐܦ.

l. 15. C D F G H ܕܝܪ̈ܘܬܐ; — B ܒܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ pour ܕܫܡܫܬܗܘܢ.

l. 16. B ܡܫܬܡܠܝܢ pour ܡܫܬܡܝܢ, et aj. ܒܗܘܢ après ܗܘܐ.

l. 19. B ܕܫܠܡܗܘܢ.

l. 21. H aj. ܗܢܐ après ܡܪܐ; B ܡܪܐ ܡܢ ܡܫܝܚܐ ܗܢܐ ܕܒܟܬܒܘܗܝ.

l. 22. D F ajj. ܘܡܫܒܚܘܬܗܘܢ après ܘܠܐܬܘܗܘܢ.

l. 23. B D F ajj. ܗܘ après ܐܬܦܩܚܘ; — C H omm. la phrase ܐܬܦܩܚܘ ܕܝܢ ܐܦܩܘܬܗܘܢ ܟܠ ܟܗܢܬܗܘܢ. ; — H ܡܢ au lieu de ܐܦ.

p. ܘ, l. 1. H ܗܘ ܘܡܢ ܟܠ; — G ܟܠ ܡܢ ܗܘܐ ܡܦܪܐ ܒܪܚܡܐ ܘܡܫܟܚܐ ܗܘܐ ܡܬܪܥܐ; — B ܐܫܬܘܕܝܐ au lieu de ܡܫܬܥܠܝܐ.

l. 2. B ܠܡܫܡܫܘ au lieu de ܠܡܫܡܫ; — C ܠܡܫܡܫ ܗܘܐ ܒܟܠܗܘܢ.

l. 3. C ܘܗܟܢ ܡܫܘܕܪܐ ܪܒܐ ܟܠ ܗܘ ܗܟܢ ܗܘܐ; H ܡܫܘܕܪܐ ܪܒܐ ܘܡܫܡܫ ܟܠ ܐܦܩܘܬܗܘܢ ܟܠ ܗܘ ܗܟܢ ܗܘܐ .; B E omm. la phrase ܘܗܟܢ jusqu'à ܗܟܢ ܗܘܐ; — F ܐܬܢܣܒܬ au lieu de ܡܫܬܠܡ; — G ܐܡܬܐ au lieu de ܐܡܬܐ.

l. 4. D E G ܫܒܝܬܐ; — B ܡܦܪܐ ܪܒܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܫܒܝܬܐ ܕܚܫܢܐ ܟܠܗܘܢ ܦܘܪܢܐ; H comme B, mais reporte ܫܒܝ̈ܬܐ après ܕܚܫܢܐ; C comme H, mais reporte ܪܒܐ après ܘܡܫܡܫܢܐ; — F ܡܦܪܐ ܪܒܐ ܟܠܗܘܢ ܦܘܪܢܐ ܐܠܐ ܗܘܐ ܟܠܗ ܐܢܫ ܕܚܫܢܐ ܫܒܝ̈ܬܐ .

l. 5. B ܠܘܬܗ au lieu de ܐܠܐ; — F ܕܡܢ ܡܠܟܐ ܗܘ; — G ܟܠܗ ܡܫܟܚܘ; — B C D F H omm. ܡܫܟܚܘ ܗܘܐ ܠܐ; — B C H omm. ܟܠܗܘܢ; — D F ܟܠܗܘܢ pour ܟܠܗܘܢ.

l. 6. D F H ܟܠܗܘܢ pour ܟܠܗܘܢ; — B ܡܬܡܠܝܢ au lieu de ܕܡܫܬܪܪܝܢ; E ܕܡܫܬܪܪܝܢ; — B C H omm. ܐܦ.

l. 7. G ܠܗܘܢ ܗܘܐ ܡܫܡܫܝܢ.

— G ܐܘܪܚܐ ܕܐܝܬ ܒܗ au lieu de ܕܐܝܬܘܗܝ ܕܐܝܟ; — H om. la ligne.

p. ܠ, l. 6. G ܕܡܬܩܪܐ ܕܝܢ au lieu de ܐܝܟ ܕܐܡܪ; — D F G ܕܗܘܐ ܗܘ; E ܗܘ ܐܝܟ; — H om. la ligne.

l. 7. D F ܠܗܘܢ ܕܝܠܗ ܠܐ au lieu de ܠܗܘܢ ܕܝܠܗ; — D E G ܕܐܬܐ; F ܕܐܬܐ; — H om. la ligne.

ll. 5 à 7. Le ms. C donne différemment ces trois lignes : . ܡܬܩܪܐ ܗܘܐ . ܕܐܝܬܘܗܝ ܕܐܝܟ ܐܢܫܐ ܡܢ ܠܐ ܕܡܬܩܪܐ ܗܘܐ ܐܝܟ ܕܐܝܬ ܒܗ ܕܝܢ ܒܗ ܕܐܝܬ ܐܘܪܚܐ ܕܠܗܘܢ . ܠܗ ܕܡܬܩܪܐ ܕܐܬܐ ܕܝܠܗ ܠܐ ܗܘ ܥܠ ܡܢ .

l. 8. H om. la ligne.

l. 9. F ܐܝܬܘܗܝ ܒܪ; — H om. la ligne.

l. 10. H om. la ligne.

l. 11. G ܐܝܟ ܗܘܐ ܠܐ; — B ܕܡܫܬܡܥܢܐ; C ܕܡܫܬܡܥܢܐ; — G aj. ܐܢܫ après ܕܐܢܫܐ; — H om. la ligne.

l. 12. C ܐܬܬܐ au lieu de ܐܬܬܐ; E ܐܬܬܐ (sic); — E ܐܝܟ ܕܐܝܬ; — C G ܕܡܠܬܐ; D E F ܕܡܠܬܗ; — H om. la ligne.

l. 13. B C ܕܗܘܢ; — C ܕܡܬܝܕܥܐ ܐܦ; — H om. la ligne.

l. 14. E ܕܗܘܐ (sic); — H om. la ligne.

l. 15. C ܗܘܝܘ ܡܢ au lieu de ܗܘܝܘ ܡܢ ܒܪ; — B D F ܕܐܝܬܘܗܝ; — H om. la ligne.

l. 16. C om. ܗܘܐ après ܡܫܝܚܐ; — E ܡܫܝܚܐ (sic); — F G ܡܫܝܚܐ; — H om. la ligne.

l. 17. B C G ܕܐܬܐ ܗܘܐ; — B C ܐܝܬܘܗܝ; — H om. la ligne.

p. ܠܐ, l. 1. B D E F G ܐܠܗܐ, C ܕܐܠܗܐ, au lieu de ܐܠܗܐ ܡܢ; — H om. la ligne.

l. 2. B C ܕܝܢ au lieu de ܐܝܟ; — B C G ܕܗܘܐ; — E ܐܝܟ; G ܕܗܘ au lieu de ܐܝܟ; C D F omm. ܐܝܟ; — C D F ܐܝܟ ܕܗܘܐ; — D F omm. ܐܬܐ; — H om. la ligne.

l. 3. D F G ܕܝܠܗ ܡܢ; — H ܕܡܫܬܡܥܢܐ ܐܠܗܐ ܕܝܢ ܗܘܐ ܐܢܫ ܐܝܟ : ܕܝܠܗ ܡܢ ܒܪ : ܠܗܘܢ.

l. 4. E om. ܐܠܗܐ; — F G ܡܫܝܚܐ; — D F G ܕܐܝܬܘܗܝ;
— B ܕܝܢ au lieu de ܐܝܟ.

l. 5. H om. ܐܝܬܘܗܝ; — E ܐܝܬܘܗܝ; — B om. ܡܫܬܡܥܢܐ ܕܗܘܢ; — C H ܡܫܬܡܥܢܐ au lieu de ܡܫܬܡܥܢܐ; — C E ܕܗܘܢ; — D F ܐܝܬ ܕܝܠܗ au lieu de ܕܗܘܢ.

l. 6. F ܡܬܩܪܐ; — F ܕܐܬܐ; H ܕܐܬܐ; — B C H ܗܘܐ.

VARIANTES DES MANUSCRITS

Première vie

P. ܠ, l. 1. E F ܬܫܥܝܬܐ ܬܘܒ; — F ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܐܡܠܘ ܡܢ; — E ܪܘܒܐ; F ܪܘܒܢ.

l. 2. C om. ܗܘ; — F ܘܐܬܬܠܝܗ pour ܕܐܬܬܠܝܗ ܗܘ; — C ܡܦܫܩܢܘܬܐ ܘܡܟܬܒܢܐ ܕܡܢܗ ܠܟ ܡܢ ܚܣܝܐ; E ܕܡܦܫܩܢܘܬܐ ܡܟܬܒܢܐ; F om. ܡܟܬܒܢܐ ܕܡܦܫܩܢܘܬܐ.

l. 3. C om. ܠܐܘܪܗܝ ܡܢ ܡܕܝܢܬܐ; — E ܒܗܘܐ au lieu de ܘܒܗܘܐ; — C om. ܘܒܗܘܐ ܠܝܡܝܢܐ; — F om. ܘܒܗܘܐ ܡܪܝܡܐ.

l. 4. E ܐܦܣܩܘܦܐ; F ܐܦ̄ܣܩ; — C om. ܕܡܫܒܚܐ; — C F omm. ܡܕܝܢܬܐ.

ll. 1 à 4. Les autres mss. diffèrent beaucoup plus pour le titre : B ܬܫܥܝܬܐ ܕܟܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܢ ܪܘܡܝܐ. ܡܩܕܫ ܠܡܣܝܐ ܘܒܗܘܐ ܡܪܝܡܐ ܡܢ ܪܘܡܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܐܘܪܗܝ ܡܢ ܡܕܝܢܬܐ ܗܘܐ ܡܫܒܚܐ ܘܠܝܫܘܥ ܕܓܒܪܐ ܗܘ ܕܐܠܗܐ. ܕܚܝܐ ܘܐܬܬܠܝܗ ܘܐܬܒܐ ܟܠܟܠ ܕܝܢ ܡܦܫܩܢܘܬܗ.

D ܬܫܥܝܬܐ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܡܠܦܢܐ ܐܝ ܗܘ ܕܓܒܪܐ, et reprend aussitôt avec la ligne 5;

G ܬܫܥܝܬܐ ܕܕܒܪܐ ܬܘܩܢܐ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܫܒܚܐ ܡܪܝ ܘܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܩܕܝܫܐ ܡܫܝܚܐ ܘܡܪܝܡܐ ܡܢ ܪܘܡܐ ܐܦܣܩܘܦܐ.

H ܬܘܒ ܒܡܠܦܢܐ ܬܫܥܝܬܐ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܟܠ ܩܕܝܫܐ ܕܡܢ ܟܬܒܢܐ ܘܡܦܫܩܢܐ ܗܘܐ. ܩܕܝܫܐ ܕܡܢ ܐܦܝܢ. (et ajoute dans l'interligne : ܘܐܬܘ̄ ܡܢ ܪܘܡܐ ܡܕܝܢܬܐ.).

l. 5. B ܬܫܥܝܬܗ ܕܡܪܝ ܕܢܕܪܘܬܐ; — D aj. ܐܢܬ ܡܫܝܚܐ avant ܐܦܝܢ; F remplace ܐܦܝܢ par ܐܢܬ ܡܫܝܚܐ ܡܫܠܡܢܐ;

ܘܒܪܝܬܐ. ܕܠܒܪ ܣܓܝܐܐ ܕܡܫܬܐ ܫܪܝܐ[1] ܐܝܟ. ܕܐܡܪܐ ܥܠ ܒܪܘܡܐ ܘܠܐ ܕܡܠܠ ܥܡܗ. ܐܡܟܢ ܕܐܦ ܒܪ ܥܒܕܘܬ. ܒܡܕܒܪܘܬ ܐܪܝܘܬܐ ܒܪ ܢܦܫܐ ܕܟܝ ܣܒܥܝܢܐ ܘܫܠܝܐ ܣܪܗ. ܗܟܝܠ ܐܦ ܗܘ ܒܪ ܢܦܫܗ ܒܡܕܒܪܘܬ ܗܘܐ ܒܝܫܐ ܐܝܟܢܐ ܗܘܬ. ܡܛܠ ܕܐܘܕܝܐ ܡܪܝܐܐ ܒܝܫ ܗܘܐ ܠܒܫܘܬܗ. ܒܪ ܦܓܪܐ ܘܡܟܬܫܐ ܠܓܒܪܗ. ܕܢܬܠ ܠܗ ܐܬܪܐ ܕܬܦܠ ܥܠ ܒܪܗ. ܘܒܐܬܦܪܥܬ ܠܬܗܘ. ܒܬܫܢܝܬܐ ܕܬܪܝܨܬܐ ܒܝܫܐ ܗܘܬ ܒܐܡܪܐ. ܘܝ ܠܗ ܒܪܝ ܚܒܝܒܐ. ܬܪܒܝܬܐ ܕܬܪܝ. ܘܡܫܒܪܐ ܕܒܢܝܐ. ܘܒܢܝܐܐ[2] ܕܝܠܝ. ܘܢܫܒܘ ܒܪܬ ܢܦܫܗ ܥܠ ܚܝܠܗ ܕܗܘܐ ܒܫܘܪܐ ܘܦܘܪܩܢܐ. ܘܚܒܝܒܘܬܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܗܘܬ ܠܗ ܘܐܝܟܢܐ ܗܘܬ ܒܫܒܗ. ܠܡܠܟܐ ܗܟܢܐ ܒܒܪܬ ܠܐ ܐܘ ܒܪܝ. ܘܡܛܠܬ ܠܒܝ ܒܫܘܬܐ ܘܒܪܘܬܐ ܙܒܬܐ. ܘܐܬܘܬܦܫܬ ܠܝ ܐܢܐ ܥܠ ܐܢܐ ܡܒܕܩܐ. ܕܫܢܝܐ[3] ܗܘܝܬ ܠܝ ܕܐܡܪܐ ܗܘܝܬ ܒܐܘܠܨܢܐ ܘܕܘܘܢܐ[4] ܒܝܬ[5] ܒܒܪܬܐ ܒܫܝܬܗ ܕܐܒܘܟܝ ܘܐܢܐ ܠܐ ܢܒܪܐ[6] ܗܘܝܬ. ܘܐܢܬ ܦܫܝܬ ܘܠܐ ܢܛܠܬ ܠܝ. ܕܐܡܪܬ ܘܐܬܒܣܡܐܐ ܒܟ ܘܬܐܢܐ ܠܦܥܝ. ܒܝܢܠܗ ܕܐܦ ܒܐܡܠܘ ܐܟܢ ܕܒܝ ܬܒܥܒܐ ܕܬܒܥܐ ܐܢܬܢܝ ܗܘܝ. ܒܡܫܬܪܗ ܕܐܦ ܒܐܬܢܝܫܘܬܐ[7] ܘܒܢܝܫܘܬܐ ܐܘܒܕܢܐ ܪܡܝܬ ܐܬܬ ܠܘܬܗ ܒܪ ܢܟܪܝܐ. ܘܒܐܬܢܝܫܘܬܗ ܐܡܪܐ ܗܘܬ. ܘܝ ܠܝ ܒܪܝ ܕܐܠܝ ܠܡܠܟܐ ܗܟܢܐ ܒܒܪܬ ܠܝ. ܕܗܐ

1. Ms. ܐܝܪܐ.
2. Ms. ܘܒܢܝܐܐ.
3. Ms. ܕܫܢܝܐ.
4. Ms. ܘܕܘܘܢܐ.
5. Ms. ܒܝܬ.
6. Ms. ܢܒܪܐ.
7. Ms. omet ܘ ܒܐܬܢܝܫܘܬܐ.

ܟܪܛܝܣܐ ܗܢܐ ܕܐܒܕܢ[1]. ܕܢܫܝܐ ܒܟܠܐ ܐܠܝ̈ܢ ܒܬܪ̈ܘܬܐ ܕܒܗ . ܘܒܫܢܬܐ ܚܕ ܠܗܘܢ ܟܪܛܝܣܐ . ܘܟܕ ܠܡܒܩܘܗܝ ܝܗܒܗܘܢ ܠܠܒܟܐ ܐܝܛܘܣ[2] ܪܝܫ ܟܪ̈ܛܘܠܪܐ[3] ܕܥܕܬܐ ܦܢܩܝܬܐ . ܘܟܕ ܩܪܐ ܗܘ ܒܟܪܛܝܣܐ ܗܘ . ܒܟܫܪܐ ܕܥܒܕ ܐܒܘܗܝ ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܕܒܗ . ܐܫܬܘܕܥ ܠܒܪܗ . ܘܦܩ ܒܦܪܗܣܝܐܝܬ ܒܝܢ ܐܣܩܡܢܝܢ[4] ܕܒܠܝܢܗ̇ ܝܬܒ ܗܘܐ . ܘܦܩܕ ܠܫ̈ܘܬܦܘܗܝ ܘܒܘܠܬܫ ܗܘܐ ܡܣܚܪܗ . ܘܚܪ̈ܬܗ ܕܪܐ ܗܘܐ ܥܠ ܐܪܥܐ . ܘܐܬܦܣܪ ܒܗ ܥܕܪܐ ܢܦܫܗ ܥܠ ܫܒܚܐ ܕܒܪܗ . ܘܒܟܐ ܗܘܐ ܒܡܪ̈ܝܪܘܬܐ . ܘܐܡܪ ܗܘ ܠܗ ܟܪܐ ܕܐܠܗ ܠܒܠܐ ܗܘܠܐ ܒܒܥܬ ܠܗ . ܘܡܟܠܠܬ ܠܒܗ ܒܪܘܬܐ ܘܒܥܘܬܐ . ܘܡܬܬܢܚ ܗܘܐ ܘܐܡܪ . ܐܢܐ ܐܝܟ ܕܡܣܘܪܒܐ ܐܬܦܠܓܬ ܒܟܠܟ . ܫܢܐ ܗܘܝܬ ܠܟ ܕܪܒܐܬ[5] ܘܫܒܩܬ ܗܘܝܬ ܡܠܟ . ܘܠܐ ܝܕܥܬ ܠܗ ܘܐܘܬܒܬ . ܕܐܬܐ ܗܘ ܗܘ ܕܒܣܡܟܐ ܗܘܬ ܐܚܘܢܘܗܝ . ܐܝܟܢܐ ܕܒܗ ܐܪܓܝܟ . ܐܬܒܟܝܐ ܟܝ . ܘܬܐܘܝܐ ܢܦܫܐ . ܘܝ ܠܝ ܒܪܝ ܚܒܝܒܐ . ܘܝ ܠܝ ܠܡܣܟܢܐ ܘܕܘܝܐ . ܟܠܒܐ ܐܟܒܪ . ܐܘ ܟܠܐ[6] ܐܟܠܠ . ܐܘ ܐܒܠܐ ܠܐ ܡܬܒܠܐ ܠܒܝ ܥܠ ܬܫܘ̈ܫܬܐ ܒܟ ܚܒܐ

1. Ms. ܕܐܒ̈ܕܢ.

2. Ms. ܐܝܛܘܣ; G et H ܐܛܝܒܘܣ, dont D et F ont fait ensuite ܛܝܒܘܣ. — Une des vies grecques et deux vies latines donnent à l'archiviste de l'église le nom d'Aetius, Ἀέτιος, qui a dû se transcrire en syriaque ܐܛܝܘܣ, puisque ܐܛܘܣ = ἀετός d'après Bar Bahlul (v. Payne Smith, *Thesaurus Syriacus*). Justement, une leçon primitive ܐܛܝܘܣ explique à la fois et la leçon de notre ms., ܐܝܛܘܣ, par métathèse de l'*ioud*, et celle de G et H, ܐܛܝܒܘܣ, par l'orthographe intermédiaire ܐܛܝܒܣ.

3. Gr. χαρτουλάριος, *chartularius*.

4. Gr. σκάμνον, *scamnum*.

5. Ms. écrit ainsi, pour ܕܪܒܝܬ.

6. Ms. ܐܝܟܪܐ au lieu de ܟܠܐ.

ܡܦ̈ܩܢܝ ܗܘܘ ܠܗ . ܘܡܬܝܚܕܝܢ ܒܗ[1] . ܘܗܘܐ ܒܚܕܘܬܐ ܪܒܬܐ ܘܒܫܘܫܘܬܐ ܣܓܝܐܬܐ[2] ܡܫܡܠ ܗܘܐ . ܠܟܠ ܕܒܐ ܢܦܫܗ ܗܘܐ ܠܗ ܒܟܠܗܘܢ . ܗܢܝܢ ܕܝܢ ܗܠܝܢ ܥܒܕܐ ܐܘܦܣܢܩܘܣ ܐܒܘܗܝ . ܡܢ ܒܬܪ ܠܘܬܗ ܐܚܘܗ ܐܝܟܐ ܕܐܬܟܠܝܘ ܗܘܐ . ܘܟܕ ܐܡܪ ܢܦܩ ܠܘܬܗ . ܡܠܟܐ ܐܘ ܠܐ ܢܗܝܒܬܐ ܒܗܠܝܢ ܠܐ ܥܒܕ . ܘܟܕ ܚܙܐ ܦܪܘܣܘܦܗ ܚܝܐ ܕܡܬܬܚܡ ܐܝܟ ܦܪܘܣܘܦܐ ܕܡܠܐܟܐ . ܘܡܛܠ ܕܐܚܝܕ ܒܐܝܕܘܗܝ . ܘܟܕ ܢܦܩ ܕܢܣܒܗ ܒܝܕܗ ܕܢܣܝܟܐ ܒܠܒܐ ܒܫܘܒܚܐ ܒܗ . ܠܐ ܐܫܬܟܚܘ ܕܢܬܠܘܢܝܗܝ ܠܗ . ܗܝܕܝܢ ܦܩܕ ܐܘܦܣܢܩܘܣ ܠܘܬ ܡ̈ܠܟܐ ܡܗܝ̈ܡܢܐ ܘܐܡܪ ܠܗܘܢ . ܗܘ ܕܩܕܡܢ ܗܘܝܬܘܢ ܐܫܟܚܬܘܢܝ . ܘܒܫܘܒܚܐ ܐܝܟ ܢܬܒܥܐ ܠܗܘܢ . ܕܐܝܠܐ ܡܢܗ ܗܘܐ ܠܘܬܗ ܟܕ ܡܕܡ ܥܠܝ̈ܐ ܥܡܘܡܪܐ . ܘܐܡܪ ܐܝܠܝܢ ܕܐܬܐ ܒܢܦܫܐ ܐܝܟ ܒܐܝܕܗ . ܗܘ ܕܠܐ ܪܘܚܐ ܕܢܬܠܘܢ ܠܝ . ܘܒܫܘܒܚܐ ܕܥܒܕܢܘ ܡ̈ܠܟܐ ܡܗܝ̈ܡܢܐ ܘܪ̈ܘܫܐ ܐܦܝܣ̈ܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܥܡܐ . ܦܩܕܘ ܡ̈ܠܟܐ ܕܢܬܩܪܐ ܒܫܘܒܚܬܐ ܬܬܩܦܘܡ ܒܫܘܒܚܬܐ . ܘܢܬܠܘܢܝܗܝ ܠܗܘ ܦܓܪܐ ܒܫܘܒܚܐ . ܘܬܬܩܦܘܡ ܒܠܝܚ . ܗܢܝܢ ܡܟܝܠ ܡ̈ܠܟܐ ܡܗܝ̈ܡܢܐ ܘܪ̈ܘܫܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܥܡܐ . ܘܦܬܚܘ ܗܘܘ ܒܗ ܒܬܪ ܗܘ ܕܬܩܦܘܡ ܗܘܐ ܡܫܒܚܝܢ ܗܘܘ . ܕܢܬܠܘܢܝܗܝ ܠܗܘܢ ܠܒܪܢܫܐ ܗܘ ܕܐܬܐ ܗܘܐ ܒܐܝܕܗ . ܘܠܐ ܐܫܬܟܚ ܠܗܘܢ . ܗܝܕܝܢ ܡ̈ܠܟܐ ܘܪ̈ܘܫܐ ܐܦܝܣ̈ܩܘܦܐ ܩܪܒܘ ܠܘܬܗ ܘܐܡܪܘ ܠܗ . ܕܐܦܐ ܐܝܟ ܫܠܝܚܐ ܐܢܬܝܢ ܡ̈ܠܟܐ ܚܝܝܢ . ܘܐܦ ܗܘܐ ܐܝܟ ܗܘ ܕܐܒܪܟܬܐ ܢܬܠܬܐ . ܗܘ ܕܝܢ ܠܝ

[1] Ms. ܘܗܘܘ au lieu de ܒܗ.

[2] Ms. omet ܘܒܫܘܫܘܬܐ ܣܓܝܐܬܐ.

ܘܠܪ̈ܥܝܢ[1] ܕܢ̈ܫܐ . ܘܕܐܠܨܘ ܠܡ̈ܫܡܫܢܐ ܕܐܢܫܐ ܘܡܗܝܡܢܐ ܗ̈ܘܝܢ ܐܝܟ ܕܡܫܡܫܢܐ . ܕܒܗܘܢ ܐܝܟ ܕܒܝܕܐ ܠܡܫܡܫܘ ܠܡ̈ܠܟܐ . ܘܦܫܘ ܡ̈ܠܟܐ[2] ܘܪ̈ܥܝܢ ܐܦ̈ܝܣܩܘܦܐ . ܘܐܬܘ ܠܒܝܬܗ ܕܐܪܟܝܣܩܘܦܘܣ[3] . ܐܟܡܐ ܕܝܢ ܕܒܪܝܢܐ ܕܐܠܗܐ ܦܩܕܬ ܠܢܬܐ ܠܗܕܐ ܡܠܬܐ ܘܡܠܟܗ ܫܪܝܐ ܗܘܬ ܘܐܬܒܪܝܐ . ܕܟܠܒ ܥܙܐ ܕܝܢ ܗܢܐ . ܘܡܠܟܐ ܗܝ ܒܡܬܬܥܝܪܢܘܬܐ . ܘܗܠܝܢ ܕܡܬܡܠܠܝܢ ܒܡܠܐ ܐܬܚܙܝܘ . ܒܠܠܝܐ ܕܝܢ ܒܚܠܡܗ ܒܗ ܦܩܕܐ ܗܘܬ ܒܡܬܥܝܪܢܘܬܐ . ܘܫܪܝܐ ܐܝܟ ܗܝ ܘܫܒܚܬܐ ܗܘܬ ܠܡܬܟܠܠܘ . ܡܚܕܐ ܦܠܢ[4] ܗܘ ܕܡܫܬܡܫ ܗܘܐ ܠܦܠܚܐ ܕܐܠܗܐ . ܘܐܡܪ ܦܩܕ ܒܠܗ . ܠܡܠܟܐ ܗܘ ܕܦܩܚܢ ܐܬܘܢ ܗܢܐ ܕܡܫܡܠܝܐ ܐܬܘܗܝ . ܗܘ ܕܡܫܒܚ ܠܗ ܕܐܬܥܝܪܢܘܗܝ . ܒܡܬܝܪܬܐ ܠܚܕܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܘܐܬܬܐ ܕܡܬܥܝܪܢܘܬܐ[5] ܫܪܝ ܒܗ . ܡܢ ܚܕ ܒܥܒܕܐ ܚܕ ܒܝܘܡܐ ܠܚܕ ܒܥܒܕܐ . ܡܢ ܒܬܪ ܕܠܫܒ ܗܘܐ ܕܐܪܐ ܐܠܗܝܐ ܘܠܐ ܡܬܟܠܠܝܐ . ܬܪܬܝܢ ܐܘܢܩܝܣ[6] ܠܡܠܟܐ ܐܡܪ ܗܘܐ . ܘܗܠܝܢ ܟܘܫܐ ܗܘܐ ܒܠܗܝ ܥܒܕܬܐ ܡܢܬܐ . ܘܒܠܗ ܐܝܕܐ ܕܫܡܘܗܝ ܕܐܠܐ ܥܒܕܬܐ ܒܚܕ ܗܘܐ ܠܬܠܬܗ . ܐܠܐ ܘܐܬܥܝܪ[7] ܡܢ ܒܚܕܐ ܐܦܠܝ ܡܠܟܘܬܐ

1. Ms. ܘܪ̈ܥܝܢ.

2. Ms. omet les mots ܡ̈ܠܟܐ ܘܦܫܘ. Le copiste a sans doute été trompé par la répétition du mot ܡ̈ܠܟܐ.

3. D F G H ajoutent ici ܘܒܝܬ ܛܪܝܩܠܝܢܐ; — gr. τρίκλινον.

4. Ms. ܦܠܢ.

5. Ms. ܘܬܬܥܝܪܢܘܬܐ ܘܡܠܟܘܬܐ ܒܡܬܝܪܬܐ ܘܐܬܬܐ. — J'ai suivi la leçon de H.

6. Ms. ܐܘܢܩܝܣ; — gr. οὐγκίας *(uncia)*.

7. Ms. ܘܐܬܥܝܪ.

ܠܐ ܢܓܠܚܬ. ܘܐܡܪ ܕܝܢ ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܗܘ ܐܦܝܣܩܘܦܘܣ. ܣܝ ܗܘ ܡܪܝܐ ܐܠܗܐ ܕܠܐ ܢܓܕ ܐܝܟ. ܘܡܫܝܚܐ[1] ܒܗܝܡܢܘܬܗ ܥܒܪ ܡܢܐ ܠܗܘܒܢܐ ܕܚܒܝܒܘܗܝ ܘܐܡܪ ܠܗ. ܢܓܕ ܐܝܬ ܐܝܟ ܡܢ ܟ̈ܠܗ ܬܘܒܥܬܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܠܡܒܥܘܬܐ ܕܐܝܟ ܗܕܐ. ܘܐܡܪ ܠܥܒܕܐ ܗܘ ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܕܢ ܫܐܪ[2] ܒܥܒܕܐ ܘܢܦܫܐ ܒܦܓܪܐ ܘܒܣܝܡܐ ܗܘ ܕܡܠܝܟܐ[3]. ܕܠܐ ܢܓܕ ܐܝܟ ܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܠܡܒܥܘܬܐ ܕܐܝܟ ܗܕܐ[4]. ܗܕܝܢ ܦܩܘܕ[5] ܟ̈ܠܗܝܢ ܡܕ̈ܝܢܬܐ ܘܐ̈ܬܪܘܬܐ ܐܦܝ̈ܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܩܠܝܪܝܩܘܣ. ܕܢܐܬܘܢ ܠܘܬܗ ܕܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܘܬܬܟܢܫ ܠܟܢܘܫܝܐ ܠܥܝܪܐ ܒܚܝܠܐ. ܘܒܡܫܚܐ ܦܩܕ ܗܘܐ ܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܠܟܪ̈ܝܐ ܟܠ ܒܢܝܗ. ܕܢܬܟܢܫܘܢ ܠܬܪ̈ܘܢܘܣ[6] ܘܒܝܬ̈ܟܐ ܠܦܘܠܣܐ ܕܟ̈ܠܗܝܢ ܡܕ̈ܝܢܬܐ ܘܟܢܘܫܝܐ

1. Ms. ܘܗܕܝܢ ܡܫܝܚܐ.

2. Ms. ܫܪܝ.

3. Je suis ici la leçon de H, que notre ms. amplifie ainsi : ܘܢܦܫܐ ܒܦܓܪܐ ܢܥܒܕ. ܘܒܣܝܡܐ ܗܘ ܕܟ̈ܠܒ ܫܢܐ ܕܒܠܗܘܢ ܐܦܘܩ ܒܥܒܘܕ ܒܪܫܝܬ ܐܝܬܘܬܗ (pour ܐܝܬܘܬܐ).

4. Je supprime ici la phrase suivante, qui ne se trouve dans aucun autre ms., et qui doit être une interpolation : ܠܐ ܝܡܐ ܒܓܠܝܘܬܐ ܫܐܪ ܐܝܟ ܕܐܡܒܕ ܣܢ. ܘܐܡܫܝܢ (pour ܘܐܡܫܝܢܐ) ܟܠ ܗܕܐ ܒܡܫܘܚܬܐ ܕܐܝܟ ܗܕܐ ܐܝܬܘܬܗ ܘܬܘܬܒܐ ܕܟܠܟܠ. ܐܡܪ ܠܢ ܡܪܢ ܒܐܘܢܓܠܝܘܢ. ܕܡܘܡܬ ܠܐ ܬܐܡܘܢ. ܘܬܘܒ ܡܢܐ ܢܘܬܪ ܒܪܢܫܐ. ܐܢ ܟܠܗ ܥܠܡܐ ܢܩܢܐ ܘܢܦܫܗ ܢܚܣܪ. ܐܘ ܡܢܐ ܬܫܠܘܡܬܐ ܢܬܠ ܚܠܦ ܢܦܫܗ. Ces deux paroles sont tirées de *Matth.* V, 34 et XVI, 26.

5. Ms. ܦܩܕ.

6. Ms. ܬܐܪܘܢܘܣ; — gr. θρόνους.

ܬܘܒ ܐܬܚܫܒܬ ܕܬ̈ܠܬ ܐܦ̈ܠܝܢ ܕܐܡܪܬ. ܒܒܝܬܗ ܕܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܒܐܢܛܘܢܝܘܣ ܠܦܓܪܐ ܕܒܝܬ ܐܒܐ ܕܢܒܥܪܐ ܕܐܠܗܐ. ܒܪܡܫܐ ܕܝܢ ܕܫܒܬܐ ܒܥܒܕܐ. ܐܬܟܢܫܘ ܠܗ ܥܡܐ ܘܟ̈ܠܡܢܐ ܕܒ̈ܢܝ ܐܠܗܐ. ܘܐܢܛܘܢܝܘܣ[1] ܐܦ ܐܦ̈ܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܣܘܢܩܠܝܛܘܣ[2]. ܘܐܬܘ ܒܗ ܫܡܥܝܢ ܡܠܟܐ ܕܒ̈ܢܝ ܫܢܐ. ܗܘ ܕܐܝܬ ܒܗ ܒܗܝ ܡܫܡܫܐ ܕܒܪܐ ܘܐܝܟܢ ܠܡܫܒܠܗ ܡܥܕܪܐ ܕܦܓܪܗ ܕܩܕܝܫܬܐ. ܘܕܦܠܚܘܣ. ܟܕ ܚ̈ܒܝܢ ܗܘܘ ܒܫܡܐ ܘܒܪܝܫܬܐ ܠܦܓܪܐ ܗܘ ܡܥܕܪܐ ܕܐܬܓܠܝ ܠܗܘܢ ܒܠܗܘܢ. ܒܠܗ ܕܝܢ ܠܡܫܒܠܗ ܕܩܘܕ ܦܓܪܗ ܘܢܫܩܗ ܒܠ ܐܦ̈ܣܩܘܦܐ ܟ̈ܠܗܘܢ ܘܒ̈ܢܝ ܐܦ̈ܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܣܘܢܩܠܝܛܘܣ. ܘܡܬܒܥܝܢ[ܗܘܘ ܠܐܪܥܐ ܡܥܕܪܐ. ܐܬܬܠܝܬ ܕܫܒܝܠܐ ܠܗܘܢ ܒܠ ܗܘ ܦܓܪܐ ܡܥܕܪܐ. ܘܫܩܠܘ ܗܘܘ ܒܗܕܪܘܗ ܒܩܘܒܬܐ ܕܩܪܝܬܐ ܕܝܠܗ ܡܥܕܪܬܐ ܠܒܝܬ ܐܠܗܐ ܒܪܝܫ. ܘܐܬܒܪܝܫܘܗ ܕܩܪܝܬܐ ܦܓܪܗ ܘܦܠܚܘܣ. ܕܢܓܪܘ ܠܓܠܘܣܩܡܐ[3] ܩܕܝܫܐ ܗܘܘ ܡܫܒܚܝܢ ܠܗܘܢ. ܘܡܫܒܚܘ[4] ܟ̈ܠܗܘܢ ܒܗܝܟܠܐ. ܘܐܦ̈ܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗܘܢ ܫ̈ܪܝܢ ܗܘܘ ܠܢܚܡܐ. ܠܘܬ ܐܠܗܐ. ܘܐܬܚܙܝܬ ܠܗܘܢ ܬܘܕܝܬܐ ܐܠܗܝܬܐ ܒܝ ܒ̈ܪܘܟܐ ܘܐܬܒܪܟܬ. ܒܒܝܬܗ ܕܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܐܢܛܘܢܝܘܣ ܗܘ ܕܚܒܝܢ ܐܝܬܘܗܝ. ܗܢܝܢ ܐܬܦܢܝܘ ܟ̈ܠܗܘܢ ܒܗܝܟܠܐ. ܘܐܦ̈ܣܩܘܦܐ. ܘܦܪܘ ܠܬܗܘܢ ܠܐܦܝܣܩܘܦܘܣ. ܘܐܡܪܘ[5] ܠܗ. ܕܐܝܟ ܗܕܐ ܬܘܕܝܬܐ ܐܝܬ ܒܒܝܬܟ. ܘܠܝ.

1. Sur la restitution de ce nom, v. la note 2, page ܒܝ.

2. Gr. σύγκλητος.

3. Gr. γλωσσόκομον.

4. Ms. ܘܫܒܚ.

5. Ms. ܘܐܡܪ.

ܘܐܠܨܢ ܕܐܬܬܥܠܠ ܒܪܗ ܠܘܬ ܟܠܬܐ. ܗܕܝܢ ܟܕ ܫܬܩܐ ܗܘܬ ܥܡܗ ܦܠܓܗ ܕܠܠܝܐ. ܘܟܕ ܢܦܩ ܠܗ ܒܘܠܬܐ ܘܐܦ ܕܪܝܫܐ ܟܕ ܒܢ̈ܝܚܝܢ ܒܠܒܘܫܐ ܕܥܒܝܪܐ ܕܦܘܪ̈ܦܘܪܝܢ[1]. ܘܒܟܠܗ ܕܗܘܕܪܐ ܕܫܢ̈ܘܗܝ ܕܒܝܢ ܒܬܪܝܢ ܒܬܒ. ܐܢܒܐ ܕܒܝܢ ܒܬܪ ܒܦܘܡܗ ܕܝܢ ܒܠܒܟܐ. ܕܝܢ ܐܬܬ̈ܬܐ ܕܪܚܡ ܠܬܫܒ ܒܥܘܡܗܘܢ ܕܗܘ ܐܢܬܘܗܝ ܒܪܐ ܕܐܠܗܘܢ. ܚܙܐ ܕܝܢ ܢܘܟܪ̈ܝܢ ܕܝܢ ܗܒܠ. ܚܙܐ ܒܥܒܕܐ ܡܪܝܐ. ܕܝܢ ܒܬܪ ܬܫܥܝܬܐ ܕܐܪ̈ܐܐ ܐܠܗܢܐ. ܕܝܢ ܒܬܪ ܠܡܣܒܘܬܐ ܕܒܒܐ. ܟܕ ܐܬܘܗܝ ܗܘܐ ܪܫ ܐܦܣ̈ܩܘܦܐ ܐܢܘܩܢܛܝܘܣ[2] ܒܒܪܬܐ. ܘܡ̈ܠܟܐ ܕܫܠܚ ܕܝܢ ܐܠܗܐ. ܒܪܘܡܐ ܡܕܝܢܬܐ. ܩܠܐ ܐܫܬܡܥ ܡܢ ܓܘ ܡܕܒܚܐ ܕܐܡܪ. ܬܘ ܠܘܬܝ[3] ܟܠܟܘܢ ܠܐ̈ܝܐ ܘܫܩ̈ܝܠܝ ܡܘܒ̈ܠܐ ܝܩܝ̈ܪܬܐ ܘܐܢܐ ܐܢܝܚܟܘܢ[4]. ܘܬܡܗܘ ܘܕܚܠܬܐ ܐܚܕܬ ܐܢܘܢ ܠܟܠܗܘܢ. ܘܢܦܠܘ[5] ܥܠ ܐܦ̈ܝܗܘܢ ܟܕ ܩܥܝܢ. ܡܪܢܐ ܐܣܝ[6] [ܒܠܝܢ. ܘܡܬܬܥܢܝܢ ܠܐܠܗܐ. ܘܩܠܐ ܬܘܒ ܐܫܬܡܥ ܕܬܬܒܥܘܢ ܐܝܠܝܢ ܕܐܡܪ. ܒܥܘ ܠܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܘܢܨܠܐ ܥܠ ܪܗܘܡܐ. ܢܓܗ ܥܪܘܒܬܐ ܓܝܪ ܢܦܩ ܐܠܗܐ ܠܘܩܒܠܗ ܡܢ ܥܠܡܗ. ܘܡܠܐ

1. Gr. πορφυρῶν.

2. Ms. ܐܢܘܠܩܛܘܣ. Cette leçon, surtout si on la compare à celles des autres textes (v. aux *Variantes des Manuscrits*), fait songer d'abord à la correction ܐܢܩܠܛܘܣ, Ἀνάκλητος, *Anaclet.* Mais elle peut aussi se ramener très-simplement à une leçon ܐܢܘܩܢܛܘܣ, Ἰννοκέντιος, dont un copiste aurait mal lu ou mal formé le second *noun.* Or une vie grecque et deux vies latines, très-proches de notre seconde vie syriaque, nomment le prince des évêques *Innocent.* Ma restitution semble donc bien certaine.

3. Ms. ܠܘܬ.

4. *Matth.* XI, 28.

5. Ms. ܘܢܦܠ.

6. Il manque ici un feuillet dans le ms. Je rétablis entre crochets le passage perdu, tel que le donnent G et H.

ܗ̇ܘܐ ܗܘܐ. ܐܠܝܨܝܢ[1] ܗܘܘ ܠܗ ܘܡܬܡܦܫܝܢ ܘܡܬܓܚܟܝܢ
ܒܗ. ܘܡܨܪ̈ܝܐܝܬܐ ܐܝܣܪܝܠܝܬܐ ܕܕܐܝܟ ܗܠܝܢ ܦܓ̈ܪܝܢ ܗܘܘ
ܠܘܬܗ. ܟܕ ܡܒܟܠܝܢ ܗܘܘ ܘܡܬܥܡܩܝܢ ܠܗ. ܘܟܕ ܗܠܝܢ
ܒܨ̈ܒܝܢ ܗ̇ܘܝ ܠܗ. ܠܐ ܡܬܦܢܐ ܗܘܐ. ܡܬܡܗܕܪ ܗܘܐ
ܠܗܝ ܒܪܬ ܩܠܐ ܕܟܐܘܢܝܠܝܢ. ܐܡܬܝ ܕܝܢ ܕܡ̇ܢ ܕܡܚܐ
ܠܟ ܥܠ ܦܟܟ ܕܝܡܝܢܐ ܦܢܐ[2] ܠܗ ܗܘ ܐܚܪܢܐ[3]. ܢܛܪ ܗܘܐ
ܒܪܝܫܐ ܕܐܠܗܐ. ܕܡܢ ܡܟܟܝܟܘܬܐ ܕܫܠܝܐ. ܘܡܢ ܡܪܝܐ
ܕܗܘ̇ܐ ܡܠܐܐ ܕܫܦܝ̈ܪܘܬܐ ܐܬܝܗܒ ܗܠܝܢ ܕܝ̈ܕܥܝܢ ܠܗ.
ܘܬܪܐܬ ܒܫܝܢܘܬܐ ܘܡܫܝܚܘܬܐ ܛ̇ܒܝܢ ܗܘܐ.[4] ܘܟܝܐ ܕܝܢ
ܡܫܟܚܐ ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܗ ܡܟܡܗܕܢܐ[5]. ܚܒܝܒܝܢ ܗܘܠܐ ܠܒܪܐ
ܕܐܠܗܐ ܒܗ ܐܬܚܘܝܘܗܝ. ܟܕ ܠܐ ܢܛܪ ܠܗܘܢ ܒ̇ܥܠܘ
ܟܠܝ̈ܫܐ ܫܒܒܒܡܘܪܐ. ܒܟܠܗ ܡܟܝܟܐ ܘܡܫܡܠܝܐ. ܟܕ
ܕܝܢ ܡ̇ܛܠ ܐܦܠܐ ܕܒܠܒܘܗ ܕܡܢ ܦܓܪܐ ܘܡܬܦܫܠܗ ܕܡܢ
ܒܠܒܐ. ܐܡܝܪ ܗܘܐ ܠܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܠܛܠܠܐ[6] ܗܘ
ܕܡܫܬܒܫܒ ܗܘܐ ܠܗ. ܐܝܟ. ܠܐܬܐ ܠܐ ܒܪܛܡܣܐ ܘܕܘܢܬܐ.
ܘܐܠܐ ܗܘ ܛܠܐ. ܘܐܬܠܝ ܠܗ ܒܪܛܡܣܐ ܘܕܘܢܬܐ. ܘܬܘܒ
ܛܘܒܐ ܘܬܘܒ ܟܠܗ ܕܘܒܪܐ ܕܝ̈ܬܘܗܝ ܡܢ ܝܘܡܐ ܕܐܬܦܫ
ܡܢ ܒܝܬ ܐܒܗܘܗܝ ܘܥܕܡܐ ܠܝܘܡܐ ܗܘ. ܘܐܪܐܐ
ܐܝܠܝܢ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܒܝܬ ܠܗ ܘܠܐܒܘܗܝ ܘܠܐܡܗ.

1. Ms. ܐ̇ܠܝ̈ܨܝܢ.

2. Je ne connais pas d'autre exemple du paël du verbe ܦܢܐ avec le sens qu'il doit avoir ici. Les quatre autres mss. ont l'aphel : ܐܦܢܐ, conformément à la leçon de la *Peschito*.

3. *Matth.*, V, 39.

4. Ms. ajoute : ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܝܩܪܬܐ ܡܫܡܠܝܐ ܗܘܐ ܠܐܝܠܝܢ ܕܐܬܝܢ ܠܘܬܗ.

5. Ms. ܡܟܗܕܢܐ.

6. Ms. ܠܛܒܪܐ.

ܐܒܘܗ̈ܘܗܝ ܘܦܩܕ ܒܐܒܘܗܝ ܕܢܐܬܐ ܕܡܢ ܦܠܛܝܢ[1] ܥܡ ܐܦܣܝܩܝܢ[2] ܕܝܠܗ. ܘܦܩܕ ܠܗ ܒܪ ܐܢܫ. ܒܫܡܗ ܕܐܠܗܐ ܥܒܕ ܥܒܕܐ ܕܝܠܗ ܠܡܫܡܫܘܬܐ ܥܒܕܐ ܕܝܠܗ ܕܡܫܡܫܢܐ ܘܐܟܣܢܝܐ. ܘܐܪ̈ܚܐ ܒܒܝܬܟ. ܘܡܢ ܦܪ̈ܬܘܬܐ ܕܢܦܩܝܢ ܡܢ ܦܬܘܪܟ. ܥܡ ܓ̈ܒܪܐ ܟܠ ܒܝܬܟ ܐܣܦܩ. ܐܡܪܝܢ ܓܝܪ ܕܡܪܚܡ ܠܡܣܟܢܐ ܡܘܙܦ ܠܐܠܗܐ[3]. ܘܐܠܗܐ ܦܪܥܐ ܢܬܠ ܘܢܦܪܥ ܠܟ ܛ̈ܠܒܘܬܐ ܕܥܒܕܝܐ. ܢܦܪܘܟ ܕܝܢ ܘܠܗܘ ܕܐܟܣܢܝܐ[4] ܐܝܬ ܠܟ. ܘܥܒܕܠܐ ܡܒܪܗ[5]. ܐܒܘܗܝ ܕܝܢ ܒܪ ܥܒܕ ܕܟܠ ܗܘ ܕܐܟܣܢܝܐ. ܘܐܬܪܐܝܬ ܢܛܪ ܒܣܘܒܗ ܕܡܫܠܡܘܬܗ ܠܛܠܝܐ. ܒܐܬܕܟܪ ܠܒܪܗ ܚܙܝܐ ܗܘ ܕܠܐ ܢܦܠ ܒܟܠܗ ܗܘܢܗ. ܘܒܚܙܘܗ ܢܫܒܩ ܘܐܬܟܠܗ ܠܒܝܬܗ. ܘܐܡܪ ܠܒ̈ܢܘܗܝ ܟܠܗܘܢ ܗܘ ܕܡܢ ܒܠܒܘܢ ܕܢܦܩܐ ܕܢܥܒܕܘܢܗ ܠܐܟܣܢܝܐ ܗܢܐ. ܚܝ ܗܘ ܡܪܝܐ ܐܠܗܐ ܕܡܚܘܪܐ ܢܗܘܐ. ܘܦܬܘܬܐ ܢܣܒ ܠܗ ܡܢ ܒܝܬܝ. ܐܠܐ ܒܬܪ ܡܡܫܠܘܬܐ[6] ܕܝܠܗ ܐܝܟܐ ܕܐܟܠ ܐܢܐ ܘܫܬܐ ܐܢܐ ܥܒܕܘ ܘܬܬܦܝܣ ܒܐܘܪܚܗ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܟܣܢܝܬܐ ܐܝܟܢܘܗܝ. ܟܕ ܐܟܠ ܐܢܐ ܘܫܬܐ ܐܢܐ. ܒܬܘܪܣܝܗ ܕܝܢ ܠܐ ܬܬܐܠܝܢ. ܐܠܐ ܗܢܐ ܦܩܕ ܐܢܐ. ܕܡܢ ܦܬܘܪܝ ܕܝܠܗ ܬܗܘܐ ܣܥܘܪܘܬܗ. ܘܗܢܐ ܥܒܕܘ[7]. ܒܬܪ̈ܐ ܕܝܢ ܐܡܬܝ ܕܪܚܡܐ

1. Gr. παλάτιον, *palatium*.

2. Gr. ὀφίκιον, *obsequium*.

3. *Prov.* XIX, 17.

4. Gr. ξενία.

5. Ms. ajoute encore ici ܐܡܪܝܢ.

6. Gr. βασιλική.

7. Ms. ܥܒܕܘ; les autres textes ont ܥܒܕܠ. La comparaison de ces deux leçons rend ma restitution au moins vraisemblable.

ܠܐ ܢܬܢܓܕ ܒܚܘ̈ܒܗܝ[1] ܒܡܬܘܪܬܗ ܠܒܢܝܢܫܐ[2]. ܘܐܒܗ̈ܘܗܝ ܠܐ ܢܬܓܠܘܢ ܡܢ ܦܘܠܚܐ ܕܫܐܠܬܗܘܢ. ܕܠܒܪܗܘܢ ܚܣܘܢ ܘܡܢ ܒ̈ܢܬܢ[3]. ܘܗܒܠܐ ܗܘܐ ܬܫܒܘܚܬܐ ܐܬܒܗܢܘܢ ܕܒܪܗܘܡܐ. ܒܠ ܐܢܫܝܢ ܕܢܦܫ ܡܢ ܒܬܪ ܡܦܩܬܗ ܕܡܢ ܩܒܪܐ ܒܐܘܪܗܝ. ܘܡܐܬܝܬܗ ܕܠܘܬܗܘܢ. ܕܟܕ ܠܝ ܗܘܠ ܚܙܐ ܗܘܐ ܒܒܪܐ ܕܐܠܗܐ. ܕܫܪܝ ܡܬܢܓܕ ܠܗ ܡܢ ܒܢܝܢܫܐ ܕܒܐܘܪܗܝ. ܚܙܐ ܠܗ ܡܢ ܬܡܢ ܘܐܬܐ ܠܗ ܠܠܘܩܒܠ ܡܫܝܚܘܬܐ. ܘܟܕ ܐܫܬܡܥ ܐܠܦܐ ܕܐܢܫܐ ܠܦܪܘܩܘ[4] ܡܫܝܚܘܬܐ. ܢܬܒ ܒܗ ܒܕ ܐܡܪ ܕܚܒܪ ܐܢܐ ܠܦܪܘܩܘ ܡܫܝܚܘܬܐ. ܠܗܢܒܠܐ ܗܘܢܐ ܕܦܪܘܫܐ[5] ܦܘܠܘܣ. ܕܬܠܡܝ ܠܐ ܢܗܘܐ ܐܢܬܝ ܠܐܫܘܬܗ ܕܡܫܝܚܘܬܐ. ܘܟܕ ܚܠ ܠܗ ܕܝܢ ܠܐܠܦܐ. ܐܬܫܠܦܬ ܐܠܦܐ ܒܪܘܚܐ ܒܢܝܬܐ. ܘܐܬܬܒܪܬ ܠܒܝܫܬ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܕܦܘܠܚܢܐ ܠܗܘܡܒܢܐ ܡܫܝܚܘܬܐ. ܘܟܕ ܗܘ ܦܘܠܚܢܐ ܢܦܩ ܡܢ ܐܠܦܐ. ܐܡܪ ܕܚܝ ܗܘ ܡܪܢܐ ܐܠܗܐ ܡܒܝܠ ܕܡܒܠܢܐ ܢܦܫ. ܘܠܒܝܫܬ ܐܒܗ̈ܝ ܐܬܬܦܠܚܬ. ܬܘܒ ܠܐ ܐܗܘܐ ܢܦܪܘܐ ܒܠ ܐܢܫ ܡܢ[6] ܒܢܝܢܫܐ. ܐܠܐ ܠܒܝܫܬ ܐܒܗ̈ܝ ܐܝܠ. ܕܐܦ ܠܗܘܢ ܢܡܠܐ ܠܐ ܢܗܘܐ ܐܢܬܝ. ܘܟܕ ܦܪܩ[7] ܡܢ ܐܠܦܐ ܠܒܐܝܠ ܐܡܪ. ܕܡܒܠܐ ܕܡܪܢܐ ܗܘܬ ܡܫܝܚܘܬܐ. ܘܐܦ ܡܬܠܬܐ ܠܡ ܬܫܬܪܪ ܡܢ ܐܬܬ̈ܬܐ. ܘܢܦܩ[8] ܘܐܬܬܐ ܠܒܝܬܗ

1. Ms. omet ܒܚܘ̈ܒܗܝ.
2. Ms. ajoute ܕܒܐܘܪܗܝ.
3. Ms. *sic*.
4. Ms. ܠܦܪܘܩܘ.
5. Ms. ܕܦܪܘܫܐ.
6. Ms. omet ܐܢܫ ܡܢ.
7. Ms. ܢܦܩ.
8. Ms. ajoute ܘܐܡܪ ܐܡܝܢ.

ܬܘܒ ܕܗܘܘ ܒܪܗܘܡܐ ܐܬܒܣܡܘܗ̇ ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܥܠܘܗܝ. ܟܕ ܠܐ ܐܕܪܟܘ[1] ܫܪܒܐ ܕܒܥܘܬܗ ܕܒܐܘܪܗܝ. ܘܗܕܐ ܓܕܫܬ ܐܢܘܢ. ܒܗܝ ܕܠܐ ܗܘ[2] ܛܘܒܢܐ ܐܝܟ ܐܪܓܫ ܒܪܘܬܗ ܐܢܫܐ ܐܫܬܡܫ ܒܐܘܪܗܝ. ܘܐܦܠܐ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܥܠܘܗܝ ܡܢ ܐܘܪܗܝ ܩܒܠܘ. ܘܟܠ ܗܕܐ ܠܐ ܐܟܬܒܘ ܗܘܘ ܒܛܠ[3] ܕܠܐ ܢܦܠܘ. ܐܠܐ[4] ܡܢ ܟܪܛܝܣܐ[5] ܗ̇ܘ ܕܒܐܝܕܗ ܕܛܘܒܢܐ ܐܫܬܟܚ[6] ܒܬܪ ܡܘܬܗ ܕܒܪܗܘܡܐ.[7] ܘܐܦ ܗ̇ܘ ܒܐ ܕܡܠܐ ܒܡܫܡܫܢܘܬܗ[8] ܟܕ ܒܟܘܪܗܢܐ ܐܝܬܘܗܝ ܒܐܘܪܗܝ. ܕܐܠܗܐ ܡܣܒܪ ܠܘܬܗ ܐܝܟ ܫܐܠܘܬܗ ܘܐܝܟ ܬܫܡܫܬܐ ܕܐܒܗ̈ܘܗܝ.[9] ܕܠܒܪܗܘܢ ܚܘܢ ܦܩܕ ܒܥܘܬܗܘܢ. ܘܗܟܢܐ ܫܡܥ ܐܠܗܐ[10] ܒܥܘܬܗ. ܕܗܘ

comme il fait encore dans le passage correspondant des mss. D et H : ܗܘ ܬܘܒ ܕܗܘܐ ܒܪܗܘܡܐ. — Peut-être le copiste a-t-il supprimé ces lignes parce qu'il n'y a vu qu'une répétition des derniers mots de la première vie, avec un développement superflu du titre qu'il venait d'écrire. Pourtant il les a remplacées par une phrase plus inutile encore, si même elle est complète, et que voici : ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܕܒܪܗܘܡܐ ܒܕ̈ܝܢܬܐ ܕܐܬܒܣܡܘܗ̇ ܗܘܘ ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܕܥܠܘܗܝ ܡܢ ܐܠܝܢ ܕܒܟܪܛܝܣܐ ܕܒܐܝܕܗ ܕܛܘܒܢܐ ܐܫܬܟܚ ܒܬܪ ܡܘܬܗ. ܫܪ̈ܪܐ ܬܘܒ ܘܫܪ.

1. Ms. ܐܕܕܟܘ.
2. Ms. ܗ̇ܘ.
3. Ms. ܒܐ au lieu de ܒܛܠ.
4. Ms. ܗܘܝܕܢ au lieu de ܐܠܐ.
5. Gr. χάρτης.
6. Ms. écrit ܐܫܬܟܚܘ et omet ܕܛܘܒܢܐ.
7. Ms. omet ܕܒܪܗܘܡܐ.
8. Ms. ܐܦ ܗ̇ܘ ܒܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܠܐ ܗܘܐ.
9. Ms. ajoute ܗ̇ܢܘܢ ܕܐܒܝܠܐܝܬ ܡܢ ܐܠܗܐ ܫܐܠܝܢ ܗܘܘ.
10. Ms. omet ܐܠܗܐ.

ܬܘܒ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠܗ ܒܪ ܕܟܠܗ ܓܢܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܐܬܬܒܬ ܡܢ ܪܘܗܒܐ ܡܒܝܢܘܬܐ ܥܠ ܕܘܒܪ̈ܘܗܝ ܐܠܗ̈ܝܐ ܘܥܠ ܡܦܩܗ ܕܡܢ ܥܠܡܐ .

ܬܫܒܘܚܬܐ ܗܟܝܠ ܕܬܠܝܬ ܡܢ ܠܟܠ ܓܢܒܪܐ ܕܐܠܗܐ . ܒܟܠܗ ܡܢ ܦܪܘܣܢܝܐ ܗܘ ܕܗܘܐ ܒܫܒܝܠܗ ܕܦܘܠܒܢܐ ܐܬܒܪܝܬ . ܡܢ ܒܬܪ ܕܝܢ ܗܠܝܢ . ܒܪ ܗܟܢ ܐܒܝܠܐ ܠܐ ܐܒܘܪܐ . ܐܬܚܫܒܬ ܠܘܬܟ ܬܫܒܘܚܬܐ ܐܚܪܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܕܟܠܗ ܕܗܘܢܐ ܓܒܪܐ ܕܬܫܒܘܚܬܐ . ܐܦܢܐ ܕܐܬܬܒܬ ܥܠ ܕܘܒܪ̈ܘܗܝ ܒܪܘܚܐ ܡܒܝܢܘܬܐ ܒܝܬ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܕܟܠܗ ܕܦܘܠܒܢܐ . ܕܡܬܚܫܒܐ ܠܟܠܗܘܢ ܕܗܠܝܢ ܕܒܡܒܝܢܘܬܐ ܐܘܪܗܝ ܐܫܬܥܒܕ̈ ܘܐܬܬ̈ܟܠܠ ܒܟܠܗ ܕܗܘ ܦܪܘܣܢܝܐ . ܘܗܠܝܢ ܐܚܪ̈ܢܝܬܐ ܕܡܢ ܒܬܪ ܫܘܬܗ ܘܫܒܘܪܬܗ ܘܫܪܬܗ ܕܫܒܘܪܐ . ܘܫܠܝܚܘܬܗ ܗܘ ܕܗܘܐ ܐܠܗܐ ܒܦܪܣ ܕܐܢܫܐ ܗܘܐ . ܘܒܡܬܒܪܢܘܬܗ ܕܠܗܘܢܒܐ ܡܒܝܢܘܬܐ . ܗܘ ܓܝܪ ܦܪܘܣܢܝܐ ܕܐܬܒܬܗ ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܡܢ ܐܢܫܝܢ ܕܗܕܐ ܒܟܠܗ ܕܦܘܠܒܢܐ ܐܫܬܒܩ .[1] ܫܪܪܐ

1. Les lignes comprises entre les astérisques manquent dans le ms. E. Mais elles sont données par les quatre autres, et le sens général de cette *préface* rend extrêmement probable leur existence dans la rédaction primitive. Le ms. E semble d'ailleurs en garder une trace dans le ܬܘܒ qui s'est conservé, à la phrase suivante, après ܫܪܪܐ, et qui marquait sans doute originairement l'opposition de cette phrase à une précédente,

ܠܥܘܗܕܢܐ ܐܬܪܫܡܬ. ܠܗ ܓܝܪ ܐܬܟܠܠ ܗܘܐ ܘܒܥܘܒܗ ܠܦܘܫܩܐ ܒܫܪܟܐ ܘܒܟܬ̈ܒܬܐ. ܘܫܘܕܥܗ ܥܠ ܟܠܗ ܕܘܒܪܗ ܡܫܒܚܐ ܪܒܘܬܐ. ܘܐܫܪܐ ܕܒܟܘܟܒܐ. ܘܡܫܒܩ ܒܥܠܗ ܠܐ ܒܣܡ.

ܫܠܡܬ ܬܫܥܝܬܐ ܕܟܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ.

(Ms. A, add. 17177 du British Museum.)

ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܝܢ ܟܕ ܐܬܐ ܠܘܬ ܢܦܫܗ ܐܡܪ ܠܚܝܠܐ. ܗܝܕܝܢ ܟܕ ܛܠܐ ܒܒܐ ܗܘ ܪܒܘܠܐ ܡܕܝܢܬܐ ܘܐܡܪ. ܒܟܝܠ ܚܘܐ ܠܗ ܕܡܢ ܡܪܢܐ ܕܢܗܘܐ ܠܗ ܒܒܪܐ ܐܚܪܢܐ ܐܠܐ ܐܢ ܕܐܠܗܐ ܠܐܟܣ̈ܢܝܐ ܒܠܚܘܕ ܒܝܠܐܝܬ. ܟܕ ܚܙܐ ܗܟܢ ܝܗܒ ܐܠܐ ܡܣܟ̈ܢܐ ܕܐܚܬ ܕܐܝܟ ܗܢܐ ܡܕܝܢܬܐ ܕܐܝܟܢ[1] ܒܟܘܟܒܐ. ܘܥ̈ܒܪܝܢ ܠܐܠܗܐ ܒܥܒܕܘܗܝ. ܘܠܐ ܢܟܝܢ[2] ܠܓܒܪ ܐܢܫܐ ܒܟܠ ܒܥܒܕܘܗܝ. ܘܡܢ ܗܝܕܝܢ ܗܘܐ ܗܘܐ ܠܗ ܥܡܠ ܛܒܝܠܐ ܡܣܟ̈ܢܐ ܘܦܩܘܕܐ ܥܠ ܐܟܣ̈ܢܝܐ ܠܗ ܠܡܕܝܢܬܐ ܟܠܗ ܪܒܘܠܐ. ܘܒܡܫܡܫܢܘܬܐ[3] ܡܣܟ̈ܢܘܬܐ ܒܥܘ̈ܗܕܢܗ[4] ܒܒܠܝܢ ܥܠ ܡܣܟ̈ܢܐ ܘܥܠ ܐܟܣ̈ܢܝܐ ܪܒܐ ܗܘܐ. ܘܒܥܠܕܒܒܘܗܝ ܥܠ ܪܚܡܬ ܐܟܣ̈ܢܝܐ ܒܚܣܝܘܬܐ ܗܘܐ. ܠܒܢ̈ܝܢܐ ܚܙܐ ܗܟܢ ܡܣܟ̈ܢܐ ܡܛܠ ܗܘܐ. ܘܡܢ ܥܡܠ ܛܒܝܠܐ ܕܒܒܘܪ̈ܬܐ ܐܢܫܐ ܐܗܘܒ ܗܘܐ. ܘܒܠܚܘܕ ܕܬܫ̈ܒܚܬܐ ܘܕܐܬܒܠܬܐ ܚܝܐ ܗܘܐ ܘܕܡܥܐ ܘܕܐܟܣ̈ܢܝܐ ܚܠܦ ܗܘܐ. ܗܒܠܐ ܕܠܗ ܒܠܚܘܕ ܥܠ ܕܒܕܝܠܘܬܗ ܚܠܦ ܗܘܐ ܘܒܥܕܢܐ. ܐܠܐ ܐܦ ܥܠ ܐܟܣ̈ܢܝܐ ܕܒܪܐ ܪܚܡܐ ܘܕܐܬܘ̈ܬܐ ܒܒ̈ܥܒܕܐ ܐܝܟ ܗܘܐ ܕܠܐ ܒܡܒܝܠܘܬܐ ܕܠܗܘܢ ܠܡܒܥܘ ܒܒܥ̈ܘܗܕܢܗ. ܕܥܒܘܬܘܬܐ ܒܦܘܠܐ ܕܒܪܚܡܝܠܐ ܬܗܘܐ ܠܗ ܠܘܬ ܐܠܗܐ. ܘܗܒܠܐ ܥܙܪ ܘܗܒܠܐ ܥܠܡ ܛܘܒܠܐ ܪܒܘܠܐ ܒܪܚܡܬܐ ܕܐܟܣ̈ܢܝܐ .... ܬܥܒܘܬܐ ܗܒܠ ܗܕܐ ܕܬܠܝܢ[5] ܕܡܢ ܠܟܠ ܕܢܒܥܐ ܕܐܠܗܐ. ܒܟܠܗ ܕܡܢ ܦܪܘܣܢܝܐ. ܘܗܘ ܕܗܘܐ ܒܚܒܠܗ ܕܦܘܠܐ ܒܟܠܗ ܐܬܒܪܬ. ܐܦ ܒܟܠܗ

1. Ms. ܢܒܝܢ.
2. Ms. ܢܒܝܠܝܢ.
3. Ms. ܕܒܫܡܫܢܘܬܐ.
4. Ms. ܒܥܘܗܕܢܗ, sans ribbui.
5. Ms. ܬܠܝܢ.

ܪ̈ܘܪܒܬܐ ܗܘܐ. ܘܪܗܛ ܠܘܬ ܡܕܝܢܬܐ ܪܘܡܝܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ. ܘܢܦܠ ܥܠ ܪ̈ܓܠܘܗܝ ܒܒܟܝܐ ܘܐܡܪ. ܒ̇ܥܐ ܐܢܐ ܡܢܟ ܡܪܝ ܐܬܪܚܡ ܥܠܝ ܘܚܘܣ ܥܠܝ. ܙܒܢܐ ܕܝܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܒܝܫܠ ܕܠܐ ܢܦܩ ܗܘܐ ܢܘܗܪܐ ܕܚܝ̈ܠܐ ܠܥܝ̈ܢܘܗܝ. ܗܘ. ܗܘ ܗܝܠ ܘܕܒܪܗ ܥܠܘܗܝ ܠܦܘܪܥܢܐ ܡܢ ܥܠܡܐ. ܘܒܐܬܪܗ ܗܘܐ ܠܗ ܕܒܥܠܐ ܗܝ ܥܠܬܐ ܕܓܒܬܐ ܗܪܐ. ܗܝܕܝܢ ܐܡܪ ܠܗ ܥܠ ܡܕܡ ܕܗܘܐ ܘܡܒܥܐ ܗܘܐ. ܐܢܬܬܗ ܕܝܗܘ ܦܓܪܐ ܢܣܒܐ ܘܕܘܟܐ ܢܛܘܪ. ܒܐܘܪܚܐ ܘܒܢܘܪܐ. ܘܡܕܒܪܢܘܬܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܢܛܘܪ. ܐܦܝܣܩܘܦܐ. ܐܝܟ ܕܝܢ ܥܒܕ ܗܠܝܢ ܬܘܪ. ܘܐܝܟ ܕܗܘܐ ܪܢܫܐ. ܕܟܠܠ ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ ܕܫܦܝܪܬܐ. ܦܩܕ ܒܚܝܠܐ ܕܢܐܬܘܢ ܠܐܘܪܚܐ ܕܐܦܘܐ ܠܡܕܝܢܬܐ ܕܢܡܦܩܘܢ. ܘܟܕ ܗܘܘ ܐܬܘܢ ܗܘܐ ܗܘܢ ܡܦܩܐ ܕܡܕܡܘܗܝ ܐܪܒܥܐ ܐܝܠܝܢ. ܕܒܐܝܠܝܢ ܡܢ ܐܬܪܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܠܬܪܬܝܢ. ܘܟܕ ܐܫܬܡܥܘ ܕܐܝܟܢܐ ܡܪܢܘܬܐ ܠܗܘܢ ܠܐܦܝܣܩܘܦܐ. ܐܡܪܘ ܠܗܘܢ ܕܒܥܠ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܫܪ̈ܝܘܗܝ. ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܝܢ ܘܕܒܪܗ. ܕܟܕ ܗܘܐ ܐܢܘܢ ܒܚܫܘܢ ܠܗܘܢ ܡܦܩܐ. ܕܢܫܘܢ ܠܗܘܢ ܡܕܝܢܬܐ. ܟܕ ܕܝܢ ܒܠܝܠܘܬܐ ܠܡܕܝܢܬܐ ܦܩܕ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܢܬܦܬܚ ܡܢ ܕܪܫ. ܘܗܘܐ ܘܕܒܪܗ ܥܡ ܡܦܩܐ. ܟܠܗ ܕܢܫܘܢ ܥܠܝܗ ܐܢܬܬܐ ܘܦܩܘܕܝܗ ܕܬܬܦܬܚ. ܗܝܕܝܢ ܫܪܐ ܘܢܣܒ ܕ̈ܘܡܟܐ ܕܒܗܝܢ ܕܒܝܬܐ ܗܘܐ ܡܕܝܢܬܐ ܚܝܦܝܢ ܒܠܫܘܢܗܘܢ ܒܗ ܒܕܘܟܬܐ. ܠܦܓܪܐ ܕܝܢ ܗܝܕܝܢ ܟܕ ܗܦܟܝܢ ܒܡܐܘܗ ܠܥܠܡܐ ܒܟܠܗ ܡܕܝܢܬܐ ܘܠܐ ܐܢܫܘܬܗ. ܐܠܐ ܐܢ ܠܕ̈ܘܡܟܐ ܒܠܫܘܢܗ. ܘܬܒܥܗ[2] ܘܥܒܕܐ ܪܒܐ ܐܝܟ ܐܢܘܢ ܠܒܝܬܐ ܫܠܝܐ.

1. Ms. ܘܒܐܘܪܐ.
2. Ms. ܬܒܥܗ.

ܕܢܒܒ ܠܦܘܪܩܢ . ܟܬܘܪ ܘܐܒܠܐ ܕܝܢ ܡܫܝܚܐ . ܐܬܒܪܝܗ ܠܦܘܩܐ ܕܒܝܬܐ ܐܠܗܝܐ . ܘܥܒܕܐ ܗܘܐ ܒܝܬ ܐܣܦܢܝܐ . ܗܘ ܕܝܢ[1] ܦܪܢܣܢܝܐ ܟܕ ܒܒܪ ܠܒܐ ܘܠܟܐ ܠܐ ܣܢܝܗܝ ܠܡܣܟܢܐ ܐܝܟ ܒܢܘܗܝ . ܝܗܒ[2] ܠܟܠܗܘܢ ܟܦܠܐܝܬ . ܟܕ ܕܝܢ ܐܬܒܚܝܗ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܐܝܟ ܕܒܠܒܘܗܝ ܠܒܝܬܗ ܠܘܬܗ ܘܐܬܚܙܝ ܥܡ ܒܪܘܚܗ ܘܠܐ ܝܕܥ . ܘܐܬܐ ܐܡܪ ܠܗ . ܕܟܕ ܫܠܚܬܢܝ ܬܘܒ ܥܒܕܐ ܐܢܐ ܠܝ ܕܠܒܪܢܝ ܬܐܪ . ܘܠܐ ܐܬܦܢܝܘ . ܗܘܝܘ ܐܡܪ ܠܗ ܦܪܢܣܢܝܐ . ܒܕܝܢ ܐܘܒܠܝ ܠܟܣܢܕܘܟܐ[3] . ܘܠܒܫܝܢ ܒܒܬܠܐ ܡܫܝܚܐ ܕܦܣܩܘܬܐ ܐܬܦܢܝܘ ܠܗ . ܟܕ ܬܘܒ ܒܚܝܠ ܒܡܘܬܬܐ . ܕܠܐ ܒܥܒܕ ܢܬܪ ܒܡ ܐܟܣܢܝܐ ܠܒܒܕ ܠܒܝܬܗ . ܘܥܒܠ ܐܘܒܠܗ . ܘܡܦܪ ܗܘܐ ܠܗ ܐܟܣܢܝܘܬܐ . ܐܠܗܐ ܕܝܢ ܗܘ[4] ܕܒܟܠܝܘܡ ܒܒܕ ܡܚܠܐ ܕܐܫܬܠܗܘܢ . ܒܟܠ ܒܥܒܘܕܬܐ ܕܕܒܪܘܗܝ ܘܡܕܝܢܐ . ܘܟܠܠܗ ܫܬܩ . ܘܠܦܪ ܠܗ ܒܒܝܢܘܬܗ ܐܦ ܒܡ ܟܕܪ ܒܝܬܗ . ܒܒܝܬܐ ܓܝܪ ܕܒܬܝܕ ܗܘܐ ܕܠܦܘܫ ܒܡ ܒܠܝܬܐ ܗܘܝܐ ܠܒܒܕܪܗ ܕܠܒܠܝܢ . ܐܬܥܬܕ ܠܗ ܒܘܘܐ ܠܦܪܢܣܢܝܐ ܘܠܐ ܐܬܥܒܕ ܕܐܝܟ ܒܒܝܬܗ ܢܐܠ ܠܡܘܒܪܢܗ ܕܒܒܝܬܐ . ܟܕ ܕܝܢ ܐܬܥܠܝ ܘܡܝܬ ܠܦܘܠܐ . ܒܝܬܐ ܗܠܝܢ ܕܡܣܟܢܘܬܐ ܐܝܟ ܒܕܢܘܗܝ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܒܡܩܦܐ ܚܕ ܥܝܢܬܐܝܬ ܠܒܪ ܕܡܒܪܝܢ ܐܟܣܢܝܐ ܒܡܣܪܗܐܝܬ . ܟܕ ܕܝܢ ܢܦܩܘ ܗܠܝܢ ܕܡܒܪܝܢ ܠܗ ܘܐܟܒܕܘ . ܗܘܝܢ ܐܬܬܐ ܦܪܢܣܢܝܐ . ܘܐܫܬܠ ܒܠܒܗܝ . ܘܟܕ ܢܦܩ ܕܒܝܬ ܠܗ ܘܐܦܩܘ ܕܠܡܦܪܢܣܘܗܝ . ܒܒܝܬܐ ܥܒܪ ܠܗ ܒܒܝܬܐ . ܘܒܬܪܟܢܬܐ

1. Ms. ܗܘ ܗܘ̇ ܕܝܢ.
2. Ms. ܘܗܒ.
3. Gr. ξενοδοχεῖον.
4. Ms. omet ܗܘ̇.

ܘܡܬܟܬܫ ܗܘܐ ܠܗ ܕܡܢ ܐܢܫܐ ܐܢܬ. ܘܡܠܘ ܒܒܥܝ. ܬܘܟܠܐ ܕܝܢ ܡܕܡܐܬ ܠܐ ܦܠ ܦܬܓܡܐ ܠܦܪܕܘܢܐ ܗܘ ܕܫܐܠܗ. ܠܣܘܬܐ ܕܝܢ ܟܕ ܕܟܪ ܒܢܝܗ ܒܡܦܪܢܐ ܕܦܫܘܛܐ ܚܠܐ ܘܐܡܪ ܠܗ. ܠܒܠܝܐ ܒܝ ܒܡܬܡܡ ܐܢܬ ܠܝ ܒܠ ܗܠܝܢ ܝܒܪܐ. ܥܠܠ ܠܗܠܝܢ ܕܡܕܒܪܝܢ. ܘܡܒܠܗܘܢ ܠܦܬ ܕܒܢ ܐܢܐ. ܘܒܢ ܐܝܟܐ ܐܢܬܘܢ. ܚܕ ܝܬܝܪ ܒܠܗܘܢ ܐܢܬܘܢ. ܦܪܕܘܢܐ ܕܝܢ ܠܐ ܒܡܫܒܪ ܗܘܐ ܕܕܠܐ ܒܡܘܒܐ ܠܗܕܐ ܬܫܒܘܚܬܐ ܢܥܒܘܕ. ܢܦܩ ܗܘܐ ܝܬܪ ܐܚܝܠܗ ܒܗ ܢܒܝܐ ܘܡܚܘܝ ܒܠ ܢܦܫܗ ܕܠܐ ܢܦܫܘܗܝ. ܘܠܐ ܢܘܫ ܡܢܗ ܒܕܒܪܐ ܕܠܦ ܥܪܘܬܐ ܒܠܘܗܝ. ܗܘ ܕܝܢ ܒܪܢܫܐ ܕܐܠܗܐ ܐܬܐܠܨ ܒܕ ܕܢܠ ܡܢ ܡܕܒܪܘܬܐ ܘܒܢ ܚܪܒܐ. ܡܛܠ ܕܐܦ ܠܐ ܚܘܫܐ ܐܬܬܘܗܝ ܗܘܐ. ܘܐܬܦܠܫ ܕܢܓܠܐ ܥܙܝܙܐ ܠܦܪܕܘܢܐ. ܗܢܝܢ ܐܦ ܗܘ ܬܒܥ ܡܢܗ ܕܦܪܕܘܢܐ ܡܘܬܪܬܐ ܕܠܐ ܢܓܠܐ ܠܐܢܫ ܒܕ ܚܝ. ܘܗܢܝܢ ܓܠܐ ܠܗ ܒܘܠ ܡܕܡ. ܒܕ ܐܡܪ. ܕܐܦ ܗܘ ܡܫܡܫܢܐ ܕܡܕܡ ܘܒܠܐ ܐܬܐ. ܘܒܟܐ ܗܘܐ ܠܐܢܫ. ܒܪ ܒܢܬܝ ܗܘܐ. ܘܠܐ ܚܒܐ ܗܘܐ. ܦܪܕܘܢܐ ܕܝܢ ܒܕ ܥܒܕ ܗܠܝܢ ܐܦܝܣܗ ܡܝܢ. ܘܒܟܐ ܡܢܗ ܐܝܟ ܕܒܒܘܗ ܢܗܘܐ. ܘܒܕ ܠܐ ܐܬܦܝܣ ܥܒܘܗ. ܘܒܢ ܗܢܝܢ ܗܘ ܦܪܕܘܢܐ ܗܢܐ ܒܕ ܛܒ ܡܬܟܬܫ[1] ܗܘܐ ܒܡܣܒܪܢܘܬܗ ܥܫܝܢܐ. ܒܕܘܒܪܐ ܘܡܛܪܐ ܐܒܠ[2] ܢܦܫܗ. ܘܡܬܦܫ ܒܠ ܗܕܡܘܗܝ ܢܛܪ ܒܠ ܕܡܢ ܡܕܡ. ܒܕܒܪܐ ܕܐܦ ܚܛܗ ܡܣܬܪܐ ܗܘܬ ܒܠ ܕܡܒܪܘܗܝ ܡܫܢܐ. ܒܕ ܐܡܪ ܗܘܐ ܒܠܦܫܗ. ܕܐܝܟ ܗܢܐ ܕܒܦܘܠܢܐ ܕܪܘܒܐ ܐܬܕܒܪ ܗܠܝܢ ܡܒܪ. ܡܢܠܐ ܠܐ ܚܣܝܢ ܐܢܫܝܢ ܕܗܢܐ

1. Ms. ܡܬܟܬܟ.
2. Ms. ܐܒܠ.

ܠܡܬܚܘܝܘܬܗ ܕܡܫܝܢܘܬܐ[1] ܠܥܠܡܐ ܕܥܬܝܕܐ ܠܐ ܡܟܝܠ. ܐܝܟ ܒܬܪܗܘܢ ܕܝܢ ܘܪܒܘܬܗܘܢ ܫܦܝܪ ܟܠ ܠܐ̈ܢܫܝܢ ܘܐܬܪ̈ܘܢ ܟܕ ܒܥܝܢ ܠܗ. ܚܕ ܕܝܢ ܡܢ ܩ̈ܠܝܠ ܒܝܬܗ ܡܗ̈ܝܡܢܐ ܡܢ ܗܢܘܢ ܕܢܦܩܘ ܠܒܝܬܗ ܘܦܓܥܐ. ܟܕ ܡܬܒܪܝܢ ܗܘܘ ܒܬ̈ܕܢܝܬܐ ܘܐܬܐ ܐܦ ܠܐܘܪܗܝ ܒܪ ܕܐܬܝܘܗܝ ܗܘܐ ܡܪܗܘܢ ܟܕ ܚܙܪ. ܗܘ ܗܢܐ ܚܕ ܡܢ ܦ̈ܠܘܓܘܗܝ ܘܡܕܒܪܢܐ ܥܠ ܗܘܐ ܐܘܪܚܐ ܠܐܦܣܩܘܦܐ ܥܡܝܐ ܘܟܠܐ ܕܠܗ ܕܐܘܪܗܝ ܥܠ ܡܦܩܬܐ ܗܘܐ ܕܡܪܢܐ ܗܢܐ. ܘܠܐ ܒܠܚܘܕ ܗܘܐ ܕܠܐ ܐܫܟܚܗ. ܐܠܐ ܐܦ ܕܠܐ ܡܬܗܢܝܢ ܗܘܐ ܒܡܦܠ ܘܒܬܘܗ ܕܡܦܩܬܐ. ܘܟܕ ܠܐ ܐܫܟܚ ܕܢܦܘܩ ܒܠܚܘܕ. ܢܦܩ ܐܙܠ ܠܗ ܠܐܬܪ̈ܘܬܐ ܐܚ̈ܪܢܐ ܟܕ ܒܥܐ ܠܗ. ܗܘ ܕܝܢ ܦܘܠܚܢܐ ܐܫܬܘܕܝ ܗܘܐ ܐܢܘܢ ܠܒ̈ܢܝ ܒܝܬܗ ܟܕ ܫܐܠܝܢ ܗܘܘ ܠܒܬܪܗ. ܘܟܕ ܢܦܩܝܢ. ܗܢܘܢ ܕܝܢ ܟܕ ܡܬܚܙܝܐ ܗܘܐ ܡܕܒܪܢܘܬܗܘܢ ܕܚܙܪ. ܠܐ ܐܫܟܚܘ ܒܠܚܘܕ ܐܦ ܠܐ ܩܠܝܠ. ܒܡܦܠ ܡܫܒܚܘܬܗ ܙܒܢܐ. ܕܐܬܐ ܕܢܐܬܐ ܒܗ ܠܒܬ ܗܘܐ. ܐܝܟ ܕܢܐ ܕܒܥܝܢ ܗܘܘ ܕܡܫܡܠܝܢ ܠܝܘܡܐ ܕܠܒܫ ܕܦܘܠܚܢܐ ܕܡܫܡܫܐ ܘܚܙܪ. ܕܡܠܐ ܝܘܡ ܕܐܦ ܕܚܢܬܐ ܡܢ ܗܘܐ ܡܠܝܢܘܢ. ܟܕ ܒܥܪ ܕܝܢ ܘܟܠܐ ܡܦܝܣܐ ܦܪܡܘܢܪܝܐ[2] ܚܕ ܢܟܦܐ ܘܫܦܝܐ ܠܚܢܬܐ ܗܪܐ. ܒܚܕ ܡܢ ܠܝ̈ܠܘܢ ܢܦܩ ܗܘܐ ܕܢܚܙܐ ܐܢ ܡܦܠ ܒܪܢܫܐ ܕܬܫܡܫܬܐ. ܘܟܕ ܢܦܩ ܐܫܟܚܗ ܠܗܢܐ ܡܫܝܚܐ ܕܡܫܟܒ ܘܡܫܢܐ. ܟܕ ܡܠܠܐ ܕܡܟܝܟ. ܘܗܪܐ ܠܗ ܚܙܐ ܐܟܢ ܐܘ ܬ̈ܪܬܝܢ ܚܝܐ ܗܘܐ. ܐܠܐ ܐܦ ܡܫ̈ܟܢܬܐ ܦ̈ܠܠܘܬܐ ܢܩ̈ܝܐ. ܒܚܕ ܕܝܢ ܡܢ ܠ̈ܠܘܬܐ ܐܙܠ ܘܡܫܐ ܠܬܚܘܬܗ ܗܢܐ ܦܪܡܘܢܪܝܐ.

1. Ms. ܕܡ̈ܫܝܚܘܬܐ.

2. Gr. παραμονάριος.

ܬܘܪܒܐ ܕܒܥܕܬܐ ܩܐܡ ܗܘܐ. ܒܪ ܐܚܘܗܝ ܦܫܝܛܐ. ܘܡܣܟܠ ܕܡܘܬܐ ܡܢ ܐܠܝܢ ܕܠܒܪܬܐ ܒܐܠܝܢ ܗܘܘ. ܘܐܡܬܝ ܕܡܟܠ ܗܘܐ ܒܠܒܗܘܢ ܐܝܟ ܕܠܡܘܠܘܗܝ. ܡܦܩ ܗܘܐ ܐܚܘܗܝ ܡܢ ܕܠܒܡܫܡܫ. ܐܬܚܕܘܗܝ ܗܘܐ ܕܝܢ ܠܛܩܛܘܢ[1] ܕܡܐܒܠܘܬܗ ܐܝܟ ܕܒܡܣܪܐ ܡ̈ܠܝܢ[2] ܕܠܣܒܪܐ. ܘܬܪ̈ܬܝܢ ܕܢܘܦܠܐ. ܘܒܪ ܟܝܢܐ ܬܠܬ ܕܡܟܠ ܗܘܐ. ܒܪ ܫܒܥܬܗ ܠܐܪܥܐ ܢܦܩ ܒܗ ܗܘܐ ܠܗ. ܘܡܢ ܕܘܟܬܐ ܠܕܘܟܬܐ ܦܠܚ ܗܘܐ. ܚܠ ܗܘܐ ܕܝܢ ܠܡܫܠܐ. ܘܒܡܘܣܝܩܐ ܡܢ ܩܝܬ̈ܪܐ[3] ܗܘܐ ܚܠܘܗܝ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ. ܡܢ ܡܙ̈ܡܘܪܐ[4] ܕܝܢ ܠܐ ܦܪܫ ܗܘܐ ܒܠܒܗܘܢ ܒܡܥܒܪܗ. ܐܠܐ ܐܡܬܝ ܕܒܛܝܠܐ ܗܘܐ ܠܠܝܐ ܒܡܐ ܕܕܡܟܘ ܒܠܒܗܘܢ ܒܡܙ̈ܡܘܪܐ[5] ܕܢܒܗ ܘܗܘ ܕܐܝܬܝܗܘܢ. ܩܐܡ ܗܘܐ. ܒܠܒܗ ܢܦܫܗ ܠܐܘܡܬܐ ܘܠܐܘܡܬܐ. ܘܒܥܠܐ. ܘܥܡ ܡܙ̈ܡܪܐ[6] ܕܡܫܒܚܝܢ ܠܫܘܠܬܐ ܠܒܪܬܐ ܒܐܠ ܗܘܐ ܒܕܒܪܐ ܠܫܦܪܐ. ܘܗܡܝܢܐ ܒܫܠܡ ܗܘܐ ܠܗ ܒܟܠ ܢܦ̈ܫܘܗܝ. ܘܟܠ ܕܒܬܪܗ ܡܫܒܚܐ ܘܬܫܒܘܚܬܗ ܠܐܢܫ ܠܐ ܐܘܕܥ. ܐܦ ܠܐ ܒܫܠܝܐ ܕܢܦܫܗ ܠܐܢܫ ܐܬܦܠܣ ܕܠܒܪ. ܡܛܠ ܕܠܐ ܢܬܝܕܥ ܐܘ ܢܬܒܣܡ ܕܒܬܪܗ ܡܢ ܐܢܫܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܫܘܒܚܗ ܒܪ ܩܝܡ ܒܪܢܐ ܦܣܩܝܐ ܘܠܐ ܦܠܐ ܠܘܬܗ. ܡܬܬܙܝܥ ܗܘܐ ܒܟܠܗ ܠܒܐܢܐ. ܘܡܫܬܐܠ ܗܘܐ ܒܪ ܒܢܐ ܠܗ. ܘܒܪ ܡܦ ܕܒܐܠܦܐ ܢܬܒ. ܦܠܐ ܠܒܢܬܗ ܕܛܒܠܐ ܒܪ ܒܣܘܐ ܕܒܠܐ ܠܝܫ. ܟܠ ܒܨܘܬܐ ܕܝܢ ܘܐܟܠܐ ܕܐܫܪܘ

1. Gr. τακτόν.
2. Ms. ܡܠܝܢ, sans ribbui.
3. Ms. ܩܝܬܪܐ, sans ribbui.
4. Ms. ܡܙܡܘܪܐ, sans ribbui.
5. *id.*
6. Ms. ܡܙܡܪܐ, sans ribbui.

ܠܒܘܫܬܐ . ܘܦܪܝܫܘܬܐ ܪܒܬܐ ܠܒܝܬܪܘܬܐ ܕܡܬܗܦܟܐ . ܠܟܠܐܢܫ ܕܡܫܡܫܝܢ ܠܣܘܦܬܗ . ܗܘ ܕܝܢ ܙܠܝܓܐ ܕܒܟܐ ܕܗܘ ܬܘܟܠܢܘܗܝ ܕܠܒܝܫܘܗܝ ܡܬܦܪܣ ܗܘܐ . ܗܟܢ ܐܦ ܗܘ ܕܐܠܗܐ ܡܫܡܫ ܗܘܐ ܠܗ . ܟܕ ܕܝܢ ܐܬܟܢܫ ܟܠܗ ܬܘܟܠܢܘܗܝ ܐܬܗܦܟ ܠܦܘܠܚܢܗ ܕܡܪܝܐ . ܘܡܫܡܫ ܠܗܘܢ ܐܟܣܢܝܐ ܪܒܐ ܗܘܝܢ . ܘܦܫܛ ܗܘܐ ܠܠܡܟܐܒܐ . ܟܕ ܐܢܫ ܐܣܝܪ ܠܗ ܒܒܝܬܗܘܢ . ܘܐܡܪ ܠܗ ܠܬܘܟܠܢܘܗܝ . ܬܒ ܕܝܢ ܠܗ ܡܫܡܫܐ ܗܢܐ . ܟܕ ܕܡܬܦܪܢܣ ܐܢܫ . ܘܗܘܝܢ ܐܟܣܢܝܐ ܠܡܥܒܕܘܬܐ ܢܗܘܐ . ܗܘ ܕܝܢ ܟܕ ܠܐ ܢܓܫ ܕܒܗ ܐܬܥܒܕ ܠܡܕܒܪ . ܒܒܪ ܐܝܟ ܕܦܩܕ ܠܗ . ܟܕ ܕܡܫܒܚ ܠܗ ܘܐܡܪ ܕܡܠܟܐ ܢܦܠܐ ܘܠܐ ܢܦܪ ܘܠܐܬܒܥ . ܗܘܝܢ ܡܒܥܝܐ ܟܕ ܐܬܠܝܠ ܡܠܠ ܒܗ ܬܘܟܠܢܘܗܝ ܘܠܐ ܘܐܡܪ . ܗܘ ܕܒܟܐ ܠܐܠܗܐ ܒܢܗܘܪܬܗ . ܦܬܚ ܠܗ ܬܪܥܐ ܕܠܒܫ ܐܢܫ ܒܗ . ܘܗܒ ܠܗ ܒܥܒܕܬܐ ܗܕܐ ܐܝܟ ܠܒܝ . ܘܟܕ ܗܘܠܝܢ ܡܠܝܐ ܗܘܐ . ܗܘ ܐܠܗܐ ܐܬܬ ܡܦܠܘܬܗ ܕܠܫܘܪܐ ܐܟܠܐ ܗܘܬ . ܘܡܠܝܠ ܫܠܡ ܠܗ . ܘܦܫܛ ܠܗ ܪܘܚܐ ܪܒܬܐ . ܘܕܠܐ ܬܘܪܬܐ ܡܠܝܬܗ ܠܠܡܟܐܒܐ ܕܫܠܘܡܐ ܕܫܘܪܐ . ܒܡܦܪܫܘܬܐ ܕܐܠܗܐ . ܗܘܝܢ ܡܒܥܝܐ ܢܦܫ ܒܗ ܫܠܘܡܐ ܘܢܦܬ ܟܕ ܚܙܐ . ܘܐܬܝܒ ܒܒܟܐ ܠܡܒܝܢܘܬܐ ܕܦܬܪܘܬܐ ܕܡܬܩܪܝܐ ܐܘܪܗܝ . ܘܫܡܝ ܗܘܐ ܬܡܢ ܒܚܝܪܐ ܒܒܟܐ ܠܒܘܢܝܗ . ܘܕܒܪܘܗܝ ܕܝܢ ܕܗܘܝܐ ܦܘܠܚܢܐ ܕܒܐܘܪܗܝ ܐܬܝܚܕܘܗܝ ܗܘܘ ܗܒܠܐ . ܒܐܝܕܝܐ ܐܬܚܙܝܗ ܗܘܬ ܐܟܣܢܝܘܬܗ ܒܒܝܬܐ ܘܒܒܝܬ ܡܣܟܢܐ . ܟܕ ܡܒܥܐ ܒܝܢ ܐܢܫ ܠܐ ܢܦܩ ܗܘܐ . ܐܦ ܠܐ ܙܥܘܪܐ ܗܘܐ ܕܒܠ ܡܟܐܒܘܬܐ ܒܐܝܕܝܐ ܢܦܬܠܡ . ܡܛܠ ܕܒܬܝܚܝܢ ܗܘܐ ܦܪܘܫܗ ܒܒܟܐ ܠܙܒܢܐ . ܐܡܬܝ ܕܝܢ ܕܒܠܝܠ ܗܘܐ ܪܒܢܐ ܦܪܘܫ

ܦܐܪ̈ܐ ܕܒܠܒܐ. ܘܠܗܝܢ ܕܒܦܘܪܐ ܗܘܬ ܕܢܫܒܩܝܘܗܝ. ܗܘ ܕܝܢ ܛܠܝܐ ܓܠܝܐܝܬ ܠܐ ܪܓܫ ܗܘܐ ܠܗܝܢ ܒܗ ܡܕܒܪܢܘܗܝ. ܐܠܐ ܟܕ ܣܢܩܗ ܠܗܘܬ ܙܒܢ ܕܢܬܬܒܥ ܒܗܠܝܢ ܒܡܫܠ ܗܘܐ. ܘܗܘܝܢ ܠܒܦܫ ܒܗ ܡܓܘܕܘܗܝ ܒܦܬܓܡܗ ܢܦܫܐ ܠܗܝܢ ܦܨܪ ܗܘܐ. ܟܕ ܦܐܫ ܗܘ ܒܠܚܘܕܘܗܝ. ܐܡܟܢ ܕܝܢ ܕܗܘܠܐ ܐܪܓܠܐ ܒܫܠܐ ܗܘܬ ܠܛܠܝܘܬܗ ܒܡܪ̈ܬܬܐ ܕܐܪܙ ܗܘ ܕܒܟܠܠ ܒܒܗܝܢ ܐܘ ܓܢܝܢ ܒܒܗܝܢ. ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܐܡܪܬ ܕܠܘ ܒܠܚܘܕ ܕܠܐ[1] ܓܢܝܢ ܒܒܝܢ ܐܠܐ. ܕܐܦ ܠܐ ܕܢܘܪ ܒܗ ܡܒܪܢܫ ܐܢܫܝܢ. ܡܛܠ ܢܦܪܘܬܐ ܕܣܠܬܐ ܕܒܠܘܗܝ. ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܐܝܠܐ ܡܫܐܠܐ ܠܒܢ ܗܘܠܐ. ܒܢ ܒܬܪ ܕܝܢ ܕܗܘܐ ܐܝܠܢܐ ܘܐܬܐ ܠܚܠܝܡܘܬܐ ܕܡܫܝܚܘܬܐ. ܐܬܒܠܒܠ ܗܘܘ ܐܒܗܘܗܝ ܕܐܢܬܬܐ ܢܡܟܪܘܢ ܠܗ ܐܝܟ ܕܥܠܡܢܘܬܐ. ܗܢܘ ܕܐܦ ܒܒܢܘ. ܘܟܕ ܟܠܗ ܐܝܟ ܒܫܘܬܦܘܬܐ ܛܒܘ ܥܠ ܒܢܝܢ ܕܗܕܪܐ ܘܬܫܡܫܘܬܐ. ܘܢܓܘܢܐ[2] ܕܟܫܝܢܐ ܢܟܫܘ ܠܗ. ܘܒܢܝܫܘܬܐ ܥܠܘܗܝ ܠܡܫܘܬܦܘܬܐ ܐܙܕܡܢܬ. ܒܗ ܕܝܢ ܫܢܬܐ ܒܒܢܝܐ ܡܕܒܪܢܐ ܕܒܫܘܬܦܘܬܐ. ܟܕ ܒܛܝܒܐ ܗܘܬ ܒܠܬܐ ܠܡܒܠܠ ܒܥܘܕܐ. ܗܘ ܗܘܠܐ ܡܩܫܐ ܛܘܒܐ ܒܪܒܝܐ ܕܢܫܒܩ ܬܘܠ. ܘܐܦܝܣ ܠܗ ܒܢ ܫܘܫܒܝܢܘܗܝ ܐܝܟ ܕܢܐܙܠ ܒܒܢܗ ܒܒܒܐ ܠܡܠܟܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܫܘܫܒܝܢܗ ܡܩܒܪ ܕܫܘܬܦܘܬܐ ܗܘܐ ܐܡܪ. ܟܕ ܕܝܢ ܒܫܪܪܐ ܦܓܥ ܠܒܒܒܗ ܠܗܪܐ. ܒܒܠܠܐ ܗܘܐ ܠܗ ܟܕ ܐܡܪ. ܕܗܘܐ ܥܠܘܗܝ ܒܫܘܬܐ ܒܢܒܠܐ ܕܗܘܒܠܐ ܒܫܘܩܐ ܬܒܥܐ ܘܬܫܒܘܚܬܐ ܘܐܠܝܨܘܬܐ ܫܒܘܬܐ ܕܦܫܛ ܣܠܝ. ܘܒܠܘ ܒܡܫܠ ܠܝ. ܐܘ ܒܠܘ ܕܠܐ ܡܒܠܠ ܒܝ. ܟܕ ܗܘܐ ܠܒܒ. ܘܗܦܟܝܢ ܐܠܝܨܝܢ ܫܒܘܬܐ

1. Ms. ܠܐ.
2. Ms. ܢܓܘܢܐ.

ܕܝܢ ܟܕ ܗܘ̣ ܕܒܟܠ ܒܫܠܡܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܗܘܐ. ܡܫܝ̈ܚܝܐ ܕܣܓܝܐܘܬܐ ܒܟܠܗܘܢ ܠܒܢܝܢ ܗܘܘ. ܘܗܠܝܢ ܫܘܬܪܐ ܕܝܢ ܐܒ̈ܗܘܗܝ ܠܗ ܗܘܝܢ ܗܘܘ. ܟܕ ܕܝܢ ܡܛܠ ܠܒܢܐ ܕܝܘܠܦܢܐ. ܒܐܡܪܐ ܪܒܐ ܠܒܝܬ ܣܦ̈ܪܐ ܒܝܘܢܝܐ ܕܒܟ̈ܬܒܐ ܦܝܠܣܘܦܐ ܐܝܠ ܗܘܐ. ܗܘ̣ ܕܝܢ ܠܐ ܗܘܐ ܒܠܚܘܕ ܠܐ ܚܙܐ ܗܘܐ ܠܗܝܢ ܠܗܠܝܢ ܒܒܘܪܬܐ ܕܡܬܒܪܝܢ. ܐܠܐ ܐܦ ܠܡܘܠܟܢܐ ܕܗܠܝܢ ܡܒܥܪ ܗܘܐ. ܒܗܝ ܕܗܘܐ ܒܡܒܥܪܢܘܬܐ ܠܠܫܡܗ ܕܡܒܥܪ ܗܘܐ ܒܪ ܠܡܠܦܢܘܬܗ ܒܥܠܝܘܬܐ ܢܒܝܐ ܗܘܐ. ܘܒܪ ܛܒ[1] ܡܩ̈ܝܢܐ ܟ̈ܠ ܥ̈ܠܘܗܝ. ܐܝܟ ܕܢܠܠܘܗܝ[2] ܒܫܘܦܪܐ ܕܒܟܬܐ ܡܩܝܢܘܬܐ ܒܟܠܢ ܗܘܘ[3]. ܗܘ̣ ܕܟܠܗ ܡܢ ܪܒܝܫܘܬܗ ܠܐ ܢܦܩ ܗܘܐ. ܐܒ̈ܗܘܗܝ ܕܝܢ ܕܛܠܝܐ. ܒܗܝ ܕܠܐ ܪܗܝ ܒܡܫܬܒܠܝܢ ܗܘܘ ܕܒܐܠܗܐ ܗܘܘ ܕܢܬܠ ܠܐܠܗܐ. ܥܕܡܐ ܗܘܘ ܠܡܬܒܥܪܘ ܘܠܡܬܐܡܠܘ. ܟܕ ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ ܕܒܥܪܐ ܐܢܬܘܗܝ. ܘܠܐ ܚܙܐ ܠܗܘܦܟܗ ܕܒܠܟܐ ܗܢܐ. ܒܬܦܪܫܢ ܗܘܘ ܠܗ ܗܟܢܠ ܡܡܫܐܝܬ. ܐܝܟ ܕܬܚܪܒ ܛܠܝܐ ܘܢܛܠܒ. ܘܡܩܦܣ ܗܘܐ ܐܒܘܗܝ ܠܒܟܬܒܘܗܝ ܐܝܟ ܕܢܛܥܢܘܢ ܒܒܗܢ. ܘܠܒܥܢܘܢܗܝ ܒܣܘܪܦܐ. ܗܘ̣ ܕܝܢ ܒܒܥܢܐ ܕܒܝܬܐ ܒܐܐ ܗܘܐ ܒܗܘܢ ܘܒܒܥܢ ܠܗܘܢ ܘܗܦܟ ܒܟܠܗܘܢ ܒܡܫܪܘܬܐ ܕܢܫܪܗ ܒܒܥܒܐ. ܐܦ ܐܒܘܗ ܬܘܒ ܒܛܠܝܐ ܗܘܬ ܛܠܝܘܬܐ ܥܒܪܬܐ ܟܕ ܒܡܬܒܠܬ ܒܒܠ ܡܬܩܦܢ

1. Ms. omet ܛܒ.

2. Ms. ܕܢܒܠܘܗܝ. — Le scribe, qui sans doute n'a pas compris la phrase, rendue incorrecte déjà dans le texte qu'il suivait par l'omission des mots ܒܟܠܢ ܗܘܘ, aura d'abord lu ܕܢܠܒܟܘܗܝ au lieu de la vraie leçon que je rétablis avec les mss. C D F; il aura ensuite remplacé ce verbe par un synonyme d'un emploi plus commun ܕܢܒܠܘܗܝ.

3. Ms. omet ܒܟܠܢ ܗܘܘ.

ܕܡܢ ܙܘܘܓܐ ܘܡܢ ܫܘܬܦܘܬܐ ܠܒܪ ܡܢ ܗܘܐ. ܒܬܘܠܘܬܐ ܕܝܢ ܘܡܫܬܥܝܢܘܬܐ ܐܝܟ ܕܒܠܒܘܫܐ ܕܓܠܝܐ ܒܓܠܝܗ ܕܒܐܝܬ ܒܪܢܫܐ ܗܘܬ. ܡܢ ܠܘܩܕܡ ܕܝܢ ܘܐܬܝܠܕ ܐܝܟ ܐܒܪܗܡ ܒܢܝܘܬܐ ܒܗ ܗܘܐ. ܒܡܘܫܐ ܕܝܢ ܐܠܐ ܕܢܬܒܥܐ ܠܢܒܝܘܬܐ ܒܗ ܗܘܐ ܦܪܝܫ ܥܠܝܐ. ܘܡܫܬܡܥܢܘܬܐ ܒܥܒܕܘܗܝ. ܘܡܢ ܒܪܬܐ ܐܝܟ ܠܡܬܘܐ ܠܡܫܡܫܘܬܗ ܕܗܘ ܕܪܚܡ ܗܘܐ ܕܒܠܠܗ ܠܟܠ ܠܚܡ ܐܚܝܐ ܡܢ ܕܐܒܪܗܡ. ܗܘ ܗܘܐ ܗܘܐ ܠܗ ܕܡܫܬܡܥܢܘܬܗ ܡܢ ܐܢܫܐ ܗܘ ܢ. ܘܡܬܝܪܬܘܬܐ ܗܘ ܡܢܗ ܡܠܬܐ ܒܡܫܡܠܝܘܬܐ. ܐܢܘܢ ܘܫܒܩܬ ܦܘܠܚܢ ܕܡܠܘܗܝ ܗܢܐ. ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܐܬܝܠܕܘ ܗܘܘ ܡܢ ܪܘܚܐ ܕܡܠܝܐ. ܡܢ ܕܝܢ ܐܢܫܐ ܠܡܥܒܕܗ ܘܠܡܬܘ ܦܪܘܫܐ. ܐܬܝܠܕܘ ܗܘܘ. ܡܢ ܒܬܘܠܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܘܢܦܫܬܐ ܕܙܕܝܩܐ. ܡܢ ܕܝܢ ܢܣܒܐ ܗܘܘ. ܘܒܟܠܗ ܕܒܬܘܠܘܬܗܘܢ ܦܣܝܩܐ ܗܘܐ. ܘܒܬܘܬܘܣܦ[1] ܗܘܐ ܐܦ ܒܡܬܪܬܘܗܘܢ ܒܗ ܒܬܘܠܘܬܗܘܢ ܡܦܣܝܩܐ ܗܘܬ. ܒܗܘ ܕܢܪܬܐ ܕܡܫܒ̈ܚܬܗܘܢ ܠܐ ܚܝܢ ܗܘܘ. ܘܠܐ ܢܒܥܝܢ ܗܘܘ ܠܒܢ̈ܝܢ ܚܒܠܝܢ ܗܘܘ. ܐܢ ܕܝܢ ܐܒܪܗܡ ܐܒܐ[2] ܕܒܥܠܘܗܝ ܕܡܗ̈ܝܡܢܐ ܒܡܒܣܪܢܘܬܐ ܠܘܬ ܡܪܗ ܐܡܪ ܗܘܐ. ܕܐܡܪ ܡܢܐ ܬܬܠ ܠܝ. ܕܗܐ ܐܢܐ ܐܙܠ ܐܢܐ ܕܠܐ ܒ̈ܢܝܐ.[3] ܗܝ ܒܥܠܝܐ ܠܡܬܐܡܠܘܢ ܗܘܘ ܐܝܠܝܢ ܕܒܥܠܝܗܘܢ ܒܬܘܠܘܬܗܘܢ ܦܪܫܘ ܗܘܐ. ܒܝܬܝܐ ܗܘܠ ܘܡܝܠܬܐ ܦܪܝܫܬܐ ܘܡܒܪܬܐ ܐܬܡܠܠ ܠܗܘܢ ܒܪܐ. ܕܒܠܠܗܘܢ ܐܬܩܝܡ ܒܬܘܠܘܬܐ. ܘܚܝܝܢ ܗܘܐ ܠܥܠܡܐ ܘܠܐܒܗ̈ܘܗܝ ܘܠܫ̈ܠܝܚܘܗܝ. ܐܬܒܥܝܘ ܕܝܢ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܡܢ ܒܬܘܠܘܬܗܘܢ. ܐܠܐ ܕܝܢ ܐܦ

1. Ms. ܘܒܬܘܬܘܣܦ.

2. Ms. ܪܚܐ *(sic)*.

3. *Gen.* XV, 2.

[ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܒܢ ܪܗܘܒܐ ܕܒܫܠܡܬܐ. ܗܘ ܕܐܬܚܝܒ ܘܐܬܟܠܠ ܒܟ̈ܬܒܐ ܕܡܣܘܪܩܘܬܐ ܒܐܘܪܚܗܝ ܕܒܫܠܡܬܐ ܦ̈ܘܩܕܢ ܠܚ̈ܝܐ ܘܒܗܠܐ ܘܦܫܚܐ ܒܬܪ ܪܘܠܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܠܗ̇ ܕܐܘܪܚܗܝ ܕܒܫܠܡܬܐ. ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܓܒܪܐ ܕܬܕܡܘܪܬܐ ܐܡܪܝܢܢ ܐܝܟ ܗܘ ܕܓܒܪܐ ܘܠܐ ܠܒܣܪܐ ܠܐܢܫܐ ܕܗܘܝܢ ܗܘ. ܘܠܐ ܐܬܪܬܬ ܡܠܐܟܐ ܢܣܒܘܗܝ ܠܗܘ ܕܟܠܗܘܢ ܐܬܓ̈ܠܝܬܐ ܕܟܠܒܐ ܒܙ. ܐܬܚܙܝ ܕܝܢ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܗܢܘܢ ܗܒܠܐ. ܓܒܪܐ ܗܢܐ ܒܪ ܒܘܬܪܐ ܪܒܐ ܐܬܚܘܝܗܝ ܗܘܐ. ܘܡܫܐܠܬܐ ܕܒܬܪܐ ܓܒܐ ܠܗ. ܘܫܠܡܗ ܒܙܕܩܬܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ. ܘܠܐ ܗܘܐ ܕܝܢ ܒܡܫܡܫܢܘܬܐ ܚܫܝܫܬܐ. ܐܠܐ ܗܝ ܫܬܝܬܬܐ ܕܓܒܪܐ ܘܕܫܡܫܐ. ܗܘܐ ܕܝܢ ܡܫܬܪܐ ܕܫܘܒܪܗܐ ܒܡܒܟܒܗ. ܘܕܬܘܪܬܐ ܒܡܫܡܠܠܘܬܗ. ܘܗܘܐ ܒܡܠܝܐ ܕܫܠܝܘܬܐ ܘܕܟܢܟܢܘܬܐ. ܘܗܘܐ ܢܒܝܐ ܡܫܠܡܢܐ. ܒܗ ܒܢ ܦܘܡܗ ܒܡܐܠܘܬܐ ܫܡܠ ܗܘܐ. ܘܠܦܘܪܣܗ ܕܫܬܒܒܪ ܐܝܟ ܒܡܫܘ[1] ܠܐ] ܐܬܦܪܣ ܗܘܐ. ܗܘܐ ܛܘܪܐ ܒܪܐ ܘܗܘܐ ܠܓܘܫܡܗ. ܒܗܝ

1. Tout ce commencement placé entre crochets manque dans le ms. A, dont le feuillet 118 est perdu. Je l'ai restitué d'après la leçon de E, en y faisant seulement quelques corrections que justifie la comparaison des textes.

ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ

ܕܥܕܪܢ ܪܗܘܒܐ ܒܟܬܝܒܬܐ .

Alexius, Saint - La légende Syriaque

17955.